



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

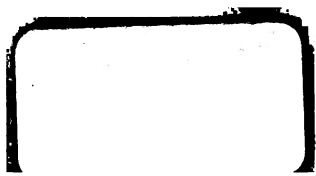
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES

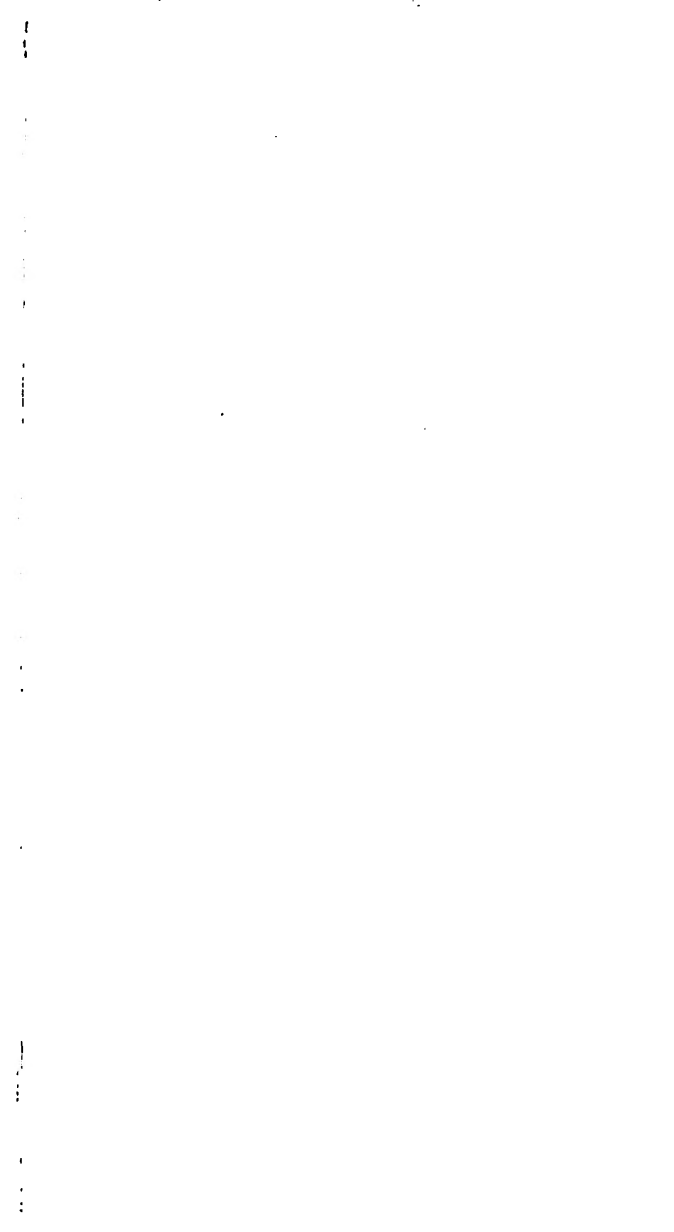


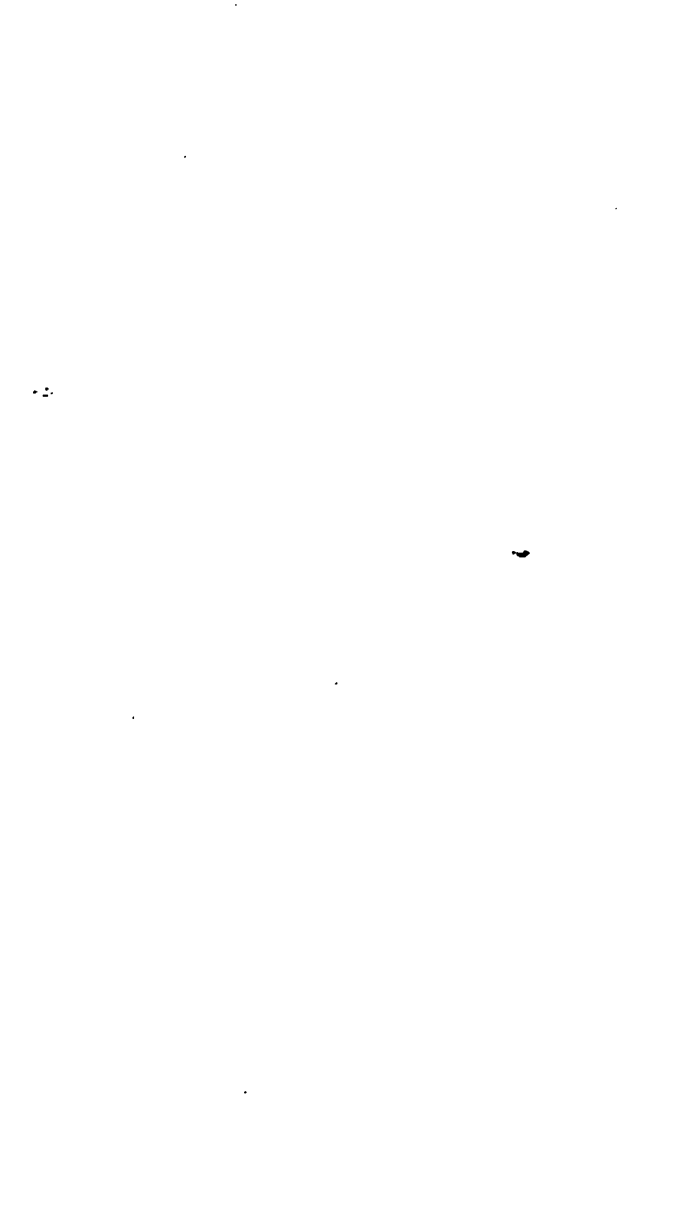
3 3433 07590765 3



DAF  
Velly

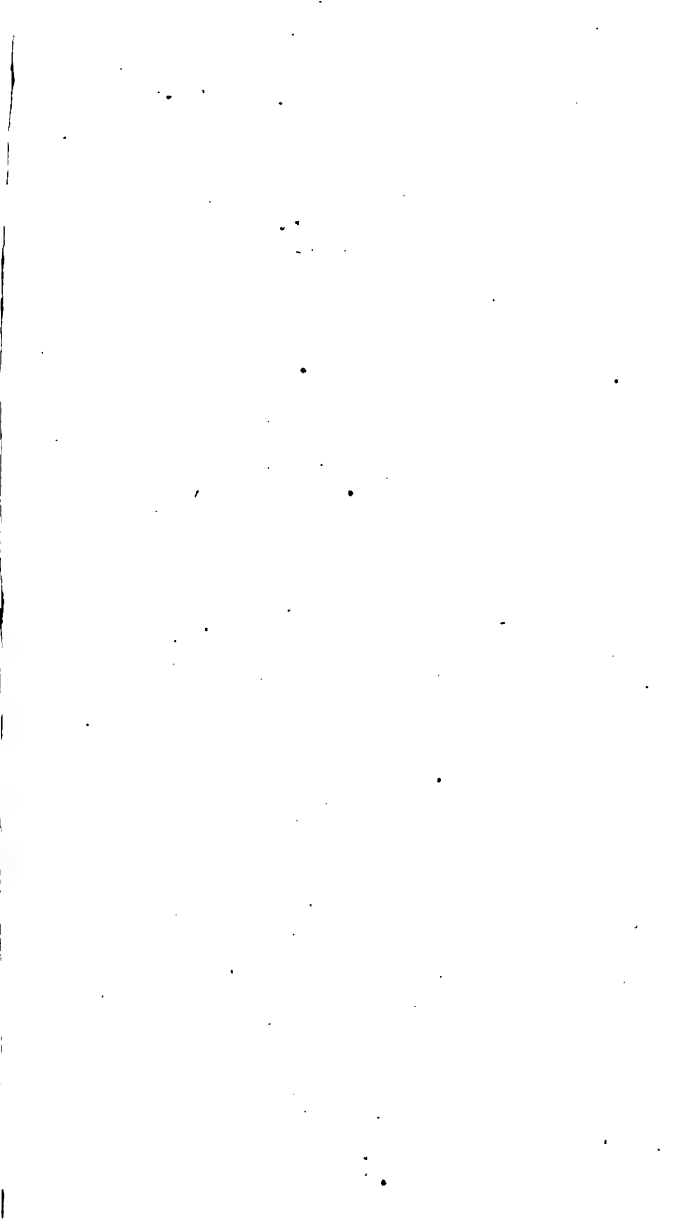






VELL  
DAF  
~~11446~~







**HISTOIRE**  
**DE**  
**FRANCE.**



# HISTOIRE D E FRANCE

*DEPUIS L'ETABLISSEMENT DE LA  
MONARCHIE JUSQU'AU REGNE  
DE LOUIS XIV.*

Par M. l'Abbé V E L L Y.

*TOME SEPTIEME.*

Le prix , 3 liv. relié.



A P A R I S.

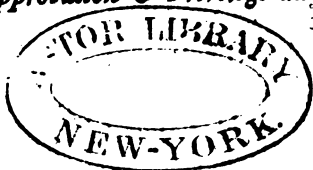
Chez DESAINT ET SAILLANT , rue Saint  
Jean de Beauvais , vis-à-vis le  
Collège.

---

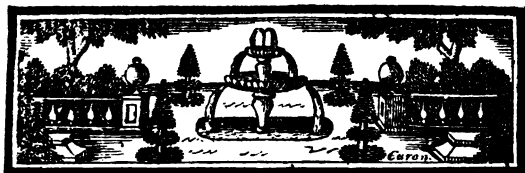
---

M. DCC. LX.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*



NOV 1954  
1954  
1954



# HISTOIRE

## DE

# FRANCE.

---

PHILIPPE IV,

*surnommé le Bel.*



A majesté du trône soutenue avec gloire contre des vafaux également fiers & puifans ; une nouvelle Pairie érigée dans la France ; le Tiers-état admis aux aflemblées de la nation ; la Juftice fouveraine régulièrement adminiftrée deux fois l'an , à Paris , à Rouen , à Troyes ; les entreprifes de Rome réprimées avec éclat ; les duels abolis pour toujours en matière civile ; l'ordre des Templiers exterminé dans

Ann. 1286.

Le nouveau  
Roi eft facré à  
Rheims.

*Tome VII.*

A

2 HISTOIRE DE FRANCE ,  
toute la chrétienté ; la ville de Lyon  
réunie à la couronne , dont elle étoit  
séparée depuis environ quatre cent  
ans ; les apanages restraints aux seuls  
héritiers mâles ; tels sont les événe-  
ments principaux, qui rendent à jamais  
célèbre le regne de Philippe IV. On l'a  
surnommé le Bel à cause de la beauté  
de son visage , des charmes de sa  
personne , & des graces qui accom-  
pagnoient toutes ses actions. Il avoit  
suivi le roi son pere dans l'expédition  
de la Catalogne ; il reçut ses derniers  
soupirs à Perpignan. Aussitôt il prit le  
commandement de l'armée , qu'il ra-  
mena dans le Carcaslez , où il fit quel-  
que séjour , pour donner ordre aux  
affaires du royaume. Pierre de Mont-  
brun , archevêque de Narbonne , &  
Gui de Levis , seigneur de Mirepoix ,  
furent nommés pour aller recevoir en  
son nom , le serment de fidélité de la  
noblesse , du clergé , & des commu-  
nes de Toulouse , de Carcassonne ,  
de Beaucaire & de Rouergue. Les  
lettres expédiées pour cette commis-  
sion , étoient scellées du sceau dont  
il se servoit avant son avènement au  
trône : c'est , comme il le marque lui-  
même dans cette charte , qu'il n'avoit

# PHILIPPE IV. 3

pas encore eu le tems de faire fabriquer un sceau royal. Delà il se rendit à Rheims, où il fut sacré avec la reine son épouse par les mains de Pierre Barber, archevêque de cette illustre métropole. Il avoit environ dix-sept ans: âge peu propre en apparence pour l'exécution des grands projets du feu roi: il eut cependant le courage de les embrasser tous. Il entreprit tout à la fois de faire valoir la donation de Rome en faveur du comte de Valois son frere; de forcer le roi de Castille à restituer aux princes de la Cerda, un sceptre qu'il avoit usurpé sur eux; enfin de contraindre les rebelles de Sicile à rentrer sous l'obéissance de la maison d'Anjou: mais le succès ne répondit point à son attente.

Spicil. tom.  
3. p. 47:

Dom Pedre devenu maître de la campagne par la retraite des François, eut bientôt repris ce qu'on lui avoit enlevé. Girone investie de tous côtés, battue par toutes les machines alors usitées, sans aucune espérance de secours, capitula, & se rendit à condition que la garnison auroit la liberté de se retirer en France. Peiralade, Figueire, Castillon, & toutes les autres places conquises par le feu roi,

Mort du roi  
d'Aragon.

Marian. tom.  
3. L. 14: p.  
209.

Ferreras. tom.  
4. 6. part. p.  
356. 357.

4 HISTOIRE DE FRANCE ;  
subirent le même sort. L'île de Majorque enfin fut prise sur D. Jayme , qui en voulant reconquérir son comté de Roussillon , perdit la partie de ses domaines qui lui donnoit le titre de roi. Le monarque Espagnol , animé par ce succès , prétendoit profiter du moment où la fortune recommençoit à lui devenir favorable. Déjà il formoit de grands projets contre son frere , & contre la maison de France , lorsque la mort vint interrompre ses desseins , & fit échouer en un instant les vastes entreprises qu'il méditoit. On dit qu'il mourut d'une débauche , n'ayant pu modérer , jusqu'à l'entière guérison de sa blessure , la passion qu'il avoit pour une maîtresse. On lui fit jurer que si le ciel prolongeoit ses jours , il seroit obéissant au saint siège : surquoi l'archevêque de Tarra-gone lui donna une ample absolution de toutes les censures dont Rome l'avoit accablé : ce qui marque , ou peu de foi à ces anathemes , ou beaucoup d'inconséquence dans la conduite. On ne sçait que trop ce qu'on doit penser de ces sortes de promesses , qu'arrache la vue du tombeau , qu'on se garderoit bien de faire en santé.

Depuis bien des années , l'Europe n'avoit point vu tomber en si peu de tems un si grand nombre de têtes couronnées. Hugues de Lusignan roi de Chypre , qui se disoit aussi roi de Jerusalem , mourut le premier (a) : il fut suivi d'Alfonse X roi de Castille & de Leon (b) , de Charles d'Anjou roi de Sicile (c) , du Pape Martin IV (d) , de Philippe le Hardi , roi de France (e) , de D. Pedre roi d'Aragon (f) , de Philippe comte de Savoie (g) , & de Marguerite de Provence , reine de France , ayeule du Roi regnant , épouse de saint Louis (h) : c'étoit une des belles femmes de son tems , plus sage encore que belle ; d'une si grande réputation d'esprit , de prudence , & d'équité , que les empereurs & les rois la choisirent pour arbitre & juge de leurs différends avec leurs vassaux (i). On assure que le roi son mari prenoit ses avis en tout : elle les lui donnoit , dit Mezeray , avec sagesse , sans pas-

Mort de la reine Marguerite femme de saint Louis.

Abrég. chron. t. II. 2. p. 242.

(a) Le 26 Mars 1284. (b) Le 4 Avril 1284. (c) Le 7 Janvier 1285. (d) Le 28 Mars 1285. (e) Le 5 Octobre 1285. (f) Le 11 Novembre 1285. (g) Le 17 Novembre 1285. (h) Le 20 Décembre 1285.

(i) L'an 1264. le roi d'Angleterre se soumit à son arbitrage dans les démêlés qu'il eut avec le sire de Pons : exemple qui fut imité par l'empereur Rodolphe en 1282.

son , & tels que souvent ils étoient suivis. Elle vécut soixante-seize ans , & mourut à Paris dans un couvent de Cordelières qu'elle avoit fondé au Fauxbourg saint Marceau : ce fut son séjour ordinaire pendant les quinze années de son veuvage.

Les Aragonois font une descende sur les côtes de la Province.

Le monarque Aragonois avoit quatre fils , D. Alfonse , D. Jayme , D. Frederic , D. Pedre : il laissa au premier tous ses Etats d'Espagne : il donna au second toutes ses possessions d'Italie. Si Alfonse vient à mourir sans enfants , il rappelle D. Jayme en Aragon , veut que D. Frederic lui succède au trône Sicilien : ce qui fut scrupuleusement exécuté. Les deux aînés étoient à peine couronnés , l'un à Sarragosse , l'autre à Palerme , qu'ils armèrent puissamment par terre & par mer , pour se défendre , non contre les foudres de Rome , leur maison étoit accoutumée à les mépriser , mais contre les entreprises des François , qui leur paroissoient autrement redoutables.

Muntan. chron. dels reys d'Arag. c. 152.

Bientôt la Province vit paroître le fameux Roger Doria , le flambeau d'une main , le fer de l'autre , mettant tout à feu & à sang. Ce fut en vain que trente mille hommes de pied &

trois cents chevaux rassemblés à la hâte , essayèrent d'arrêter ce torrent impétueux : il renversa tout ce qui se trouva sur son passage. Une partie de cette armée est taillée en pièces : l'autre obligée de prendre la fuite , est poursuivie jusqu'à une demi lieue de Beziers. Le château de Serignan devient la proie des flammes , & le vainqueur se rembarque chargé de riches dépouilles. Le lendemain il se fait voir à l'embouchure de l'Éraut , se rend maître de toutes les barques qu'il rencontre , met pied à terre , & partage les troupes en deux corps. L'un qu'il commande en personne , prend Agde d'assaut , passe au fil de l'épée tous les habitants depuis l'âge de quinze ans jusqu'à soixante , pardonne à tous les autres , ainsi qu'aux femmes & aux enfants , brûle la ville , & n'épargne que la cathédrale & l'évêché. L'autre s'avance du côté de Vias , qui est emporté l'épée à la main , & livré au pillage. Les communes de S. Thibéri , de Loupian , de Gigean , se rassemblent à cette nouvelle , & vont au secours de leurs concitoyens : ils sont attaqués , défaits , contraints de se retirer avec perte de quatre mille

8 HISTOIRE DE FRANCE ,  
hommes. Delà le terrible Amiral fait  
voile , d'abord vers Aigues-mortes ,  
où il s'empare de tous les bâtimens  
qui sont au port , ensuite vers Leu-  
cate , où il se saisit de vingt vaisseaux  
chargés de marchandises , puis vers  
Narbonne , où il commet d'horribles  
ravages ; & rentre enfin dans le port  
de Barcelone , comblé de gloire & de  
richesses.

An. 1287-88. Philippe souffroit impatiemment  
qu'un soin plus pressant l'empêchât  
à leur tour d'aller lui-même prendre sa revanche :  
ravageant le d'engagea le roi de Majorque , son  
Lampourdan. allié , à porter la guerre jusques dans  
le sein de la Catalogne. Dom Jayme  
y étoit excité par un intérêt person-  
nel : le monarque Espagnol venoit de  
lui enlever le sceptre & la couronne.  
Le ressentiment lui fit embrasser avec  
joie , l'occasion apparente de se ven-  
ger. Aussi-tôt il se met en marche ,  
Zurit. Annal. l. 4. c. 82. suivi de la principale noblesse du  
Carcassez , franchit le passage des Py-  
rénées , s'empare d'une partie du Lam-  
pourdan , laisse par-tout des marques  
de sa fureur , & vient investir Castil-  
lon. Mais sur la nouvelle que le roi  
d'Aragon s'avançoit à la tête d'un  
corps d'armée , il se retira avec pré-

capitation, en bon ordre cependant, & repassa dans le Roussillon. Alphonse à son tour répand l'allarme sur nos frontières : il n'ose pas néanmoins entreprendre d'y pénétrer. La fière contenance des communes de Narbonne, qui avoient pris les armes sous les ordres du fils aîné de leur vicomte, l'oblige de retourner sur ses pas. Il étoit à peine rentré dans sa capitale, que le roi son oncle reparut dans le Lampourdan, où il fit de nouveaux ravages. Cortavignon fut assiégé, & vivement pressé. Déjà la garnison méditoit de capituler, lorsqu'un corps de troupes supérieur à celui de D. Jayme, le contraignit de donner ses ordres pour la retraite. C'est tout ce qu'on sçait de cette expédition, qu'on doit plutôt regarder comme une excursion, que comme une guerre réglée.

Item *ibid.*  
c. 99.

On rapporte à ce même tems un fait très-singulier, c'est que dans le comté d'Armagnac (a), il se fit publiquement un mariage pour sept ans entre deux personnes nobles, qui, ce terme expiré, se réservoient la liberté de le prolonger, s'ils s'accordoient l'un de

Prétendu  
mariage pour  
sept ans.

Extrait du Val-  
lesiana, Bibl.  
univ. tom. 25.  
p. 121-24.

(a) En 1187.

l'autre. Le contrat porte, ajoute-t-il, que si les deux époux viennent à se parer, ils partageront également moitié par moitié tous les enfants qui seront provenus de cette union septennaire : si par hazard le nombre se trouve impair, ils tireront au sort, et celui qui des deux le surnuméraire appartiendra. C'est grand dommage assurément, que M. de Varillas soit le seul garant d'une fait si peu vraisemblable dans un siècle déjà éclairé. On a cherché inutilement ce contrat dans la bibliothèque du roi, où l'on assure qu'il existe : le sçavant Académicien qui a la garde des manuscrits, n'en a aucune connoissance : quand même on le supposeroit réel, ce seroit moi la preuve d'un usage, qu'un moment de libertinage.

On ne sçauroit être trop en garde contre ces sortes d'anecdotes, qui se produisent d'autant plus aisément, que le cœur de l'homme est plus enclin à la malignité. On lit dans un écrivain également satyrique & passionné, que le canon *dilectissimis*, en exhortant à la pratique de cet axiome, *Tout est commun entre amis*, n'en excepte même les femmes : que l'adultère

la fornication , suivant l'auteur de la glose , sont de légers péchés , *que les François appellent bonnes fortunes* : qu'un Pape enfin , Sixte IV , sollicité de permettre le péché infâme pendant les trois mois les plus chauds de l'année , mit au bas de la requête : *soit fait , ainsi qu'il est requis*. On saisit avidement ces historiètes scandaleuses ; elles favorisent la dépravation des mœurs ; on oublie qu'elles péchent contre toute vraisemblance , & qu'elles sont presque toutes contraires à la vérité. Le treizième siècle , il est vrai , fut souillé de mille désordres , qui régnèrent même dans les suivans. On voit par les actes du concile de Virsbourg , qui fut tenu en 1287 , qu'alors les ecclésiastiques gardoient peu de modestie dans leurs vêtements , fréquentoient les cabarets , jouoient aux tournois , entretenoient publiquement des concubines. On apprend d'un autre concile célébré à Rouen en 1299 , que les curés & autres bénéficiers paroissoient en public avec des habits courts & l'épée au côté : qu'ils retiroient chez eux des femmes suspectes : qu'ils exerçoient des charges dans les justices séculières : qu'ils prêtoient à usure ,

Concil. tom.  
xi. p. 1319.  
1332. 1426.

Ret. Germ.  
Meibom. tom.  
2. p. 175. 76.

12 HISTOIRE DE FRANCE ,  
 enfin qu'ils vivoient dans la débauche  
 & les excès de la table. Il est rappor-  
 dans les annales des Comtes d'Olden-  
 bourg , qu'en certains diocèses , les  
 Officiaux , pour une somme d'argent  
 permettoient l'adultère pendant toute  
 une année ; qu'en d'autres endroits  
 le fornicateur en étoit quitte pour  
 une quarte de vin , taxe qui ne de-  
 voit finir qu'avec la vie. Une fo-  
 inscrit sur le registre , il falloit con-  
 nuer de payer à perpétuité , quoiqu'o-  
 ne voulût plus , ou qu'on ne fût plu-  
 en état de pécher. Mais parce qu'il se  
 trouve de nos jours quelques prêtres  
 intéressés ; libertins , fanatiques jus-  
 qu'au scandale ; parce qu'une jeunesse  
 licencieuse viole sans pudeur toutes les  
 loix de l'honnêteté ; parce que des ma-  
 ris sans principe comme sans mœurs  
 oubliant leur devoir , leur fortune  
 leur honneur , entretiennent publique-  
 ment des femmes dont aucun homme  
 de bien n'a jamais loué que la figure  
 & les talents : faudra-t'il en conclure  
 ou que l'Eglise permet ces excès , ou  
 que les loix civiles les autorisent ?

Ann. 1289. Alors le pais de Liège fut le triste  
 théâtre d'une sanglante bataille entre  
 le duc de Brabant & le comte de  
 Bataille ga-  
 gnée dans le  
 pais de Liège

Luxembourg , qui se disputoient la possession du duché de Limbourg. On étoit convenu de terminer la querelle par un combat où ces deux princes devoient se trouver , chacun à la tête de quinze cents chevaliers : le comte & trois de ses fils y perdirent la vie & la victoire , dont le duc fut redevable à la bravoure des chevaliers François. On met l'archevêque de Cologne au nombre des prisonniers qui furent faits en cette célèbre journée : ce qui prouve que sur la fin du treizième siècle , les ecclésiastiques , malgré tous les foudres de l'Eglise , n'avoient pas encore absolument renoncé à la profession des armes. Quelques années après (a) , la réconciliation de ces deux illustres maisons se fit par le mariage du fils du comte avec la fille du vainqueur.

par la bravoure des François.

Spicil. tom. 3. p. 43. 49.

La guerre cependant se faisoit en Sicile avec la même diversité de succès , que dans le Roussillon & la Catalogne. De part & d'autre on prenoit , on perdoit des villes. Le comte d'Artois , régent du royaume pendant la prison du roi Charles , avoit fait armer quarante vaisseaux : il en donna

Affaires de Sicile.

Nicol. Specul. l. 2. c. 10. 21. apud Murat. tom. 10. Spicil. tom. 3. p. 48.

(a) Ann. 1191.

le commandement au comte d'Avelli de la maison de Baux. Ce seigneur parut à la vue d'Agosta , au moment que les habitants en sortoient , pour rendre à la foire de Lentini : la ville fut surprise : le château capitula quelques jours après. Dom Jayme étoit Messine , lorsqu'il apprit cette fâcheuse nouvelle : il se mit en chemin , le lendemain , pour aller donner des ordres à Catalane , où l'on craignoit un soulèvement en faveur des François : une démarche imprudente , qui le livra au pouvoir de ses ennemis , si le détachement envoyé pour le surprendre n'eût été lui-même surpris. Aussi-tôt fut résolu d'assiéger le comte jusqu'à sa nouvelle conquête. Doria mit sa flotte : Dom Jayme dans le même-tems s'avance à la tête d'un corps considérable de ses troupes : Agosta est attaquée par terre & par mer.

Le monarque Sicilien apprit sur ces entrefaites , que la maison d'Anjou avoit de secrètes intelligences dans Marsale : il y envoya une forte garnison pour empêcher toute surprise. Cette précaution étoit nécessaire. Bien-tôt Henri de Mari , amiral des Napolitains

tains , se fit voir à la hauteur de cette ville : mais s'appercevant que ses projets étoient découverts , il se retira sans rien entreprendre. Doria le poursuivit jusques dans le port de Naples , le défiant au combat d'une manière insultante pour les François. Ceux-ci trop sensibles à l'outrage , peu effrayés du malheur de Charles qu'une pareille imprudence avoit perdu , appareillent à la hâte soixante-dix vaisseaux , & se mettent en mer sous les ordres de Charles Martel , fils aîné du roi prisonnier. On prétend que le comte d'Artois étoit aussi de cette expédition. Philippe comte de Boulogne , fils du comte de Flandres , Gautier de Brienne , & Gui de Montfort suivirent l'exemple. L'action fut vive , opiniâtre , sanglante ; mais enfin la victoire demeura au général Sicilien. Il se saisit de quarante galères , obligea les autres de prendre la fuite , & fit quatre mille prisonniers , qui tous furent rachetés , à la réserve de Montfort , qui mourut dans la prison , victime de la haine du roi d'Angleterre dont il avoit assassiné le cousin germain , Henri d'Allemagne. On assure que Doria auroit pu s'emparer de Na-

ples , s'il eut voulu profiter de la confirmation publique : il se laissa éblouir à l'éclat de l'or , reçut une grosse somme , & conclut une trêve sans la participation de son maître. Quelques courtisans jaloux de son mérite , encore plus de sa fortune , crurent l'occasion favorable pour le perdre dans l'esprit du monarque : mais Procida qui avoit grand crédit dans le conseil , parla si vivement en sa faveur , qu'il empêcha de procéder contre lui.

Le comte d'Avelli étoit toujours assiégé dans le château d'Agosta. Déjà les vivres commençoient à lui manquer : bien-tôt il fut réduit à la plus cruelle disette. La nouvelle victoire de l'Amiral Sicilien ne lui laissoit aucune espérance de secours : il se rendit prisonnier de guerre avec toute sa garnison. On avoit une si haute opinion de l'habileté de ce général , que pour le délivrer , le conseil de régence consentit à céder Ischia , forteresse importante , d'où les ennemis pouvoient rançonner tous les vaisseaux qui sortoient du port de Naples.

Dom Jayme , encouragé par ce succès , fit une descente dans la Calabre , s'empara de toutes les villes qu'il trou-

va sans défense , & finit par échouer devant Belvédère. Cette place avoit pour gouverneur un brave François , aussi habile ingénieur que grand capitaine , nommé Roger de Sanguinet : il désola les assiégeants par les pierres qu'il ne cessoit de lancer avec les machines. Malheureusement il avoit deux fils prisonniers dans le camp ennemi. Doria , homme de sang , proposa de les faire attacher à l'endroit où ces pierres tomboient en plus grand nombre : Dom Jayme , plus barbare encore , suivit ce conseil sanguinaire , sans autre précaution que d'en faire donner avis au pere de ces deux infortunés gentilshommes. Sanguinet balança quelque tems entre la tendresse & le devoir : mais enfin le service du prince l'emporta : il ordonna de continuer à tirer du même côté. Un de ses fils fut assommé , l'autre eut le bonheur d'échapper à cette grêle meurtrière. Le cruel monarque obligé de lever siège , essaya , s'il étoit possible , d'effacer une tache si honteuse : il renvoya au commandant François celui de ses enfants qui ne devoit la vie qu'à une espèce de miracle , & le corps de celui que sa barbarie avoit exposé à

une mort certaine. De-là il s'avance vers Gaëte , où il avoit un grand parti , surprend le fauxbourg de la Meule , qu'il livre au pillage , & fortifie son camp , résolu de n'en point sortir , qu'il ne soit maître de la place. Bientôt néanmoins , assiégé plus qu'assiégeant , il se voit enfermé entre la ville & l'armée du comte d'Artois , qui vint camper à cent pas de lui. On se préparoit de part & d'autre à une sanglante bataille , lorsqu'on reçut la nouvelle , que la paix étoit conclue entre les rois d'Aragon & de Naples. Il est besoin de reprendre les choses d'un peu plus haut.

Le roid d'Angleterre fait hommage au Roi : mauvais foi de Rapiu Thoyras.

Le roi d'Angleterre avoit été mandé en France , pour y faire hommage des possessions qu'il tenoit de la couronne. Docile à l'ordre de son souverain , il se rendit d'abord dans le Ponthieu , ensuite à Amiens , puis à Paris , où il fut traité splendidement. Il assista au parlement qui se tint après les fêtes de Pâque : enfin le mercredi de la semaine de la Pentecôte (a) , dans une salle près du palais , il parut au pied du trône dans l'équipage d'un vassal , & se reconnut sujet du seigneur Roi ,

Spicil. tom  
3. P. 47.

(a) Anu. 1187.

pour les terres qu'il possédoit dans le royaume. L'évêque de Bath & de Wells portoit la parole, & dit au nom de son maître : » Sire, roy de France, le roy » Henri, père de notre seigneur le roy » d'Angleterre, fit certaines deman- » des au roy Louis votre ayeul, sur » lesquelles fut fait un traité de paix » entre eux. Henri, suivant cette con- » vention, fit hommage non-seule- » ment de l'Aquitaine, mais encore » des provinces qu'on s'étoit engagé » de lui remettre par cette même paix. » Le Roy mon seigneur qui est ici pré- » sent, rendit les mêmes devoirs au » roy Philippe votre père, sous les » mêmes conditions. Cependant, sire, » le traité n'a pas été fidèlement ob- » servé. Or quoique par raison, com- » me il est avis à plusieurs de son con- » seil, il pût débattre cet hommage, » néanmoins il ne veut pas aétuelle- » ment entrer en dispute sur ce sujet, » si vous lui faites, comme bon sei- » gneur, la paix entériner, & toutes » surprises ôter & amender. Je de- » viens votre homme pour les terres » que je tiens de vous en-deça de la » mer, selon la forme de la paix, qui » fut faite entre nos ancêtres «.

Rymer act.  
publ. tom. 1.  
part. 1. & 3.  
p 8.

Hist. d'Angl.  
tom. 3. L. 9.  
p. 13. 14. 15.

» C'est ici , dit Rapin Thoyras ;  
 » une matière importante , qui eut de  
 » grandes suites dans un autre tems.  
 » Il n'est pas difficile de s'appercevoir  
 » qu'en cette occasion , Edouard vou-  
 » lut ménager les expressions , pour ne  
 » pas trop s'engager dans une circon-  
 » stance où la cour de France se trou-  
 » voit au plus haut point de prospé-  
 » rité. Il ne s'explique qu'en termes  
 » généraux , se réservant de faire va-  
 » loir dans des conjonctures plus favo-  
 » rables ses prétentions sur toutes les  
 » provinces enlevées à sa maison par  
 » les prédécesseurs du Roy regnant.  
 » Philippe , ajoute-t'il , se croyant sans  
 » doute en droit d'interpréter ces mê-  
 » mes termes à son avantage , voulut  
 » bien recevoir l'hommage avec cette  
 » obscurité affectée . On souscrit sans  
 » peine avec un célèbre Académicien à  
 » l'estime que le public témoigne pour  
 » l'histoire de ce François réfugié. Le  
 » style en est clair , naturel , coulant :  
 » les faits y sont présentés avec ordre :  
 » on y trouve des réflexions sensées ,  
 » quelquefois même de l'exacritude.  
 » Mais son animosité contre sa patrie ,  
 » qu'il ne haïssoit peut-être que parce  
 » qu'il la regrettoit , le jette souvent

M. Secousse,  
Mém. de l'A-  
cad. des B. L.  
tom. 17. P.  
335.

dans des prévarications honteuses , que rien ne peut excuser , ni justifier. Ce n'est point négligence , ou ignorance : c'est une mauvaise foi réfléchie.

Rapin a connu le recueil de Rymer : c'est , de son propre aveu , la publication de ce grand ouvrage , qui l'a engagé a entreprendre le sien : il a fait des extraits de presque toutes les pièces qu'il renferme : il cite même le fameux traité où les prétentions d'Edouard sont amplement détaillées : mais pour avoir occasion de les étendre à toutes les provinces confisquées sur le roi Jean , il renverse malicieusement l'ordre des tems , & le fait précéder l'hommage. Celui-ci néanmoins est constamment du mercredi de la semaine de la Pentecôte 1287 ; celui-là est du mois d'août de la même année (a). C'est trop peu dire : pour ne mettre aucune borne aux protestations de son héros , il ne craint pas de le peindre sous les traits d'un fourbe ,

Rymer. ibid.  
p. 8. 15.

(.) Le P. Daniel est tombé dans la même faute [ tom. 5. p. 8. ] : sans doute qu'il n'avoit pas consulté le recueil de Rymer , qui n'étoit pas alors fort commun en France. Cela méritoit assurément une observation de la part du nouvel éditeur de ce célèbre historien.

24 HISTOIRE DE FRANCE ,  
,, de ses demandes , nous déclarons  
,, authentiquement par ces présentes ,  
,, que notre intention est que ladite  
,, paix soit observée dans tous ses ar-  
,, ticles. C'est pourquoi , 1°. nous lui  
,, abandonnons toute la directe que  
,, notredit ayeul avoit & tenoit dans  
,, les villes & diocèses de Limoges , de  
,, Cahors & de Perigueux , sauf l'hom-  
,, mage de ceux qui sont exceptés par  
,, la convention d'Amiens , sauf encore  
,, tout ce que nous ou nos prédéces-  
,, seurs pouvons avoir acquis depuis  
,, dans les susdites provinces , par  
,, achat , donation , ou autrement.  
,, 2°. Nous lui cédon's de même tout  
,, le temporel & toute la mouvance  
,, de la partie de la Saintonge , qui est  
,, au-delà de la Charente , avec tous  
,, les fiefs & arriere-fiefs qu'y possédoit  
,, autrefois le comte de Poitiers , ceux  
,, mêmes que notredit ayeul avoit au  
,, tems de la première paix dans les  
,, villes & diocèses ci-dessus nommés.  
,, S'il s'en trouve quelques - uns que  
,, nous ne puissions pas lui remettre ,  
,, nous lui ferons échange avenable ,  
,, au dire de prudes hommes. Pour ce  
,, qui regarde le château de *Paracolle* ,  
,, avec toutes ses dépendances , nous  
,, lui

„ lui fournirons un vassal , qui le tien-  
 „ dra de lui , & sera obligé de lui obéir  
 „ comme à son seigneur , sauf le droit  
 „ d'autrui. 3°. Une chose nous arrêtoit,  
 „ & sembloit former une difficulté  
 „ insurmontable , le roi d'Angleterre  
 „ prétendoit que la terre possédée dans  
 „ le Querci par le comte de Poitiers ,  
 „ étoit comprise au nombre des pro-  
 „ vines qu'on devoit lui restituer ;  
 „ attendu qu'il n'avoit pas tenu au roi  
 „ son pere , qu'on ne fit les informa-  
 „ tions prescrites par le traité de paix ,  
 „ & que ses témoins étoient morts  
 „ pendant les délais qu'on y avoit  
 „ apportés. Nous soutenions au con-  
 „ traire , que le duc d'Aquitaine n'y  
 „ avoit aucun droit ; que le feu roi ,  
 „ notre seigneur & pere , ni ses gens ,  
 „ n'avoient formé aucun obstacle aux  
 „ éclaircissements qu'on avoit exigés ;  
 „ qu'ils avoient été constamment très-  
 „ disposés , que nous étions nous-  
 „ mêmes toujours prêts à lui faire  
 „ droit sur cet article , s'il pouvoit  
 „ prouver la légitimité de ses préten-  
 „ tions. Enfin , par l'avis des gens de  
 „ bien & des seigneurs , nous sommes  
 „ convenus de ce qui suit : Nous ,  
 „ Philippe , promettons de payer audit

16 HISTOIRE DE FRANCE,  
 „ roi d'Angleterre & à ses héritiers;  
 „ une pension annuelle de trois mille  
 „ livres tournois (a) , que nous nous  
 „ obligeons de lui assurer sur quelques-  
 „ uns de nos domaines. Le roi d'An-  
 „ gleterre de son côté , en reconnois-  
 „ sance de cette faveur , renonce pour  
 „ lui & ses successeurs à toutes de-  
 „ mandes ultérieures , nous remettant  
 „ à perpétuité le fief de Querci , &  
 „ tout le droit qu'il y a , ou qu'il y  
 „ avoit. 4°. Quant aux domaines sur  
 „ lesquels cette rente sera assignée , le  
 „ roi d'Angleterre les tiendra de nous  
 „ & de nos successeurs , ainsi que ceux  
 „ que nous lui cédon's par cette tran-  
 „ saction , *sous le même hommage lige* ,  
 „ sous lequel il tient la terre de Gas-  
 „ cogne , & toutes celles qu'il a , ou  
 „ qu'il aura dans le royaume en vertu  
 „ des susdites paix “.

Grace ac-  
 cordée au roi  
 d'Angleterre.

Telle fut la conclusion de cette gran-  
 de affaire décidée sous saint Louis , exé-  
 cutée en partie sous Philippe-le-hardi ,  
 consommée enfin sous Philippe-le-bel.  
 Ce prince venoit de favoriser Edouard ,  
 en lui accordant plusieurs choses qu'il

(a) Non six mille , comme le dit Rapin Thoyras ,  
 qui exagère toujours , lorsqu'il s'agit de quelque pré-  
 tention de l'Angleterre vis à vis de la France. J

n'avoit pas droit d'exiger : ce qui fit mettre pour titre à l'acte qui en fut expédié , *grace faite au roi d'Angleterre.*

Le monarque , par ses lettres parentes datées du mois de Juillet [ 1286 ] , consent que les terres possédées par le duc d'Aquitaine dans le royaume de France , ne puissent être confisquées , ni pour jugement injuste , faux , mauvais , ni pour deni de justice. Il promet de plus de renvoyer les parties appellantes au sénéchal de Guienne , & s'engage à lui donner trois mois , pour soutenir , ou pour réformer ses arrêts : concession néanmoins qui ne doit avoir lieu que pendant la vie d'Edouard , après quoi les choses retourneront dans leur premier état.

Rymer, ibid,  
p. 8.

Le monarque Anglois employa près de six mois à cette négociation. Elle ne fut pas plutôt terminée , qu'il se rendit à Bordeaux , où il tint un grand parlement , & reçut divers envoyés de Castille , d'Aragon & de Sicile : ce qui causa quelques allarmes à Paris. Mais il n'avoit alors que des vues pacifiques : tout l'objet de ses desirs étoit de procurer la liberté de Charles II , surnommé le boiteux , fils aîné de Charles d'Anjou , roi de Sicile , frere

Trêve entre  
la France &  
l'Aragon par  
la médiation  
du roi d'An-  
gleterre.

28 HISTOIRE DE FRANCE ,  
 da saint Louis, oncle (a) de Philippe le-hardi. Le premier de ses soins avoit été de ménager une suspension d'armes entre les couronnes de France & d'Aragon. Le roi Philippe , vaincu par ses prières , avoit consenti qu'il en fût le médiateur : Alfonse informé de ses démarches officieuses , n'avoit rien eu de plus pressé que de lui envoyer avec ses ambassadeurs, Pierre Martin d'Artafane & Jean de Zapata , deux seigneurs de son conseil , pour le remercier de ses offres obligeantes , & lui remettre toute son autorité. Edouard , muni de ces pleins pouvoirs , eut bientôt surmonté toutes les difficultés , & la trêve fut conclue pour un an entre les deux rois & leurs alliés , tant sur mer , que sur terre (b).

Rymer, *ibid.*  
 p. 10. II. 12

Négociations pour la délivrance du prince de Salerne.

Idem *ibid.*  
 p. 14. 15.

Aussi-tôt il en écrivit au Pape , dont Philippe avoit exigé l'agrément. Honorius , c'étoit le nom du pontife , lui répondit avec plus de politesse , que de franchise. Il le loue de ses bonnes intentions : mais en même-tems il lui représente qu'il se charge d'une affaire extrêmement difficile , par la multi

(a) Non, son frere, comme le dit sans fondement Rapih Thoyras , *Hist. d'Angl.* tom. 3, p. 20.

(b) Ce traité qui fut conclu à Paris pendant le séjour qu'y fit Edouard , est daté du 25 Juillet 1286.

plicité des intérêts qui s'y trouvent mêlés, & l'exhorte à négocier de manière qu'il ne perde jamais de vue la gloire de Dieu, l'honneur de l'Eglise, & du roi des François, le salut de son ame, la délivrance du prince Charles, la liberté des fils de Ferdinand de la Cerda, & la tranquillité durable de la France & de la Castille. Il le prie surtout de ne rien conclure, que de l'avis des archevêques de Ravenne & de Mont-real, qu'il lui avoit envoyés, avec des ordres secrets de lui rendre un compte exact de tout, & de traiter de façon qu'on ne pût les soupçonner ni d'empressement, ni d'indifférence pour l'accommodement.

- Tant de précautions de la part du pontife, marquoient moins un éloignement pour la paix, qu'une sage défiance sur les conditions auxquelles elle seroit conclue. On lui avoit rapporté qu'Alfonse, à l'instigation de la reine sa mere & du roi son frere, ne vouloit négocier que sur le plan d'un traité projeté autrefois, lorsque le prince de Salerne étoit prisonnier en Sicile. Il portoit 1°. que Charles céderoit au roi D. Jayme toute la Sicile, avec les isles adjacentes, le tribut que

Premier  
traité reprou-  
vé par Hono-  
rius IV.

Idem ibid:  
p. 23.

30 HISTOIRE DE FRANCE ,  
le roi de Tunis payoit tous les ans ;  
& de plus dans le continent d'Italie ,  
toutes les places & toutes les terres  
comprises dans l'archevêché de Reg-  
gio : 2°. qu'il feroit enforte , que tout  
ce qui avoit été fait par les Papes con-  
tre la maison d'Aragon , fût révoqué ,  
& que la confiscation du royaume  
d'Aragon en faveur de Charles de Va-  
lois , frere du roi de France , fût dé-  
clarée nulle : 3°. que son fils aîné épou-  
seroit Iolande sœur du roi d'Aragon ,  
& que Blanche sa fille cadette seroit  
donnée en mariage au roi de Sicile :  
4°. qu'afin de faciliter l'exécution de  
de tous ces articles , il seroit fait une  
trêve de deux ans entre la maison d'A-  
ragon d'une part , & l'Eglise Romaine  
de l'autre : ce qui n'empêcheroit point  
D. Jayme de secourir son frere Alphonse  
dans quelque guerre que ce fût. Hono-  
rius , indigné qu'on disposât , sans le  
consentement du saint Siège , d'un  
royaume qui lui appartenoit , assem-  
bla les cardinaux , & de leur avis ,  
cassa & annula ce traité , si cependant  
il existoit , comme attentatoire à l'au-  
torité de l'Eglise , injurieux aux souve-  
rains pontifes , honteux , onéreux , fu-  
neste à la maison d'Anjou ; défendit

sous les plus grièves peines de traiter à des conditions si dures , proscrivit enfin & déclara de nulle valeur toute transaction qui pourroit être faite dans le même goût.

Edouard n'ignoroit point ces dispositions du Pape : mais rien ne fut capable de le détourner de son dessein , ni les prétentions exorbitantes de l'Aragon , ni la fierté de Rome , ni même la mort du souverain pontife , qui arriva sur ces entrefaites. Il écrivit aux cardinaux assemblés , pour les prier de confirmer la trêve , dont il avoit été le médiateur , & poursuivit son entreprise avec ce zèle intrépide , qui est presque toujours garant du succès. Il eut plusieurs conférences avec le roi d'Aragon : Mezeray même assure qu'il passa en Sicile , pour traiter avec D. Jayme : mais les histoires d'Angleterre ne font aucune mention de ce voyage. Enfin dans une entrevue des deux rois à Oleron , il fut convenu que le prince de Salerne seroit remis en liberté dans le cours de l'année , à ces conditions : 1°. qu'il laisseroit pour otages ses trois fils aînés ; sçavoir , au moment de sa délivrance , les deux puînés, Louis & Robert ; dix mois après , Charles l'aîné,

Second traité rejeté par Nicolas IV.

Ibid.

Abrég. chron.  
tom. 2. p. 772.

Rymer, ibid.  
p. 18. 19. &  
23. 24.

32 HISTOIRE DE FRANCE ,  
pour lequel cependant il livreroit son  
cinquième fils , Raymond Berenger ,  
qui ne lui seroit rendu , que lorsque  
le premier se seroit constitué prison-  
nier : 2°. qu'il payeroit cinquante mille  
marcs d'argent ; trente mille en espè-  
ces ; vingt mille en billers , dont le roi  
d'Angleterre seroit caution , & qui  
demeureroient confisqués , si le fils  
aîné ne remplissoit point ses engage-  
ments ; auquel cas , Raymond Beren-  
ger tomberoit en la main du monar-  
que Aragonois & de ses héritiers , sauf  
la vie & les membres : 3°. qu'outre  
les trois princes , on remettroit au roi  
d'Aragon soixante autres fils aînés des  
seigneurs les plus qualifiés de la Pro-  
vence , dont les châtelains , barons ,  
chevaliers , syndics , jureroient , si leur  
comte manquoit à l'exécution de ses  
promesses , qu'ils passeroient sous l'o-  
béissance d'Alfonse , qui alors devien-  
droit maître de tout le comté , lui &  
ses héritiers à perpétuité : 4°. que  
Charles , avant que de sortir de pri-  
son , feroit confirmer la trêve conclue  
pour un an entre la France & l'Ara-  
gon ; trêve où la Provence & la Si-  
cile devoient être également compri-  
ses : 5°. que les otages , la terre de

Provence , enfin les cinquante mille marcs d'argent , demeureroient à la disposition du prince Espagnol , si Charles , délivré de sa captivité , ne travailloit point efficacement à procurer une suspension d'armes pour trois ans entre l'Eglise , la France , la Provence , l'Aragon & la Sicile : 6°. qu'il perdrait également ces mêmes cinquante mille marcs, s'il n'agissoit pas de bonne foi auprès du souverain pontife , tant pour le réconcilier avec la famille royale d'Aragon , que pour lui faire ratifier ce présent traité dans l'année de sa délivrance : 7°. que le roi Alfonse & ses héritiers disposeroient à leur gré des ôtages , & pourroient mettre en leur main tout le comté de Provence , si Charles , dans l'espace de trois ans , n'avoit pas conclu une paix durable entre le Pape , le seigneur roi de France , le seigneur Charles son frere , & les maisons d'Anjou & d'Aragon : 8°. que ce malheureux prince en un mot jureroit sur son corps & sur son ame , avant & après sa délivrance , l'observation fidèle de tous ces articles , sous peine d'être réputé infame , parjure , indigne à jamais des honneurs & du nom de roi ,

34 HISTOIRE DE FRANCE ;  
si dans l'impossibilité de remplir ses  
engagements au tems marqué , il ne  
venoit pas se remettre prisonnier en  
Aragon (a).

On frémit de la dureté de ces con-  
ditions. Le roi d'Angleterre , Edouard  
même , qui les avoit rédigées , ou du-  
moins accordées , n'osa les notifier au  
saint Pere , qui lui en fit des reproches.  
*Ibid.* p. 23. Nicolas cependant , c'est le nom qu'a-  
voit pris le nouveau pontife , en fut  
pleinement informé , soit par le mi-  
nistère des deux prélats que le feu pape  
avoit envoyés au monarque Anglois ,  
soit par l'indiscrétion de ceux qui  
avoient été présents à la négociation.  
Il ne put les lire sans être saisi d'une  
vive indignation : les unes , dit-il ,  
sont abominables aux yeux de Dieu ,  
les autres injurieuses & dommagea-  
bles à l'Eglise : celles-ci onéreuses &  
funestes à la maison d'Anjou , celles-la  
dispendieuses & préjudiciables au roi  
de France : quelques-unes impossibles ,  
illicites : quelques-autres pernicieuses ,  
horribles , détestables , d'un mauvais  
exemple enfin pour les fidèles. Il pro-  
teste que jamais Rome n'y sousscrira ,

(a) Ce traité est daté d'Oleron le jour de S. Jacques  
1287.

qu'elles sont nulles , qu'on n'a pu en un mot , ni les proposer , ni les accepter sans l'agrément du saint Siège , dont le prince de Salerne étoit feudataire.

Aussi - tôt il écrivit aux Siciliens , pour les exhorter à rentrer dans le devoir ; au roi d'Aragon , pour lui ordonner de venir rendre compte de sa conduite ; au roi Philippe , pour confirmer de nouveau la donation du royaume d'Aragon à Charles de Valois , & lui accorder pendant les trois années suivantes les décimes des biens ecclésiastiques. Les Siciliens méprisèrent , & les menaces , & les foudres. Alphonse témoigna plus de modération , & lui envoya des ambassadeurs , qui essayèrent inutilement de le fléchir en faveur de la maison d'Aragon : la réponse fut que le seul moyen d'appaîser Rome étoit de rendre , & la liberté , & la Sicile au prince de Salerne. Philippe , pour assurer le succès d'une guerre où il satisfaisoit en même-tems sa piété envers l'Eglise , & sa tendresse pour son frere , résolut de s'accommoder avec D. Sanche roi de Castille , & d'accepter la ligue qu'il lui offroit contre l'Aragon.

Traité de  
paix entre la  
France & la  
Castille. Li-  
gue des deux  
couronn. con-  
tre l'Aragon.

Il y avoit deux ans (a), que les deux rois étoient convenus de s'aboucher à Bayonne : l'entrevue cependant ne s'étoit point faite , sans qu'on en ait pu sçavoir la véritable raison. Philippe s'arrêta au Mont-de-Marsan , & Dom Sanche demeura à Saint-Sébastien , d'où il envoya D. Gonzales , archevêque de Toledé , pour conférer avec le duc de Bourgogne , que le monarque François avoit nommé son plénipotentiaire. Robert , c'est le nom du prince Bourguignon , quelques avances que lui fît le prélat , ne voulut rien écouter : il exigeoit pour préliminaires que le roi de Castille se séparât d'avec Marie de Molina , dont le mariage étoit notoirement nul (b) , & qu'il épousât , ou Marguerite , ou Blanche de France , toutes deux sœurs du roi Philippe. D. Sanche aimoit tendrement la reine sa femme , princesse d'une grande vertu : il en avoit deux enfants , un fils & une fille : il rejetta la proposition avec indignation : les conférences furent rompues. Enfin la

Mariana, hist.  
d'Esp. tom. 3  
p. 214. 215.

(a) An. 1286.

(b) Elle étoit fille d'Alfonse de Molina , grand oncle de Dom sanche : il falloit une dispense , que les deux époux n'avoient point attendue , que le pape refusoit constamment.

négociation fut renouée [en 1288] à la sollicitation du pape, qui avoit sçu gagner la reine de Castille & l'archevêque de Toledé. Marie, toujours inquiète sur son mariage, crut que c'étoit le meilleur moyen d'obtenir cette dispense si long-tems souhaitée en Castille, si constamment refusée à Rome, où la cour de France avoit tout crédit. Elle agit si vivement, que les deux monarques envoyèrent leurs ambassadeurs à Lyon, où cette affaire devoit se traiter en présence du légat que le saint siège avoit nommé pour ménager une ligue entre les deux couronnes. C'étoit le célèbre cardinal Jean Cholet, que le Beauvaisis a vu naître d'une famille noble, que son mérite a élevé à la pourpre, lorsqu'il n'étoit encore que simple chanoine de Beauvais, que le pape Martin IV employa dans les plus grandes négociations, à qui Paris enfin doit la fondation du collège qu'on appelle encore aujourd'hui de son nom (a).

Idem ibid.  
p. 223.

On procédoit de bonne-foi de part & d'autre : la paix fut bientôt conclue. Les deux rois convinrent d'une ligue,

Idem ibid.  
p. 224.

(a) Il mourut le 2 Août 1293 : la fondation du Collège des Cholets n'eut son exécution qu'en 1295.

pour contraindre le roi d'Aragon de remettre entre les mains du monarque François les deux princes, Alfonse & Ferdinand de la Cerda, qu'il tenoit prisonniers depuis plusieurs années. Dom Sanche promit de céder à l'aîné le royaume de Murcie, à condition qu'il le tiendrait comme un fief relevant de la Castille, & qu'il renonceroit absolument à toutes ses prétentions sur cette couronne : si Alfonse mouroit sans enfants, Ferdinand son cadet étoit substitué au trône qu'on lui abandonnoit par ce traité. Le prince Castillan s'obligeoit de plus à entretenir mille chevaux au service de la France, qui étoit sur le point d'entrer en guerre contre l'Aragon, & s'il étoit nécessaire, s'engageoit de lui fournir des vivres en payant. On dit que la princesse Blanche, mere des deux Infants, outrée que l'on sacrifiât les intérêts de ses fils à l'ambition du roi Sanche, n'épargna rien pour soulever tous les Princes voisins contre la Castille. Elle alla de tous côtés mandier des secours : bien des peines, des courses, & des fatigues inutiles, furent le seul fruit qu'elle retira de ses sollicitations.

Mais ce qu'elle ne put obtenir de l'amitié & de la compassion, elle eut tout lieu de l'espérer de la politique & de la haine. Quelques seigneurs mécontents du gouvernement, se révoltèrent ouvertement contre le monarque Castillan. Le moyen le plus sûr de le perdre, étoit de faire valoir le droit légitime de l'aîné des princes de la Cerda : ils le demandèrent au roi d'Aragon, qui ayant un intérêt essentiel à brouiller la Castille pour l'empêcher de se joindre à la France, reçut leur proposition avec joie. Il promit de les soutenir de toutes ses forces, fit sortir les deux Infants du château de Jatiba, où ils étoient gardés à vue, ordonna de les lui amener à Sacca, reconnut l'aîné pour roi de Castille, & le remit aux chefs des conjurés, qui lui firent hommage, comme à leur souverain. Cette démarche fut la source d'une guerre sanglante, qui fit chanceler la couronne sur la tête de D. Sanche. On dit que le monarque François, fidèle à ses derniers engagements, eut une entrevue à Bayonne avec son nouvel allié ; que non-seulement il lui sacrifia deux

Les princes de la Cerda sont remis en liberté, & obligés de faire leur paix avec D. Sanche.

Idem. l. 14. p. 230. 234. l. 15. p. 312. 319. l. 16. p. 415.

Ferreras. hist. d'Esp. tom. 8. p. 375. 419.

40 HISTOIRE DE FRANCE ,  
princes malheureux qui avoient l'honneur d'être ses proche-parents , mais même qu'il renonça en sa faveur à tous les droits , qu'il pouvoit avoir sur la Castille. Quoi qu'il en soit , Alphonse de la Cerda , proclamé roi dans Badajoz , se montra digne du trône où l'appelloient & sa naissance & le vœu des peuples. Il y seroit monté sans doute , & s'y seroit maintenu glorieusement , si la fortune sçavoit rendre justice au mérite : elle l'abandonna au milieu de ses succès. La France avoit cessé de le protéger : l'Aragon se laissa bien-tôt d'une guerre plus glorieuse dans son principe , qu'avantageuse dans ses suites : il se vit obligé d'aller se jeter aux pieds de l'usurpateur , & de lui baiser la main : ce qui est parmi les Espagnols une marque de la plus profonde soumission. On lui donna , suivant le traité de Campillo , un apanage composé d'un certain nombre de villes , dont le revenu devoit monter à quatre cents mille maravedis : fortune assez considérable alors pour soutenir avec éclat sa naissance & son rang , foible consolation néanmoins pour tant de

royaumes auxquels on l'obligeoit de renoncer (a).

Le monarque Aragonois , rassuré contre les entreprises du Castillan qu'il avoit sçu occuper chez lui , n'étoit pas sans inquiétude sur la guerre qu'il falloit soutenir contre la France. Pour se délivrer de cette crainte , il résolut de s'accommoder enfin avec le prince de Salerne. Ce qui avoit empêché le succès des premiers traités , étoit moins le refus que Rome faisoit de les ratifier , que la clause par laquelle Charles devoit demeurer prisonnier jusqu'à l'entière exécution de tous les articles : il consentit à lever ce fatal obstacle. Bien-

Troisième traité pour la délivrance du prince de Salerne , qui est enfin remis en liberté.

(a) Le traité de Campillo est de 1305 : la soumission d'Alfonse de la Cerdà est de 1330. Ce prince s'étoit marié en France avec une Dame d'une naissance illustre , que Mariana appelle Madelse , & qu'il dit du sang royal : mais on ne trouve aucune princesse de ce nom dans l'histoire généalogique de la maison de France. Il en eut deux fils ; D. Louis , qui le suivit en Espagne , & D. Juan ou Charles , qui demeura en France. Le premier fut pere d'Isabelle , qui épousa Bernard fils naturel de Gaston Phebus comte de Foix : c'est d'eux que descendent les ducs de Medina-Celi. Le second devenu comte d'Angoulême , puis Connétable , fut assassiné dans son lit au château de l'Aigle en Normandie , par les ordres de Charles-le-mauvais , roi de Navarre. D. Ferdinand , frere d'Alfonse , fut aussi compris dans la pacification de Campillo : on lui assura la pension d'infant , c'est à-dire , de Prince du sang royal.

42 HISTOIRE DE FRANCE ;  
tôt la négociation fut renouée. Charles ne pouvoit plus supporter les horreurs de la captivité : Alfonse redoutoit les armes Françoises, qui sous le dernier regne avoient mis l'Aragon dans un danger extrême. Il ne pouvoit à la vérité se dissimuler que les serments d'un prisonnier sont de foibles liens pour le retenir, lorsqu'il voit une fois ses fers brisés : mais en même-tems il se rassûroit sur le nombre & la qualité des ôtages qu'il exigeoit : l'accord fut prompt.

On convint à Campo-Franco, que le prince de Salerne seroit enfin remis en liberté. Le nouveau traité n'étoit qu'une confirmation de celui qui avoit été conclu l'année précédente à Oléron (a). On n'y fit que de legers chan-

(a) On trouve de grandes fautes dans toutes nos histoires modernes sur l'article de la délivrance du Prince de Salerne. Nos meilleurs Auteurs, Mezeray, Daniel, &c. n'ont connu ni la marche, ni la substance des négociations entamées à ce sujet. Il est certain, qu'il y eut à cette occasion trois traités, ou projets de traité : le premier dressé en Sicile, lorsque Charles y étoit détenu prisonnier : le second convenu à Oléron dans une entrevue des rois d'Angleterre & d'Aragon : le troisième consommé à Campo-Franco. Celui de Sicile est un précis des conditions auxquelles D. Jayme & la reine Constance sa mere vouloient qu'Alfonse traitât avec son captif. Edouard n'y eut aucune part. C'est celui-la même que le Pape Honorius annulla dans une assemblée des Cardinaux. Celui d'Oléron est

gements, tous relatifs aux circonstances qui étoient elles-mêmes changées. Celui d'Oléron n'accordoit l'élargissement du prisonnier, qu'après l'accomplissement des conditions : celui de Campo - Franco porte simplement, qu'au moment de sa délivrance, il remettra entre les mains du roi d'Aragon ses deux fils, Louis & Robert, avec une somme de vingt-trois mille marcs d'argent. On lui donne trois mois, à compter du jour de son affranchissement, tant pour livrer son cinquième fils Raymond Berenger, les soixante ôtages Provençaux, & les

Rymer, tom.  
1. part. 3. p.  
27. 28.

L'ouvrage du roi d'Angleterre : Nicolas IV le proscrivit, & le déclara abominable aux yeux de Dieu, détestable devant les hommes. Honorius n'en eut aucune connoissance. Le traité est du 25 Juillet 1287 : Honorius étoit mort le 3 Avril de la même année. Celui de Campo-Franco décida enfin de la liberté de Charles : il fut ménagé si secrètement, que le prisonnier étoit délivré avant que le Pape en eût avis. Quoi qu'en dise le P. Daniel, il n'est question dans ces deux derniers, ni de céder la Sicile à D. Jayme, ni d'obliger Charles de Valois à renoncer à l'Aragon, mais simplement de procurer à la maison d'Aragon une paix durable avec Rome & avec la France : ce qui signifie la même chose peut-être : mais on crut devoir ménager les termes, pour ne pas irriter ces deux Puissances. C'étoit un vaste champ ouvert aux observations du nouvel Editeur de ce sçavant Historien, qui n'a erré, que parce que le recueil de Rymer étoit peu connu de son tems : aujourd'hui cette excuse ne subsiste plus. Voyez Rymer. tom. 1. part. 3. p. 18. 23. 27.

sept mille marcs restants des trente mille , que pour faire prêter les serments & faire rendre les hommages stipulés dans la première convention. Le roi d'Angleterre cependant en garantira l'exécution ; donnera pour cet effet soixante-seize otages , trente-fix barons , quarante bons bourgeois qui seront astreints aux mêmes conditions que ceux de Provence dont ils tiennent la place ; jurera sur les saints Evangiles , ou fera jurer sur son ame , qu'il ne quittera point la France , que Charles de Sicile n'ait rempli tous ses engagements. Enfin , pour plus grande sûreté , Gaston , vicomte de Béarn , interviendra comme caution des sept mille marcs , & engagera au prince Aragonois toute la terre qu'il possède en Catalogne , excepté le château de Rose avec toutes ses dépendances.

Les autres articles sont moins de nouvelles obligations , que des preuves d'inquiétude de la part du roi d'Aragon sur l'observation des anciennes. S'il s'engage à remettre toutes les sommes données , ou promises , lorsque le prince de Salerne aura rempli ses engagements , si même il promet & jure , non-seulement de ne point tou-

cher , mais de ne point permettre de toucher à celles qui ont été délivrées , il exige d'un autre côté que le roi d'Angleterre s'oblige sur son ame , si Charles manque à sa parole , de payer vingts mille marcs d'argent d'une part , & cinquante mille de l'autre ; non toutefois dans le même tems , mais en plusieurs parties , en différents termes , & dans les lieux qu'il indique. Si l'aîné des fils du captif vient à mourir dans les dix mois prescrits pour se constituer prisonnier , le monarque Aragonois retiendra Raymond Berenger , qui lui-même , en cas de mort avant que d'avoir pu satisfaire à l'engagement de son pere , sera remplacé par un autre frere. Si le prince Charles , dans l'impossibilité d'accomplir ses promesses , vient se remettre prisonnier , il se présentera sans fraude & dans un lieu sûr , c'est-à-dire , ou au cou de Pannissar , ou à Junqueras , ou à sainte Christine : Alfonse alors rendra les ôtages avec l'argent , & le traité devient absolument nul. Les deux rois firent jurer sur leurs ames les articles qui les regardoient , l'Anglois par le chevalier Pierre *de Channent* , l'Aragonois par noble homme Gilbert *de*

46 HISTOIRE DE FRANCE ,  
*Crudeliis* : Alfonse & Charles jurèrent  
*en propres personnes* ce qui les con-  
cernoit , en touchant les saints Evan-  
giles.

Rome &  
Paris refusent  
de ratifier le  
traité de Cam-  
po-Franco.

Tel est le précis de cette fameuse convention , qui décida de la délivrance de Charles de Sicile. Elle est datée du 4 Octobre 1288 : le prince néanmoins ne fut mis en liberté que sur la fin du même mois , ou même au commencement de Novembre. Tous les articles préliminaires furent fidèlement observés. Charles remit entre les mains de l'Aragonois ses deux fils , Louis & Robert : Edouard donna les soixante - seize ôtages & les trente mille marcs qui avoient été promis : Alfonse rendit les ôtages Anglois , lorsqu'on lui eut livré le prince Raymond Berenger , & les soixante seigneurs Provençaux : toute la Provence enfin fit les serments & les hommages prescrits. Mais il n'en fut pas de même des autres conditions du traité. Charles vint d'abord en France , où l'on fut quelque-tems incertain sur ce qu'il avoit conclu avec le roi : de-là il passa en Toscane , où il appaisa les troubles excités par les Gibelins , dont la faction étoit devenue très-puissante : il se

rendit ensuite à Rome , où le pape Mariana, tome 3. p. 222. Nicolas IV , non-seulement le proclama roi de Sicile & duc de la Pouille , mais voulut encore le revêtir lui-même des habits royaux , & faire la cérémonie de son couronnement. Il seroit difficile d'assurer si ce prince agit de bonne foi tant en Italie , qu'en France , pour obtenir la confirmation du traité dont il s'étoit obligé de procurer l'exécution : mais il est constant qu'il ne réussit pas mieux à Rome qu'à Paris : Nicolas & Philippe refusèrent également de le ratifier. Le pontife déclara Charles absous de tous ses serments , parce qu'ils étoient faits contre les intérêts du saint siège : le monarque François donna ses ordres pour continuer la guerre , parce que le projet de paix sembloit attaquer les droits du prince son frere.

On courut aux armes de tous côtés , mais avec plus de fracas que de succès , La guerre recommence, & bien-tôt est suivie de la paix. parce qu'on agissoit avec plus de fureur que de méthode. Le roi de Majorque , qui excelloit à faire des courses , ne sçavoit point faire de conquêtes. Lorsqu'il ne trouvoit aucun obstacle , c'étoit un lion furieux , qui portoit partout le ravage & la désolation :

48 HISTOIRE DE FRANCE ;  
 voyoit-il paroître la moindre armée  
 fuyoit, dit l'Historien du tems, *ce  
 le daim timide*, & abandonnoit ses  
 entreprises. La France cependa  
 reposoit sur ce prince du pesant far  
 de cette guerre : il la faisoit au noi  
 roi, qui fournissoit, & les trôupe  
 l'argent. On a de lui une quittance  
 trente mille livres de petits tournois  
 que le monarque François lui donna  
*pour le restant de ses gages ; à cause  
 l'expédition d'Aragon.*

Hist. de Lang.  
 tom. 4. p. 66.

Bien-tôt néanmoins on eut hor  
 de prodiguer inutilement le sang  
 peuples. Charles, *le Roi le plus  
 tien de tous ceux qui regnoient a*  
 touché des troubles que sa mau  
 fortune excitoit en France, en  
 gne, en Italie, désespéré enfin de  
 pouvoir exécuter les conventions  
 Campo-Franco, prit la généreuse  
 solution d'aller se remettre en pri  
 comme il s'y étoit engagé. Il  
 avertir Alfonse, & se présenta ju  
 trois fois en un certain lieu,  
 Junqueras & le cou de Pannissas  
 le roi d'Aragon devoit se trouver  
 le recevoir, l'échanger avec les pri  
 ses fils, & rendre les otages Pri  
 çaux avec les trente mille marcs

Rymer, tom.  
 2. part. 3. p.  
 18.

Ibid. p. 52.  
 53. 54.

gent : mais le monarque Espagnol ne parut point. Rapin Thoyras , toujours emporté par sa haine contre sa nation , assure que Charles s'y rendit si bien accompagné , qu'Alfonse ne crut pas devoir se hasarder sur la parole de ce Prince : nouvelle prévarication de cet historien infidèle. Il est vrai qu'Alfonse dit la même chose dans une lettre au roi d'Angleterre : mais on pouvoit lui en avoir imposé. Il ne falloit pas dissimuler qu'un grand nombre de prélats , de barons , de chevaliers , de gentilshommes , *attestent comme témoins oculaires , que Charles se présenta sans armes , avec une suite peu considérable également sans armes.* Ce témoignage porté par des gens dignes de foi , qu'on ne peut soupçonner d'aucun intérêt , doit au moins rendre douteux celui du prince Aragonois , qui avoit peut-être ses raisons pour avancer le contraire. Quoi qu'il en soit , cet événement donna lieu à beaucoup de plaintes , de reproches , & de justifications de la part des deux monarques. Charles , toujours ami de la paix , fit proposer une conférence à Perpignan , où les puissances belligérantes envoyèrent leurs ambassadeurs : on disputa beaucoup , on ne

Hist. d'Angl.  
tom. 3. p. 21.

Rymer, *ibid.*  
p. 18.

Rymer, *ibid.*  
p. 53.

50 HISTOIRE DE FRANCE ,  
conclut rien. La guerre recommença  
avec plus d'acharnement que jam

An. 1290. Dom Jayme , usurpateur de la  
le , s'étoit jetté avec une nomb  
armée sur-la Calabre , où il avoit  
porté d'abord de grands avantag

Spicil. tom.  
3. p. 43.

fini par être battu. Charles au n  
de son triomphe , trop généreux  
doute , ou peut-être mal informé  
l'extrémité où son ennemi étoit ré  
consentit à lui accorder une trêve  
deux ans. Le comte d'Artois , autre  
régent , alors général des troupes du  
royaume , en fut si chagrin , qu'il  
pfit brusquement avec ce prince  
foible , & s'en retourna dans sa patrie  
avec toute la noblesse Française  
l'avoit accompagné , ou qui étoient  
allés le joindre en Italie , pour com  
battre sous ses étendarts. On reprit  
les négociations. Alfonse & Charles  
eurent une entrevue à Junquera  
ils conclurent une suspension d'armes  
pour quelques mois. Aussi-tôt le  
vrai Pontife fit partir pour la France  
deux légats , Benoît Gajetan & Charles  
de Parme , avec ordre de travailler  
tout leur pouvoir à accélérer la  
conclusion d'une paix , que les uns  
d'un côté & les autres souhaitoient avec un égal

preslement. Les deux cardinaux se rendirent d'abord à Montpellier, où ils entamèrent cette grande affaire en présence des rois de Sicile & de Majorque, qui se trouvoient sur les lieux. Les conférences furent ensuite transférées à Tarascon, où la réconciliation du monarque Aragonois avec le prince Angevin fut enfin scellée à ces conditions :

An. 1291.

1<sup>o</sup>. Que le roi d'Aragon enverroit d'abord une ambassade à Rome ; qu'il y rendroit ensuite lui-même, pour demander avec humilité pardon au saint Pere de sa désobéissance à l'Eglise, & se soumettre, lui, son royaume & tous ses sujets, à toutes les volontés du pontife, qui de son côté devoit le recevoir avec bonté, révoquer toutes les excommunications lancées contre lui, lever l'interdit jetté sur tous ses Etats, absoudre ceux qui lui étoient demeurés fidèles, tant clercs que laïques, lui rendre les couronnes d'Aragon & de Valence, le comté de Barcelone, & toutes les terres de sa maison, pour les posséder avec la même indépendance que le feu roi son père (a) :

Rymer, Ibid.  
p. 77. 78.

(a) Ceci détruit ce qu'avance le P. Daniel, qu'une des conditions étoit, qu'Alfonse s'engageroit à payer

52 HISTOIRE DE FRANCE,  
 2°. que le roi de Sicile feroit tous efforts pour engager Charles de Val à renoncer à tous les droits que le pape lui avoit donnés sur l'Aragon , & pour lui faire agréer ce traité , ainsi qu'un Seigneur roi de France son frère.  
 3°. qu'Alfonse assuré du consentement de ces deux princes , certain d'ailleurs des bonnes dispositions du pape , enverroit une bulle authentique , remettroit le champ au roi de Sicile ses fils & les autres ôtages , toutes les obligations qu'il pourroit avoir contractées envers l'Aragon , & les trente mille marcs d'argent que le roi d'Angleterre avoit déposés entre ses mains : 4°. de part & d'autre on répareroit les torts commis , on rendroit les places conquises , on accorderoit une amnistie

au saint siège un tribut annuel de trente marcs. Hist. de France , tom. 5. p. 20. Le traité de paix primé dans le recueil de Rymer [ tom. 1. par p. 77. 78. ] n'en fait aucune mention. Le pape déclare au contraire , que son intention n'est pas que les fautes du pere deviennent préjudiciables au fils , & en conséquence il lui rendra tous ses royaumes dans le même état où ils étoient du tems du feu roi , avant qu'il eût encouru l'indignation de Rome. Or il est certain que D. Pedre ne fut jamais assujetti à une pareille servitude , qu'il refusa même d'être couronné par les ordres de Grégoire X , parce qu'on vouloit lui faire accuser cet honneur par l'exaction de ce tribut. Observ. échappée au nouvel Editeur de l'histoire de ce ci Jesuite.

tie aux sujets pros crits comme rebelles dans le premier feu de la guerre : 5<sup>o</sup>. que le monarque Aragonois , pour expier sa faute , [ si cependant il y en peut avoir à défendre une couronne qu'on tient de ses ancêtres ] s'engageroit à conduire dans quelque tems une armée contre les Infidèles , qui venoient de s'emparer de la Terre-sainte ; qu'il ne donneroit ni secours , ni conseil au prince D. Jayme son frère , au cas qu'il ne voulût point fléchir sous les ordres du souverain pontife , qu'il publieroit même un édit rigoureux , par lequel il ordonneroit sous les plus griéves peines à tous les Aragonois , soldats ou officiers , de sortir incessamment de la Sicile (a).

Rome triomphoit de l'humiliation de la famille royale d'Aragon : mais son triomphe , contre toute apparence , ne fut pas de longue durée. Tout sembloit fini. Charles de Valois , devenu l'époux de la princesse Marguerite , fille aînée du roi de Sicile , avoit renoncé solennellement à toutes les prétentions qu'il pouvoit avoir sur la couronne d'Aragon : sacrifice récompensé par les comtés du Maine & d'An-

(a) Ce traité est daté du 6 mars 1290. [ 1291. ]

jou , qui lui furent cédés à perpétuité en dédommagement de ce qu'il céda lui-même. D. Jayme, roi dépossédé de Majorque , étoit sur le point d'être rétabli dans ses Etats ; restitution que la France exigeoit comme une condition essentielle de la paix. Le pape enfin se préparoit à recevoir les soumissions d'Alphonse , lorsque la mort imprévue de ce prince rejeta dans les mêmes embarras d'où l'on ne faisoit qu'à peine sortir. Il n'avoit point été maître de D. Jayme son frère lui succéder sur le trône Aragonois , & refusa d'abord de souscrire au traité qui venoit d'être conclu. Mais près d'être accablé par tous les foudres du Vatican , effrayé encore des menaces de la France qui commençoit à lever de nouvelles armées , il signa tout (a) , fit une paix concilia sincèrement avec Charles d'Anjou , épousa la princesse Blanche , seconde fille , lui restitua la Sicile , & s'engagea même de prendre les armes contre son frère , s'il arrivoit qu'il entreprît quelque entreprise contraire à cette disposition. Il fit plus encore , il tint parole , lorsque D. Frederic fut emparé du souverain pouvoir

(a) ANN. 1300. 1301.

une isle où la maison d'Anjou devoit commander. L'usurpateur néanmoins eut le bonheur de se soutenir contre tous les efforts de Boniface , de Charles & de D. Jayme , qui avoient conjuré sa perte. On fut forcé de le laisser regner sur les Siciliens, sous le nom de roi de Trinacrie , à condition qu'après sa mort , la couronne retourneroit au roi Charles & à ses héritiers : condition qui ne fut point remplie. La Sicile enfin , après de longs & sanglants débats , demeura aux enfants de Frederic & d'Eleonore d'Anjou , sans autre charge que de payer tous les ans trois mille onces d'or , & d'entretenir cent hommes d'armes & dix galères armées pour la défense du royaume de Naples (a). On ne fait qu'indiquer ces derniers événements : le peu de part que la France y prit , les rend étrangers à notre histoire. Une guerre plus importante nous appelle : c'est celle que Philippe fut obligé de déclarer au roi d'Angleterre : guerre aussi funeste dans ses effets , que problématique dans sa cause , chacun s'efforçant à l'envi de lui donner celle qu'il juge la moins odieuse. Si la prudence ne

(a) AN. 1372.

56 HISTOIRE DE FRANCE ,  
permet pas de s'en rapporter ab-  
solumment aux François , dont tout  
l'honneur fut toujours la plus c-  
ridole , on ne doit pas plus de cro-  
ce à l'Anglois , qu'une expérience j-  
nalière nous montre peu scrupule  
imaginer des faits qui n'existent  
dans sa prévention. On ne se déci-  
que sur les monuments les plus  
thentiques de ces tems reculés.

An. 1292. Deux matelots , l'un Norma  
Guerre avec l'autre Anglois , ayant pris quer-  
l'Angleterre. se battirent à coup de poing si-  
port de Bayonne. L'Anglois , plus  
ble , tira son couteau , & perç-  
Normand , qui expira sur la p-  
Cette violence que le magistrat e-  
foiblesse de laisser impunie , en c-  
sionna plusieurs autres entre les r-  
niers des deux nations. Les Norm-  
coururent la mer , résolus de veng-  
mort de leur compatriote : ils fu-  
rent un vaisseau Anglois , & pend-  
le pilote au haut du grand mâ-  
choses n'en demeurèrent point là.  
flote marchande sortie des port-  
Normandie rencontra un grand r-  
bre de navires , qui venoient d'Ar-  
terre chargés pareillement de r-  
sortes de marchandises : on s'inju-

On en vint aux mains : les Anglois furent très maltraités, & portèrent leurs plaintes au gouvernement. Aussi-tôt Edouard envoya à la cour de France Henri de Laci, comte de Lincoln, pour concerter avec le roi les moyens de finir promptement ces désordres. Ce n'étoit jusques là qu'une guerre de particuliers à particuliers, où les deux rois n'avoient aucune part : un ordre émané du trône suffisoit pour la terminer. Mais tandis qu'on étoit occupé de ce soin, il arriva une chose qui aigrit extrêmement les esprits. Deux cents barques Normandes avoient fait voile en Gascogne, pour aller charger des vins : tout ce qui se trouva d'Anglois sur sa route, fut insulté, pris ou tué. Déjà elles s'étoient rembarquées avec toutes leurs provisions, & voguoient avec cette fierté qu'inspire la confiance dans sa supériorité, lorsqu'elles furent attaquées par soixante vaisseaux bien armés, & du nombre de ceux que le roi d'Angleterre préparoit pour envoyer en Palestine. Elles furent toutes, ou coulées à fond, ou prises & menées en Angleterre : il n'échappa de Normands que ceux qui gagnèrent la terre dans leurs esquifs.

Spicil. tom. 3.  
p. 213. chron.  
Nicol. Trivet.

Spicil. tom. 3.  
p. 49. chron.  
Nang.

Ce succès enhardit les vainqueurs. Quelques bourgeois de Bayonne joignirent à eux ; ils surprirent la Rochelle , massacrèrent quelques habitants , brûlèrent les édifices , firent dégât aux environs , & rentrèrent dans leurs ports chargés d'un riche butin.

An. 1293.  
Chron. Trivet.  
ibid.

Philippe plus indigné qu'étonné de l'insolence , envoya des ambassadeurs à Edouard , pour le sommer de lui en faire raison. Il lui demandoit en même temps la restitution des vaisseaux & des marchandises , la liberté des matelots & des marchands , le dédommagement des ravages faits à la Rochelle ; ne cessant de le citer à la cour de France , s'il n'en recevoit pas une satisfaction authentique. Le fier monarque répondit qu'il avoit sa cour en Angleterre , un tribunal indépendant , qui n'étoit soumis à personne ; qu'il y écouteroit tous les jours volontiers ceux qui viendroient y porter leurs plaintes contre ses sujets ; qu'ils pouvoient venir à Paris avec confiance ; qu'il leur rendroit une prompte justice. On ne put faire sur l'esprit d'un jeune prince une telle impression qu'une pareille réponse ne fit sur l'esprit d'un jeune prince vif , impétueux , trop jaloux de son autorité : il la prit pour

déclaration de toute indépendance :  
Edouard , comme vassal de la couronne en qualité de duc de Guienne , fut cité à la cour de France , pour y répondre des excès commis par les siens dans la terre de Gascogne.

La citation fut affichée aux portes d'une ville de l'Agenois , qui étoit du domaine d'Edouard. Elle étoit adressée à la personne même de ce prince , & contenoit en substance : » que des  
» hommes de Bayonne , associés à quel-  
» ques armateurs Anglois , s'étoient  
» jettés méchamment sur les sujets du  
» roi ; qu'ils en avoient tué un grand  
» nombre , tant sur terre que sur mer ;  
» qu'ils en retenoient plusieurs dans  
» une indigne captivité ; que les ports  
» d'Angleterre étoient pleins de vais-  
» seaux richement chargés qu'on leur  
» avoit enlevés , au mépris des ordres  
» précis & des défenses expressees du  
» légitime souverain ; que le monar-  
» que Anglois ne pouvoit ignorer ces  
» horreurs ; qu'on lui avoit envoyé des  
» ambassadeurs , pour lui en deman-  
» der justice , ce qu'il avoit constam-  
» ment refusé ; que ces mêmes hom-  
» mes de Bayonne , accompagnés des  
» mêmes pirates Anglois , avoient in-

Edouard est  
cité à la cour  
de France.

Rymer, tom.  
1. part. 3. p.  
122. 123.

60 HISTOIRE DE FRANCE ;  
 » fulté la Rochelle , égorgé quelc  
 » uns de ses habitants , ravagé  
 » territoire ; que le ministère de l  
 » ce avoit fait sommer le gouver  
 » de Gascogne de lui livrer un ce  
 » nombre de ces brigands , pour  
 » enfermés dans les prisons de  
 » gueux , & jugés selon la griève  
 » leurs forfaits , mais que cet of  
 » avoit insollement résisté à l'o  
 » émané du trône ; qu'en conséq  
 » on avoit ordonné la saisie de la  
 » de Bordeaux , de l'Aginois ,  
 » toutes les terres que l'Anglois j  
 » doit dans le royaume , ce qui  
 » occasionné une nouvelle rebell  
 » que les gens du roi d'Angleterre  
 » tissoient de tous côtés des vi  
 » des châteaux , des bourgs ; que  
 » tout ils sollicitoient les peuple  
 » révolte contre le souverain ;  
 » dans leurs assises ils avoient  
 » publiquement , au nom & de la  
 » du monarque , qu'on ne recoi  
 » troit plus l'autorité du gouverne  
 » François ; qu'ils maltraitoient  
 » pouilloient , emprisonnoient ,  
 » damnoient même à la potence  
 » les parties qui appelloient , &  
 » gens de loix qui favorisoient ou

» toient les appellations à la cour du  
 » roi ; qu'ils avoient, depuis les brouil-  
 » leries, massacré inhumainement quel-  
 » ques Normands qui demeuroient  
 » depuis dix ans à Bordeaux , unique-  
 » ment parce qu'ils parloient la lan-  
 » gue Françoisé ; qu'ils avoient faisi  
 » un malheureux de cette même na-  
 » tion , l'avoient coupé en quatre mor-  
 » ceaux au milieu de la place publi-  
 » que , & l'avoient ensuite jetté à  
 » l'eau ; qu'ils avoient assassiné quatre  
 » domestiques du roi , qui étoient ve-  
 » nus à Fronsac , pour y recevoir le  
 » tribut qu'on appelloit *coutumes* , di-  
 » sant qu'ils le faisoient en mépris du  
 » roi de France & du prince Charles son  
 » frère ; qu'ils avoient coupé la main  
 » à un sergent du roi , qui étoit dans  
 » l'exercice de ses fonctions ; pendu  
 » deux sergents d'armes , à qui la gar-  
 » de du château de *Cuiller* avoit été  
 » confiée , accablé de mauvais traite-  
 » ments , traîné dans la boue , dé-  
 » pouillé de leurs habits & de leurs  
 » équipages les députés du sénéchal  
 » de Toulouse à Jean de Saint-Jean  
 » commandant dans la Guienne ; tran-  
 » ché la tête enfin à un gentilhomme  
 » de la suite du maréchal de France ,

Ibid. p. 128 ;  
 129.

62 HISTOIRE DE FRANCE ,

„ que le roi avoit envoyé dans  
„ pays “. On croit lire l'histoire  
nos jours , & l'aventure tragique  
M. de Jumonville , que sa qualité  
ministre d'un peuple puissant ne  
garantir du plus honteux assassin.  
C'est que le tems qui détruit tout ,  
ge rarement le caractère des nations

Ibid.

„ Voilà , roi d'Angleterre , con  
„ le monarque François , voilà le  
„ cès que vos gens ont commis ,  
„ cessent de commettre : excès  
„ n'ont pu échapper à votre cor  
„ fance : vous les avez ou tolér  
„ permis. C'est pourquoi nous  
„ ordonnons & commandons so  
„ peines de droit , que vous a  
„ vous présenter à notre cour le  
„ même jour après la fête de  
„ prochain , pour y répondre sur  
„ ces griefs , entendre ce que l'é  
„ lui dictera , & vous soumet  
„ ses arrêts “. Edouard ne com

AN. 1294.

Ibid.

point : il fut déclaré contumace &  
damné par défaut. On lui fit signifier  
ce nouveau décret , qu'un clerc d  
lut publiquement dans une séance  
parlement : il fut cité une seconde

( 4 ) Voyez l'excellent ouvrage de l'Observateur  
Hollandois , Lettre 26. p. 25.

On prévint que cette contestation aboutiroit enfin à une guerre ouverte entre les deux rois. La circonstance parut favorable au comte de Hainaut pour l'exécution d'un dessein qu'il méditoit sur des prétextes que l'histoire ne dit pas. Il fondit à main armée sur les terres du roi , pilla quelques églises confiées à sa garde , fit par-tout d'horribles dégâts. Ce fut en vain que le monarque employa tout ce que la douceur & l'autorité ont de plus persuasif , pour le faire rentrer dans son devoir ; il méprisa & les prières , & les menaces. On fut obligé d'envoyer le comte de Valois avec une armée , pour réprimer son insolence. Charles étoit à peine en marche , que le rebelle effrayé vint le trouver sans armes , se rendit avec lui à Paris , se soumit à toutes les volontés du roi , répara tous ses torts , demanda pardon , & l'obtint.

Mouvements en France réprimés aussitôt qu'excités.

Soicil. tom. 3. p. 49. chron. Nang.

Il y eut aussi vers le même tems une sédition à Rouen , à l'occasion d'un impôt qu'on appelloit *Mautollu* , *Mal-tote* , c'est à dire , droits sur les denrées levés injustement & par force. La populace accablée depuis quelques années d'exactions inconnues jusques-là , se souleva contre les gens tenants l'échi-

Ibid.

Du Cange ,  
au mot *tollu* ,  
*mala tollu*.

64 HISTOIRE DE FRANCE ;  
 quier du seigneur roi , les assiége  
 le château de la ville , enfonça le  
 tes de la maison du receveur , se  
 de la caisse , & répandit par tou  
 rues l'argent qu'elle enfermoit.  
 révolte finit comme toutes les  
 prises de cette nature : les plus n  
 furent pendus , quelques-uns  
 confinés dans une prison perpétu  
 quelques-autres furent bannis &  
 biens confisqués.

Loi somp-  
 tuaire.

Un autre événement célèbre  
 même année est la promulgation  
 loi somptuaire , qui fixe la quant  
 mets qu'on servira sur les table  
 nombre de robes qu'on pourra se  
 ner tous les ans , le prix qu'il est  
 mis de mettre aux étoffes , l'état  
 que chacun doit tenir , selon sa  
 sance , ses facultés , son rang ,  
 profession.

'Mets qu'on  
 doit servir  
 aux repas.

Traité de la  
 Police , l. 3.  
 tit 50. p. 386.  
 387.

1°. Elle ordonne que „ nul ne  
 „ nera au grand mangier [ au se  
 „ qui étoit encore alors le gran  
 „ pas comme chez les Romains  
 „ deux mets & un potage au  
 „ sans fraude ; & au petit ma  
 „ [ au dîner ] un mets & un entre  
 „ S'il est jeûne , il pourra donner  
 „ potages aux harengs & deux r

„ ou bien un potage & trois mets :  
 „ jamais plus de quatre plats pour les  
 „ jours de jeûne (a) : jamais plus de  
 „ trois , pour les jours ordinaires “ .  
 Elle va plus loin encore ; & de crainte  
 qu'on ne multiplie les mets , sans ex-  
 céder ce nombre de plats , elle ajoute  
 „ qu'on ne mettra en aucune écuelle  
 „ qu'une manière de chair , une pièce  
 „ tant seulement , ou une manière de  
 „ poisson : mais elle n'entend pas que  
 „ le fromage soit un mets , s'il n'est  
 „ en pâte , ou cuit en eau “ . On sera  
 sans doute surpris de cette simplicité  
 de mœurs , dans un siècle sur-tout où  
 les yeux sont accoutumés à une mul-  
 tiplicité fastueuse de mets , dont les  
 noms seuls deviennent une étude :  
 étonnement qui ne peut manquer de  
 redoubler , si l'on fait réflexion que  
 cette étrange sobriété étoit celle de  
 nos rois mêmes. On ne servoit jamais  
 que trois plats sur leurs tables : jamais  
 ils ne buvoient que le vin qu'ils re-  
 cueilloient de leurs vignes ; & ces vi-  
 gnes n'étoient ni en Champagne , ni  
 en Bourgogne , mais dans l'Orléanois.

Coutum. de  
 Beauv. observ.  
 p. 371. 372.  
 Mœurs des  
 Franç. p. 157.  
 158.  
 Lettres hist.  
 sur le Parl. 2.  
 part. p. 344.  
 & suiv.

(a) Alors on ne faisoit qu'un repas les jours de jeûne : c'est pour cela que l'Ordonnance permet un mets de plus.

66 HISTOIRE DE FRANCE ,  
 Louis le jeune faisoit des large  
*son excellent vin d'Orléans* , c  
 l'Impératrice reine de Hongrie f  
 présents de son vin de Tokay : E  
 vouloit toujours en avoir , le  
 alloit à la guerre , persuadé qu'  
*toit aux grands exploits*. Cette  
 lité regnoit encore sur la table  
 du tems de Philippe-le-bel , l  
 dépensier de tous les princes s  
 décesseurs : l'eau-rose , aujourc  
 dégradée , en faisoit les délices.  
 voyons par plusieurs monument  
 les rois d'Angleterre observoi  
 même étiquette dans leurs rep  
 raconte que des moines de Wi  
 ter vinrent se jeter aux pie  
 Henri II , fondant en larmes  
 lui demander justice de leur  
 qui ne leur donnoit que dix  
 au lieu de treize , qu'on avoit  
 me de leur servir. „ On ne m'  
 „ que trois dans mon Palais , ré  
 „ le monarque indigné : malheu  
 „ tre abbé s'il vous en accorde  
 „ que la sobriété n'en permet  
 „ roi “.

Nombre des  
 robes qu'on  
 peut se don-  
 ner par an.

2<sup>e</sup>. Elle décide que , *li Duc* , l  
*te* , *li Baron de six mille livres de*  
 ne pourront se donner plus de

robes par an , & leurs femmes autant. Les prélats & les chevaliers sont restraints à deux : on en permet trois au chevalier , qui aura trois mille livres de terre : on en accorde deux à l'écuyer , une seule aux garçons : Nulle Damoiselle , si elle n'est châtelaine , ou Dame de deux mille livres de terre , n'en aura qu'une. C'étoit l'usage parmi les seigneurs de faire des présents de robes à ceux qui leur étoient attachés : il est défendu aux chevaliers d'en donner plus de deux : les prélats n'en doivent donner qu'une. On remarquera à ce sujet , qu'alors l'habillement ordinaire des hommes , étoit une soutane ou longue tunique , & par-dessus , une robe ou un manteau , quelquefois tous les deux ensemble : l'habit court , excepté à l'armée . n'étoit que pour les valets. Il fut un tems où les robes n'avoient point de manches ; elles en eurent depuis , fort étroites d'abord , très-amples dans la suite. Le manteau , surtout quand il étoit fourré , n'appartenoit qu'aux personnes d'un certain rang. On l'agraffoit sur l'épaule droite , de sorte qu'étant toujours ouvert de ce côté-là , jamais par-devant , on avoit l'entière liberté du bras droit : on le

item , ibid.

68 HISTOIRE DE FRANCE ,  
retrouffoit sur l'épaule gauche ,  
pour laisser le libre usage de l'é  
traînoit par derrière , & tombo  
qu'à terre. On distinguoit les  
ordres de seigneurs à l'ample  
bord & à la qualité de la fourr  
hermine qui l'entouroit , à la l  
du repli du collet , à la longueur  
queue traînante. Les Ducs , Co  
Barons , Chevaliers , le poi  
d'un drap écarlate , ou violet ;  
dernière couleur à prévalu dans l  
habit de cérémonie pour les Pai  
ne connoissoit point encore le  
peaux ; le bonnet étoit la coëff  
de tous les hommes : s'il étoit  
lours , on l'appelloit *mortier* : s'  
toit que de laine , on le nommo  
plement bonnet. Le premier éto  
onné : le second n'avoit pour  
ment que des cornes plus élevée  
lesquelles on le prenoit. Il n'y  
que le roi , les princes & les c  
liers qui se servissent du mortie  
bonnet étoit la coëffure du clerg  
gradués & du peuple. On n  
par-dessus l'un & l'autre un chap  
espèce de capuchon qui avoit un  
let sur le haut , & une queue pe  
te par derrière : il étoit comme

deux sexes. On distinguoit les *dames à chaperon de velours*, & les *dames à chaperon de drap*. Celui des personnes de condition étoit plus large, & fourré : celui des gens du peuple étoit plus étroit, sans fourrure, & de la forme d'un pain de sucre.

3°. Elle déclare que „ nul prélat, „ ni baron, ne pourra avoir robe „ pour son corps, de plus de vingt- „ cinq sous tournois l'aune de Paris : „ les femmes des barons à proportion, „ c'est-à-dire, à peu-près un cinquié- „ me de plus. Le banneret, ainsi que „ le châtelain, ne doit point passer „ dix-huit sous l'aune ; l'écuyer, fils „ de baron, quinze ; l'écuyer qui se „ vêt de son propre, dix ; le clerc en „ dignité, ou fils de comte, seize ; le „ simple clerc, douze & demi ; le „ chanoine d'église cathédrale, quinze. „ Le taux des bourgeois est douze sous „ six deniers l'aune : leurs femmes „ peuvent aller jusqu'à seize ; mais il „ faut qu'ils ayent *la value de deux „ mille livres tournois de biens* : les „ autres sont fixés à dix sous, leurs „ femmes à douze au plus “. On a vu qu'alors il étoit d'usage parmi les seigneurs de donner des robes à ceux qui

Prix qu'il est permis de mettre aux étoffes.

Iidem, ibid.

70 HISTOIRE DE FRANCE ,  
 composoient leur petite cour : l'ordonnance regle également le prix qu'il pourra mettre à ces étoffes de présent. C'est dix-huit sous l'aune pour les *compagnons* du comte & du baron, quinze pour les *compagnons* du banneret & châtelain, six ou sept pour tous écuyers en général. C'étoit rappeler la nation à l'ancienne simplicité de pères, qu'elle commençoit d'oublier. On lit dans un compte de la maison du roi, qu'en 1202. l'habit de *par-tunique*, *sur-tunique*, *peaux* & *châssures*, coutoit cent sept sous ; l'habit complet d'une dame du palais huit livres ; celui des femmes de moindre rang, un tiers moins ; des *chambrières*, cinquante-huit sous la toile pour les chemises des hautes dames, un sou huit deniers l'aune ; la robe d'écarlate qu'eut Philippe-Auguste pour la solennité de Pâques, seize livres & demie ; son pel fourré de gris, quatre sous ; la doublure de son manteau & de son capot pluvial, six francs ; son surcot (a) de l'armée, fourré de menu-vair, si

(a) Le surcot étoit une tunique à manches & fort étroites ; la robe à grandes manches succédées.

*sous* ; une chape également fourrée , qu'il eut dans sa campagne , *six livres moins cinq sous* ; une robe fourrée de vair , qu'il eut à la Toussaint , *huit livres* ; ses tuniques , *quinze sous chacune* ; la robe & le manteau fourré , qu'eut la reine à la saint Remi , *vingt-huit livres moins trois sous*. Un autre état de dépense dit , que les robes de monsieur Louis , fils aîné du roi , & celles de la princesse sa femme , pour l'année 1217 , montèrent à *cent seize livres onze sous*. Il falloit qu'ils en eussent eû un grand nombre : la plus riche que le prince eut en Septembre , revenoit à *dix livres moins cinq sous* : il y en avoit une de *trente-six sous*.

4°. Il en étoit alors comme de nos jours. Le bourgeois affectoit des airs de grandeur , & copioit ridiculement l'homme de cour. Il vouloit comme lui avoir des voitures pour se faire traîner , des flambeaux pour s'éclairer , de riches habits pour se faire remarquer , des bijoux sans nombre pour briller d'un éclat emprunté. Le nouvel édit , pour remédier à un abus doublement funeste , en ce qu'il ruinoit l'orgueilleux imitateur , & le rendoit la risée pu-

Erat que  
chacun doit  
tenir.

Idem , ibid.

blique, ordonne que » nulle bourgeoise  
 » n'aura char : qu'elle ne se fera point  
 » accompagner la nuit avec la torche  
 » de cire, ce qui est également défendu  
 » à l'écuyer , au simple clerc , à tout  
 » roturier : qu'elle ne portera enfin ,  
 » ainsi que son mari , ne vair , ne gris ,  
 » ne hermine , ne or , ne pierres pré-  
 » cieuses , ne couronnes d'or ou d'ar-  
 » gent «. Nos rois donnoient eux-  
 mêmes l'exemple de cette simplicité  
 qu'ils commandoient. Sous Philippe  
 de Valois , c'est-à-dire , plus de trente  
 ans après cette Ordonnance , on ne  
 voyoit encore aucune vaisselle d'or ou  
 d'argent *sur le dressoir* [ buffet ] *royal* :  
 mais il y avoit *tant seulement sur la*  
*table du prince deux quarts dorées plei-*  
*nes de vin , une aiguière & sa coupe.*  
 Quand les rois de Bohême , d'Ecosse ,  
 de Navarre & de Majorque y man-  
 geoient , ce qui leur arrivoit souvent ,  
*chacun avoit sa propre coupe , & son*  
*aiguière , rien de plus. Quant aux*  
*joyaux , si le roy ou la reine portoit au*  
*doigt un rubin ou balais* [ rubis balais ]  
*de deux cents écus , c'étoit une merveille*  
*digne de grande admiration.* Les choses  
 sont étrangement changées. On a vu  
 de notre tems , un négociant d'Angle-  
 terre

terre possesseur d'un diamant de près de douze millions.

Mais tant de beaux exemples de la part des monarques , ne purent faire impression sur l'esprit des fujets. En vain ils eurent recours aux peines pécuniaires : [ l'amende étoit depuis cent livres pour les barons & les prélats , jusqu'à cent sous pour ceux qui n'avoient pas mille livres de bien ] rien ne fit effet : l'ordonnance n'eut point son exécution. Ce fut même sous le regne de Philippe , & depuis la publication de cette loi somptuaire , que s'établit la mode bizarre d'une chaussure , qu'on nommoit *soulier à la poulaine* , du nom peut-être de celui qui l'avoit imaginé. Il finissoit en pointe , dont le bec étoit plus ou moins long , suivant la qualité de la personne. C'étoit pour les gens du commun un demi-pied , pour les plus riches un pied , pour les grands seigneurs & les princes deux pieds. On l'ornoit quelquefois de cornes , quelquefois de griffes , ou de quelqu'autre figure grotesque : plus il étoit ridicule , plus il sembloit beau. Les évêques fulminèrent long-tems sans succès contre cette mascarade , que le Continuateur de

Souliers à la Poulaine.

*Idem, Ibid.*

Spicil. tom.  
3. p. 138.

Liv. vert anc.  
du Châtelet ,  
fol. 148.

Hist. de Lyon,  
ch. 5.

*Nangis traite de péché contre-nature ; d'outrage fait au trésorier : peu s'en fallut que l'usage n'en fût décidé hérétique. Charles V , pour complaire au clergé , le déclara contre les bonnes mœurs , inventé en dérision de Dieu & de l'Eglise , par vanité mondaine , par folle présomption ; & pour l'abolir , prit un moyen plus efficace ; ce fut de condamner à dix florins d'amende ceux qui s'obstineroient à le suivre. On ne lui trouvoit plus les graces de la nouveauté : déjà même il commençoit à paroître incommode : la crainte du châtiment fortifia le dégoût : il fut absolument éteint. Mais celui qui lui succéda , n'étoit guere plus raisonnable. Quand les hommes , dit Paradin , se fâchèrent de cette chaussure aiguë , furent faites des pantoufles si larges devant , qu'elles excédoient de largeur la mesure d'un bon pied ; & ne sçavoient les gens lors comme ils se pouvoient déguiser.*

Il est passé en axiome dans les écrits politiques , que le luxe est le père des arts & des sciences , dont l'union produit toutes les vertus de la société , la politesse & les mœurs douces. Deux exemples singuliers , l'un d'ignorance grossière , l'autre de barbarie monf-

trêueuse , tous deux du regne même où l'on fut obligé d'établir des loix somptuaires , prouvent ou que cette maxime est fausse , ou que le luxe d'alors n'en méritoit guere le nom. Le premier est une déclaration de Sybille, comtesse de Savoye , qu'elle ne signe point son testament , parce qu'elle ne sçait point écrire : ce qui montre le peu de soin qu'on prenoit alors d'instruire les filles de la première qualité. Le second est un arrêt de la cour du Roi , qui ordonne le duel entre les comtes de Foix & d'Armagnac , qui se disputoient la succession de Gaston de Moncade , vicomte de Bearn. Déjà les deux champions étoient entrés en lice en présence du monarque & de ses barons , lorsque ce prince , à la prière du comte d'Artois , fit cesser le combat , tira lui-même du champ de bataille , le comte d'Armagnac , qui avoit été renversé de son cheval , & prit l'affaire sur lui , c'est-à-dire , qu'il s'en réserva la connoissance & le jugement. Il tint parole , & par la plénitude de la puissance royale , ordonna que les deux contendans feroient la paix , que le comte d'Armagnac auroit les vicomtés de Brulhois & de Gavar-

Recueil des  
traitez de paix.  
tom. I. p. 113.  
an. 1296

Spicil. tom. 1  
3. p. 49.

Marca , hist.  
de Bearn , p.  
795.

76 HISTOIRE DE FRANCE ,  
dan , & que le Bearn demeureroit au  
comte de Foix. La querelle néanmoins  
ne fut qu'assoupie : bien-tôt elle se  
ralluma plus vivement que jamais , &  
ne finit que plus de soixante ans après

Le roi confis-  
que la Guyen-  
ne : diverses  
relations à ce  
sujet. Celles  
des François.

Essais histor.  
3. part. p. 112.  
113.

La France & l'Angleterre avoient  
sçu fixer tous les regards , & l'Europe  
entière attendoit avec impatience le  
succès de la seconde citation notifiée  
au roi Edouard. » Il paroît , dit un  
» Ecrivain aussi ingénieux qu'élégant  
» que ce monarque étoit de ces hom-  
» mes avantageux, dont l'air d'audace se  
» démonte , & qui commencent à plier  
» dès qu'on les traite fièrement. Ce  
» vassal qui n'étoit soumis à personne  
» fit partir le prince Edmond son frère  
» pour l'excuser , & répondre en son  
» nom , disant « *que sa santé ne lui*  
*permettoit pas de se commettre à l'air de*  
*la mer.* Philippe s'obstina à vouloir  
qu'il comparût en personne. Dès que  
les délais de la citation furent expirés  
il confisqua la Guyenne. Aussi-tôt il  
fit marcher des troupes sous le com-  
mandement du connétable Raoul d'  
Nesse , qui s'empara en très-peu d'  
tems de Bordeaux , de Bayonne , & d'  
toutes les villes que l'Anglois possédoit  
dans le royaume. On sera sans dout

Spicil: tom.  
3. p. 49.

surpris de la rapidité de cette conquête : mais l'étonnement cessera , si l'on fait réflexion que le général François ne trouva que très-peu de résistance , & que cet abandon simulé de tant de places étoit un effet de la politique d'Edouard , *qui depuis long-tems formoit des projets d'iniquité. Il se flattoit , dit Nangis , de recouvrer cette province avec le secours de ses alliés , & que l'ayant reconquise par la force des armes , il ne la tiendrait plus du monarque François , mais par le droit de la guerre , & en toute souveraineté.* Aussi ne manqua-t-il point une occasion , qu'il avoit cherchée avec tant d'empressement. Bien-tôt il envoya en France deux religieux , l'un Dominicain , l'autre Franciscain , pour déclarer au Roi de sa part , qu'il ne le reconnoissoit plus pour son souverain , & qu'il se tenoit à jamais quitte de tout hommage. Tel est le récit des historiens François.

Les Anglois racontent la chose différemment. Ils prétendent que la reine Marie , belle-mère (a) de Philippe , &

Celles des Anglois.

(a) Le P. Daniel [ Hist. de France , tom. 4. p. 29. ] l'appelle Reine-mère du Roi : c'est une inadvertance que le nouvel Editeur auroit dû corriger. Philippe étoit fils d'Isabelle d'Aragon première femme de Philippe-le-Hardi.

80 HISTOIRE DE FRANCE ,  
la reine Jeanne sa femme , conclut  
avec le prince Edmond un traité  
lequel on avoit réglé le genre de  
faction , que l'Angleterre devoit faire  
pour appaiser le Roi de France , *qu'elle*  
*tenoit a mal païé d'aucunes désobéissances*  
*de quelques commandants de la Guienne.*  
On étoit convenu , disent-ils , qu'on  
remettroit au monarque François  
forteresses , *Saintes , Talmont , Tarbes ,*  
*Pumierol , Penne , & Montflanquin ;*  
qu'il pourroit envoyer un ou deux  
de ses officiers dans les autres villes du  
Duché , excepté à Bordeaux , à Bayonne ,  
à la Réole ; de manière cependant  
*que la force demeurât devers les gens du*  
*roi d'Angleterre :* qu'on lui donnât  
enfin tels ôtages qu'il souhaiteroit.  
*Toutes ces obéissances faites , Philippe*  
*devoit d'abord révoquer la citation*  
*prononcée contre Edouard à la requête*  
*des Pairs ; ensuite à la prière des*  
*reines , restituer les six places en question ,*  
*retirer ses officiers des autres villes ,*  
*rendre les ôtages , & donner un sauf-conduit*  
*au prince Anglois pour qu'il se rendît*  
*à Amiens , où il le recevrait de vive-voix*  
*à la foi & hommage.*

Rymer, tom.  
1. part. 3. p.  
123. 124.

Nicol. Trivel.  
in Spicil. tom.  
3. p. 213. 214.

Rapin Thoyras,  
hist. d'Angleterre,  
tom. 3. pag. 60.  
61. 62.

*Idem, ibid.*

Jusques-là tous ces articles n'étoient  
convenus que de vive-voix : Edouard

Voulut avoir des sûretés : les reines demandèrent quelque - tems pour se consulter. On se rassembla deux jours après : il fut arrêté , que le traité seroit mis par écrit. Le prince en donna une copie signée de sa main aux deux princesses , qui lui en donnèrent pareillement une signée aussi de leur main. Elle fut envoyée au roi d'Angleterre , *qui pour la paix de la chrétienté , & pour hâter son voyage d'Outremer , agréa tout ce qui avoit été conclu par le ministère de son frère. Il fit plus encore : pour sauver l'honneur du Roi de France , pour contenter ceux de son conseil , pour tenir plus secrètes les privées convenances de deux cours , il donna des lettres-patentes pour rendre au François toute la Terre de Gascogne à sa volonté.* Edmond moins crédule , ne jugea point qu'il fût de la prudence d'exécuter cet ordre , sans être auparavant assuré de la propre bouche du Roi , qu'il observeroit fidèlement les conditions accordées par sa belle-mère & par sa femme. Philippe voulut bien lui donner cette satisfaction. Il se rendit en une certaine chambre , où en présence de la reine Blanche de Navarre , du duc de Bourgogne , & des ambassa-

80 HISTOIRE DE FRANCE ,  
deurs d'Angleterre , il promit fe  
roi qu'il rempliroit les engagem  
que les deux reines avoient con  
tées en son nom. Dans le même-  
il déclara qu'il révoquoit la cita  
d'Edouard , & fit publier cette r  
cation en pleine salle , par l'év  
d'Orléans. Aussi-tôt les ordres fu  
expédiés en Guienne , pour livrer  
le Duché aux officiers du monar  
Ce fut le Connétable qu'on cha  
de cette importante commission.  
lui remit entre les mains un g  
nombre d'ôtages : il les fit condu  
Paris.

*Iidem, ibid.*

Tout étoit fidèlement accomp  
la part des Anglois. Alors Edm  
s'adressa aux deux reines , pour  
mander l'exécution des articles q  
Roi avoit accordés par leur entre  
On lui fit dire que la chose seroit  
minée dans le conseil ; qu'il ne  
point surpris , si le monarque lui  
soit une réponse un peu dure ;  
étoit important que certains con  
lers , qui auroient traversé la nég  
tion , si on ne leur en eut fait un sec  
ne fussent pas si-tôt instruits qu  
avoit eu un heureux succès ; que  
que l'assemblée seroit séparée, on

neroît des ordres efficaces pour l'exacte observation de tout ce qui avoit été arrêté par les princesses. Le prince , sur cette parole royale , se présente au conseil , demande un sauf-conduit pour le roi son frère , la restitution de la Guienne , & la délivrance des ôtages. Philippe répond très-séchement , *qu'il ne rendra pas ladite saisine*. Edmond étoit préparé à ce refus , il n'en fut point alarmé : il se retira dans une chambre voisine , pour y attendre l'effet de la promesse du Roi. On affecta de l'y laisser quelques-tems , sans lui faire rien dire. Enfin arrivent deux prélats , c'étoient les évêques d'Orléans & de Tournay , qui lui signifient , que mal-à-propos il se repaît d'espérances flatteuses , que le Roi ne veut plus être importuné de cette affaire. Quelques jours après , le monarque s'étant rendu en son parlement , y fit faire une proclamation publique , pour sommer Edouard de venir répondre aux articles contenus dans la citation. C'est en vain que les ambassadeurs Anglois objectent que cette citation a été révoquée , en vain qu'ils demandent un délai jusqu'au lendemain , pour consulter le prince Edmond , on

82 HISTOIRE DE FRANCE ,  
ne veut rien écouter ; ils sont co-  
diés , & la confiscation de la Gui-  
est adjugée au Roi.

Quoi qu'en dise Rapin Thoy  
dont chaque terme est ici l'expres-  
d'une partialité outrée (a) , tou-  
récit à un petit air de roman  
inspire une juste défiance. 1<sup>o</sup>.  
le témoignage d'une partie intére-  
motif suffisant pour le rendre sus-  
ce que nous voyons de nos jours  
peut guère contribuer à lui donner  
poids. 2<sup>o</sup>. Il pêche contre toute  
semblance. Edmond est à Paris : il  
tous les jours le monarque : il ig-  
cependant si c'est de son aveu que  
deux reines traitent d'un accom-  
dement. C'est trop peu dire enco-  
envoie le traité à son frère , & avec  
tranquillité que rien n'égale , at-  
l'ordre de livrer toute la Guien-  
pour s'assurer si Philippe avoue les  
gagements contractés en son nom  
les princesses. Ce n'est pas assez im-  
ger le lecteur , que de lui présenter  
pareilles absurdités. Quel est l'hon-

(a) Il fait dire aux Reines que la satisfaction  
demandoit , n'étoit qu'apparente , pour la forme  
mets , en un mot un jeu joué , pour mettre à co-  
l'honneur du Roi. Il n'y a rien d'approchant dans le  
moire qui sert de fondement à sa relation

assez crédule , pour se laisser persuader , qu'un roi puisse , on ne dit pas offrir , mais donner réellement deux cents villes à un ennemi , qui ne lui en demande que six ? Que signifie d'ailleurs ce mystère puérile qu'on fait à quelques ministres , d'un traité , qui doit s'exécuter à la sortie de ce conseil même , où l'on affecte de publier le contraire ? De pareilles scènes sont plus propres au théâtre qu'à l'histoire.

3°. Il n'a aucune marque d'authenticité. C'est un simple mémoire ; d'Edmond , si l'on veut , témoin non recevable en cette occasion ; peut-être aussi de quelque zélé patriote Anglois qui l'aura fabriqué dans son cabinet : il n'est ni daté , ni scellé , ni signé , mais confus à la suite de quelques lettres , qui semblent le contredire. Elles contiennent un ordre de remettre entre les mains du connétable de France , *jusqu'à vingt otages* : si l'on en croit la relation du prince , on devoit les lui remettre , on les lui remit en effet *tels & tant comme il voulut*. Suivant les lettres , c'est *Jean de Saint-Jean* , lieutenant en la duché d'Aquitaine , qui fut chargé de livrer , & la Guienne , & les otages : suivant le mémoire ,

84 HISTOIRE DE FRANCE ,  
*c'est maître Jean de Lacy qui fut en*  
*en Gascogne , pour rendre la saiz*  
*& livrer des gens de la terre tant co*  
*il plairoit au Roy de France.* Ainsi  
 deux monuments , loin de se fi  
 fier , paroissent se détruire mutu  
 ment. Il y avoit , dit-on , un tra  
 dont le roi d'Angleterre reçut  
 copie signée des deux reines. P  
 quoi n'en trouve-t-on aucun ve  
 dans le recueil de Rymer ? Sa cor  
 vation étoit-elle moins importan  
 ou plus difficile que celle du préte  
 mémoire ? C'étoit une pièce décis  
 il suffisoit de la produire , pour c  
 vaincre Philippe de la plus inf  
 mauvaise foi : on ne l'a point  
 dans le tems , on ne le fait pas  
 core : elle n'est pas même rapp  
 dans les traités de paix subséquen  
 c'est plus qu'une probabilité , qu  
 n'a point existé.

An. 1295. Les deux rois cependant se pré  
 roient à la guerre : jamais les deux  
 Préparatifs de guerre de la part des deux rois. tions ne s'y portèrent avec tant d'  
 leur. On songea de part & d'autre  
 grossir son parti , en se faisant c  
 alliés. Le roi des Romains , Adolfe  
 Naffau , se vendit aux Anglois po  
 cent mille marcs d'argent , som

Rymer, tom.  
 1. part 3. p.  
 238.

alors très-considérable : il avoit toutefois un prétexte : c'étoit l'usurpation de l'hommage du comté de Bourgogne , fief relevant autrefois des Empereurs , ensuite indépendant durant leurs brouilleries avec les Papes , enfin , par la soumission volontaire de ses légitimes possesseurs , réuni à la couronne de France , dont il avoit été démembré sur la fin de la seconde race. L'amitié , motif plus noble , quoiqu'elle ne fût pas absolument dégagée d'intérêt , fit entrer dans la même ligue Henri comte de Bar , & Jean II duc de Brabant , tous deux gendres d'Edouard (a). Le comte de Gueldres & l'archevêque de Cologne se joignirent à eux : tous deux promirent mille hommes d'armes ; le premier moyennant une solde de cent mille livres tournois , pour six mois de service ; le second , pour une somme qu'on ignore , mais probablement

Ibid , p. 144.

(a) Le P. Daniel [ tom. 5. p. 28. ] dit que Jean II , Duc de Bretagne , prit parti pour Edouard , dont il étoit gendre. Mais ce Duc 1°. servit toujours fidèlement le Roi , qui pour le récompenser de ses services dans cette même guerre , érigea la Bretagne en Duché-Pairie : 2°. ne fut point gendre , mais beau-frère d'Edouard : il avoit épousé Beatrix fille de Henri III. Ces petites caches n'auroient point dû paroître dans la nouvelle édition.

Ibid , p. 140. un peu plus forte ; il devoit se trouver parmi ses troupes cent cinquante valiers : on donnoit au duc de Brabant cent soixante mille livres , pour mille hommes à cheval , armés de Gui de Dampierre , comte de Flandre se laissa aussi engager contre le Roi souverain , mais secrètement , promettre que sa fille épouserait le tiers présomptif de la couronne d'Angleterre. Philippe d'autre part , fit signer Jean de Bailleul , roi d'Ecosse souffroit impatiemment que l'Angleterre l'eût assujetti à un hommage que ses prédécesseurs n'avoient point rendu au monarque François , pour se l'attacher plus fortement , lui promit sa fille Isabelle (a) , fille aînée de Charles de Valois , pour Edouard son fils , qui devoit hériter du royaume d'Ecosse , avec ses autres terres. Eric , roi de Norvège mécontent qu'Edouard , dans le cas pour la succession au trône d'Ecosse lui eût préféré Jean de Bailleul , déclara également contre l'Angleterre. Il s'étoit obligé de fournir à la

P. Dan. (tom 5. p. 29. ) qui cite Baluze , hist. d'Auverg. invent. des ch. t. 4. n. 5.

Leibnitz cod. diplom. p. 14.

Du Tillet, recueil des traités.

(a) Elle fut mariée dans la suite , par dispense du Pape , au fils aîné d'Artus II , duc de Bretagne , à la mort de son père , sous le nom de Jean III , mort en 1309 , sans enfants , âgé de seize ans. hist. généalog.

deux cents *Galées* , grands vaisseaux qui alloient à la voile & à la rame , cent autres navires équipés d'armes & de vivres , enfin cinquante mille soldats pendant quatre mois de l'année , tant que la guerre dureroit : il ne paroît pas néanmoins que ce traité par lequel Philippe de son côté s'engageoit à lui payer trente mille sterlings en différents termes , ait eu aucune exécution. On compte encore parmi es alliés du Roi , Albert duc d'Autriche , fils de l'empereur Rodolphe , Humbert dauphin de Vienne , Hugues de Longwy , Jacques de Châtillon , seigneur de Leuse & de Condé , & ce qui paroîtra sans doute fort extraordinaire , quelques villes de Castille , avec les Communes de Fontarabie & de Saint-Sébastien (a).

Bien-tôt on vit arriver à la cour de France des envoyés du roi des

L'Empereur  
envoye déclara-

(a) Le P. Daniel met encore au nombre des alliés de la France , Florent comte de Hollande : mais il est certain par plusieurs actes rapportés dans Rymer , que ce Seigneur , durant tout le cours de cette guerre , étoit en commerce de lettres avec Edouard , qui lui écrivoit comme à son ami , qui s'adressoit même à lui , pour faire toucher au roi des Romains les sommes qu'il étoit engagé de lui payer. On ne peut guere concilier cette conduite de l'un & de l'autre avec l'opinion de ce célèbre Jésuite. Voyez Rymer , tom. 1. part. 3. p. 138. 141.

rer la guerre  
au roi.

Spicil. tom  
3. p. 10.

Anc. chron.  
de Flandre. an.  
1194.

Romains , avec des lettres de défi conçues dans les termes les plus fiers & les plus orgueilleux. On étoit parfaitement instruit qu'il avoit trop d'affaires avec les Princes de l'Empire , pour pouvoir porter ses armes ailleurs : il fut traité avec tout le mépris que méritoit une démarche aussi téméraire que déplacée. On lui renvoya ses ambassadeurs , qu'on ne daigna pas même admettre à l'audience , avec un grand papier cacheté , en manière de lettre , où il n'y avoit rien d'écrit que ces quatre mots : *Cela est trop Allemand*. Jamais en effet , menaces ne furent plus vaines que celles de ce prince , qui élevé à la plus éminente dignité , n'avoit aucune des vertus qui donnent la considération. Une grande partie de l'Allemagne se souleva contre lui , & tout l'argent qu'il avoit reçu de l'Angleterre fut employé à lever des troupes contre les rebelles. Enfin il fut tué dans une bataille auprès de Spire : son vainqueur , Albert d'Autriche , lui succéda au trône impérial.

Le comte de  
Fland. est ar-  
rêté , puis dé-  
livré , en don-  
nant sa fille  
pour ôtage.

Le comte de Flandre ne s'étoit pas encore déclaré : il affectoit même les dehors de la plus scrupuleuse fidélité. Mais toute sa dissimulation ne put

empêcher ses intrigues de percer. Philippe en fut instruit : & l'ayant attiré à Paris , sur je ne sçais quel prétexte , le fit arrêter avec la comtesse sa femme , & renfermer dans la tour du Louvre , comme violateur des devoirs attachés à la qualité de vassal. C'étoit en effet une loi de l'Etat , que les grands de la cour & les seigneurs qui relevoient immédiatement de la couronne , ne pouvoient ni se marier , ni marier leurs enfants , sans le consentement du Roi. Gui , en promettant sa fille au fils aîné du roi d'Angleterre , avoit manqué à cette obligation indispensable : il ne put alléguer aucune excuse légitime. Ce lui fut une nécessité de capituler , pour obtenir sa liberté. Il promit tout ce qu'on voulut : mais sa conduite passée ne permettoit point de s'assurer sur sa parole. On l'obligea de donner en ôtage cette même princesse , dont il avoit prétendu disposer sans l'agrément de son souverain. Elle fut mise auprès de la reine , élevée avec les mêmes soins , traitée avec les mêmes honneurs , servie avec les mêmes respects que les dames de France. Tel fut le prix de la liberté du prince Flamand & de la comtesse son épouse.

Spicil. tom.  
3. p. 150.

92 HISTOIRE DE FRANCE ;  
entrèrent dans la place , permirent aux  
Anglois de se retirer , arrêterent & dé-  
farmèrent les Gascons , en choisirent  
soixante , les chargèrent de fers , &  
dans cet état les conduisirent au comte  
de Valois. Charles , pour punir les  
perfidies réitérées de cette inconstante  
nation , les fit tous pendre à la vue de  
la Réole : spectacle qui jetta l'épou-  
vante dans cette malheureuse ville. La  
nuit étoit à peine venue , que les com-  
mandants , Jean de Breragne , comte  
de Richemont , & Jean de Saint-Jean ,  
prirent la fuite avec tous les soldats  
Anglois , gagnèrent leurs vaisseaux ,  
& s'embarquèrent sur la Garonne. Les  
Gascons , irrités de cette seconde tra-  
hison , les poursuivirent avec fureur ,  
& en firent un grand carnage : mais  
les chefs échappèrent à leur vengeance.  
On s'apperçut le lendemain que le  
désordre & la division regnoient dans  
la place. Le comte de Valois profita de  
la circonstance , fit donner l'assaut ,  
& la forteresse fut emportée avec un  
horrible massacre des Gascons. On  
compte parmi les prisonniers dix-huit  
chevaliers , & trente-trois écuyers :  
tous furent conduits à Paris. Le même  
jour Saint-Severe ouvrit ses portes aux

Anglois. C'étoit un poste important , Charles ne leur donna pas le tems de s'y fortifier : il y marcha en toute diligence , l'assiégea , & le reprit après un siège de trois mois : mais il étoit à peine de retour en France , que cette ville infidèle viola ses serments , & reçut dans ses murs les ennemis de ce même souverain , à qui elle venoit de jurer une fidélité inviolable.

Dans le même tems une flotte Fran-  
çoise portoit la guerre en Angleterre ,  
sous le commandement de Matthieu  
de Montmorenci & de Jean d'Har-  
court. Elle débarqua au port de Dou-  
vres , pilla & brûla tout ce qui étoit  
hors des murs : ce fut là que se borné-  
rent toutes ses entreprises. Une si belle  
armée , dit Nangis , suffisoit pour la  
conquête de toute la monarchie An-  
gloise : mais ses chefs , soit incapacité ,  
soit ordre secret de la cour , ou quel-  
que autre raison que l'histoire nous a  
laissé ignorer , contents de lui avoir  
fait voir le pays ennemi , la ramené-  
rent aussi-tôt en France , sans lui per-  
mettre aucune autre tentative.

Expédition  
des François  
en Angleter-  
re.

Ibid. p. 51.

Ainsi la Guienne demeura le seul  
théâtre des hostilités des deux nations.  
Edmond y commandoit pour le roi

Leurs succès  
en Guienne.

Ibid.

94 HISTOIRE DE FRANCE ,  
son frère : il osa se présenter devant  
le comte de Valois , il fut battu , &  
contraint de se renfermer dans Bayonne , où il mourut de ses blessures. Le  
comte de Lincoln qu'on envoya pour  
le remplacer , ne fut pas traité plus  
favorablement de la fortune. Le célèbre Robert , comte d'Artois , avoit  
alors le commandement des troupes  
Françoises : il marche contre le nouveau Général , attaque son armée qui  
étoit composée de cinq cents chevaliers & de cinq mille fantassins , la met  
en déroute , lui tue cinq cents hommes , & fait cent prisonniers , parmi  
lesquels on compte Jean de Saint-Jean , le jeune Guillaume de Mortemer , &  
un grand nombre d'autres seigneurs. Ils furent tous transférés à Paris. La  
nuit & les forêts voisines du champ de bataille déroberent les comtes de Lincoln & de Richemont à la poursuite  
des vainqueurs : mais elles ne purent empêcher la perte d'une grande partie  
des troupes , qu'ils conduisoient à leur garnison. Si le jour eût éclairé la victoire des François , il ne feroit pas  
échappé un seul homme de toute cette multitude. Depuis ce moment les Anglois n'osèrent sortir de leurs retraites ,

& le comte d'Artois resta seul maître de la campagne.

Le comte de Flandre , outré de l'af-  
front qu'il avoit reçu à Paris , n'étoit  
occupé que des moyens de s'en venger.

Le comte de  
Flandre en-  
voye défier le  
Roi.

Il ne fut pas plutôt de retour dans ses  
Etats , qu'oubliant la parole qu'il avoit  
donnée au monarque François , il trai-  
ta de nouveau avec les ennemis de la  
couronne. La ligue porte , que Gui  
déclarera la guerre au Roi de France ,  
& qu'Edouard lui fournira trois cents  
mille livres , pour en soutenir la dé-  
pense. Aussi-tôt il envoya redemander  
sa fille , & menace , en cas de refus ,  
de se retirer de l'hommage de Phi-  
lippe , & de ne plus reconnoître sa  
souveraineté. On méprisa la menace :  
la princesse ne fut point rendue. Alors  
le rebelle fit partir deux ecclésiasti-  
ques , pour défier le Roi en son nom.  
C'étoit un outrage de la part d'un vas-  
sal , le monarque le ressentit vive-  
ment : il donna ordre sur le champ  
d'assembler une armée , pour aller châ-  
tier le téméraire.

ibid.

La multitude d'ennemis que Phi-  
lippe avoit à combattre , exigeoit tou-  
tes les forces de l'Etat. Il rendit une  
Ordonnance , par laquelle il défendoit

Ordonnance  
qui déf. pour  
un tems les  
guerres pri-  
vées, les gages  
de bataille ,  
les joutes , &  
les tournois.

Ordon. des  
rois de France ,  
tom. I. p. 328

les guerres privées , & suspendoit celles qui étoient commencées. Tous les seigneurs qui se trouvoient en armes , eurent ordre de faire des trêves , ou de se donner des *assurements* qu'ils ne s'attaqueroient point les uns les autres , jusqu'à ce que la guerre du Roi fût terminée. On proscrivoit aussi , tant qu'elle dureroit , les joutes , les tournois , & les gages de bataille que l'offensé envoyoit pour le duel en certains cas , & il ne fut plus permis de poursuivre son droit que par les voies ordinaires de la justice. On ôtoit enfin aux créanciers le pouvoir de faire saisir pour dettes les chevaux de bataille & les armes : règlement qui attira à l'armée plusieurs gentilshommes ruinés de crédit , qui sans cela ne se seroient pas rendus au service.

Premières  
lettres d'érec-  
tion en Du-  
ché-Pairie.

Ibid. p. 329.

Ce fut vers le même tems , que , *requérans les bonnes merités de Jean II , comte de Bretagne* , le Roi lui accorda , *& à ses hoirs* , le privilège de ne pouvoir être cité à sa cour , *ou pardevant ses gens* , par *simples ajournements* : il n'en excepte que les cas *appartenants à sa souveraineté royale* , tels que les appels de *défaut de droit* , ou de *faux & mauvais jugement*. Quelques mois après

après (a) , il mit le comble à cette faveur , en érigeant la Bretagne en Duché-Pairie : c'est le premier exemple de ces sortes de graces , qu'on n'a peut-être que trop multipliées par la suite. L'Anjou & l'Artois datent du même jour leur érection en Comtés-Pairies.

Tandis que la France étoit le théâtre d'une guerre également opiniâtre & sanglante , un Pape donnoit dans la ville de Naples un exemple que Rome n'avoit point encore vu , que personne n'a suivi depuis , qui ne sera peut-être jamais imité. Nicolas IV étoit mort , après quatre années de pontificat ; & Pierre de Mouron , natif d'Isfemia dans le comté de Molise , au pied de l'Apenin , lui avoit succédé sous le nom de Celestin V. C'étoit un bon solitaire , peu versé dans les sciences , fondateur de certains moines , que la célébrité de ses vertus a fait nommer Celestins , gens rustiques & sans étude comme lui : un homme simple enfin , qui n'avoit aucune connoissance du monde :

Celestin  
abdique la  
Papauté : Be-  
noît Cajetan  
lui succède :  
son caractère.  
Bo. land. tom.  
15 in vita S.  
Celest.

(a) Les Lettres de cette érection sont données à Courtrai , & datées du mois de Septembre 1297.  
P. Ansel. Hist. général. de France.

98 HISTOIRE DE FRANCE ,  
 mais craignant Dieu , qui , effrayé des  
 périls de la papauté , & touché du désir  
 d'une meilleure viè , ne crut pas pouvoir  
 garder la tiare , sans exposer le salut  
 de son ame. Affligé de cette idée , il  
 assemble les Cardinaux , & après leur  
 avoir défendu de l'interrompre , il leur  
 déclare qu'il abdique solennellement  
 le souverain pontificat : en même-tems  
 il leur donne par écrit un plein pou-  
 voir d'élire canoniquement un pasteur  
 à l'Eglise universelle. Il fut obéi , &  
 le choix du sacré collège tomba sur  
 Benoît Cajetan , qui prit le nom de  
 Boniface VIII : personnage plus distin-  
 gué aux yeux du monde par sa grande  
 capacité dans les affaires , que célèbre  
 dans les fastes de la religion par l'in-  
 nocence de ses mœurs. Sçavant jurif-  
 consulte , il connoissoit toutes les pro-  
 fondeurs du droit civil & canonique :  
 bel esprit , personne ne sçavoit tour-  
 ner une pensée plus délicatement. Mé-  
 lange singulier de bien & de mal , ex-  
 trême dans ses talents comme dans ses  
 défauts , il avoit en même-tems beau-  
 coup d'élévation dans l'ame , & beau-  
 coup de petitesse dans la conduite.  
 Fier , impérieux , entreprenant , in-  
 flexible , quand on le craignoit : ti-

Mezeray, abr.  
 chron. tom. 2.

p. 780.

Le Gend. hist.  
 de Fr. tom. 2.

p. 436. 437.

Adr. Baill.  
 hist. des dém.  
 de Bon. avec  
 Phil. p. 4.

Dan. tom. 5.

p. 50.

Pasquier, rech.  
 de la Fr. tom 7.

l. 3. c. 97. p.

229.

ride & rampant , quand on lui résistoit. Admirable pour discerner le parti le plus convenable aux circonstances , quand la réflexion n'étoit point suspendue par la colère : incapable d'écouter ou de suivre un bon conseil , quand il se laissoit emporter à la vengeance & à son humeur hautaine. Toujours occupé d'idées ambitieuses & profanes , il étoit plus ardent à soumettre les rois sous la puissance temporelle des papes , qu'à étendre l'autorité spirituelle de l'Eglise sur les peuples : trop altier dans ses procédés comme dans ses sentiments , il fut plus redouté , qu'aimé parmi les siens mêmes , qui le livrèrent à toute la fureur de ses ennemis. *Plein d'arrogance & de présomption* , dit le P. Daniel , *il n'est moit que lui , & n'avoit nul égard pour ce qu'avoient fait ses prédécesseurs. Violent, impétueux, il fut , dit Pasquier, un aussi grand remueur de ménage que Grégoire VII.*

On dit que dans l'espérance de monter sur le trône pontifical , il n'omit aucun artifice pour persuader à son prédécesseur d'en descendre : qu'il avoit pratiqué une ouverture dans la muraille de sa chambre , & lui crioit toutes

Ses intrigues pour monter sur le trône pontifical.

100 HISTOIRE DE FRANCE ,  
 les nuits à l'oreille par le moyen d'une  
 farbacane : *Celestin* , le ciel t'a fait naître  
 pour la solitude , tu n'es point propre  
 au ministère dont tu te trouves chargé ,  
*Dieu te rappelle dans ton hermitage* :  
 que l'ayant déterminé à donner au  
 monde cet exemple unique de désin-  
 téressement , il lui fit publier une Bulle  
 qui permet aux souverains pontifes  
 de se démettre de la papauté : enfin  
 qu'assuré des suffrages du plus grand  
 nombre de cardinaux , il ne perdit  
 point de tems pour assembler le con-  
 clave où il devoit être élu. On con-  
 noissoit son habileté ; on crut que la  
 dignité où il alloit être élevé , lui ins-  
 pireroit la sainteté qu'elle exige : on  
 se trompa. Il ne fut pas plutôt en pla-  
 ce , qu'il parut tout ce qu'il étoit ,  
 ambitieux & violent. Peu content d'a-  
 voir fait confirmer par le sacré Collé-  
 ge l'abdication de *Celestin* , il porta  
 l'indignité jusqu'à attenter à la liberté  
 de ce saint homme , sous prétexte  
 qu'on pourroit abuser de sa facilité ,  
 pour lui faire reprendre la tiare , &  
 donner lieu à un schisme dangereux.  
 Le bon vieillard étoit bien éloigné de  
 cette pensée : il fuyoit déguisé , pour  
 se mieux cacher , & ne respiroit qu'a-

Bolland. tom.  
 15. p. 440.  
 475

Spicil. tom. 3.  
 p. 50.

près sa chère cellule de Sulmone. On l'arrêta , mais avec respect , pour ne point scandaliser le peuple , qui le regardant comme un saint , le suivoit en foule , coupoit des morceaux de son habit , arrachoit du poil de son âne , pour en faire des reliques. Il fut amené au nouveau pontife , qui affecta de le recevoir avec beaucoup d'honnêteté ; & cependant le fit enfermer au château de Fumone dans la Campanie , où il finit ses jours : cruauté qui fit naître d'affreux soupçons sur la conduite du persécuteur , & lui attira l'horreur & l'aversion de tous les gens de bien.

Les Gibelins & les Guelfes , deux factions puissantes , la première livrée aux Empereurs , la seconde dévouée aux Papes , divisoient plus que jamais l'Italie. Boniface avoit été ardent Gibelin , quand il n'étoit que simple particulier : dès qu'il fut Pape , il devint Guelfe furieux. On raconte qu'en donnant des cendres au peuple le premier jour de carême , il les jeta aux yeux d'un archevêque de Genes , qui s'étoit présenté pour en recevoir , en lui disant : *Souviens-toi , ô homme , que tu es Gibelin , & qu'avec tous les Gibelins tu*

Sa haine & ses persécutions contre la maison des Colonna.

Hist. Gen.  
Mss. Bibl. reg.  
n. 40. p. 42  
vers.

102 HISTOIRE DE FRANCE ,  
*retourneras en poudre.* Les Colonnes ,  
 premiers barons Romains , qui possé-  
 doient des villes au milieu du patri-  
 moine de saint Pierre , étoient de la  
 faction Gibeline. Cette raison , une in-  
 différence peut-être trop marquée de  
 leur part pour le nouvel élu , quelques  
 discours échappés sur l'irrégularité de  
 l'élection , aigrissent l'esprit du pontife  
 altier : il jura l'extinction d'une maison  
 trop puissante à son gré. Elle avoit  
 deux cardinaux , Jacques & Pierre son  
 neveu : ils furent cités pour répondre  
 de leurs paroles & de leurs actions ,  
 avec menace de les dégrader du car-  
 dinalat , s'ils n'obéissent promte-  
 ment. Ils n'osèrent se présenter en  
 personne , & ne répondirent que  
 par des manifestes. Ils publièrent hau-  
 tement que Boniface n'étoit point le  
 véritable pape : que la preuve que  
 Célestin s'étoit démis par force , c'est  
 qu'on le tenoit dans une étroite pri-  
 son , pour l'empêcher d'en faire ses  
 plaintes : que sa rénonciation , quand  
 même elle seroit volontaire , n'étoi-  
 point canonique ; ce qu'ils prouven-  
 par la décrétale qui réserve au Pape la  
 démission de l'évêque , & par consé-  
 quent celle du pape à celui seul don-

Rayn. tom.  
 25. app.  
 Diff. preuve. p.  
 33. 34.  
 Spicil. tom.  
 3. p. 51.

il est le vicaire : qu'enfin en la supposant possible de droit, il y étoit intervenu beaucoup de fraudes & d'artifices, qui la rendoient nulle. Ils finissoient leur apologie en demandant la convocation d'un concile général, aux décisions duquel ils offroient de se soumettre. Mais de simples écrits étoient de trop foibles armes contre un homme qui avoit l'autorité en main. Erienne Colonne, neveu des deux cardinaux, pour soutenir les discours de ses oncles, leva des troupes, & fortifia ses places.

On peut juger de l'impression que fit une pareille démarche sur un homme tel que Boniface : il donna l'essor à toute l'impétuosité de son caractère : les foudres & les croisades, tout fut employé pour écraser cette superbe maison. Les deux cardinaux furent condamnés *comme schismatiques, hérétiques, blasphémateurs, rebelles au saint Siège, ennemis de la patrie* ; privés du titre, de la dignité, des honneurs du cardinalat ; déposés de tous leurs bénéfices ; exclus à perpétuité de toute prélatrice ; excommuniés avec tous ceux qui les reconnoïtroient pour cardinaux, qui les assisteroient ou favo-

Il les excommunie, & veut les rendre éternellement infâmes.

Rayn. an. 1297. n. 27. 39. 41. Différ. pieuv. p. 29.

104 HISTOIRE DE FRANCE ,  
 riseroient ; & tous les lieux où ils se  
 retireroient , soumis à l'interdit. La  
 vengeance fut portée plus loin , &  
 s'étendit jusques sur leurs parents les  
 plus proches. On en comptoit cinq ,  
 Jean , Oddon , Agaper , Etienne ,  
 Sciarra : tous furent proscrits , ban-  
 nis , dépouillés de leurs biens , frap-  
 pés des foudres du Vatican , jugés  
 schismatiques , hérétiques , infâmes.  
 Le fier pontife ne se croyant pas en-  
 core suffisamment vengé , oublia qu'il  
 étoit le vicaire d'un Dieu , *qui ne pu-  
 nit point sur le fils les iniquités du père* :  
 il déclara leurs descendants , *jusqu'à  
 la quatrième génération , incapables de  
 toutes charges publiques , ecclésiastiques  
 ou séculières*. Peu content de ces dé-  
 crets déjà trop rigoureux , il dressa  
 une constitution particulière , où sous  
 ce titre dogmatique *des schismatiques* ,  
 les Colonnes sont notés & flétris à ja-  
 mais : constitution qu'il voulut éterni-  
 ser avec sa haine , en l'insérant dans la  
 compilation *du Sexte des décrétales*.

Ce que c'est  
 que le Sexte  
 des décréta-  
 les.

C'est ainsi qu'on appelle le recueil  
 des constitutions des Papes , entrepris  
 sous les ordres de Boniface VIII , pour  
 servir de continuation aux décrétales  
 publiées par Grégoire IX , & rédigées

par S. Raymond de Pegnafort. Guillaume de Mandegot archevêque d'Embrun, Bérenger de Fredol évêque de Beziers, & Richard de Sienne fameux jurisconsulte, d'abord vice-chancelier de l'église Romaine, ensuite cardinal du titre de saint Eustache, sont les auteurs de cette nouvelle collection. Elle fut approuvée dans une assemblée des cardinaux, confirmée par une bulle adressée aux universités de Bologne, de Padoue, de Paris, d'Orléans, & ajoutée au cinquième des décrétales; ce qui lui fit donner le nom de *sexe*, ou *sixième*, quoiqu'elle soit elle-même divisée en cinq livres. Le pape ordonne qu'elle servira de règle dans les jugements, & fera loi dans les écoles (a).

Sp'cil. tom.  
3. P. 52.

Les Colonnes cependant, pour se mettre à couvert des violences du pape, s'étoient retranchés dans les places fortes de leurs domaines, où ils furent suivis par une foule de mécontents. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller l'humeur guerrière de Boniface : il crut avoir trouvé l'occasion de les exterminer : il publia contre eux une croisade avec toutes les indulgences qu'on avoit coutume d'accorder à ceux

Les Colonnes sont réduits à la nécessité de s'ex-patrier.

J. Villan. l. 8.  
c. 21. 23.  
Rayn an. 1298.  
n. 22.

(a) Ann. 1298.

106 HISTOIRE DE FRANCE ,  
qui s'enrôloient pour le service de la  
Terre-sainte. On dit même qu'il em-  
ploya à leur faire la guerre une grande  
partie des troupes & des sommes des-  
tinées pour le recouvrement de la Pa-  
lestiné. L'Inquisition eut ordre d'agir  
vivement contre ceux qu'on croyoit  
être de leur parti ; & les hostilités com-  
mencèrent par la destruction des pa-  
lais & des maisons qu'ils avoient dans  
Rome. Bien-tôt les croisés eurent joint  
l'armée du Pontife. Nepi assiégé avec  
avec toute la férocité qu'inspire la su-  
perstition , fut forcé de se rendre à  
composition : Zagaruolo & Colonna  
subirent le même sort. Il ne restoit plus  
que Palestrine. La frayeur s'empara de  
cette famille infortunée : elle traita  
d'accommodement , vint se jeter aux  
pieds du pontife , & lui demanda mi-  
séricorde : spectacle bien doux pour  
une ame aussi fière que celle de Boni-  
face. Alors affectant tous les dehors de  
la clémence , il déclare qu'il pardonne ,  
& leve toutes ses excommunications :  
mais en même-tems il exige qu'on lui  
livre Palestrine. Quand il en fut maî-  
tre , il la fit raser.

C'étoit une infidélité au traité. Le  
dépît qu'elle excita dans le cœur des

Colannes, les replongea dans une seconde révolte : ils furent excommuniés de nouveau, & les procédures recommencèrent contre eux. La crainte qu'on n'attentât ou à leur vie, ou à leur liberté, les détermina enfin à s'expatrier. Les deux cardinaux se sauvèrent à Gènes, où ils demeurèrent en exil tant que Boniface vécut : Etienne, leur neveu, passa en France, où il fut reçu avec honneur : Jean, Oddon, Agapet, se retirèrent en Sicile, où regnoit Frederic d'Aragon, prince peu affectionné aux Papes. Sciarra avoit embarqué toutes ses richesses sur un vaisseau, il fut pris par des Corsaires, qui le mirent à la chaîne : il y demeura quatre ans, sans oser se faire connoître, de peur que ces brigands ne le livraissent au pontife, qui les en eût libéralement récompensés. Le roi Philippe fut instruit de son malheur : il le fit racheter, résolu de se servir de lui contre Boniface, dont il commençoit à n'être pas trop content.

Le pape, devenu maître absolu dans ses Etats par la retraite des Colannes, ne songea plus qu'à l'exécution du projet qu'il avoit formé d'usurper la souveraineté temporelle sur toutes les puis-

Ibid.

Premier sujet de brouille entre Boniface & Philip. Le Pape ord. une trêve entre les deux

rois, sans les  
avoir consul-  
tés.

Mezeray, abr  
tom. 2. p. 780.  
81.

fances de la chrétienté. Il y eut réussi sans doute, & l'indépendance des rois étoit menacée du plus grand danger, s'il n'eut trouvé dans Philippe-le-Bel, un jeune prince fier, impérieux, peu endurant, qui se trouvoit plus puissant qu'aucun de ses prédécesseurs, qui d'ailleurs avoit un conseil composé de gens hardis, impétueux, que rien ne pouvoit arrêter dans la poursuite d'un dessein inspiré par la justice. Déjà le pontife avoit décidé en souverain de la succession au trône de Hongrie : déjà se regardant comme établi de Dieu pour distribuer les couronnes, il avoit donné la Sardaigne & la Corse au roi d'Aragon : il porta ensuite ses regards sur la France & l'Angleterre, qui se faisoient une cruelle guerre. Aussi-tôt il envoya deux cardinaux Légats, Bernard évêque d'Albane, & Simon évêque de Palestrine, avec ordre de traiter de la paix entre les monarques, ou s'ils ne pouvoient y parvenir, de ménager du moins une trêve, de l'ordonner même sous peine d'excommunication. Philippe trop délicat peut-être, lorsqu'il croyoit son autorité lésée, répondit avec hauteur, qu'un Roi de France n'étoit point accoutumé

Rayn an 1295  
n. 46. 1296  
n. 18.

à prendre la loi pour le gouvernement de son Etat : que son différent avec l'Angleterre n'étoit point une affaire de religion : que le Pape en cette occasion pouvoit tout au plus employer les exhortations , mais qu'il n'avoit point d'ordres à donner , ni les François à en recevoir. Ce fut le premier sujet d'inimitié entre les deux puissances. Boniface ressentit vivement la fierté avec laquelle on l'avoit traité : il chercha l'occasion de s'en venger : bien-tôt il crut l'avoir trouvée : il ne réussit pas mieux dans cette seconde entreprise.

Le comte de Flandre , furieux de n'avoir pu obtenir la liberté de sa fille, avoit envoyé à Rome , pour demander que cette affaire fût examinée au tribunal du saint siège : l'appel flattoit la vanité de Boniface , & sembloit favoriser ses projets de vengeance : il le reçut avec la plus sensible joie. Le premier de ses soins fut d'ordonner à l'évêque de Meaux d'aller trouver le Roi , pour le sommer de faire raison au comte , ou , s'il persistoit dans son refus , pour le citer au pied du trône pontifical , où son arrêt seroit prononcé. Le prélat n'oublia aucune des

Il fait sommer le roi de rendre la princesse de Flandres.  
Démêlés, p 241  
Dan. tom. 3.  
p. 41.

110 HISTOIRE DE FRANCE ;  
 circonstances de sa commission , &  
 voyant que le monarque ne témoi-  
 gnoit que mépris pour les vaines som-  
 mations , il crut l'intimider en lui dé-  
 clarant que le Pape étoit résolu d'em-  
 ployer jusqu'aux foudres de l'Eglise ,  
 pour se faire obéir. Philippe plus indi-  
 gné de l'audace , qu'effrayé de la me-  
 nace , répondit en grand Prince qui  
 connoît toute l'étendue de ses droits :  
 » Qu'il trouvoit étrange que Boniface  
 » osât lui faire parler d'un ton si haut ,  
 » pour des choses qui n'étoient point  
 » de sa juridiction : qu'il avoit sa cour  
 » où ses sujets & ses vassaux devoient  
 » être jugés : qu'il ne reconnoissoit en  
 » matière temporelle d'autre supérieur  
 » que Dieu , à qui seul il étoit obligé  
 » de rendre compte de sa conduite :  
 » qu'il conseilloit au pontife de s'épar-  
 » gner tant d'inquiétudes & de soins  
 » inutiles : que toutes ses menaces ne  
 » parviendroient point à introduire  
 » dans l'empire François la pratique  
 » des maximes ultramontaines ».

Il défend au Clergé de payer aucune décime , sans sa permission. Boniface plus irrité que rebuté de l'inutilité de ses entreprises , fit une autre tentative , qui causa un plus horrible fracas , & n'eut pas un succès plus heureux. Le Roi environné d'ennemis

puissans par leurs propres forces , plus redoutables encore par leur réunion , avoit besoin de grands secours d'argent. Il commença par imposer une taxe très-forte pour ces tems-là : c'étoit d'abord le centième , puis le cinquantième de tous les biens : mais elle ne regardoit que les marchands. Touché enfin de la misère du peuple , qui se trouvoit épuisé de tant de subsides , il le déchargea du nouvel impôt qu'il rejetta sur les ecclésiastiques. Quelques particuliers du clergé , mauvais sujets , en portèrent leurs plaintes à Rome. Le Pontife qui ne respiroit que la vengeance , saisit avec avidité l'occasion de mortifier un prince qui le traitoit avec si peu de ménagement : il crut qu'en prenant vivement la défense des immunités du clergé , il soulèveroit contre le souverain ce corps si puissant par ses richesses , plus respectable encore par le caractère que la Divinité lui a imprimé. Il connoissoit peu l'Eglise Gallicane , société aussi célèbre par la pureté de sa doctrine & de ses mœurs , que par son attachement inviolable à ses rois , dans qui elle a toujours trouvé des protecteurs zélés &

Spicil. tom. 3.  
P. 51.

112 HISTOIRE DE FRANCE ,  
des bienfaiteurs généreux. Il n'osa ce-  
pendant attaquer ouvertement , & le  
coup qu'il porta , ne tomboit qu'in-  
directement sur le monarque François.

Preuv. diff.  
P. 14.

C'étoit la publication de cette fa-  
meuse bulle si connue sous le nom de  
*Clericis Laicos* : bulle terrible , & con-  
tre les princes qui exigent des subsides  
du clergé , & contre les ecclésiastiques  
qui s'y soumettent. Elle commence  
par une déclamation vive & pathéti-  
que sur l'ancienne inimitié des laïques  
contre les clercs , sur l'attentat énorme  
des rois , qui dans les nécessités publi-  
ques s'attribuoient le pouvoir de lever  
des impôts sur les biens temporels de  
l'Eglise , sur la foiblesse des prélats ,  
qui timides & rampants devant des  
Majestés qui n'ont aucune puissance  
sur leurs personnes , ni sur leurs biens ,  
autorisent par leur silence un si déres-  
table abus. Elle finit par cette étrange  
décision , qu'aucun clerc , prélat ou  
religieux , ne doit payer aux puissances  
laïques , pour quelque raison que ce  
soit , ni décime , ni vingtième , ni  
centième , ni aucune autre taxe , sous  
les noms d'aides , de prêts , de don  
gratuit , de subvention , d'octroi , de  
subside , sans une permission expresse du

*souverain Pontife.* Ceux qui voudront l'exiger , sont frappés d'anathemes , rois , princes , ministres , officiers , commis : l'interdit est la peine des Universités qui oseront y consentir : la déposition est le châtiment des prélats qui ne s'y opposeront pas.

La défense étoit générale , & les peines qu'elle inflige , tomboient également sur tous les souverains : il n'y est fait aucune mention spéciale de la France. Philippe néanmoins crut qu'elle le regardoit plus particulièrement. Il étoit informé que quelques ecclésiastiques mécontents s'étoient plaints au pape des levées qu'on avoit été obligé de faire sur le clergé : il imagina de l'artifice dans les termes généraux , sous lesquels la bulle enveloppoit tous les princes sans exception : il craignit que le dessein de Boniface ne fût de rendre insensiblement tous les Rois feudataires du saint Siége , ou de les gouverner tous comme il gouvernoit ses petits princes d'Italie : il usa de représailles , & sans nommer Rome , il donna deux Edits , qui l'intéressoient sensiblement. Le premier est un ordre à tous ses officiers de ne laisser sortir hors du royaume

Conduite du  
roi en cette  
occasion.

Diff. pr. 23:

116 HISTOIRE DE FRANCE ,  
les deux rois ses ennemis consentent  
d'être jugés. Il finit par les menaces  
ordinaires d'employer , pour le ré-  
duire , les moyens les plus forts & les  
plus violents , c'est-à-dire , les excom-  
munications , les interdits , & tous les  
foudres que le Vatican a dans ses tré-  
sors.

Manifeste  
du Roi.

Diff. p. p. 21.

Philippe , peu effrayé de ces grands  
mots , publia un long manifeste , où  
paroît une vigueur égale à la fierté  
avec laquelle on avoit affecté de lui  
parler. On y démontre que de tout  
tems , même avant que le clergé fût  
partie de l'Empire François , les rois  
de France avoient droit de faire des  
ordonnances pour la conservation de  
leur Etat ; objet impottant qu'il s'étoit  
uniquement proposé dans la promul-  
gation de ses deux Edits : que l'Eglise  
est une , composée sans division de  
laïques & de clercs , tous également  
delivrés par Jesus-Christ de la servi-  
tude du péché , tous également parti-  
cipants de la liberté qu'il nous a acqui-  
se : que les libertés particulières , ou  
immunités , accordées par les Papes  
aux ecclésiastiques , avec la permission  
des princes , ne doivent pas préjudi-  
cier au bien public du royaume : qu'ils

sont membres de l'Etat comme les simples fidèles , par conséquent obligés de contribuer du moins de leur argent à le défendre contre les entreprises de l'ennemi ; obligation d'autant plus étroite , qu'ils ont de plus grands biens ; qu'ils ne peuvent par eux-mêmes les sauver du pillage , & que pour les mettre en sûreté , la noblesse & les soldats exposent chaque jour leurs vies : qu'il est contre le droit naturel de leur interdire cette contribution sous les peines les plus grièves , tandis qu'on leur permet de dépenser impunément leurs revenus en équipages , en festins , en meubles précieux , en spectacles , en mille vanités mondaines , au préjudice des pauvres : que c'est une chose honteuse dans le chef de la religion , de lancer des anathèmes pour empêcher de payer à César un tribut , que Jesus-Christ lui-même & ses Apôtres à son exemple ont payé aux Princes qui regnoient dans les pays qu'ils habitoient : que le monarque adore Dieu en vérité , qu'il honore les ministres de l'Eglise , mais qu'il ne craint-point les menaces injustes des hommes : qu'il a fait saisir la Guienne , sief relevant de sa cou-

**L18 HISTOIRE DE FRANCE ,**  
ronne , parce que le roi d'Angleterre  
son homme-lige & son vassal , refusoit  
de comparoître à sa cour , où il avoit  
été cité : qu'il a conquis le comté de  
Bourgogne , parce qu'il avoit été ridi-  
culement provoqué par Adolphe , qui  
s'est attiré ce malheur par sa fierté &  
sa mauvaise conduite.

Remontran-  
ces du Clergé  
de Rheims au  
Pape.

Diff. p. 26.

Dans le même-tems Pierre Barbet,  
archevêque de Rheims , écrivoit au  
Pape , de concert avec les évêques &  
les abbés de sa province , pour le prier  
de faire cesser le scandale que causoit  
sa bulle sur les immunités ecclésiasti-  
ques. Ce digne successeur de l'intre-  
pide Hincmar , qui prit si hautement  
la défense de Charles-le-Chauve con-  
tre Adrien II , représente vivement à  
l'impérueux Boniface , que sa fatale  
constitution excite de dangereux mur-  
mures en France : que ses soins pour  
étendre les droits du clergé , peuvent  
lui devenir très-funestes , & qu'en vou-  
lant lui procurer des prérogatives qu'il  
n'a pas réellement , il l'expose à perdre  
de vrais privilèges que la religion &  
la générosité de ses rois lui ont assurés ;  
que les princes & les seigneurs , qui  
tous ou presque tous , ont des ecclé-  
siastiques pour feudataires , sont aussi

chôqués que le monarque de l'imprudente démarche de sa Sainteté : qu'on parle de faire une assemblée des évêques, la plupart hommagers du Roi, où l'on doit prendre des mesures pour maintenir les libertés du royaume, l'honneur du souverain, & l'indépendance de sa couronne : que tous les prélats, ses confreres, le supplient d'avoir égard à leurs engagements, & de prendre toutes les voies que la douceur peut suggérer, pour assurer le repos de l'Eglise Gallicane ; repos qui sera toujours troublé, si elle ne demeure parfaitement unie avec le Roi, les princes & tous les seigneurs de l'empire François. Quelques évêques de la province furent députés, pour remettre cette lettre au Pontife, & lui représenter de vive voix la nécessité urgente, ou de révoquer sa constitution, ou de l'expliquer d'une manière qui pût contenter le Roi & la nation.

Philippe cependant, pour adoucir l'aigreur du pape, voulut bien suspendre quelque-tems l'exécution de ses deux é'dits : mais bien-tôt, convaincu de l'inutilité de ses ménagements, il leur redonna vigueur, & fit expédier

Boniface explique sa bulle *Clericis Lai-*  
*cos.*

Diff. pr. p. 24.  
25.

120 HISTOIRE DE FRANCE ,  
les ordres les plus précis de punir sévèrement ceux qui oseroient y contrevenir. Boniface s'en plaignit amèrement par un bref , où il répète avec affectation cette maxime tant de fois rebattue , toujours invinciblement réfutée , *que le Roi n'a aucun droit , ni aucun pouvoir sur les ecclésiastiques ; qu'il ne peut disposer ni de leurs biens , ni de leurs personnes ; que s'il a la témérité d'y attenter , il encourt les peines infligées par les canons.* On le laissa déclamer , & les deux ordonnances furent maintenues avec rigueur. Cette fermeté étonna le fier Pontife. Déjà il étoit ébranlé par les remontrances de la province ecclésiastique de Rheims : il parut enfin fléchir ; & croyant mettre sa bulle à couvert des censures que lui avoit attirées la nouveauté de ses prétentions , il consentit à donner une déclaration de ce qu'il s'étoit proposé en la publiant. Cette pièce curieuse est adressée au roi. Elle porte en substance » que sa Sainteté ne trouve point » mauvais que le clergé de France » paye quelques contributions au Prince , pourvu que ce soit volontairement , sous le nom de don gratuit » ou de prêt , non de taille ou d'impôt » exigé

» exigé par l'autorité souveraine :  
 » qu'elle ne comprend dans les exemp-  
 » tions marquées par sa bulle , ni les  
 » ecclésiastiques qui tiennent des fiefs  
 » de la couronne , ni les clercs mariés ,  
 » ni ceux qui ne prennent l'habit clé-  
 » rical , que pour s'exempter des char-  
 » ges publiques : qu'elle permet au  
 » Roi , ou à ses officiers en son nom ,  
 » de recourir au saint Siège dans les  
 » nécessités pressantes , pour obtenir  
 » la permission de lever des subsides  
 » sur les autres prélats , ou membres  
 » du clergé , qui par leur état sont  
 » *exempts , privilégiés , indépendants de*  
 » *l'autorité séculière & de la juridiction*  
 » *royale* ».

On sent tout l'artifice d'une déclara-  
 tion , où en paroissant se relâcher d'une grande partie de ses prétentions , l'adroit pontife se ménage des ressources pour l'exécution de ses desseins sur la puissance temporelle de tous les Etats du monde. Ce ne fut pas néanmoins ce qui empêcha la réconciliation du Sacerdoce & de l'Empire. Un nouveau bref qui enjoignoit au souverain de donner main-levée des deniers recueillis dans la France , où l'on avoit un si grand besoin d'argent

Nouvelles  
 brouilleries  
 entre les deux  
 puissances.

pour fournir aux frais de la guerre ; de nouvelles menaces d'excommunication contre ceux qui s'opposeroient au transport de ce subside exigé par le saint Pere , & destiné à subjuguier ceux

Diff. pr. p. 27. mêmes qui le payoient ; une trêve enfin ordonnée depuis long-tems par le pape , sous peine d'anatheme , publiée sur ces entrefaites par ses légats , sans la permission du monarque , furent l'écueil de la patience du prince , & brouillerent plus que jamais les deux puissances. Philippe s'éleva avec force contre des entreprises si contraires aux loix de son royaume , & prit les mesures les plus efficaces pour venger la majesté du trône , qu'un prêtre ambitieux outrageoit si indignement. Dans le même-tems il fait une protestation , par laquelle il déclare : „ que le soin „ & l'administration du temporel dans „ le royaume de France , n'appartient „ qu'à lui seul , à l'exclusion de tout „ autre : qu'il ne reconnoît , & n'a „ réellement à cet égard , aucun supérieur : qu'il prétend exercer avec indépendance l'autorité que le ciel lui „ a donnée sur ses sujets, autorité qu'il „ sçaura maintenir contre toutes les „ tentatives de Rome : qu'il n'a ja-

„ mais en intention de se soumettre  
 „ au pape dans les choses temporelles ,  
 „ ni de partager avec lui une jurisdic-  
 „ tion qu'il ne tient que de Dieu & de  
 „ son épée : mais que pour le spirituel ,  
 „ il est toujours prêt , à l'exemple de  
 „ ses prédécesseurs , d'obéir au saint  
 „ Siège , comme le peut , & comme  
 „ le doit un véritable enfant de l'E-  
 „ glise “. Les Légats lui donnèrent  
 acte de cette protestation , & l'insérè-  
 rent dans les lettres circulaires qu'ils  
 adressèrent au clergé & aux fidèles.

Aussi-tôt le monarque se rendit à  
 Compiègne, où, suivant un usage assez  
 ordinaire dans ces tems-là , quand on  
 prévoyoit une bataille , il fit chevaliers  
 Louis comte d'Evreux son frère , Louis  
 fils aîné de Robert comte de Clermont,  
 & cent vingt autres seigneurs ou gen-  
 tilshommes. Delà il part pour la Flan-  
 dre , force les troupes qui lui en dis-  
 putent l'entrée, porte le fer & le feu de  
 tous côtés , & vient investir Lille , ou  
 commandoit Robert , fils du comte  
 rebelle. C'étoit une ville forte , dé-  
 fendue par une nombreuse garnison ,  
 & dont chaque habitant étoit soldat.  
 Philippe avoit résolu d'en faire sa pla-  
 ce d'armes , il en forma le siège dans

An. 1297.

Le Roi en-  
 tre en Flan-  
 dre : victoires  
 de ses génè-  
 raux.

Spicil. tom :  
 3. P. 52.

les regles ; & cependant détacha divers corps , pour harceler l'ennemi qui n'osoit tenir la campagne. L'un sous la conduite du connétable Raoul de Nesle , de Gui son frère , maréchal de l'armée , & de Gui comte de Saint-Paul, joignit les Flamands près de Comines sur la riviere de Lis , leur livra bataille , les défit entièrement , pilla leur camp , & ramena au Roi un grand nombre de prisonniers , parmi lesquels on comptoit plusieurs chevaliers Allemands , *tous gens d'un grand nom.* L'autre sous le commandement de Robert comte d'Artois , l'un des plus grands capitaines de son siècle , se jeta sur la partie de la Flandre qui confine à Saint-Omer ; où il fut joint par la noblesse du pays Artésien , & fit ensuite le ravage aux environs de Furnes. On vint lui présenter la bataille , qu'il accepta avec cette confiance qui présage la victoire. Le combat fut opiniâtre : mais enfin les Flamands furent battus avec un horrible carnage. On met au nombre des prisonniers Guillaume comte de Juliers , Henri comte de Beaumont , & plusieurs autres seigneurs de marque. On les conduisit à Paris , & de-là en diverses prisons du

royaume , montés sur deux chars traînés par quatre chevaux , ayant devant eux l'étendart de leur vainqueur , qu'on portoit comme en triomphe par toute la France : honneur que ce prince acheta cherement. Philippe , son fils unique , avoit attaqué & forcé un pont : il y fut blessé , fait prisonnier , ensuite délivré par les François victorieux : mais il mourut quelque-tems après de ses blessures. Si quelque chose put adoucir le chagrin de cette perte , ce fut sans doute la prise de Furnes , de Cassel , & de toutes les forteresses de cette châteltenie , qui couronna le succès d'une journée si fatale aux ennemis , si glorieuse à la France.

Un troisième détachement composé de Champenois , commandé par Gautier de Creci , seigneur de Châtillon , avoit eu ordre de marcher contre Henri comte de Bar , qui s'étoit jetté sur la Champagne , le fer d'une main , le flambeau de l'autre , massacrant & brûlant tout ce qui se trouvoit sur son passage. La vengeance fut prompte. Bien-tôt le téméraire , après avoir reçu un sanglant échec , fut contraint de se retirer dans son Comté , où les François à leur tour portèrent le ravage &

Ibid.

Mezeray, abr.  
tom. 2. p. 782.

la désolation. Quelques Historiens disent qu'il fut battu & fait prisonnier par la reine Jeanne de Navarre, qui commandoit elle-même, & donna tous les ordres pendant le combat ; qu'il fut conduit à Paris, chargé de fers, obligé pour obtenir sa liberté, de faire hommage de sa terre, qu'il avoit toujours prétendu tenir en franc-aleu, condamné par arrêt du parlement à se croiser pour la Terre-sainte jusqu'à ce qu'il plût au Roi de le rappeler.

Lille se rend  
au-Roi.

spicil. ibid.

Lille jusques-là s'étoit défendue avec une opiniâtreté qui faisoit douter du succès des armes Françoises. Mais enfin les habitants effrayés de la rapidité de tant de victoires, fatigués des différents assauts qu'ils avoient essuyés depuis le commencement du siège, tristes témoins des horribles brèches que les machines de guerre avoient faites à leurs murailles, peu contents d'ailleurs du fils de leur comte, qui n'avoit osé tenter aucune sortie, songèrent sérieusement à sauver leurs biens du pillage, traitèrent secrètement avec le Roi, & se soumirent à toutes ses volontés. Le malheureux Robert fut forcé de sortir de la ville

avec le peu de troupes qui lui restoient, & se retira précipitamment à Bruges, où étoit le comte son père, qui se désespéroit de tant de fâcheux revers. Philippe étoit à peine maître de cette place importante, qu'il apprit que le roi d'Angleterre venoit d'arriver au secours de ses alliés avec quelques renforts, & qu'il se tenoit enfermé dans Bruges avec le prince Flaman : il marcha vers cette ville, prit Courtray chemin faisant, & continua fièrement sa route, sans trouver aucun obstacle. Ces orgueilleux vassaux, si avantageux dans le propos, sentent route leur hardiesse s'éclipser à l'approche d'un maître irrité : ils n'osent l'attendre, & se sauvent avec précipitation à Gand, le boulevard de la Flandre. Bruges consternée ouvre ses portes au monarque, qui détache aussi-tôt le comte de Valois & le connétable de Nesle, pour aller brûler la flotte Angloise dans le port de Dam. Mais les Anglois, sur la nouvelle de la fuite de leur prince, avoient regagné la pleine-mer : le seul fruit de cette expédition fut la prise de la ville.

Déjà le Roi étoit en marche pour aller attaquer les rebelles jusques dans

Il accorde  
une trêve à  
ses ennemis.

Tom. 3. P. 71

Meyce.

leurs derniers retranchements , lorsqu'il reçut des envoyés du roi d'Angleterre , qui demandoient humblement une suspension d'armes. *Il ne l'obtint*, dit Rapin Thoyras, *qu'à la considération du roi de Sicile & du comte de Savoie , qui s'employèrent pour lui. Je l'accorde*, répondit Philippe, *& malgré mes victoires , je ne serai jamais éloigné de la paix , quand je remarquerai de la sincérité dans le procédé de mes ennemis , & de la soumission dans mes vassaux.* Cet armistice accordé avec tant de générosité, n'étoit d'abord que pour quelques mois ; il fut ensuite prolongé pour un an. Philippe , par cette convention , demouroit en possession de Lille , de Courtrai , de Furnes , de Cassel , de Douai , de Bruges , & de toutes ses conquêtes , qu'il devoit en grande partie , dit un Historien , à une faction puissante alors en Flandre , qu'on appelloit *les gens du lis*. Aussi-tôt il reprend le chemin de la France , & arrive à Paris vers la fête de tous les Saints.

Nouvelle explication de la bulle *Clericis Laicos*.

Boniface cependant commençoit à rabattre de sa fierté. La dernière protestation du Roi contre ses entreprises , protestation soutenue par des

effets ; les murmures des grands & des évêques si vivement représentés dans la lettre de la province ecclésiastique de Rheims ; la protection que le prince irrité ne pouvoit manquer d'accorder aux Colonnes qu'on persécutoit à outrance ; tout l'effrayoit , tout lui présentoit un avenir funeste. Il fit publier une bulle , où modérant encore par de nouvelles explications la fameuse décrétale *Clericis Laicos* , il déclare enfin , sans aucune ambiguïté , *qu'elle ne regarde point la France : que le Roi & ses successeurs , pour la défense de l'Etat , peuvent dans les nécessités urgentes recevoir des subsides du clergé , sans demander ni la permission , ni le consentement , ni l'avis du pape : que c'est aux monarques , ou aux gens de leur conseil privé , à juger en leur conscience de ce besoin pressant : en un mot , qu'il n'a jamais prétendu donner aucune atteinte aux libertés , franchises ou coutumes du royaume , ni aux droits du Roi , des Comtes , & des Barons.* Cette déclaration fut lue dans une célèbre assemblée de tous les prélats de l'empire François , non comme un monument nécessaire pour fonder un droit que nos Princes tiennent de leur sou-

Diff. pr. p. 39.

Spicil. tom.  
3. p. 12.

veraineté, mais comme un témoignage authentique, que Rome reconnoissoit elle-même cette prérogative incontestable. On ne doit pas néanmoins dissimuler que jusqu'au concordat entre Leon X & François I, les décimes ont toujours continué de se lever avec l'agrément des Papes : mais il en étoit de cette permission comme du consentement du clergé, sans lequel nos Rois par piété n'exigeoient point ce tribut. C'étoit de l'aveu même de l'Eglise Gallicane, un privilège inséparable de leur couronne : Rome ne pouvoit pas leur conférer un pouvoir qu'elle n'a jamais eu sur le temporel des bénéfices du royaume.

Canonisation  
de S. Louis.

Le Pontife ne se borna point à ce seul témoignage de bienveillance envers le monarque François. Il lui accorda pour trois ans une décime sur tout le clergé de son royaume : il lui promit d'employer tout son crédit pour élever le comte de Valois son frère sur le trône Imperial : il fit plus encore, il canonisa saint Louis son ayeul. On sollicitoit depuis plus de vingt ans une faveur si glorieuse à la Maison de France. Grégoire X avoit commis Simon de Brie, cardinal du

titré de sainte Cécile , pour informer secrètement des vertus & des miracles du saint Roi : mais il mourut avant que les formalités eussent été observées. Innocent V , Adrien V , & Jean XXI , ne firent que paroître sur la chaire de saint Pierre : ils ne purent finir une affaire qu'on ne faisoit pas légèrement. On la reprit sous Nicolas III , qui ne trouvant pas la première information suffisante , ordonna au même Simon de Brie d'en faire une plus ample : la mort du Pontife interrompit encore cette procédure. Simon devenu pape sous le nom de Martin IV , nomma de nouveaux commissaires : c'étoient Guillaume de Flavacourt archevêque de Rouen , Guillaume de Grès évêque d'Auxerre , & Roland de Parme évêque de Spolète. Les trois prélats se transportèrent à Paris & à saint Denis , interrogèrent pendant deux jours le sire de Joinville , vérifièrent soixante-trois miracles , & reçurent la déposition & le serment de plus de trois cents témoins. On choisit trois cardinaux pour examiner cette nouvelle enquête : mais le pape mourut avant qu'ils en eussent fait leur rapport. Honorius IV son successeur

Duch. tom. 5:  
p 484.

132 HISTOIRE DE FRANCE ,  
fut si peu de tems sur le trône ponti-  
fical , qu'il ne put la discuter entière-  
ment. Les trois commissaires nommés  
par Martin le suivirent de près au tom-  
beau : Nicolas IV qui fut élu après  
dix mois de vacance , leur substitua le  
cardinal Benoît Caïetan , l'évêque de  
Porto , & l'évêque d'Ostie qui étant  
mort peu de tems après , fut remplacé  
par l'évêque de Sabine. Ils recommen-  
cèrent un nouvel examen , qui fut en-  
core suspendu par la mort du pape.  
Celestin V , pendant les cinq mois qu'il  
tint le souverain pontificat , ne s'occu-  
pa que du soin d'abdiquer , pour aller  
s'enfermer de nouveau dans une soli-  
tude qu'il n'avoit quittée qu'à regret.  
Boniface qui lui succéda , ne changea  
point les examinateurs : il reprit tou-  
tes les informations qui avoient été  
faites , & les ayant trouvées juridi-  
ques , il déclara que pour l'édification  
de l'Eglise , la sainteté de Louis ne  
devoit pas demeurer cachée. Quelques  
jours après , il prononça deux discours à  
la louange du Saint , l'un dans son palais ,  
l'autre dans l'Eglise des Freres mineurs  
de Viterbe. On cherche en vain le bel  
esprit dans cette pensée peu noble du  
premier panégyrique , que la canoniz-

*lation de ce grand Roi a fait faire plus d'écritures , qu'un âne n'en pourroit porter : mais la bulle qui le met dans le catalogue des Saints , est un chef-d'œuvre. C'est un précis des vertus & des grandes actions du pieux monarque : elle est adressée à tous les prélats du royaume de France , & porte qu'on célébrera cette nouvelle fête le vingt-cinquième d'Août.*

Ibid. p. 486.

On ne peut exprimer la joie que la publication de cette bulle répandit dans tout l'empire François. On avoit assigné le jour même de la mort de Louis , pour lever le saint corps : toute la France se rendit à Saint-Denis , où la cérémonie se fit avec une magnificence jusques là sans exemple. On chanta en musique les principales actions du glorieux confesseur de J. C. : il y eut de superbes festins pour le public : rien enfin ne fut épargné pour la décoration , ni pour la célébrité de la fête. Le corps fut porté en procession à la Sainte-Chapelle de Paris , d'abord par les archevêques de Rheims & de Lyon , ensuite par plusieurs autres prélats du royaume : il y demeura quelques jours exposé au culte des fidèles : le Roi , les Princes ses frères , & tous

Joinv. p. 1294.

134 HISTOIRE DE FRANCE ;  
*ceux de leur lignage , le reportèrent à saint Denis sur leurs épaules , regardant comme un grand honneur les devoirs qu'ils lui rendoient. Bien-tôt on éleva par-tout des temples sous l'invocation du nouveau bienheureux : les Jacobins d'Evreux érigèrent le premier : l'évêque de Tournai immédiatement après , lui consacra une chapelle dans sa cathédrale : Joinville imita l'exemple. Un certain jour , dit-il , il me fut avis qu'il étoit devant moi tout joieux : & pareillement étois bien à mon aise de le voir en mon Châtel. Sire , lui disois-je , quand vous partirez d'ici , je vous menerai logier dans une mienne maison que j'ai à Chevillon. Sire de Joinville , me répondit-il en riant , foi que je dois à vous , je ne me partirai pas si-tôt d'ici , puisque j'y suis. Quand je m'éveillai , je pensai en moi que c'étoit le plaisir de Dieu & de lui , que je le hébergeasse en ma chapelle : ce que je fis incontinent après. Car j'ay fait faire un autel , & là y ay établi une Messe perpétuelle par chacun jour , bien fondée en l'honneur de Dieu & de Monseigneur Saint Louis. Huit ans après , il y eut une seconde fête aussi superbe que la première , à l'occasion*

de la translation du chef, & d'une des côtes du Saint, translation ordonnée par Clement V, sur les instances de Philippe-le-Bel. Le chef fut mis dans la Sainte-Chapelle de Paris en un reliquaire extraordinairement riche : la côte fut déposée dans l'église de Notre-Dame, où elle est demeurée. Depuis, nos Rois se sont efforcés à l'envi de marquer leur vénération pour la mémoire de ce grand monarque, qui fut, dit Joinville, *moult grand honneur à tout son lignage, voire ceux qui le voudront ensuivre : aussi grand deshonneur sera à ceux de son lignage, qui ne le voudront ensuivre : ils seront montrés avec le doigt, en disant que jamais le bon saint homme n'eût fait telle mauvaistié, ou telle vilenie.*

Tant de faveurs de la part de Boniface, étoient moins l'effet de l'amitié, que de la politique. Il ne pouvoit pardonner la hauteur avec laquelle on s'étoit opposé à ses entreprises : mais les circonstances n'étoient point favorables : il crut devoir différer sa vengeance : ménagement où l'intérêt eut plus de part que la flexibilité de son caractère. Il vouloit obtenir main-levée d'une décime qu'il avoit ordonnée dans

Observ. sur  
Joinv. p. 120.

Joinv. p. 129.

An. 1298.

Philippe accepte enfin la médiation de Boniface.

Rayn. n. 21

Spond. an.  
1298. n. 1.

Rymer, tom.  
1. part. 3. p.  
200.

la France , décime arrêtée par l'Edit qui défendoit tout transport d'argent hors du royaume : il feignit de se réconcilier avec le Roi , qu'il affecta de combler de mille graces. Philippe , prince impérieux , mais plein de franchise , se laissa gagner par ces dehors spécieux de bienveillance : non-seulement il permit aux traitants Italiens de faire passer à Rome les sommes qui avoient été mises en séquestre par un arrêt du Parlement , mais il consentit encore que le pontife fût le médiateur de la paix entre la France , l'Angleterre & l'Empire. Il exigea néanmoins qu'il fût stipulé dans le compromis , que Boniface dans cette affaire ne décideroit point comme juge , mais comme arbitre reconnu volontairement par les puissances belligérantes : clause mortifiante pour un Pape si orgueilleux. Chaque intéressé lui envoya des ambassadeurs , pour défendre sa cause. Tout sembloit favoriser Philippe , qui toujours suivi de la victoire , soutenoit glorieusement les droits de sa couronne , & vengeoit avec honneur le violement des loix féodales. Tout dépoisoit contre le prince Flamand , qui au mépris des devoirs attachés à la vassa-

lité, avoit osé traiter du mariage de sa fille sans le consentement de son chef Seigneur. Tout enfin parloit contre Edouard, qui refusoit orgueilleusement de comparoître à la cour de son souverain ; prince cruel, qui après avoir forcé Leolyn à prendre les armes pour maintenir l'indépendance de sa principauté de Galles, entreprise où il fut tué, lui fit couper la tête, & par une dérision indigne & barbare, la fit exposer, couronnée de lierre, sur la porte de la tour de Londres ; qui maître de la personne de David, frère du malheureux Leolyn, le fit condamner par son parlement à être écartelé, pour avoir voulu revendiquer les droits d'une des plus anciennes maisons souveraines de l'Europe ; qui choisi pour arbitre entre les prétendants au trône d'Ecosse, profita de la circonstance pour rendre ce royaume un fief dépendant de l'Angleterre, entra trois fois dans cette terre infortunée, pour la dévaster, fit couler le sang royal (a) sur des échaffauds, in-

Essais histor.  
3e part. p. 110.

(a) Il fit trancher la tête aux trois frères de Robert de Brus : le comte d'Athol, de la famille royale d'Ecosse fut pendu : la comtesse de Bogham fut enfermée dans une cage de bois, sur une tour du châ-

138 HISTOIRE DE FRANCE ,  
venta même des supplices contre des  
femmes. Ce fut cependant pour ce  
monarque dont le caractère étoit la  
férocity , & l'ambition la seule loi ,  
ce fut pour le comte de Flandre , vassal  
ingrat & perfide , que le père commun  
des fidèles ne balançoit pas à se déclai-  
rer : eux seuls en effet recueilloient  
tout l'avantage de la sentence arbitrale  
du Pontife.

Sentence  
arbitrale du  
Pape.

Rymer, ibid.  
p. 270.

Elle ordonne , que pour établir une  
paix durable entre les deux maisons  
royales de France & d'Angleterre ,  
elles s'allieront par le double mariage  
d'Edouard avec Marguerite , & de  
son fils aîné avec Isabelle , l'une sœur ,  
l'autre fille du roi Philippe : que les  
navires , marchandises & autres cho-  
ses semblables qui ont été enlevées ,  
& subsistent encore , seront rendues  
de part & d'autre ; que pour ce qui  
aura été consumé , il s'en fera une  
compensation à l'amiable & sans pro-  
cès ; le Pape se réservant la décision  
des difficultés qui pourront naître à  
ce sujet : que la Guienne sera restituée  
au prince Anglois , pour la tenir com-

teau de Barwick , pour servir de ridicule spectacle  
au peuple. *Rapin Thoyras , tom. 3. p. 86.*

me auparavant à foi & hommage de la couronne de France ; Boniface se constituant encore le seul juge *des abus qui peuvent survenir dans l'exercice du ressort* : que toutes les places que les deux rois ont prises l'un sur l'autre , seront mises en séquestre entre les mains du Pontife , qui se charge d'employer pour l'exécution du traité , tous les moyens que Dieu lui suggérera ; & toute l'autorité que lui donne sa qualité de médiateur & de Vicaire de Jesus-Christ : que le monarque François rendra au comte de Flandre toutes les villes qu'il a conquises sur lui ; qu'il lui remettra sa fille qu'il retient depuis deux ans ; qu'il lui laissera la liberté de la marier comme il le jugera à propos ; enfin qu'il se croisera pour aller faire la guerre aux Infidèles dans l'orient.

Mezeray, tom.  
2 p. 322.  
Démêlés de  
Bon. p. 60.

Tout est indignement violé dans cette sentence arbitrale ; bienséance , équité , bonne-foi. Boniface ne cherche pas même à déguiser la passion qui l'anime : il s'y montre à découvert l'ennemi du Prince pour qui seul la justice sembloit combattre. La rébellion y est consacrée , l'autorité légitime avilie , le droit féodal anéanti ,

Le Roi en est offensé : vivacité de Robert d'Artois.

Idem , *ibid*

Differ. prouv.  
p. 41.

les loix les plus sacrées de l'honneur honteusement oubliées. Le Pontife s'étoit engagé au Roi par une lettre particulière , à ne point publier son jugement , qu'il ne lui eût envoyé son consentement pour la publication ; & cependant au mépris de sa parole , *il le prononce en un consistoire public , dans la plus grande salle de son palais , devant tout le sacré Collège , en présence d'une multitude infinie de gens* que la célébrité de cette cause avoit attirés au Vatican. C'est trop peu dire : oubliant ou feignant d'oublier qu'il n'est qu'arbitre , il prend le ton d'un juge souverain , & fait expédier sa sentence en forme de Bulle. C'est un Anglois, l'évêque de Durham , ministre & ambassadeur d'Edouard , qui est chargé de la rendre au monarque François. Elle fut lue dans le conseil en présence du Roi , du comte de Valois son frère , du comte d'Evreux , du comte d'Artois , & des premiers Seigneurs de la cour. Tous furent indignés , & néanmoins eurent la force de se contenir sur ce qui regardoit l'Angleterre. Mais quand on vint à l'article qui ordonne de rendre au comte de Flandre toutes les places conquises , & lui permet de

marier sa fille à qui il jugera à propos, le comte d'Artois entra dans une fureur qui ne peut s'exprimer. Il se jette sur le Prélat qui en faisoit la lecture, lui arrache sa bulle, la déchire avec les dents, & la jette au feu, jurant que jamais Roi de France ne se soumettra à des conditions si honteuses, ni ne recevra la loi de personne : action, dit Mezeray, bien digne d'un Prince François, non du jugement téméraire qu'en a fait un Auteur, qui prétend qu'en punition de cet emportement, il perdit la victoire & la vie à la bataille de Courtray. Quoi qu'il en soit de cette vivacité peut-être trop militaire, elle ne déplut pas au Roi, que cette partialité outrée du Pape offensoit vivement. Il protesta devant le prélat Anglois, qu'il n'exécuteroit rien de ce qui concernoit Gui de Dampierre ; que jamais il ne souffriroit qu'on donnât la moindre atteinte aux maximes incontestablement reçues dans le gouvernement féodal, & jura que la trêve expirée, il recommenceroit les hostilités contre le comte de Flandre. Un autre mauvais office qu'il reçut du Pontife vers ce même tems, acheva d'aigrir les affaires. Adolphe de Nassau, roi des

Hist. de France.  
tom. 2. p.  
322.

142 HISTOIRE DE FRANCE ,  
 Romains , avoit été tué dans un combat : Boniface , loin de s'employer pour le comte de Valois , comme il l'avoit solennellement promis , favorisa secrètement la brigue d'Albert d'Autriche ; non par inclination , il en eût souhaité un autre ; mais dans la crainte de rendre la maison de France trop puissante ; il cherchoit au contraire , à l'affoiblir , & comptoit se servir du prince Allemand pour assujettir le monarque François à toutes ses volontés. Philippe ressentit vivement cette infidélité , & chercha tous les moyens de s'en venger. Tels furent les préludes de ces funestes brouilleries , qui quelque-tems après commirent la France avec Rome , & causèrent un affreux scandale dans toute la chrétienté.

An. 1259. Les deux années de trêve étoient à peine expirées , que la Flandre se vit inondée de troupes Françaises sous le commandement du comte de Valois. Tout plia sous leurs efforts : Douay & Bethune ouvrirent leurs portes. Robert fils du Comte rebelle , essaya inutilement de les arrêter dans leurs courses victorieuses : il fut battu , Dam pris , & tout le pays subjugué , à la réser-

Conquête de la Flandre.

Soicil. tom. 3. p. 13.

ve de Gand , où le malheureux Gui s'étoit retiré. Il n'avoit plus de secours à espérer , ni de l'Angleterre ; ni de l'Allemagne : le Pape étoit un trop foible appui contre une armée : il sçavoit que sa capitale effrayée traitoit secrètement avec l'ennemi : il aima mieux recourir à la générosité de son vainqueur , que d'attendre l'effet d'une trahison , qu'il n'étoit pas en état de traverser. On lui déclara qu'il n'y avoit point d'autre moyen d'obtenir sa grace , que d'aller à Paris avec ses deux fils Robert & Guillaume , pour se mettre à la miséricorde du Roi ; à condition que s'il ne pouvoit faire sa paix dans l'espace d'un an , il auroit la liberté de revenir en Flandre. L'infortuné Comte , abandonné de ses propres sujets , consentit à tout , fut conduit au Roi , se jeta à ses pieds , & lui demanda pardon de tout le passé. Philippe fut quelque-tems sans répondre. Le ressentiment contre le Pape , dont il voyoit le plus cher protégé en sa puissance ; l'indignation contre le téméraire vassal , qui au mépris des loix du royaume , avoit osé appeller à un tribunal étranger ; tout excitoit d'étranges mouvements dans son ame.

Ibid. p. 224.

Enfin il rompit le silence , & prononça ce fatal arrêt : qu'il leur accordoit la vie , mais qu'il ne se croyoit point obligé par un traité , que le Prince son frère avoit conclu sans le consulter. Gui , avec les quarante seigneurs Flamands qui l'avoient accompagné , fut enfermé à Compiègne : on conduisit ses deux fils en diverses prisons du royaume , Robert au château de Chignon , & Guillaume dans une forteresse de l'Auvergne : enfin il fut décidé que le Feudataire par sa félonie avoit mérité la confiscation. Le monarque aussitôt prend possession de la Flandre , déclare qu'il la réunit à la couronne , & en confie le gouvernement à Jacques de Chastillon , oncle de la reine , & pere du comte de Saint-Paul : malheureux choix , que l'incapacité du sujet rendit très-funeste à la France. Ce qui prouve que les emplois supposent le mérite , & ne le confèrent pas : que les rois peuvent bien élever un favori aux places les plus importantes ; mais que leur souveraineté ne s'étend pas jusqu'à lui donner les talents qu'elles exigent.

Entrevue de  
Philipp. & du  
Roi des Ro-  
mains.

Philippe , maître des Etats & de la  
personne du vassal le plus capable de  
lui

lui donner de l'inquiétude , tant par la situation de son pays , que par la protection que Rome lui accordoit si hautement , songea à se faire des alliés , pour traverser de plus en plus les grands desseins de Boniface sur la souveraineté temporelle de tous les royaumes du monde chrétien. Ce fut pour cet effet qu'il eut une entrevue à Vaucouleurs avec le nouveau roi des Romains. Les deux monarques y renouvellèrent l'ancienne alliance qui avoit toujours subsisté entre la France & l'Empire ; union qui n'avoit été troublée que par la mauvaise conduite d'Adolphe de Nassau. Tous deux se jurèrent une amitié , qui fut à l'épreuve de tous les artifices que leurs ennemis employèrent pour la rompre : tous deux promirent de s'entre-aider pour la défense de leurs Etats , & pour la conservation des droits de leurs couronnes. Albert , dit Nangis , de l'aveu de tous les barons & prélats Allemans , consentit que le royaume de France , qui jusques-là étoit borné à l'orient par la Meuse , étendît désormais ses limites jusqu'au Rhin. Quelques Auteurs , probablement mieux informés , prétendent que ce Prince renonça sim-

plement aux prétentions que l'Allemagne pouvoit avoir sur le royaume d'Arles , & que Philippe de son côté , en faveur du mariage de Blanche sa sœur avec Rodolfe , fils aîné du monarque Allemand , céda tous les droits qu'il avoit sur la Lorraine & sur l'Alsace. On ne peut exprimer la surprise du Pape à la nouvelle de la confédération des deux Rois. Il avoit espéré pouvoir les commettre , & profiter de leurs divisions : il n'apprit qu'avec fureur leur traité d'union. Le roi des Romains lui parut le moins redoutable , ce fut aussi le premier objet de sa vengeance. Ce Prince lui avoit envoyé des ambassadeurs , pour lui faire part du mariage de son fils avec la princesse de France , & pour le prier en même-tems de vouloir bien confirmer son élection. Le fier Pontife , peu content de leur refuser audience , leur fit dire *que l'élection de leur maître étoit nulle , & qu'il falloit le traiter comme un coupable homicide.* Il affecta même de se montrer en public , l'épée au côté , & sous l'habit d'un général d'armée , disant *qu'il n'y avoit point d'autre César , ni d'autre roi des Romains que le souverain Pontife des Chrétiens*

Albert avoit pris ses précautions , en s'assurant de la France : il fit célébrer les nûces des deux époux avec la plus grande magnificence , & laissa Boniface s'enivrer de chimères.

Le treizième siècle expiroit , & le quatorzième alloit commencer , lorsqu'il se répandit un bruit , que chaque centième année tous les fidèles qui visitoient le tombeau des saints Apôtres , gagnoient une indulgence pleniére de tous leurs péchés. On consulta les livres anciens qui traitent des graces accordées par l'Eglise , on n'y trouva rien qui autorisât cette prétention. Mais le peuple étoit déjà persuadé : rien ne put le faire revenir d'un préjugé qui flattoit sa piété. Le soir du premier jour de Janvier , on vit un concours prodigieux de personnes de tout âge & de tout sexe dans la basilique de saint Pierre : concours qui dura près de deux mois. Le Pape observoit cette dévotion avec complaisance. Il interrogea quelques vieillards qui avoient plus de cent ans , & sur leurs réponses , il dressa une Bulle , par laquelle , de l'avis des cardinaux , il accorde une entière rémission de toutes les peines dûes au péché à tous

An. 1300.

Institution du Jubilé.

Rayn. an 1300.  
D. I. 2. 3. 4. 5.  
J. Villani. l. 8.  
C. 36.

148 HISTOIRE DE FRANCE ;  
ceux , qui étant vraiment repentants ,  
& s'étant confessés , visiteront respec-  
tueusement les Eglises des bienheureux  
Apôtres pendant le cours de l'année  
1300 , & toutes les centièmes années  
suivantes. Jamais Bulle ne fut reçue  
avec une plus sensible joie. On accou-  
rut à Rome de toutes les parties du  
monde chrétien ; & l'on remarque  
comme une grande merveille , que  
pendant toute l'année cette superbe  
ville enferma régulièrement chaque  
jour deux cents mille pèlerins dans  
ses murs : ce qui lui apporta un argent  
immense , & procura de grands trésors  
à l'Eglise par la générosité des fidèles ,  
qui jugeoient alors de la piété par la  
richesse des offrandes. Telle est l'insti-  
tution du Jubilé , qui semble tirer son  
origine des Jeux que les anciens Ro-  
mains célébroient tous les cent ans.  
Les peuples devenus chrétiens , ne per-  
dirent point la coutume de venir de  
tous côtés à Rome la première année  
de chaque siècle : *mais sanctifiant cette*  
*solemnité*, dit Mezeray , *ils faisoient*  
*leurs dévotions sur le tombeau des Apô-*  
*tres saint Pierre & saint Paul.* Boniface  
VIII , pour exciter plus efficacement  
encore cette pieuse ferveur , leur ou-

Mezeray. abr  
tom. 2 p. 787  
788.

vrir tous les trésors de l'Eglise. Ce Jubilé cependant n'étoit que de cent ans en cent ans. Clement VI, considérant la brièveté de la vie des hommes, régla qu'il se célébreroit tous les cinquante ans : Urbain VI, en mémoire du tems que Notre Seigneur passa sur la terre, voulut qu'il fut renouvelé tous les trente-trois ans : Paul II enfin, ayant égard à la fragilité humaine qui a besoin de réitérer un remède si salutaire, ordonna qu'il seroit ouvert de vingt-cinq ans en vingt cinq ans : ce qui a été suivi depuis.

Du Cange,  
gloss. au mot  
Jubilans.

Rome, par cette affluence incroyable de peuples, étoit devenue un théâtre digne de l'ambition de Boniface. Il cherchoit à satisfaire également leur dévotion & leur curiosité : il vouloit qu'ils se formassent du souverain Pontife une idée supérieure à celle qu'ils pouvoient avoir des plus puissants monarques de la terre : il n'épargna rien pour la pompe & la magnificence de cette grande fête. On dit que le jour de l'ouverture du Jubilé, il parut en habits pontificaux, & donna la bénédiction aux fidèles en la manière accoutumée : mais que le lendemain,

Boniface  
paroît publiquement en  
habits Impériaux.

Felix ofius ad  
Mustat. p. 153.

Adr. Baillet,  
p. 70. 71.

Mezeray, tom.  
2. p. 329.

il se fit voir avec tous les ornemens d'un Empereur , la couronne sur la tête , le sceptre à la main , *les brodequins impériaux aux jambes* : qu'il tira lui-même du fourreau l'une des deux épées qu'on portoit devant lui , & qu'en l'agitant , il s'écria d'une voix de tonnerre : *Il y a ici deux glaives. Pierre , tu vois ton successeur ; & vous , ô Christ , regardez votre Vicaire.* On ajoute que durant tout le tems de cette pieuse cérémonie , il continua de se montrer ainsi , tantôt avec les vêtements sacrés d'un Pontife , tantôt avec la pourpre des Césars , pour faire entendre qu'il réunissoit dans sa personne toute la puissance spirituelle & temporelle du monde : imagination qu'il fondeoit sur les deux épées qui se trouvèrent dans le lieu où Jesus-Christ fit la dernière cène avec ses Apôtres ; comme si saint Pierre s'étoit servi de toutes les deux , ou comme si étant toutes deux d'une même espèce , elles devoient signifier deux pouvoirs de différente nature.

Il continue Le peuple par simplicité applau-  
 d'agir avec dissoit au Pontife , & par supersti-  
 beaucoup de tion prenoit pour magnificence ce qui  
 hauteur en- vers la Fran- n'étoit qu'un faste orgueilleux. Les  
 ce.

princes , plus éclairés , jugeoient aussi plus sainement de cette conduite altière ; mais par ménagement pour les simples , & dans la crainte de troubler la dévotion du Jubilé , ils dissimulèrent sagement une indignation , qui , quoique juste , pouvoit causer quelque scandale. On assure même que le Roi Philippe , pour donner au saint Père de nouvelles preuves de ses intentions pacifiques , lui envoya vers ce même-tems une ambassade , à la tête de laquelle étoit Guillaume de Nogaret , personnage si fameux depuis dans notre histoire par la part qu'il eut aux démêlés qui s'élevèrent entre le sacerdoce & l'empire ; d'abord simple professeur en droit dans l'université de Montpellier , ensuite ennobli , fait chevalier du Roi , créé baron de Cauviffon ; enfin élevé à la dignité de garde des Sceaux ou de chancelier , qui étoit la même , & qu'on ne distinguoit pas alors (a) :

Démêlés de  
Boniface avec  
Phi. 1. 72, &  
suiv.  
Différ. pr. p. 8.

(a) Le fameux Nogaret , né à Saint-Felix de Carmain ou Caraman dans le diocèse de Toulouse , n'étoit point noble de race. 1°. Il ne prend dans le treizième siècle que la simple qualité de *Docteur de Loix* : ce n'est que depuis 1300 qu'il y joint celle de Chevalier du Roi , grace qui lui fut accordée en récompense de ses services. 2°. Il est certain qu'il avoit une origine commune avec Jacques de Nogaret , de qui descendent les ducs

152 HISTOIRE DE FRANCE ,  
homme consommé dans la science des  
loix , des usages & des franchises du  
royaume ; d'une fermeté à l'épreuve  
des obstacles ; d'un attachement in-  
violable pour son prince. On l'avoit ,  
dit-on , chargé d'informer le pape ,  
que le monarque François se disposoit  
à partir à la tête de sa noblesse , pour  
aller délivrer la sainte cité de l'op-  
pression des Infidèles ; que pour faci-  
liter une entreprise si importante , il  
songeoit à ménager une paix durable  
entre la France & l'Angleterre ; que  
dans cette même vue , il avoit déjà  
fait une alliance particulière avec le  
roi des Romains ; & qu'il n'avoit rien  
eu de plus pressé , que de lui faire part  
d'une si bonne nouvelle. C'étoit ré-  
nouveler cruellement le chagrin que  
lui avoit causé ce fatal traité , qu'il re-  
gardoit comme une ligue faite contre  
lui , ou plutôt contre ses entreprises

d'Epernon : or cette dernière branche n'a été ennoblie  
que par le Roi Charles V. La baronnie de Cauviffon &  
les seigneuries de Massillargues & de Manduel qu'il  
posséda dans le diocèse de Nîmes , sont des bienfaits  
du roi Philippe : il les lui donna en 1304. Ainsi c'est  
mal-à-propos que le P. Daniel & M. Bailler le qualifient  
baron de Cauviffon , le premier en 1302 , le second en  
1300. C'est en 1307 qu'il fut fait Chancelier ou *garde*  
*du scel royal* , charge qu'il conserva jusqu'à sa mort ,  
arrivée en 1313. Voyez hist. de Langued. tom. 4. note  
11. p. 551. & suiv.

sur l'autorité temporelle des souverains : il ne put dissimuler son dépit , & se répandit en invectives contre le Roi. Nogaret de son côté ne fut pas assez maître de sa vivacité : il osa donner au Pontife sur diverses actions de sa vie , & sur sa conduite présente , des avis qui pouvoient passer pour de véritables reproches. Boniface étonné de cette liberté , lui demanda s'il avoit ordre de son Souverain de lui tenir de tels discours ? *Je ne crains point* , répondit l'intrépide ministre , *que le Roi mon maître désavoue ce que je viens d'avancer : mais je ne vois qu'en tremblant les maux que doit causer une hauteur si déplacée dans le père commun des fidèles. Le zèle qui m'anime pour le repos de l'Eglise & pour l'honneur de la France , m'a fait dire librement à votre Sainteté tout ce que j'ai cru capable de lui ouvrir les yeux sur le danger qu'il y a de se commettre mal-à-propos avec un Prince aussi instruit de ses droits , que jaloux de son autorité.* On ne doit pas néanmoins dissimuler que cette anecdote ne se trouve que dans l'historien des démêlés de Boniface avec Philippe. Pierre du Puy , dans ses preuves du même différend , ne dit pas un seul mot de

cette ambassade , qu'il affirme également dans l'histoire qu'il nous a donnée de cette fameuse querelle : ce qui fait qu'un sçavant Bénédictin la regarde comme apocriphe. Il convient à la vérité , que vers la fin de l'an 1300 , le Roi envoya des ambassadeurs à Rome : mais il donne à cette députation un autre chef & une autre motif.

Le vicomte de Narbonne , Amalric II, venoit de succéder à Aymeri V, son père : il rendit hommage , non à l'archevêque suivant l'usage de ses prédécesseurs , mais au Roi , pour les fiefs qu'il possédoit dans Narbonne. Gilles Aycelin tenoit alors le siège de cette ville : il en porta ses plaintes au monarque qui l'avoit admis au nombre de ses conseillers ; & cependant ne put obtenir aucune satisfaction. Désespéré de ce refus , il assembla les évêques de la province à Béziers , & les engagea à députer au Prince , pour lui représenter le préjudice que la démarche du vicomte causoit à son église. Cette seconde tentative fut aussi infructueuse que la première. Ainsi le Prélat se résolut à traiter avec Amalric pour en obtenir un équivalent dont il feroit hommage au Souverain : ce qui

Hist. de Langs.  
tom. 4. note  
11. p. 554.

Ibid. p. 98.

Rayn an. 1300.  
n. 17.

seroit exprimé dans le serment de fidélité que l'archevêque étoit obligé de prêter après sa promotion. Il en écrivit au Pape , qui loin d'approuver une résolution si sage , lui reprocha avec beaucoup d'aigreur d'avoir conçu la pensée d'assujettir son église sous le joug d'une servitude infâme , l'exhorta vivement à s'exposer plutôt à souffrir les derniers tourments , que de consentir à une pareille lâcheté , lui défendit enfin , en vertu de l'obéissance qu'il devoit au saint Siège , & sous peine d'excommunication , de déposition , & de privation de toute dignité , d'entrer en aucun accommodement , sans une permission expresse de Rome. Aussi-tôt il fait citer le vicomte à son tribunal , & dans le même-tems écrit au Roi pour se plaindre non-seulement des entreprises d'Amalric sur les droits de l'archevêque , mais encore des tentatives des officiers royaux sur le comté de Melgueil , fief dépendant de l'église de Maguelonne. Il le prie de remédier à tous ces abus , & déclare qu'il emploiera tous les foudres du Vatican pour se faire obéir : menaces trop familières au Pontife , peut-être aussi trop ignominieusement

156 HISTOIRE DE FRANCE ;  
méprisées du monarque. Ce prince  
étoit aussi peu d'humeur de souffrir les  
attentats réitérés de Boniface sur l'au-  
torité temporelle des Rois , que ce  
Pape paroïsoit ardent à vouloir établir  
son empire sur toutes les puissances  
de la terre. Philippe néanmoins vou-  
lut encore essayer si la douceur pour-  
roit fléchir ce caractère jusques là in-  
domptable : pour cet effet , il lui dé-  
puta l'archevêque même de Narbonne,  
qui étant partie intéressée , ne pouvoit  
lui être suspect dans cette affaire. On  
ignore quel fut le succès des négocia-  
tions du prélat François : il ne paroît  
cependant pas qu'il ait réuissi à calmer  
l'aigreur du saint Père. Boniface con-  
tinua de traiter le Roi *avec une fierté  
& une hauteur qui convenoient peu au  
vicaire de Jesus-Christ.*

Il envoya l'é-  
vêque de Pa-  
miers au Roi :  
caract. de ce  
prélat.

Bien-tôt on vit arriver en France un  
Légat d'une humeur assez semblable à  
celle du Pontife , qui connoissant toute  
l'impétuosité de son génie , l'avoit re-  
tenu quelque-tems auprès de sa per-  
sonne , pour en faire le ministre de ses  
entreprises sur la puissance séculière.  
C'étoit Bernard de Saissët , d'abord  
abbé de S. Antonin de Frédelas ou  
de Pamiers , ensuite évêque de cette

même ville par l'érection de son Abbaye en évêché; *homme difficile, hardi, inquiet, intrigant, brouillon, insolent, sans soumission & sans respect pour son prince légitime; tout dévoué au Pape, qui ne l'avoit élevé sur le nouveau siège de Pamiers (a), que pour le rendre plus formidable au comte de Foix, avec lequel il avoit de grands démêlés au sujet de la seigneurie de cette ville; enfin peu agréable au Roi, à qui son caractère remuant & séditionnaire n'étoit que trop connu. On remarquera, pour l'intelligence de ce point d'histoire, qu'anciennement les moines de S. Antonin avoient appelé les comtes de Foix en pariage, pour la ville & le château de Pamiers, & pour les autres domaines de leur monastère: associa-*

P. Dan. tom 3  
p. 42.  
Billet, p. 6.  
Hist. de Lang.  
tom. 4. p. 87.

ibid. p. 331

(a) L'érection de l'abbaye de S. Antonin en évêché est du 16 septembre 1296: mais sur les représentations de Hugues Mascaron évêque de Toulouse, qui souffroit impatiemment qu'on démembrât son diocèse sans sa participation, Boniface suspendit la nomination à la nouvelle prélature, & laissa les choses dans leur ancien état. Hugues étant mort à Rome dans la poursuite de cette affaire, le Pape éleva sur le siège de Toulouse Louis, fils de Charles II roi de Sicile, qui n'avoit encore qu'environ vingt-deux ans. Le nouveau prélat gouverna le diocèse *en entier*: mais à sa mort, arrivée le 19 août 1297, Boniface consumma enfin l'érection du nouvel évêché, en y nommant Bernard de Saiffet abbé de S. Antonin. Hist. de Lang. tom. 4. p. 87. & note 9. p. 349.

158 HISTOIRE DE FRANCE ,  
tion qui devoit être renouvelée à cha-  
que mutation , mais qui fut inter-  
rompue durant les troubles excités par  
l'hérésie des Albigeois. Alors les Reli-  
gieux , mécontents de la maison de  
Foix , se donnèrent d'abord à Simon  
de Montfort , ensuite à son fils Amauri ,  
puis à saint Louis , enfin au roi Phi-  
lippe-le-hardi , mais pour dix années  
seulement. Ce Prince , voulant récom-  
penser les services qu'il avoit reçus de  
Roger-Bernard comte de Foix dans la  
guerre de Catalogne , lui céda , quand  
ce terme seroit expiré , toutes les pré-  
tentions qu'il avoit sur Pamiers , ex-  
cepté le ressort & la souveraineté ; &  
cependant lui assigna *sur sa cassette* une  
rente de deux cents livres , jusqu'à ce  
qu'il se fût accommodé avec l'abbé &  
les habitants de cette ville. Ceux-ci  
consentirent de bonne grace que le  
Comte rentrât dans les droits dont  
ses prédécesseurs avoient joui : mais  
*Ibid. p. 88.* l'abbé , Bernard de Saisset , craignant  
que ce Seigneur ne fît trop valoir son  
autorité dans le pays , lui suscita de  
furieux obstacles. Ce fut en vain que  
Philippe-le-bel lui écrivit pour le prier  
de donner son agrément à ce pariage ,  
qui étoit plutôt une restitution qu'une

nouveauté : l'indomptable moine demeura inflexible. Le monarque, outré de cette obstination, ordonna au sénéchal de Bigorre de mettre le Comte en possession du château, qu'il avoit confié à sa garde : ce qui fut exécuté. Le fier de Saissset n'en devint que plus intraitable. Bien-tôt Rome retentit de ses plaintes, & n'y fut que trop sensible. Roger-Bernard fut excommunié, & l'interdit fulminé sur tous ses domaines (a). L'élévation de l'Abbé à l'épiscopat, sembla pour un moment avoir adouci son caractère : il consentit enfin à un accommodement. La garde de la tour nouvellement construite à Pamiers lui fut adjudgée : le Comte eut celle du château & des forteresses, sous la condition de lui en faire hommage. On regla que les officiers seroient communs, & que Roger-Bernard pour dédommager l'évêque des pertes qu'il lui avoit causées, lui assureroit sur ses terres une rente de mille livres tournois, ou lui payeroit en principal la somme de vingt mille livres (b). Boniface confirma cet accord (c). Aussi-tôt le Comte va trouver le prélat, se jette à ses pieds, les

(a) Ann. 1225. 1226. (b) An. 1227. (c) An. 1229.

160 HISTOIRE DE FRANCE ,  
 mains jointes , & demande humble-  
 ment une absolution , qu'on lui accor-  
 de avec beaucoup de faste , en pré-  
 sence d'un grand nombre d'Evêques ;  
 d'Abbés & de Seigneurs ( a ). Deux  
 jours après il fit publiquement hom-  
 mage au Pontife , pour la portion de  
 seigneurie qu'il lui vendoit si chère-  
 ment.

An. 1301.      Tel étoit le Légat que Boniface en-  
 voyoit au Roi : choix qui fut regardé  
 Sa mauvaise conduite.      ou comme une imprudence , ou com-  
 me une insulte. Bernard avoit ordre ,  
 Baill. p. 79. 80.      non-seulement d'exhorter le monarque  
 P. Dan. tom.      à se liguier avec les Persans , pour faire  
 1. p. 63.      la guerre aux Infidèles de Palestine ,  
 Du Puy, hist.      mais encore de le sommer de remettre  
 du différ. de      le comte de Flandre en liberté. Il s'ac-  
 Bonif. p. 9.      quitta de sa commission avec toute la  
                                  fierté du maître qu'il représentoit :  
                                  mais bien-tôt il s'aperçut que ce ton  
                                  impérieux , loin de persuader , n'exci-  
                                  toit que le mépris. Alors il se livra à  
                                  toute l'impétuosité de son genie atra-  
                                  bilaire , & perdit le respect qu'il de-  
                                  voit à son Souverain. Il osa lui déclarer  
                                  en présence de tout le conseil , *qu'il*  
                                  *ne tenoit rien de lui ; que quoique sa*  
                                  *ville fût enfermée dans les limites du*

(a) An. 1300.

*royaume de France , il n'étoit sujet de personne ; qu'il ne reconnoissoit enfin d'autre puissance que celle du Pape , dans le temporel comme dans le spirituel. L'insolence fut même portée plus loin : il alla jusqu'à lui dire , que la conduite qu'il tenoit envers Boniface , méritoit des peines qu'on n'avoit que trop différées ; que dans peu il verroit son royaume mis en interdit , & sa propre personne frappée d'anathême & d'excommunication. Déjà , pour donner plus de poids à ses menaces , il avoit entamé un long discours , où il essayoit de prouver la supériorité temporelle du Pape sur tous les Princes chrétiens , lorsque Philippe , à qui la patience commençoit à échapper , le fit chasser honteusement de sa présence. Il auroit pu le faire arrêter , & le punir comme un sujet rebelle & séditieux : mais il aima mieux le renvoyer à Rome , pour y rendre compte de l'inutilité de son ambassade. Boniface étoit de ces hommes qu'un mauvais succès n'est point capable de rebuter : il ordonna au nouveau Prélat de retourner dans son diocèse , certain que son caractère turbulent ne lui permettroit pas d'y demeurer long-tems sans cabaler con-*

tre un Prince que sa fermeté lui avoit rendu odieux. Bernard remplit parfaitement les vues du Pontife Romain , & se croyant sous sa protection à couvert des atteintes de la cour de France ,  
*lail. p. 81-82. il se déchaîna contre le Roi avec toute sorte de licence & de fureur.*

**Son Procès.** *Les déportements du seditieux Prélat*  
*ibid.* devinrent enfin si publics , qu'il ne fut pas possible de les dissimuler ou de les tolérer plus long-tems. Le Roi nomma des commissaires qui eurent ordre d'aller sur les lieux , pour informer secrètement des faits dont il étoit accusé : c'étoient Richard Neveu , archidiacre d'Auge , dans l'église de Lisieux , & Jean seigneur de Pequigni , vidame d'Amiens (a). Ils entendirent vingt-quatre témoins , la plupart gens de considération , tels que les comtes de Foix & de Comminges , les évêques de Toulouse , de Béziers , de Maguelonne , & l'abbé de S. Papoul. Tous

Marten. anecd.  
 tom. I. p. 1319.  
 & suiv.

Pr. de l'hist.  
 du différ. de  
 Bonif. p. 627.  
 & suiv. 633.  
 & suiv. 640.

Hist. de Lang.  
 tom. 4. p. 99.  
 100. 101.

(a) Il étoit petit-fils d'Enguerrand de Pequigni , qui fondant en 1201 une chapelle dans son château de Haugest , dit , qu'attendu qu'il est écrit , *Vous ne lierez point la bouche au bœuf qui rumine* , il donne à son chapelain dix-huit setiers d'orge & deux muids d'aveine. Cartul. de Pequigni dans les arch. du duché de Chaulnes , extrait par feu M. Torel avocat au Conseil , & qui nous a été communiqué avec beaucoup d'autres pièces curieuses par M. Torel son frère avocat au Parlement.

ou presque tous attestèrent la vérité des divers chefs d'accusation sur lesquels la cour avoit ordonné des informations. Ici tout l'orgueil de Bernard se démonta. Instruit qu'on procédoit criminellement contre lui , il connut enfin la crainte , & ne songea plus qu'à se sauver à Rome , pour se mettre sous la protection du Pape. Il le pouvoit sans doute , mais il s'exposoit à la faisie de son temporel , s'il le faisoit sans la permission du Roi & de son métropolitain. L'intérêt pour cette fois , le rendit humble & soumis aux loix : il chargea l'abbé du Mas-d'Afil d'aller à la cour solliciter cette grace. Celui-ci étoit à peine parti , que le vidame d'Amiens se rendit de nuit à Pamiers , se fit ouvrir les portes du palais épiscopal , obligea l'évêque de se lever , le somma de comparoître dans un mois devant le monarque , visita scrupuleusement tous ses appartements , & mit sous la main du souverain tous ses domaines , ses papiers , ses livres , ses ornements pontificaux , son argent , & son argenterie. Le malheureux de Saisset n'eut rien de plus pressé , que de faire sçavoir son aventure à l'archevêque de Narbonne , qui pour le tirer

164 HISTOIRE DE FRANCE ,  
d'un si mauvais pas , vint trouver le  
Roi à Château-Neuf-sur-Loire. Philippe reçut le métropolitain avec distinction , & parut écouter ses représentations avec bonté : mais en même-tems il lui déclara que son suffragant étoit accusé de crimes très-graves ; qu'à la vérité , il avoit peine à les croire ; que néanmoins il l'avoit fait citer à la cour , pour lui donner occasion de se justifier ; que son intention étoit qu'on lui rendît , & ses biens qu'on avoit saisis , & ses domestiques qu'on avoit arrêtés. Le Garde des Sceaux , Pierre Flotte , qui joua un si grand rôle dans la suite de cette affaire , fut chargé d'en faire expédier les lettres-patentes : mais le vidame d'Amiens trouva moyen de s'emparer de l'original , & refusa de les mettre à exécution , jusqu'à ce qu'il eût reçu un ordre particulier du Prince. L'accusé cependant se préparoit à partir , pour comparoître au terme de la citation : mais ayant appris qu'il n'étoit ajourné que pour le six d'octobre , il prit le parti de retourner à Toulouse , pour y attendre ce tems. On lui signifia dès le lendemain un ordre de se rendre incessamment à la

cour : il obéit , & se mit en chemin , escorté du maître des Arbalétriers , du sénéchal de Toulouse , & de deux sergents royaux , qui l'accompagnoient sous prétexte de lui faire honneur , mais dans la vérité , pour s'assurer de sa personne. Dans cet état il arrive à Senlis , se présente *dans la chambre royale du palais de cette ville* , & paroît aux pieds du conseil , qui étoit composé de divers prélats , comtes , barons , chevaliers , & clercs. Alors le Garde des sceaux ou chancelier se lève , expose les différentes accusations intentées contre le prélat , offre d'en fournir des preuves manifestes , toutes appuyées sur le témoignage de gens irréprochables.

Ces divers chefs d'accusation étoient , qu'on avoit souvent entendu dire au Prélat qu'il tenoit de Saint Louis , que sous le regne de son petit-fils , prince sans conduite , le royaume seroit détruit & passeroit sans retour aux étrangers ; que Philippe en effet , n'avoit aucune qualité louable ; qu'il n'étoit ni de la race de Charlemagne , ni du vrai sang des rois de France ; qu'il descendoit de bâtards (a) ; qu'il n'étoit ni

Marten. anecd. p. 1330. & suiv.

Hist. de Lang. tom. 4. p. 101. 02.

Preuv. du diff. p. 632. & suiv. 653. & suiv.

Baill. p. 81.

P. Dar. tom. 5. p. 64. 65.

(a) Il entendoit parler des rois d'Aragon , qui étoient

166 HISTOIRE DE FRANCE ,  
homme , ni bête , mais un fantôme ,  
une belle image , qui ne ſçait rien faire  
que de regarder le monde & ſe faire  
regarder ; qu'il ne méritoit au fond  
d'autre titre que celui de faux mon-  
noyeur ; que toute ſa cour étoit fauſſe ,  
corrompue , infidèle comme lui ; qu'il  
avoit fait tout le mal poſſible aux peup-  
les *de la langue de Toulouſe* , qui gé-  
miſſoient ſous la tyrannie de ſes ex-  
torſions ; qu'il n'avoit en un mot au-  
cune autorité ſur la ville de Pamiers ,  
qui n'étoit ni dans le royaume , ni du  
royaume de France. Cela ſeul ſuffiſoit  
ſans doute , pour perdre le téméraire  
Bernard : mais on ajoutoit qu'à ces  
discours ſéditieux & puniſſables ſelon  
toutes les loix , il avoit joint des ac-  
tions plus coupables encore. On l'ac-  
cuſoit en outre : 1°. d'avoir ſollicité le  
comte de Foix à ſe liguier avec le roi  
d'Angleterre , pour chaffer les François  
de la Province ; de lui avoir promis  
de le rendre maître de Toulouſe & de  
ſon territoire , par le moyen de ſes  
amis & de ſes parents (a) ; de l'avoir

tous bâtards , de qui cependant deſcendoit Iſabelle  
mère du roi Philippe-le-bel.

(a) Bernard ſe vantoit d'être de la race des Vicomtes  
de Toulouſe , qui avoient une portion conſidérable de  
ſeigneurie dans la ville de ce nom , & diſoit que Guil-

détourné de marier son fils à la fille de Philippe d'Artois , lui offrant de faire à ses dépens un voyage en Espagne , pour lui faire épouser une princesse d'Aragon : 2<sup>e</sup>. d'avoir employé toutes sortes de moyens pour engager le comte de Comminges à se révolter contre le Roi , le flattant que les Toulousains le recevraient volontiers , parce qu'il descendoit de leurs anciens Comtes par les femmes ; de lui avoir envoyé une lettre qu'il écrivoit au Pape , où il y avoit plusieurs fausses accusations contre l'évêque de Toulouse , que son attachement pour le souverain lui faisoit juger digne de la déposition ; de l'avoir vivement pressé de conclure sa paix & celle du comte d'Armagnac avec le comte de Foix , pour conquérir le Languedoc de concert , & y établir leur domination sur celle des François : 3<sup>e</sup>. enfin d'avoir tramé toutes ces choses contre la France dans le tems qu'elle étoit en guerre avec l'Angleterre , circonstance qui lui parut plus favorable , pour soulever les peuples , qui l'étoit en effet , ce

Isabelle de Recald sa grand'mere maternelle , étoit fille du Vicomte de Toulouse dernier mort. Pr. du diff. p. 640.

ce qui le rend encore plus coupable.  
 » Voilà , seigneur métropolitain , con-  
 » clut le Garde des sceaux , en aires-  
 » sant la parole à l'archevêque de Nar-  
 » bonne , voilà les crimes que je vous  
 » dénonce en présence du Roi , comme  
 » au juge ordinaire de l'évêque de Pa-  
 » miers ; & je vous somme au nom  
 » du monarque votre seigneur & le  
 » mien , de vous assurer de la per-  
 » sonne du Prélat , afin de l'empêcher  
 » d'exécuter ses desseins pernicieux :  
 » gardez-le de manière , que celui à  
 » qui il appartient , puisse en faire  
 » justice comme d'un criminel de  
 » lèze-majesté , & conduisez-vous de  
 » façon , que le Prince ne soit pas  
 » obligé d'employer d'autres remèdes«.

Marten. anecd.  
 p. 1319. & suiv.

Hist. de Lang.  
 tom. 4 p. 102.  
 103. 104.

L'accusé , chose assez ordinaire , nia  
 tous les crimes qu'on lui imputoit ,  
 protesta de nullité touchant les pro-  
 cédures qu'on avoit faites , soit pour  
 l'arrêter , soit pour saisir son tempo-  
 rel , & prétendit que la crainte des  
 tourments avoit forcé les témoins à  
 déposer contre lui. L'archevêque de  
 son côté , déclara qu'il étoit prêt de  
 faire ce qu'on exigeoit de lui , mais  
 que pour y procéder selon Dieu , la  
 justice , & les saints canons , il vouloit  
 avoir

avoir l'avis de ses suffragants , & celui du Pape. Alors il s'éleva un grand murmure dans le conseil. Plusieurs de ceux qui le composoient , adressant la parole au séditionnaire Prélat , s'écrièrent tumultuairement : *Nous ne sçavons à quoi il tient que nous ne vous massacrons sur l'heure.* Philippe , pour le soustraire à l'indignation publique , ordonna qu'on le mît en lieu de sûreté. Mais le métropolitain , quoiqu'il en fût requis humblement par le coupable , refusoit constamment de le prendre en sa garde comme son prisonnier : ainsi l'embarras étoit toujours le même. Déjà cependant il étoit tard , la séance ayant été fort longue : on prit enfin le seul parti qui restoit , ce fut de charger les gens du Roi de reconduire l'évêque dans la maison où il logeoit à Senlis. Quelques sergents couchèrent dans sa chambre , ce qui déplut à l'archevêque de Narbonne , qui en porta plusieurs fois inutilement ses plaintes au monarque : il n'en reçut d'autre réponse , sinon , *qu'on feroit ôter la garde royale , s'il vouloit le faire garder lui-même.*

Cette étrange obstination du métropolitain à ne point vouloir procéder

170. HISTOIRE DE FRANCE,  
contre son suffragant , quoiqu'on lui  
eût fait donner territoire dans le dio-  
cèse de Senlis , occasionna des soup-  
çons qui ne lui étoient point avanta-  
geux ; on imagina que , sans approu-  
ver le crime , il ne laissoit pas que de  
favoriser le criminel. Le Roi lui en fit  
des reproches très-vifs , & le somma  
par la fidélité qu'il lui devoit , de ne  
pas différer plus long-tems à lui ren-  
dre justice. Il répondit que la crainte  
de Dieu , celle de déplaire au Pape ,  
& de pécher contre un de ses freres ,  
étoit l'unique motif de ses démarches ;  
que cependant il étoit disposé à faire  
son devoir , si on lui permettoit de  
consulter les prélats qui se trouvoient  
à la cour. On en comptoit huit , l'arche-  
vêque d'Auch , & les évêques d'Auxer-  
re , de Troyes , de Beauvais , de Be-  
ziers , de Maguelonne , du Puy , & de  
Lescar. Dès le lendemain , ils eurent  
ordre de s'assembler dans la chapelle  
royale de Senlis : tous furent d'avis  
que l'accusé devoit être reçu à la garde  
de l'Eglise. On regla 1°. qu'il seroit  
gardé en un lieu sûr , où il n'y eût  
qu'une entrée , spacieux , où il pût se  
promener pendant le jour , sans per-  
mettre à d'autre qu'à son camérier de

coucher dans sa chambre, ce qui n'empêchoit pas que le Roi ne commît un chevalier & quelques autres personnes d'honneur & de probité, pour veiller à sa sûreté : 2°. qu'il pourroit avoir deux chapelains avec un frère de son ordre, pour reciter l'office avec lui, un clerc, pour tenir compte de sa dépense, trois écuyers, un cuisinier, un aide de cuisine, & son médecin, qui tous jureroient de se conduire fidèlement ; 3°. qu'il auroit six à sept muletiers pour son service hors de l'enceinte de sa maison : 4°. que les clercs ou religieux qui le garderoient au nom de l'Eglise, seroient tels que le Roi pût se confier en eux, qu'ils ne le laisseroient parler à aucun étranger qu'en leur présence, que deux des plus sages d'entre eux examineroient ses lettres, sans néanmoins l'empêcher d'écrire, soit à Rome pour sa défense, soit à Pamiers pour les affaires de son diocèse, soit à ses officiers & à ses amis pour des choses honnêtes & permises : 5°. qu'afin qu'il ne fût rien scellé à son préjudice, son sceau seroit mis dans un coffre, & gardé sous deux clefs, dont il auroit l'une, & un de ses gardes l'autre ; ce qui devoit sub-

172 HISTOIRE DE FRANCE ,  
sister jusqu'à ce qu'on fût informé de  
la volonté du Pape. L'archevêque ,  
sur cette décision de l'assemblée ,  
consentit enfin à se charger de la garde  
du Prélat au nom de l'Eglise de Nar-  
bonne : mais en même-tems il déclara  
qu'il ne permettroit jamais qu'il fût  
détenu prisonnier , ni qu'il lui fût fait  
aucun mal : il en fit dresser un acte ,  
d'où sont tirées les circonstances qu'on  
vient de rapporter ; circonstances , dit  
un sçavant Bénédictin , qui n'ont pas  
été connues de nos Historiens mo-  
dernes.

Hist. de Lang.  
ibid.

Le Roi , prévoyant que cette affaire  
pourroit avoir de grandes suites , ré-  
solut d'envoyer à Rome , pour y faire  
connoître la justice de ses démarches.  
Les instructions qu'il fit dresser à ce su-  
jet , portent que voulant être plus am-  
plement instruit des accusations inten-  
tées contre Bernard de Saisset , il avoit  
appelé à sa cour tous les témoins , qui  
entendus de nouveau , avoient déposé  
des choses encore plus fortes que cel-  
les qui étoient dans les premières in-  
formations : que plusieurs d'entre eux ,  
*gens graves & dignes de foi* , assuroient  
que le Prélat avoit tenu des discours  
scandaleux , erronés , hérétiques ; par

Preuv. du diff.  
p. 627. & suiv.

*exemple , que le Sacrement de pénitence étoit une invention humaine , que la fornication même dans les personnes élevées aux ordres sacrés n'étoit point un péché , que le très-saint Pere notre seigneur le Pape Boniface étoit un diable incarné , qui contre Dieu , vérité & justice , avoit canonisé saint Louis , qui étoit dans les enfers : que , quoiqu'il eût été arrêté dans le conseil des grands du royaume , que sa Majesté devoit faire punir cet évêque comme traître convaincu , crime qui exclut tout privilège & toute dignité , & qu'elle fût d'ailleurs en droit de procéder contre lui par la privation de son temporel , néanmoins par respect pour l'Eglise , par ménagement pour ses ministres , par déférence pour le saint-Siège , elle avoit cru devoir en donner avis à sa Sainteté : que toute la France espère que le souverain Pontife se portera d'autant plus volontiers à faire justice du coupable , qu'il est obligé de venger l'injure faite à Dieu comme auteur de toute puissance légitime , au Roi comme fils de l'Eglise , au royaume comme portion considérable de la chretienté ; qu'ainsi sa Sainteté est priée très-instamment , de priver au plutôt le Prélat de*

174 HISTOIRE DE FRANCE ,  
*sa dignité épiscopale , de le déclarer déchû  
 de tout privilège clérical , de lui ôter en  
 un mot tout ce qui est à elle , afin que le  
 monarque puisse en faire un sacrifice au  
 public ; punition d'autant plus néces-  
 faire , qu'il n'y a point d'apparence  
 qu'il se corrige , ayant été méchant dès  
 sa jeunesse. On prévient dans ce mé-  
 moire jusqu'aux réponses que le Pon-  
 tife pourra faire. S'il dit que la justice  
 ne permettant pas de condamner quel-  
 qu'un sans l'entendre , il faut envoyer  
 l'évêque à Rome , pour y être jugé , on  
 ne doit rien oublier , pour s'engager à  
 ordonner que le procès soit instruit en  
 France : s'il prend ce dernier parti , il  
 faut savoir , si ce sera devant le métro-  
 politain accompagné de ses suffragans ,  
 ou devant un Légat du saint Siège ; ou  
 quelque autre commissaire nommé par sa  
 Sainteté.*

Rupture ou-  
 verte entre le  
 Pape & le  
 Roi.

Quelques-uns prétendent que cette  
 ambassade ne fut que projetée : quel-  
 ques autres assurent qu'elle eut lieu ;  
 que le garde des Sceaux , Pierre Flotte ,  
 en fut le chef ; qu'il se montra vrai-  
 ment courageux dans cette affaire ; qu'il  
 eut de rudes paroles avec Boniface ; qu'un  
 jour que celui-ci se vanroit d'avoir l'une

& l'autre puissance, il lui répondit fièrement : *Je le veux bien, Seigneur, mais la vôtre sur le temporel, n'est que de moi, celle du Roi mon maître est effective & réelle.* Quoi qu'il en soit, le Pontife, soit oubli des égards qu'il devoit aux prières d'un grand Prince, qui lui demandoit justice d'un prêtre sédition, soit persuasion que la cause de Bernard étoit la sienne, ne songea plus qu'aux moyens de se venger de l'affront qu'il prétendoit avoir reçu dans sa personne. Alors il frappa ces grands coups qu'il croyoit capables d'anéantir l'autorité des rois, mais qui par un juste jugement de Dieu, retombèrent sur lui-même, & tranchèrent le fil d'une vie, qu'il auroit pu occuper plus saintement.

Aussi-tôt on vit paroître bulles sur bulles, toutes datées du même jour, toutes plus fulminantes les unes que les autres. La première est une déclaration, *que les Princes laïques n'ont aucun pouvoir sur les personnes ecclésiastiques* ; une prière, *un ordre même au Roi de permettre à Bernard de Saisset de se rendre à Rome, & de lui faire restituer tous ses biens* ; un avertissement enfin, *que s'il n'a de bonnes*

Wolfingh.  
ypo 11gm  
N ustriz. an.  
1301  
Pr. du diff.  
p 193.

Bulle qui ordonne au Roi de délivrer l'évêque de Pamiers.

Pr. du diff.  
p. 621.

176 HISTOIRE DE FRANCE ;  
raisons pour justifier sa conduite à l'égard de ce Prélat , il a encouru la peine portée par les canons contre ceux qui mettent témérairement la main sur un évêque. Les Souverains ne connoissoient encore qu'imparfaitement leurs droits ; la superstition les leur laissoit à peine entrevoir ; ce bref qu'on sçauroit si bien apprécier de nos jours , causa alors un grand embarras : Philippe balança quelque-tems sur le parti qu'il devoit prendre. Enfin déterminé par une autre bulle du Pontife , qui enjoit à l'archevêque de Narbonne de mettre Bernard en prison sous l'autorité du saint Siège , d'informer scrupuleusement de tous les faits , & de lui envoyer à Rome , & le procès , & le coupable sous bonne garde ; il porta la condescendance jusqu'à ordonner à ses procureurs d'abandonner toute poursuite ; & par considération pour la dignité épiscopale , il remit l'accusé entre les mains du Légat , avec ordre néanmoins à tous deux de sortir incessamment du royaume. La querelle sur l'autorité temporelle s'étant échauffée de plus en plus par la suite , le Roi , tout occupé de ce grand objet , parut en quelque sorte

perdre de vue l'affaire du Prélat. Il fit cependant saisir tous les biens qui lui appartenoient , soit à titre de bénéfice , soit en son propre & privé nom. Le malheureux Bernard , dépouillé de tout , fut obligé de demeurer à Rome jusqu'à la fin de ce fameux démêlé. Alors il revint en France , se soumit , obtint son pardon , & main-levée de la saisie de son temporel.

La seconde bulle est un commencement de vengeance de la part du souverain Pontife ; une suspension de tous les privilèges accordés par la Sainteté , non-seulement au Roi & à ses successeurs , mais encore aux ecclésiastiques & aux laïques de son conseil ; une révocation *des graces* obtenues du saint Siège , pour fournir aux frais des guerres que la France avoit à soutenir ; une défense en un mot aux gens d'église de payer , ni décimes , ni subsides , sans une permission expresse de Rome. Ce singulier mandat n'excita aucun trouble dans le royaume. On y étoit persuadé que le droit de lever ces secours , pour les besoins de l'Etat , sur les biens temporels du clergé , ne dépendoit ni du pouvoir , ni de la volonté des Papes. Aussi fut-il rayé des regis-

Suspension  
des privilèges  
accordés à la  
France.

Pr. du diff.  
p. 42.

178 HISTOIRE DE FRANCE ,  
tres du Vatican par les ordres de Be-  
noît XI & de Clement V , tous deux  
successeurs de Boniface.

Rayn. an 1301.  
n. 30.

An. 1302.

Prétentions  
du Pape sur  
la puissance  
temporelle ,  
& sur le droit  
de Régale.

Diff. p. 6. &  
suiv.  
Démêl. p. 93.  
& suiv.

Ce n'étoit encore que le prélude  
des entreprises du Pontife. Bien-tôt  
un nouveau Nonce , Jacques des Nor-  
mans , archidiacre de Narbonne , arri-  
va chargé d'une petite bulle , où ses  
prétentions sont expliquées sans dé-  
tour , & sans aucun de ces artifices  
qu'on a coutume d'employer pour pré-  
parer les esprits à des choses extraor-  
dinaires. Les termes y sont si peu mén-  
agés , le style en est si clair , si concis ,  
par-là même si contraire à celui de la  
Cour de Rome , qui est toujours diffus  
& obscur , que bien des gens ont pensé  
que c'étoit une pièce supposée. Mais  
Boniface , génie fier , hautain , violent ,  
ne se piquoit point d'égards pour les  
têtes couronnées ; il cherchoit au con-  
traire à offenser le Roi , & vouloit  
lui donner un précis des principes  
qu'il se préparoit à lui détailler plus  
amplement. On a véu trois cents ans  
dans la persuasion que cette bulle étoit  
réelle : elle est dans tous nos anciens  
historiens , qui ont traité de ce fameux  
démêlé : on la trouvoit enfin dans la  
glose même du droit canon. Elle étoit

Ancien. chron  
de St. Denis  
vol. 2. c. 42.  
43. & 53

Nicol. Gilles.  
feuil. 129.

conçue en ces termes : „ Boniface  
 „ évêque , serviteur des serviteurs  
 „ de Dieu , à Philippe , roi des Fran-  
 „ çois , craignez le Seigneur , & gar-  
 „ dez ses commandements. Nous vou-  
 „ lons que vous sçachiez , que vous  
 „ nous êtes soumis dans le temporel  
 „ comme dans le spirituel ; que la col-  
 „ lation des bénéfices & des prében-  
 „ des ne vous appartient en aucune  
 „ manière ; & que si vous avez la garde  
 „ des églises pendant la vacance , ce  
 „ n'est que pour en réserver les fruits à  
 „ ceux qui seront élus. Si vous avez  
 „ conféré quelques bénéfices , nous dé-  
 „ clarons cette collation nulle pour le  
 „ droit ; & pour le fait , nous révo-  
 „ quons tout ce qui s'est passé en ce  
 „ genre. Ceux qui croiront autrement ,  
 „ seront réputés hérétiques » (a).

CK in conc.  
 gener. constit.  
 de elect. in 6.  
 Pr. du diff.  
 p. 190. 193.  
 Joan-Villani,  
 l. 8. c. 62. 63.

(a) On trouve au Trésor des chartres ( registre c.  
 p. 1. ) un ancien manuscrit intitulé , consultation de  
 Maître Pierre de Bosco , ou du Bois , avocat du Roi à  
 Contances , contre une lettre du Pape Romain , qui  
 commence par ces mots : scire te volumus quod in spi-  
 ritualibus & temporalibus , &c. L'avis est que sur cette  
 bulle le Pape est & doit être réputé hérétique , s'il ne s'en  
 repens publiquement , & n'en fait satisfaction au Roi.  
 La raison qu'il en apporte , est qu'il lui veut ravir  
 la plus belle prérogative de sa couronne , qui est , &  
 a toujours été depuis plus de mille ans , de n'être sou-  
 mis à personne , & de commander à tous le royaume ,  
 sans crainte d'aucune correction humaine. Ce monu-  
 ment si curieux par lui-même , prouve en même-  
 temps l'existence de cette petite bulle. C'est donc au

Réponse du  
Roi plus in-  
jurieuse , &  
trop peu me-  
surée.

Démêlés, p.  
111. & suiv.

Pr. du diff.  
p. 44.

La politique exigeoit sans doute qu'on prît des précautions contre de pareils attentats : mais en même-temps la prudence devoit empêcher l'éclat toujours peu séant dans un particulier, plus indécent encore dans un prince. Malheureusement Philippe, né sensible, portoit trop loin peut-être la jalousie de l'autorité ; & les courtisans, toujours trop habiles à pénétrer l'ame du prince, ne cessoient d'enflammer sa colère, & de l'exciter à une vengeance éclatante. Ce fut à leur instigation que perdant toute considération pour le Pontife, il voulut lui répondre sur le même ton, & même en-chérir sur lui par la dureté des expressions. Quelques esprits scrupuleux, mais bien intentionnés, pour sauver tout à la fois l'honneur du pape & du monarque, se sont efforcés de rejeter

vain qu'on voudroit la contester. Voyez preuve du diff. p. 44. 45. 46. 47. Elle étoit rapportée, ainsi que la réponse du Roi, dans un ancien manuscrit de la Bibliothèque de S. Germain des Prez, n. 394 : on les y voit encore annoncées dans le sommaire qui est à la tête du Livre : mais on les en a arrachées, de même que toute l'histoire de ce différent, comme il est évident par le grand nombre de feuillets qui sont coupés. On trouve encore un extrait de cette bulle dans un manuscrit de cette même Bibliothèque, n. 1086 : il y est dit que le Pape déclare que le Roi lui est soumis dans le temporel comme dans le spirituel : que penser le contraire est être hérétique.

l'une & l'autre pièce sur le Garde des Sceaux, Pierre Flotte : on loue le motif qui leur a inspiré ce subterfuge : on souhaiteroit que la fidélité de l'historioire n'en fût point blessée. Tous les anciens monuments qui attestent la bulle de Boniface, attestent en même-tems la lettre de Philippe. Il étoit fait mention de toutes les deux dans la glose *du Sexte* des décrétales, ouvrage de Jean-André de Boulogne, qui vi-voit quarante ans après ce démêlé : elles en furent retranchées par les Ro-mains, sous prétexte de correction : ce qui a été suivi depuis par tous les éditeurs du droit canon : chose, dit M. Baillet, très-préjudiciable à la vérité, & contre la foi publique qu'on doit garder à la postérité. Nous avons rapporté la première comme un monument pitoyable de la foiblesse humaine ; nous rapporterons la seconde sous le même point de vue : rien de plus succinct. » Philippe, par la grace de » Dieu, roi des François, à Boniface » prétendu Pape, peu ou point de » salut. Que votre très-grande fatuité » sçache, que nous ne sommes soumis » à personne pour le temporel ; que la » collation des bénéfices, les sièges

Tit. de elect.  
& electi po-  
testate, cap-  
general.

» vacants , nous appartient par le droit  
 » de notre couronne ; que les revenus  
 » des églises qui vaquent en régale ,  
 » sont à nous ; que les provisions que  
 » nous avons données , & que nous  
 » donnerons , sont valides , & pour le  
 » passé & pour l'avenir ; & que nous  
 » maintiendrons de tout notre pou-  
 » voir ceux que nous avons pourvûs ,  
 » & que nous pourvoirons. Ceux qui  
 » croiront autrement , seront réputés  
 » fous & insensés « (a).

Quatrième  
 bulle où le  
 pape détaille  
 plus ample-  
 ment ses pré-  
 tentions sur  
 l'aut. tempo-  
 relle.

Pr. du diff.  
 p. 48. & suiv.

On a dit que la petite bulle n'étoit  
 qu'un extrait d'une plus grande , qui  
 devoit être présentée au Roi dans les  
 formes ordinaires. Elle arriva enfin  
 cette pièce singulière , & parut digne  
 de son auteur. On en peut juger par  
 ce début emphatique. » Ecoutez , ô  
 » mon fils , les préceptes de votre  
 » pere ; ouvrez votre cœur aux ensei-  
 » gnemens d'un maître , qui tient la  
 » place de celui qui est le seul maître  
 » & seigneur ; recevez avec docilité  
 » les avis de la sainte Eglise votre

(a) On voit encore cette lettre parmi les mss. de la  
 Bibliothèque du Vatican [n. 1913. 1. vol. in-fol.].  
 Un sçavant Académicien , consommé dans notre his-  
 toire , M. de Sainte-Palais , l'a copiée de sa main.  
 Elle est entièrement conforme à celle qui est rapportée  
 par MM. du Ruy & Baillet.

» mère ; exécutez ses ordres avec fidélité ; & soumettez-vous avec respect à sa volonté , qui est la nôtre. ». Le pontife entre ensuite en matière , & citant la sainte Ecriture à faux (a) , il dit que Dieu l'a établi sur les rois & les royaumes , pour arracher , détruire , perdre , dissiper , édifier , & planter. Puis exhortant le monarque à ne point se laisser persuader qu'il n'a aucun supérieur sur la terre , & qu'il n'est point soumis au chef de la hiérarchie ecclésiastique , il lui déclare que penser de la sorte est être fou , insensé , infidèle. Enfin , il descend dans le détail des désordres qui pouvoient regner dans le royaume , où n'y en a-t'il point ? mais qui n'étoient pas sous la correction de la cour de Rome , dont cependant elle se plaint d'avoir plusieurs fois averti fort inutilement son très-cher fils. Les principaux sont , qu'il foule ses sujets ,

(a) Il n'y a point dans le texte, *je vous ai établi sur les Rois* , mais simplement , *sur les nations*. *Ecce constitui te hodie super gentes.. ut evellas.. & plantes*. Jerem. c. 1. v. 10. D'ailleurs , dit M. Fleury [ tom. 19. l. 80. p. 16. ] l'ordre donné à Jeremie d'arracher.. & de planter , ne regarde que sa mission comme Prophète , & sa commission de prédire les révolutions des Etats : Dieu ne lui donne aucun pouvoir pour l'exécution. C'est donc faussement que Boniface allègue ce passage , pour établir sa double puissance , & dans le spirituel , & dans le temporel.

» tant par la multitude des impôts  
» dont il les accable , que par les fré-  
» quentes altérations des monnoies :  
» qu'il opprime les ecclésiastiques , les  
» traînant de force à son tribunal ,  
» faisant saisir leurs biens , exigeant  
» d'eux des décimes & des subides ,  
» quoique les laïques n'ayent aucun  
» pouvoir sur le clergé , ne leur per-  
» mettant ni d'employer le glaive spi-  
» rituel contre ceux qui les offensent ,  
» ni d'exercer leur juridiction sur les  
» monastères dont il prétend avoir la  
» garde , tourmentant avec la plus  
» horrible tyrannie la noble église de  
» Lyon , quoiqu'elle ne soit pas de  
» son royaume , & la traitant si cruel-  
» lement , qu'elle se voit réduite à la  
» plus affreuse pauvreté : qu'il scanda-  
» lise tous les grands de l'Etat par ses  
» violences , usurpe leurs terres , leur  
» refuse justice , lorsqu'ils la deman-  
» dent , & ne veut reconnoître aucun  
» juge pour les torts que lui ou les  
» siens ont faits : qu'il pourvoit aux  
» bénéfices vacants en cour de Rome  
» ou autrement , sans la permission du  
» Pape , qui en a seul la souveraine  
» disposition : qu'il empêche l'exécu-  
» tion des collations faites par le saint

» Siége , quand elles précèdent les  
 » siennes : qu'il perçoit les revenus des  
 » cathédrales vacantes , & les conver-  
 » tit à son profit , sous prétexte de ré-  
 » gale ; droit injuste qui ouvre la por-  
 » te à toutes sortes d'extorsions , d'où  
 » il arrive que ceux qui doivent être  
 » les gardiens des églises , en sont les  
 » destructeurs , & consomment sacrilé-  
 » gement ce qui ne leur a été confié ,  
 » que pour être conservé saintement :  
 » qu'en vain il essayeroit de s'excuser  
 » sur ses mauvais ministres ; qu'il peut ,  
 » qu'il doit même les changer ; que  
 » Rome l'en a souvent averti «.

» Vous n'ignorez pas , continue le  
 » Pontife , que nous avons plusieurs  
 » fois élevé notre voix contre ces dé-  
 » sordres affreux. Nous vous avons  
 » annoncé vos forfaits , espérant vous  
 » ramener à la pénitence : mais , com-  
 » me l'aspic qui n'entend point , vous  
 » avez fermé l'oreille à nos ensei-  
 » gnements salutaires. C'est pourquoi ,  
 » nous vous avertissons que , de l'avis  
 » de nos frères les cardinaux , nous  
 » avons ordonné au clergé de votre  
 » royaume de nous venir trouver en  
 » Italie , afin de délibérer conjoint-  
 » tement sur la réformation de l'Etat.

„ Vous pourrez vous y rendre en per-  
 „ sonne , ou y envoyer quelqu'un de  
 „ votre part , pour écouter le juge-  
 „ ment de Dieu , & le nôtre „.

Cinquième  
 bulle par la-  
 quelle il con-  
 voque le cler-  
 gé de France  
 à Rome.

Ibid. p. 53. 54.

Spicil. tom  
 3. p. 224.

On vit en effet paroître dans le même - tems une cinquième bulle adressée aux évêques , aux chapitres , aux universités de France. Boniface y déclare , „ qu'ayant appris de gens di-  
 „ gnes de foi les violences , les info-  
 „ lences , les injustices , que le Roi &  
 „ ses officiers exercent contre le cler-  
 „ gé & la noblesse , il a résolu de con-  
 „ voquer un concile , pour remédier à  
 „ de si grands désordres ; qu'en consé-  
 „ quence il enjoint à tous les prélats  
 „ & docteurs François de se rendre  
 „ auprès de lui pour le premier jour  
 „ de Novembre prochain ; qu'il veut  
 „ avoir leur avis sur les moyens d'é-  
 „ tendre la vraie religion , de con-  
 „ server les libertés & l'honneur de  
 „ l'Eglise catholique , de réformer le  
 „ royaume , de corriger les excès du  
 „ Roi , & d'établir un bon gouver-  
 „ nement dans l'Etat ; qu'au reste il  
 „ saura châtier très-sévèrement ceux  
 „ qui se dispenseront de ce voyage ,  
 „ soit par mépris , soit par négligence „.  
 Il y avoit aussi d'autres bulles pour les

abbés de Cîteaux, de Prémontré, de Saint-Denis en France, & de Marmourier. Tous étoient également mandés à Rome, sous peine de se rendre coupables d'une désobéissance qu'on menaçoit de ne pas laisser impunie. Le pontife avoit si bonne opinion de l'exacte docilité des docteurs François, que la crainte de voir désertir les écoles, le fit souvenir d'avertir les deux chanceliers de l'Université de Paris, de veiller à ce qu'il restât assez de professeurs, pour enseigner & retenir les écoliers pendant l'absence de ceux qui seroient à Rome.

Preuv. des  
Démél. n. 8.  
p. 332.

Ici toute l'inquiétude de Boniface se montre à découvert; il ne cherche point à couvrir d'un voile léger la passion qui l'anime contre le Roi: il ne rougit pas même de se charger de l'horrible fonction de soulever l'univers contre lui. Tout est employé, exagération, équivoque, mensonge, pour rendre ce Prince suspect à la société des fidèles, odieux à tous les ordres de son royaume. On affecte de le peindre comme un rebelle à l'Eglise, quoiqu'il proteste d'être parfaitement soumis au chef de la hierarchie ecclésiastique pour le spirituel: mais ce

Injustices du  
Pape.

M. Fleury,  
hist. ecclésiast.  
tom. 19. l. 80.  
p. 16.  
Démél. de  
Bonif. p. 99  
& suiv.

138 HISTOIRE DE FRANCE,  
 n'étoit point assez aux yeux de l'ambitieux Pontife. Il est évident qu'il vouloit étendre plus loin cette soumission, puisqu'il prétendoit lui faire rendre compte du gouvernement de son Etat, & se constituer juge souverain entre lui & ses sujers : prétention nouvelle, insolite, réprouvée par les saints canons. „ Il y a deux puissances établies „ pour gouverner les hommes, dit le „ Pape Gélase ; la puissance temporelle, par rapport aux biens & aux actions qui regardent la vie civile ; „ la puissance spirituelle ou ecclésiastique, par rapport à la conscience & „ aux actions qui regardent la religion „ ou la vie spirituelle ; l'une & l'autre „ souveraine dans ce qui est de son ressort ; toutes deux n'ayant que Dieu „ au-dessus d'elles “.

Cencil. tom.  
 4. p. 1380.

On s'efforce de le représenter comme un tyran, parce qu'il lève des impôts, qu'il hausse, qu'il baisse, qu'il change les monnoies : pouvoir qu'on ne s'est pas encore avisé de disputer au moindre prince d'Italie & d'Allemagne, où cette pratique est très-ordinaire. Il y avoit à la vérité quelques abus dans l'exercice de ce pouvoir : on voit en effet par l'histoire de ces

tems - là que ces subsides trop fréquents, & ces changements trop répétés avoient excité de grands murmures dans le royaume : mais le jugement n'en appartenoit pas au pape : le Roi n'en devoit compte qu'à Dieu.

On l'accuse d'opprimer la liberté de l'Eglise ; parce qu'il ne se rend point l'exécuteur servile de toutes les bulles de Rome ; qu'il refuse de reconnoître cet empire despotique & absolu qu'elle veut établir ; qu'il s'applique comme protecteur de la foi & des canons , à resserrer dans les bornes légitimes l'usage de la puissance des clefs ; qu'il défend même à ses officiers d'obéir aux juges ecclésiastiques , quand ils n'agissent point de concert ; ordonnance inspirée par le motif le plus sage , & rendue sur les plaintes de toute une province. Voici quelle en fut l'occasion. Un certain frère Foulques de saint George , religieux Jacobin , Inquisiteur de la foi , exerçoit des extorsions & des violences inouïes dans le Toulousain ; faisoit souffrir des tourments horribles à ceux qu'il avoit fait emprisonner sous prétexte d'hérésie , pour leur faire avouer des crimes dont ils n'étoient point coupables.

Thresor des  
ch. du Roy.  
Toulous. sac.  
4. n. 9.

bles ; & subornoit les témoins , *pour pouvoir les condamner quoiqu'innocents.*

Tout le pays , indigné de cette conduite , éclatoit en murmures , & paroissoit disposé à la révolte. Philippe , pour remédier à tous ces abus , régla qu'à l'avenir l'Inquisiteur ne seroit arrêter personne , sans en avoir délibéré avec l'évêque ; décida que s'ils n'étoient point d'accord , ils s'en rapporteroient au jugement du Gardien & du Lecteur des Cordeliers , du Prieur & du Lecteur des Jacobins , des deux Archidiacres de Toulouse , ou de quelques autres ecclésiastiques d'une probité reconnue ; défendit enfin à ses officiers de déférer à leur autorité , lorsqu'ils ne seroient pas du même avis. Car , dit le monarque , „ nous „ ne sçaurions souffrir que la vie & „ la mort de nos sujets dépendent du „ caprice & de la fantaisie d'une seule „ personne , quelquefois peu instruite , „ souvent aveuglée par la passion “ : sentiment digne d'un grand Roi , & qui n'entra jamais dans l'âme d'un oppresseur.

On le traite de persécuteur , pour avoir exercé sa souveraineté sur l'Eglise de Lyon , qui reconnoît avoir

reçu tous les biens dont elle jouit de la libéralité des Rois de France ; d'usurpateur , pour avoir fait des conquêtes légitimes sur des vassaux séditieux & rebelles ; d'indocile , pour avoir refusé de se soumettre au tribunal de Rome dans une affaire purement civile & politique , telle que celle du comte de Flandre ; d'*infidèle* en un mot , pour avoir prétendu que son autorité étant souveraine dans les choses temporelles , il ne peut , lorsqu'il s'élève quelque différent entre lui & ses sujets , avoir d'autres juges que ceux qu'il établit lui-même.

On lui fait un crime de maintenir avec fermeté son droit de Régale , l'une des plus belles prérogatives de la couronne ; droit que lui ont acquis ses prédécesseurs , ou comme fondateurs , ou comme gardiens & protecteurs des églises ; droit qui lui donne la propriété des fruits pendant la vacance , de sorte que s'il les rend quelquefois au nouvel élu , c'est sans obligation & par pure bienveillance. Voilà *ces forfaits* que Boniface découvre dans l'administration du Roi : Voilà *ces scélératesses* qu'il lui annonce comme la

192 HISTOIRE DE FRANCE ,  
*la matière d'une sévère pénitence. (a).*  
Tant l'esprit de l'homme peut s'écarter des règles de la justice & de la vérité, quand il se laisse emporter à la passion (b) !

Trop grand  
de vivacité du  
Roi.

On ne prétend pas néanmoins justifier Philippe sur tous ses procédés dans cette fameuse querelle. Il avoit sans doute l'avantage de soutenir une bonne cause : mais en sortant quelquefois des bornes de la modération , il perdit une partie de la gloire qu'il pouvoit acquérir à la poursuite d'un droit légitime. On applaudit à la sagesse qui lui fit publier deux Edits , dont l'un défend à tous ses sujets de sortir sans la permission , ni de transporter or ou argent hors du royaume , & l'autre prescrit à ses officiers ce qu'ils doivent faire pour la conservation des *Régales*,

(a) Ce sont les propres termes de la bulle : *Amittimus scelera , delicta deteximus , sperantes se ad poenitentiam salubriter revocare.*

(b) Les Romains eux-mêmes eurent honte d'une bulle si insoutenable : ils l'ont rayée des registres du Vatican , où l'on ne trouve plus que l'article concernant l'expédition de la Terre-Sainte. Clement V , par considération pour Philippe le-Bel , ne se contenta pas de la révoquer , il en fit encore retrancher tout ce qui pouvoit déplaire à ce Prince dans le fragment assez inutile qu'on en voulut conserver. Pr. du diff. p. 52.

ou revenus des évêchés vacants. On donne de grands éloges à la conduite qu'il tint à l'égard du Nonce , qui osa le sommer de reconnoître qu'il tenoit du Pape la souveraineté temporelle de son royaume , & le menacer de tous les foudres de Rome , s'il refusoit de faire cet aveu. Il pouvoit le faire arrêter : il méprisa cette forfanterie , & se contenta de le chasser honteusement de ses Etats. On loue cette noble fierté avec laquelle , pour se venger du pape qui n'avoit pas voulu entendre un ambassadeur François , il refuse à son tour de donner audience à un nouveau Légat , & lui envoie ordre de sortir incessamment de son royaume : ce qu'il fut obligé de faire. On admire ce généreux orgueil qui lui fait dire aux Princes ses enfants en présence de toute la cour , qu'il les deshériteroit , s'ils étoient jamais assez lâches , ou pour avouer qu'ils tiennent la couronne de France d'aucun homme vivant , ou pour reconnoître au-dessus d'eux dans les choses temporelles une autre puissance que celle de Dieu. Mais on auroit voulu plus de ménagement pour une puissance , dont il est quelquefois à propos de réprimer les excès , toujours ce-

J. Villan. l. 84.  
c. 62.  
Chron. mss.  
de la Biblioth.  
de l'abbaye de  
saint Germ. n.  
1086.

Pr. du diff.  
p. 59.

pendant sans cesser de respecter le caractère dont elle est revêtue. On ne le voit qu'à regret faire brûler en présence de tous les seigneurs qui se trouvoient à Paris, & qu'il avoit appelés au palais pour ce sujet, une bulle (a) contre laquelle il ne falloit que se précautionner avec fermeté. Peu content de cette flétrissure, il la fit publier à son de trompe dans toute la capitale, d'où le décri de cette pièce passa ensuite dans les provinces.

Ibid.

Origine des  
Etats Gén  
iaux.

Philippe cependant n'étoit pas sans inquiétude sur la façon de penser de ses sujets dans une circonstance si critique. Il connoissoit leur attachement inviolable, & pour l'Eglise, & pour leur Roi. On pouvoit aisément confondre, & prendre pour une rébellion au saint Siège, ce qui n'étoit qu'une juste défense de ses droits: la superstition est aveugle, & par-là même toujours à craindre. Il n'oublia rien pour les intéresser dans la cause, & voulut se munir de leur approbation contre les entreprises injustes du pontife. Ce fut

(a) C'est la grande bulle qui commence par ces mots, *Ausculta, fili*. Cette exécution se fit le Dimanche après l'octave de la Purification 1302. Pr. du diff. p. 99.

dans cette vue qu'il convoqua à Paris les grands & les prélats du royaume, deux députés des villes, communautés, chapitres, universités, & les supérieurs des maisons religieuses. C'est la première fois que nos Rois ont appelé les communes, pour prendre leur avis. Savaron s'écarte du vrai, quand il avance, que dès la fondation de la monarchie, elles avoient entrée, séance & opinion dans nos assemblées. Quelque nom qu'on donne à ces diètes, *champs de mars*, ou *champs de may*, ou *parlements*, il est certain que sous la première Race, elles n'étoient composées que de la noblesse, & que sous la seconde, ainsi que sous une partie de la troisième, elles n'admettoient que le clergé avec la noblesse. Mais tous nos Auteurs ne sont pas d'accord sur l'époque de celles qu'on a nommées depuis *Etats généraux*. Joachim le Grand, dans un traité particulier sur cette matière, refuse ce nom à l'assemblée qui se tint le 10 avril 1302 dans l'église de Notre-Dame de Paris : la raison, dit-il, c'est que le *Tiers Etat* n'y fut pas consulté conjointement avec la noblesse & le clergé, mais séparément. C'est sans

Chron. des  
Etats gén. Paris  
1615. in-8.

Mss. cité dans  
la biblioth. du  
P. Lelong. n.  
111237.

196. HISTOIRE DE FRANCE;  
doute ce qui a déterminé Pasquier à re-  
culer leur institution jusqu'en 1314 (a),

(a) C'est le sentiment que nous avons adopté au tome 3. de cette histoire, page 71, où comme l'a très-bien remarqué l'Auteur d'une Lettre qui nous est adressée, il s'est glissé une erreur d'impression dans ce nombre 1304 [ ligne 42 ] Mais il nous permettra de lui représenter que notre intention n'est pas qu'on lise 1301, mais 1314, époque que Pasquier donne aux premiers Etats. Nous n'avons ni parlé, ni voulu parler de l'assemblée convoquée contre les entreprises de Boniface. 1°. Quelques Auteurs ne la mettent point au nombre des Etats généraux : 2°. il n'y fut question ni des besoins, ni des facultés du peuple : 3°. elle est incontestablement du 10 avril 1302. D'ailleurs il ne nous est rien échappé qui puisse faire croire, que nous regardions ces Etats comme remplaçant les anciens parlements, ni que nous les privions de voix délibérative : c'est une matière que nous n'avons point touchée, contents de caractériser nos diverses assemblées par la différence des objets qu'on y traitoit, des personnes qui les composoient, & du pouvoir qui leur étoit attribué. On a dit, à la vérité, que les communes y parurent la première fois, pour représenter leurs besoins & leurs facultés : mais on ajoute en même tems, que les honneurs augmentèrent à proportion des secours qu'elles fournirent ; qu'enfin elles acquirent une autorité égale ou même supérieure à celle de la noblesse & du clergé, qui autrefois avoient seuls voix délibérative dans les diètes de la nation. Est-ce donc là leur ôter la délibération, pour ne leur laisser que la représentation ? N'est-ce pas dire au contraire, qu'elles eurent enfin plus de part que les Prélats & les Seigneurs, aux résolutions prises dans ces assemblées générales ? Il est vrai qu'on n'y délibéroit pas comme anciennement de la guerre & de la paix, mais tous les vices qui regnoient dans l'administration de la justice, de la police, des finances, y étoient discutés & réformés, les subsides fixés, & la manière de les lever réglée & déterminée. Au reste, le judicieux Auteur qui veut bien nous instruire dans cette Lettre, fait voir tant de politesse, que nous osons nous flatter qu'il agréera quelques questions qui naissent naturellement d'un sujet si important. 1°. Pourquoi ces assem-

& à leur donner une autre origine que le fameux démêlé de Philippe avec Boniface. On ne fera point fâché de l'entendre dans son langage, vrai modèle de candeur & de naïveté.

bles augmentées du Tiers-Etat, cesseroient-elles de représenter une nation, qui dans les premiers tems étoit représentée par la seule noblesse, & depuis par cette même noblesse jointe au clergé ? 2°. Si la nation en corps à l'autorité de faire des loix, comment refuser ce pouvoir aux trois Etats réunis, & ayant le Souverain à leur tête ? Dira-t-on que la nation ne leur ayant pas concédé ce droit, ils ne pouvoient l'exercer ? Mais qu'est-ce que la nation, sinon les trois Etats réunis & présidés par leur chef ? 3°. Comment prouver la prééminence du Parlement sur les Etats généraux, dont il fait lui-même partie, & auxquels le Roi préside en personne ? Que devient alors cet axiome incontestable en philosophie, que le tout est plus grand que la partie ? On répondra sans doute, que le parlement est le tout, puisqu'il représente la nation : d'accord. Mais la nation représentée peut-elle juger la nation assemblée ? 4°. Si le Roi est seul législateur en France ; que signifie cette vertu législative qu'on veut donner à l'enregistrement, qu'on nous accuse de regarder comme une pure formalité ? expression qui ne nous est jamais échappée, mais qu'on a été bien aise de nous prêter pour des raisons qu'on peut aisément deviner. Nous avons dit \* avec la Mare, que l'enregistrement a toujours été jugé nécessaire à la notoriété des volontés du Prince : que veut-on de plus ? Qu'on ajoute avec le critique, qu'au Parlement seul appartient de donner à ces volontés le caractère de Loix ? Mais comment accorder un si beau privilège avec ce pouvoir législatif absolu qui a toujours résidé dans la personne seule de nos Rois ? Nous sommes sans doute dans un siècle de lumières, où les vrais principes s'exposent librement : mais il faut 1°. que ce soit des principes, 2°. qu'ils soient clairs, manifestes, évidens.

\* Tom. 4.  
p. 118.

Pasquier, rech.  
de la Fran. l. 2.  
c. 7. p. 86.  
87.

„ Quoique certains beaux esprits, qui  
 „ pensent avoir bonne part aux histoi-  
 „ res de la France, tirent l'assemblée des  
 „ Etats d'une bien longue ancienneté,  
 „ & prétendent établir sur elle toute  
 „ la liberté du peuple ; toutefois ni  
 „ l'un ni l'autre n'est véritable. On  
 „ sçait qu'avant & après la conquête  
 „ de Jules César, on tenoit des diètes  
 „ générales dans la Gaule : mais vous  
 „ ne voyez pas que le menu peuple y  
 „ fût appelé : on n'en faisoit non plus  
 „ d'état que d'un o en chiffre. Vous  
 „ trouverez pareillement sous la pre-  
 „ mière & seconde famille de nos  
 „ Rois des convocations solennelles :  
 „ mais en icelles n'étoient mandés  
 „ que les princes, grands seigneurs,  
 „ nobles, & ceux qui tiennent les  
 „ premières dignités en l'église. Or  
 „ en nos assemblées des trois Etats,  
 „ non-seulement on y appelle le peu-  
 „ ple avec la noblesse & le clergé,  
 „ mais qui plus est, il en fait la plus  
 „ grande & meilleure part. C'est pour-  
 „ quoi ceux qui mirent les premiers  
 „ cette invention en avant, le voulu-  
 „ rent reblandir d'un mot plus doux  
 „ & moins bas, que nous disons *Tiers*  
 „ *Etat* : faveur qu'on lui fit acheter par

„ une infinité de subfides , qu'on ne  
 „ connoiffoit en France ni fous les  
 „ Mérovingiens , ni fous les Carlovin-  
 „ giens , ni même bien avant fous les  
 „ Capetiens. Ce n'eft pas que nos Rois  
 „ ne contraigniffent de fois à autre  
 „ leurs fujets de leur payer quelques  
 „ deniers , qu'on appelloit *tailles* ou  
 „ *divifions* , parce qu'ils étoient levés  
 „ par capitations & par départemens :  
 „ mais ces exactions caufoient fort  
 „ fouvent des émotions populaires.  
 „ Ainfi les fages mondains qui ma-  
 „ nioient les affaires du royaume ,  
 „ pour faire avaler avec plus de dou-  
 „ ceur cette purgation au commun  
 „ peuple , furent d'avis d'y apporter  
 „ quelque beau refpect. Ce fut de  
 „ faire mander par nos Rois à toutes  
 „ leurs provinces , que les trois or-  
 „ dres euflent d'abord à s'affembler  
 „ dans les lieux de leur diftrict , tant  
 „ pour avifer d'appliquer remède aux  
 „ défauts généraux de l'Etat , que pour  
 „ délibérer des moyens de fubvenir à  
 „ la néceffité des guerres qui fe pré-  
 „ sentoient , puis à députer certains  
 „ perfonnages d'entre eux , pour con-  
 „ férer tous enfemble en la ville qui  
 „ leur étoit indiquée „.

ibid.

„ On s'y rendoit de tous côtés. Le  
 „ chancelier , en la présence du Roi ,  
 „ remontroit le desir que sa Majesté  
 „ apportoit à la réformation de l'Etat ,  
 „ peignoit des plus vives couleurs les  
 „ urgentes nécessités qui se présen-  
 „ toient pour le fait de la guerre , les  
 „ conjuroit d'y concourir chacun se-  
 „ lon son talent , & de contribuer  
 „ d'un commun vœu à ce qui se trou-  
 „ veroit nécessaire pour la manuten-  
 „ tion du royaume. Alors les députés  
 „ de chaque ordre se retiroient , s'as-  
 „ sembloient en particulier , délibé-  
 „ roient des subsides que chaque pro-  
 „ vince fourniroit , & dresseoient leur  
 „ cahier , ou représentations : ce qui  
 „ donnoit souvent lieu à de bonnes  
 „ ordonnances , mais qui n'étoient  
 „ que belles tapisseries , pour servir  
 „ seulement de parade à une postérité.  
 „ L'impôt cependant que l'on accor-  
 „ doit , étoit fort bien mis à effet.  
 „ De sorte que le roturier , contre  
 „ l'ancien ordre de France , ne fut  
 „ ajouté à cette assemblée , que parce  
 „ que tout le faix tomboit principa-  
 „ lement sur lui : afin qu'étant en ce  
 „ lieu engagé de promesse , il n'eût  
 „ puis après occasion de rêtiver ou

„ murmurer : invention grandement  
 „ sage & politique. Car comme ainsi  
 „ soit que le commun peuple trouve  
 „ toujours à redire sur ceux qui sont  
 „ appelés aux plus grandes charges,  
 „ il pense qu'en découvrant ses doléan-  
 „ ces, on rétablira toutes choses de  
 „ mal en bien : chatouillé d'ailleurs  
 „ du vain honneur qu'on lui fait en le  
 „ consultant, enchanté de la débon-  
 „ nairété du Prince, qui par honnêtes  
 „ remontrances veut tirer de ses su-  
 „ jets, ce que quelques esprits hagards  
 „ penseroient pouvoir être exigé par  
 „ une puissance absolue, il court avec  
 „ joie à ces diètes générales, & se rend  
 „ plus hardi prometteur à ce qu'on lui  
 „ demande : mais ayant une fois pro-  
 „ mis, il ne lui est plus loisible de ré-  
 „ filier de sa parole, pour l'honnête  
 „ obligation qu'il a contractée avec  
 „ son Roi en une congrégation si so-  
 „ lennelle. Tellement que sous ces  
 „ beaux & doux appas de convoca-  
 „ tions, il en prend à nos monarques  
 „ tout d'une autre sorte qu'il ne fait  
 „ aux Papes dans les conciles généraux  
 „ de l'Eglise. On dit qu'il ne se tient  
 „ guère de concile, auquel on ne re-  
 „ tranche aucunement une partie des

„ entreprises de la cour de Rome sur  
 „ les évêques & ordinaires : au con-  
 „ traire , jamais on n'assembla les trois  
 „ Etats en France , sans accroître les  
 „ finances de nos Rois à la diminution  
 „ de celles du peuple : le refrain gé-  
 „ néral d'iceux étant toujours de tirer  
 „ de l'argent ».

ibid.

„ Le premier qui mit cette inven-  
 „ tion en avant , fut Philippe-le Bel ,  
 „ sous lequel advinrent plusieurs mu-  
 „ tations , tant en la police séculière ,  
 „ qu'ecclésiastique. Ce prince avoit  
 „ innové certain tribut qui étoit pour  
 „ la première fois , le centième , pour  
 „ la seconde , le cinquantième de tout  
 „ notre bien. Cet impôt fut cause que  
 „ les habitans de Paris , Rouen , Or-  
 „ léans , se révoltèrent , & mirent à  
 „ mort tous ceux qui furent députés  
 „ pour la levée de ces deniers. Quel-  
 „ que-tems après , au retour d'une  
 „ expédition contre les Flamands ,  
 „ pressé par le besoin d'argent , il  
 „ voulut imposer une autre charge de  
 „ six deniers pour livre de chaque  
 „ denrée vendue : toutefois on ne lui  
 „ voulut obéir. Enguerrand de Mari-  
 „ gni , surintendant de ses finances ,  
 „ ministre plus célèbre encore par ses

„ malheurs , que par son grand talent  
 „ dans les affaires , pour obvier à ces  
 „ émeutes , pour pensa d'obtenir cela  
 „ du peuple avec plus de douceur.  
 „ Dans cette vue , il engagea le mo-  
 „ narque à convoquer à Paris les Etats  
 „ généraux du royaume. On fit dresser  
 „ un échaffaud : là , en présence du  
 „ Roi , le surintendant , après avoir  
 „ loué hautement la capitale , l'appel-  
 „ lant la chambre royale où les Souve-  
 „ rains anciennement prenoient leurs  
 „ premières nourritures , exposa avec  
 „ beaucoup de force les motifs qu'a-  
 „ voit ce Prince d'aller punir la désobéissance des Flamands , exhortant  
 „ vivement les trois Etats à le secourir  
 „ dans cette nécessité publique , où il  
 „ s'agissoit du fait de tous. Il parla  
 „ avec tant d'énergie , que l'assemblée  
 „ entraînée par son éloquence , lui  
 „ présenta corps & bien , & d'une  
 „ commune voix , lui accorda la levée  
 „ d'une subvention ou taille qui fut  
 „ extrêmement onéreuse : ce qui le  
 „ rendit odieux au peuple. L'heureux  
 „ succès de ce premier coup d'essai se  
 „ tourna depuis en coutume : spécia-  
 „ lement sous le Roi Jean , aidé en  
 „ ceci des instructions & mémoires

Grand. chron.  
de France feuil.  
114:

Chroniq. S.  
Denis. c. 84.  
Auteuil, hist.  
des min. d'E-  
tat, p. 513.  
& suiv.

„ de Charles V son fils , que sa rare  
 „ prudence à fait surnommer le Sage ,  
 „ après sa mort : c'est qu'en toutes ses  
 „ actions il eut cette proposition sta-  
 „ ble de les faire autoriser par les trois  
 „ Etats , ou bien en une cour de par-  
 „ lement , chose qui n'étoit pas si fa-  
 „ milière à nos Rois auparavant lui :  
 „ ce n'est pas que de fois à autres , il  
 „ n'ait reçu quelques traverses de ces  
 „ assemblées , par les sollicitations &  
 „ menées du roi de Navarre : souvent  
 „ même il fut contraint d'acquiescer  
 „ contre son opinion à leurs volontés :  
 „ mais leurs colères refroidies , ou la  
 „ diète dissolue , il rétablissoit toutes  
 „ choses conformément à son desir .  
 Telle est , au rapport d'un homme par-  
 faitement instruit de nos usages , non-  
 seulement l'époque précise , mais en-  
 core la véritable origine des Etats gé-  
 néraux.

'Précautions  
 du Roi contre  
 les entrepri-  
 ses de Boni-  
 face.

Philippe à l'assemblée de 1302 reçut  
 tous les témoignages de cet attache-  
 ment inviolable , qui de tems immé-  
 morial lie la nation à ses Rois. On y  
 exposa en son nom & par son ordre  
 les prétentions monstrueuses du Pon-  
 tife Romain , & la merveilleuse impu-  
 dence d'un tel homme , qui n'avoit pas

*honte d'assurer que le royaume de France étoit tenu en foi & hommage de la majesté Papale, & sujet à icelle : ce sont les expressions du révérend père en Dieu messire Jean du Tillet, évêque de Meaux : prétentions qu'il vouloit rendre effectives, en convoquant le clergé de France à Rome, pour y délibérer sur la réformation du gouvernement. Le garde des sceaux, c'étoit toujours Pierre Flotte, qui parloit pour le monarque, observa très-judicieusement que cette convocation déceloit tous les mauvais desseins de Boniface : „ qu'il vouloit épuiser la France de ses „ richesses, & l'exposer à sa ruine, „ en la privant de son plus précieux „ trésor, qui est la sagesse des prélats „ & des autres, par le conseil desquels „ elle doit être gouvernée : qu'il étoit „ coupable de beaucoup d'autres vexa- „ tions envers l'Eglise Gallicane, par „ ses réserves, par les collations arbitraires des évêchés, par les provisions des bénéfices qu'il donne à des „ étrangers & à des inconnus, qui ne „ résident jamais ; ce qui fait que le „ service divin est diminué, l'intention „ des fondateurs frustrée, les pauvres „ privés de leurs aumônes ordinaires,*

Chron. abrég.  
des faits &  
gestes pol. &  
milit. des Rois  
de Fr. an. 1302.  
Du Puy, hist.  
du diff. p. 11.  
Baill. p. 114.  
& suiv.  
Fleury, hist.  
Eccl. tom. 19.  
l. 80. p. 17.

„ le royaume appauvri : que les pré-  
„ lats ne trouvent plus de sujets pour  
„ desservir les églises , n'ayant de bé-  
„ néfices à donner , ni aux nobles dont  
„ les ancêtres les ont fondés , ni aux  
„ gens de lettres , dont ils ont éprouvé  
„ la vertu , & dont ils connoissent le  
„ mérite ; d'où il arrive qu'on ne don-  
„ ne plus rien aux églises , qui ne sont  
„ d'ailleurs que trop chargées de pen-  
„ sions , de subsides , & d'exactions de  
„ diverses sortes : qu'on ôte aux mé-  
„ tropolitains la liberté de donner des  
„ coadjuteurs à leurs suffragans ; qu'on  
„ prive de même tous les évêques de  
„ l'exercice de leur ministère , pour  
„ obliger de recourir à Rome , où  
„ rien ne se fait que par argent : que  
„ tous ces abus sont augmentés sous  
„ le Pontife regnant , & augmentent  
„ tous les jours : que le Roi ne peut  
„ les tolérer plus long-tems : qu'il leur  
„ commande comme leur maître , &  
„ les prie comme leur ami , de lui don-  
„ ner leurs conseils & leur secours ,  
„ pour la conservation de l'ancienne  
„ liberté , & le rétablissement des  
„ bonnes coutumes dans le royaume :  
„ qu'il sçaura réprimer les entreprises  
„ de ses officiers contre les droits de

„ l'Eglise , s'ils sont coupables de quel-  
 „ ques violences : qu'il avoit résolu d'y  
 „ remédier avant l'arrivée du Nonce  
 „ du Pape : qu'il l'auroit déjà fait, s'il  
 „ n'avoit voulu éviter qu'on l'attri-  
 „ buât à la crainte de ses menaces ,  
 „ ou à la soumission à ses ordres :  
 „ qu'au reste , pour cet intérêt géné-  
 „ ral , il étoit prêt d'exposer tous ses  
 „ biens , sa personne même , & ses  
 „ enfans , s'il étoit besoin. ". Toute  
 l'assemblée applaudit à cette généreuse  
 résolution. On protesta qu'on ne re-  
 connoîtroit jamais en France , que  
 Dieu & le Roi pour supérieurs dans  
 le temporel. Le monarque fut prié de  
 prendre tous les ordres du royaume  
 sous sa garde particulière , & de les  
 protéger contre les entreprises des  
 puissances étrangères.

Jusques-là c'étoit plutôt une ac-  
 clamati on échappée à l'indignation ,  
 qu'une opinion inspirée par la raison.  
 Philippe , quoique charmé de cette  
 disposition générale , voulut encore  
 avoir l'avis de chaque Etat en parti-  
 culier sur l'article de la mouvance. Les  
 uns & les autres lui répondirent au  
 gré de ses desirs. Le Comte d'Artois  
 portant la parole pour la noblesse :

Résolution  
 unanime de  
 tous les or-  
 dres contre  
 les tentatives  
 de Rome.

Contin. Nang.  
 an 1301.

M. Fleury ,

bid.

M. Baillet ,

bid.

Pr. du diff.

p. 67.

210 HISTOIRE DE FRANCE ,  
que le clergé écrivoit sur ce sujet à sa  
Sainteté , & la noblesse , ainsi que les  
communes , au collège des cardinaux.

Pr. du diff.  
p. 67. & suiv.

Philippe de son côté dépêcha un prélat  
à Rome : c'étoit Pierre de Mornay ,  
évêque d'Auxerre , qui fut depuis  
chancelier de France (a) ; il avoit  
ordre de prier le Pontife de remettre  
son concile à un tems plus favora-  
ble : que les affaires présentes ne per-  
mettoient point aux évêques de s'ab-  
senter du royaume : qu'au reste on  
vouloit bien lui épargner toutes les  
peines que ne pouvoit manquer de lui  
donner un aussi grand ouvrage que  
celui de la réformation du gouverne-  
ment François , que le Roi y travail-  
loit lui-même avec les gens de son  
conseil.

Lett. du cler-  
gé au Pape.

Les Evêques députèrent aussi trois  
prélats , au nom du clergé de France ,  
tant séculier , que régulier. Ils témoi-  
gnoient au Pape l'étonnement singu-

(a) Pierre de Mornay , quoi qu'en dise M. Baillet ,  
n'étoit point chancelier , au moment de son am-  
bassade. Pierre Flotte possédoit alors cette grande  
dignité. Etienne de Suizi lui succéda en 1302 , & fut  
remplacé par Mornay en 1304. Celui ci mourut en  
1306 , & eut pour successeur dans cette charge ,  
comme dans son évêché , Pierre de Belle-perche ,  
à qui Nogaret succéda en 1307. Voy. hist. de Lang.  
tom. 4. note 11. p. 553.

lier que leur avoit causé la commission  
 du Nonce Jacques des Normands :  
 „ Que c'étoit une maxime inouïe que  
 „ le Roi fût obligé de reconnoître  
 „ qu'il relevoit du Pape pour le tem-  
 „ porel : qu'on regardoit leur convo-  
 „ cation à Rome sous le prétexte de  
 „ réformer le royaume , comme un  
 „ moyen imaginé pour désoler toutes  
 „ les églises de France , pour priver  
 „ le Souverain de conseils , & le peu-  
 „ ple de Sacrements : qu'on l'accusoit  
 „ d'être la cause de tous les désordres  
 „ qu'il feignoit vouloir réformer :  
 „ qu'il chargeoit les meilleurs bénéfi-  
 „ ces de pensions , de subsides , & de  
 „ diverses exactions , ce qui changeoit  
 „ la face de l'Eglise ; excès auxquels  
 „ les Etats avoient résolu de remé-  
 „ dier : qu'ils s'étoient engagés de tra-  
 „ vailler de concert avec le Roi , la  
 „ noblesse & les communes , à la  
 „ conservation des libertés de l'Eglise  
 „ Gallicane , à la défense des franchi-  
 „ ses de la nation , & à la réformation  
 „ de tous les abus qui se trouveroient  
 „ dans l'Etat : qu'ils n'avoient rien  
 „ oublié pour adoucir l'esprit du mo-  
 „ narque , & pour effacer les impres-  
 „ sions fâcheuses qu'on lui avoit don-

Ibid.

„ nées de la Sainteté ; mais que la  
 „ crainte du scandale , & par-dessus  
 „ tout , l'amour de la justice & de la  
 „ patrie les avoient obligés de s'expli-  
 „ quer en faveur des droits de la cou-  
 „ ronne : que puisqu'on ne vouloit  
 „ pas leur permettre d'aller à Rome ,  
 „ ils le prioient d'avoir égard à la né-  
 „ cessité des tems ; de ne pas exposer  
 „ la France à un schisme ; & de révo-  
 „ quer la citation qu'on leur avoit  
 „ faite de sa part „.

Reponse du  
Pape.

Ibid.

On devine la réponse de Boniface : elle fut digne de lui. Il y traite l'Eglise Gallicane *de fille folle , insensée* , dont l'Eglise Romaine , comme une mere pleine de tendresse , souffre avec compassion les paroles indiscrettes. Le Garde des Sceaux , Pierre Flotte , est *un vrai Bélial* , un malheureux cyclope , *borgne de corps , plus aveugle encore des yeux de l'esprit* , qui cherche à conduire le monarque dans le précipice (a). Quelle honte pour des évêques de n'avoir rien opposé aux discours schismatiques de ce ministre violent , de s'être laissé intimider par des mena-

(a) On apprend par cette bulle , que Pierre Flotte étoit borgne : *Semi-videns corpore ; menteque totaliter excacatus.*

cés frivoles, de n'avoir pas même osé se retirer d'une assemblée, où tout rendoit à rompre l'unité de l'Eglise ! *N'est-ce pas établir deux principes, à l'exemple des Manichéens, que de soutenir que le temporel n'est point soumis au spirituel ?* La bulle finit ainsi : » Soyez » assurés que nous verrons avec plaisir » ceux qui obéiront ; & que nous punirons ceux qui se montreront rebelles à nos ordres, selon la qualité » de leur faute «.

La Lettre des Ducs, Comtes, Barons & Nobles, à honorables pères lords chiers & anciens amis, les Cardinaux de la sainte Eglise de Rome, étoit écrite en François ; sans doute, pour montrer qu'on ne les faisoit pas parler autrement qu'ils ne pensoient : c'est qu'alors les gens de condition ne se piquoient pas de sçavoir le Latin. Elle contient à peu près les mêmes choses que celle du clergé : mais les termes y sont moins ménagés. Ils représentent que cette vraie unité qui a si longuement conjoint ensemble le saint Siège & la France, se démenaise & défailit maintenant par la male volonté, par l'animosité longuement nourrie sous l'ombre

Lettre de la Noblesse aux Cardinaux.

Pr. du diff. p. 60. & suiv.

\* injustes &  
déraisonna-  
bles.

d'amitié, enfin par les torcionnières & desrenables \* entreprises de celui, qui en présent est au siège du gouvernement de l'Eglise; entreprises qui rompront absolument cette union si agréable aux yeux de Dieu, si nécessaire à l'essaucement de la foi chrétienne, si par sa désordonnée volonté elles sont poursuivies; qu'ils ne peuvent, ne ne veulent les souffrir en nulle manière, pour peine, ne méchief qui puissent leur arriver, en personnes, en enfants, en héritages, ne en autres biens: qu'ils leur certifient par la teneur de ces présentes aucunes mauvaises & outrageuses nouvelles qu'il vient de faire, en avançant par messages & par bulles, que le Roi lui est soumis pour son temporel, & doit tenir de lui une couronne, qu'on a toujours dit en France être sujette en temporalité de Dieu tant seulement, si comme c'est chose notoire à tout le monde: que de plus il a fait appeler les Prélats, les Docteurs en Divinité, & les Maîtres en canon & en loix, pour amander & corriger les excès, les oppressions, & les dommages qu'il dit être faits par le Sire Roi, par ses ministres & par ses baillifs, aux prélats, aux églises, aux clercs,

à la noblesse , aux universités , & au peuple ; j'ajois \* ce que ne la noblesse , \* quoique. ne les universités , ne li peuple ne requi-  
rent , ne ne veuillent avoir amendemens sur les choses dites par lui , ne par son autorité , ne par son pouvoir , ne par autre , fors que par ledit sire Roi : que jà ledit Sire avoit pourvu à mettre remède à ces griefs , s'aucun y avoit ; mais pour ce a retardé , qu'il ne veut mie paroître le faire par cremeur \* , ou par \* crainte. commandement , ou par correction de lui , ou d'autrui : qu'il ne suffit point à celui qui siège maintenant à Rome , de mettre le désordre dans le royaume par les pensions nouvelles , par les services outrageux & désaccoutumés , par les exactions & extorsions diverses , & par les dommageuses nouvelles qu'il introduit ; qu'il veut encore empêcher les collations des bénéfices , que le Roi & les auteurs de la noblesse ont fondés , en se réservant le droit d'y nommer ; droit qui leur a toujours appartenu , mais qu'il prétend ajouter & traire de-  
vers lui par grand convoitise , pour plus grans exactions ; attentats qu'on est bien résolu de ne point tolérer des ores en avant : qu'à grand douleur & à grand

216 HISTOIRE DE FRANCE ,  
méchief , ils leur font à ſçavoir que ce  
ſont choſes qui ne plaiſent à Dieu , ne  
ne doivent plaire à nul homme de bonne  
volonté , ne oncques mès ne deſcendi-  
rent en cœur d'homme , ne ne furent  
vuës , ne jamais ne ſe verront , fors  
avec antechriſt : qu'on ne ſçauroit croi-  
re en France que le ſacré Collège ait  
donné ſon aſſentemens à ſi grands er-  
reurs & ſi folles entrepriſes , ni qu'il  
voie tranquillement cette ancienne unité  
ſe diſſoudre par la perverſe volonté ,  
ou par la folle envie d'un tel homme :  
qu'on les prie comme établis & ap-  
pellés en partie au gouvernement de  
l'Egliſe , de mettre en cette beſogne tel  
conſeil & tel remède , que li malices  
qui eſt eſmeus , ſoit arrière mis &  
anientis ; & que de ces excès qu'il a  
accoutumé à faire , il ſoit chatié de  
manière que li état de la chrétienté ſoit  
& demeure en ſon bon point : que la  
nobleſſe Françoisſe attend la-deſſus une  
réponſe claire , nette , & précife : qu'au  
reſte ils doivent être certains , que ne  
pour vie , ne pour mort , elle ne ſe  
départira jamais des réſolutions priſes  
ſur ce ſujet , fût ores ainſi \* que li  
ſire Roi le voulût bien.

\* quand même le Roi le  
voudroit.

L'uſage

L'usage dans ces tems-là n'étoit point de signer les actes , mais d'y mettre son sceau (a) : il fut résolu , *pource que trop longue chose seroit* , que les principaux seigneurs scelleroient cette Lettre à la requête & en nom de tous. On en compte trente & un ; Louis fils le Roi de France [ de Philippe-le-Hardi ] , comte , ou comme on parloit alors , *Cuens* d'Evreux ; Robert comte d'Artois ; les ducs de Bourgogne , de Bretagne , de Lorraine ; les comtes de Hainaut , de Luxembourg , de Saint-Paul , de Dreux , de la Marche , de Boulogne , de Nevers , d'Eu , de Comminges , d'Aumale , de Forez , de Perigord , de Joigny , d'Auxerre , de Valentinois , de Sancerre , de Montbelliard ; le connétable Raoul de Nesle ; les sires de Coucy , de Breban , de Chateau-Vilain , de Lille , de Darlay , de Chateau-Roux-Chavigny , de Beaujeu , & le vicomte de Narbonne.

Rome fut étrangement embarrassée de ce merveilleux concert de tous les ordres du royaume. Les Maires en

Réponse des  
Cardinaux à  
la noblesse &  
aux commu-  
nes.

(a) Le P. Daniel [ tom. 5. p. 71. ] parle improprement , quand il dit que cette Lettre fut signée des principaux Seigneurs. On y assure précisément le contraire : *Nous Loys , &c. avons mis.. en nom de nous , & pour tous les autres , nos sceaux en ces présentes.*

218 HISTOIRE DE FRANCE ,  
 effet , les Echevins , Jurats , Consuls ,  
 Universités , Communes , & Commu-  
 nautés des villes & bourgs de Fran-  
 ce , écrivirent dans le même tems au  
 sacré Collège sur le même sujet. On  
 n'a point cette Lettre : mais par la ré-  
 ponse des Cardinaux , il paroît qu'elle  
 étoit conçue à peu près de même que  
 celle de la noblesse ; que le Pape y est  
 traité avec encore moins de ménage-  
 ment ; qu'on affecte de lui refuser la  
 qualité de souverain pontife ; qu'on  
 ne le désigne jamais que par un long  
 circuit de mots. Cette vigueur étonna  
 cette cour d'ailleurs si fière. On prit  
 le parti de nier „ que Boniface eût  
 „ écrit au Roi qu'il lui étoit soumis  
 „ pour le temporel , ou qu'il tenoit  
 „ de lui le royaume qu'il possède. On  
 „ proteste qu'il n'en a jamais eu la  
 „ prétention , ni la pensée ; que le  
 „ Nonce , Jacques des Normands ,  
 „ assure qu'il n'a rien dit ni de bou-  
 „ che , ni par écrit , qui approche de  
 „ ce qu'on lui impute sur cela ; qu'ainsi  
 „ les déclamations de Pierre Flotte  
 „ dans l'assemblée des Etats n'ont  
 „ aucun fondement réel “. *Désaveu*  
*remarquable* , dit M. Fleury ; mais ,  
 ajoute-t'il , le lecteur peut juger s'il est

Pr. du diff.  
 p. 63. 71.

Hist. Eccl.  
 tom. 19. c.  
 80. p. 33.

*sincère*. On s'efforce de justifier la convocation du clergé de France , qui ,  
 „ dit-on , loin d'être suspect au Roi ,  
 „ lui doit être infiniment agréable ,  
 „ puisque ce sont tous sujets fidèles  
 „ & affectionnés à son service “. On  
 ne fait pas réflexion que c'est détruire  
 cette indépendance qu'on vient de re-  
 connoître , puisque , de l'avcu même  
 des Cardinaux , *cette convocation n'a*  
*d'autre objet que la réformation des abus*  
*qui regnent dans l'empire François ,*  
 sous le spécieux prétexte que le Chef  
 de la hiérarchie ecclésiastique a droit de  
 reprendre de péché tout homme vivant :  
 maxime qui peut ouvrir la porte aux  
 plus grands excès. C'est que le sacré  
 Collège ne parloit que par l'organe de  
 Boniface , qui n'étoit pas résolu d'a-  
 bandonner entièrement son système de  
 supériorité sur le temporel des roya-  
 umes. On entreprend encore sa justifica-  
 tion sur les horreurs qu'on lui repro-  
 che dans la distribution des bénéfices :  
 on finit par des plaintes de ce que la  
 noblesse & les communes , *contre la*  
*bienfaisance , la civilité , & le respect dû*  
*au souverain Pontife de l'Eglise univer-*  
*selle , n'ont pas daigné le nommer par*  
*son nom , mais se sont servis pour le*

220 HISTOIRE DE FRANCE ,  
*designer , d'une périphrase conçue en  
termes indévots , désobligeants , nou-  
veaux , & pleins de mépris.*

Grand con-  
sistoire où le  
Pape délibère  
sur les affai-  
res de France.

Pr. du diff.  
p. 72. & suiv.

Boniface cependant commençoit à  
sentir tout le danger de la démarche  
où il s'étoit engagé : pour se rassurer ,  
il voulut avoir l'avis du sacré Collège  
sur les affaires présentes du royaume  
de France. Il tint à ce sujet un grand  
consistoire, où le cardinal de Porto ,  
qui lui étoit tout dévoué , ouvrit les  
opinions , & fit un discours plus long  
que conséquent & raisonné. Il com-  
mence par nier l'existence de cette peti-  
te Lettre ou bulle , qui excitoit une si  
grande rumeur parmi la nation Fran-  
çoise ; il ne croit pas qu'elle vienne  
du Pape , par la raison qu'il ne l'a  
point communiquée aux Cardinaux ;  
comme si le fier Pontife eût eu l'habi-  
tude de les consulter sur tout. Puis  
oubliant ce désaveu si solennel de la  
doctrine contenue dans cette pièce ,  
il essaye de prouver ,, que la puissance  
,, du Pape est universelle & absolue ;  
,, qu'on ne peut douter de cette pléni-  
,, tude de pouvoir , sans se rendre cou-  
,, pable d'hérésie ; qu'il n'y a qu'un  
,, chef dans l'Eglise , qui est le Pape ;  
,, qu'en vertu de ce titre , il devient

„ le seigneur de toutes choses , tant  
 „ pour le temporel , que pour le spi-  
 „ rituel , parce qu'il est le vicaire de  
 „ Jesus-Christ , à qui tout doit obéir ;  
 „ que quoique la juridiction tempo-  
 „ relle soit entre les mains des Rois ,  
 „ elle appartient néanmoins de plein  
 „ droit au souverain Pontife qui leur  
 „ en laisse l'usage & l'exécution , parce  
 „ qu'ils portent l'épée , mais qui se  
 „ réserve le pouvoir de juger de toutes  
 „ les affaires temporelles des royau-  
 „ mes par rapport au péché qui s'y  
 „ commet ; affaires qui sont essentiel-  
 „ lement de la juridiction spirituelle ,  
 „ en ce qu'on doit nécessairement les  
 „ regarder comme bonnes ou mau-  
 „ vaises “. Enfin , détruisant d'une  
 main ce qu'il sembloit avoir édifié de  
 l'autre , il conclut „ que le Roi des  
 „ François n'a aucun sujet de se plain-  
 „ dre ; qu'il faut prier Dieu que la  
 „ grace du Saint Esprit l'illumine ,  
 „ afin qu'il se convertisse , & demeure  
 „ bon fils de l'Eglise & du souverain  
 „ Pontife , qui l'embrassera de ses  
 „ deux bras, s'il vient à résipiscence “.

Le Pape prit ensuite la parole , &  
 distilla le fiel le plus amer sur le  
 Garde des Sceaux , Pierre Flotte , qu'il

appelle un *Architophel* , un homme paitri de noirceurs , un hérétique , un démon qui perd le Roi & le royaume ; ministre pervers , ennemi de tout bien , qui a pour satellites le comte d'Artois , le comte de Saint-Paul , & autres gens du même caractère. Son texte étoit , qu'on ne doit point séparer ce que Dieu a joint ensemble : il applique ces paroles à l'union de la monarchie Françoisise avec l'Eglise Romaine ; union contractée par le baptême de Clovis , à qui saint Remi a prédit , „ que les „ Rois & le royaume seront heureux , tandis qu'ils demeureront „ unis à cette Eglise , mais qu'ils pé- „ riront , dès qu'ils viendront à s'en „ séparer “. C'étoit une allusion à ce vieux proverbe François , que le Pontife n'eut garde d'achever , parce qu'il rend la prédiction réciproque :

Mariage est de bon devis  
De l'Eglise & des Fleurs-de-lis.  
Quand l'un de l'autre partira ,  
Chacun d'eux si s'en sentira.

Ce qui lui donne occasion d'étaler avec ostentation tous les avantages qu'il prétend que cette union a procurés à la

couronne. Il fait remarquer entre autres , que sous le regne de Philippe-  
 » le-Grand [ Auguste ] , les Rois de  
 » France n'avoient pas plus de dix-  
 » huit mille livres de revenu , au lieu  
 » que sous son pontificat , ils en ont  
 » plus de quarante mille , par le moyen  
 » des graces & des dispenses que l'E-  
 » glise leur a accordées ». Delà il passe  
 à la rupture entre les deux puissances ,  
 nie qu'il ait écrit ou fait écrire que le  
 Roi eût à reconnoître qu'il tenoit son  
 royaume du Pape , proteste qu'*une si*  
*grande fatuité (a)* n'est jamais entrée  
 dans son esprit, qu'il ne veut rien usur-  
 per sur la juridiction du monarque ,  
*mais qu'on ne peut nier qu'il ne lui soit*  
*soumis , quand il s'agit de péché ;* que  
 son intention est de bien vivre avec  
 lui , non de le traiter dans toute la ri-  
 gueur ; qu'il a toujours aimé la France  
 & le Roi en particulier , mais que ce  
 Prince doit se souvenir que Rome a  
 déposé trois de ses prédécesseurs pour  
 de moindres sujets ; que s'il ne de-  
 vient plus sage , *il le châtierà comme*  
*un petit garçon , & lui ôtera la cou-*  
*ronne.* On ne fera aucune réflexion sur

(a) Peut-être fait-il allusion à la petite Lettre que  
 le Roi lui écrivit en réponse à la petite bulle.

224 HISTOIRE DE FRANCE ,  
la singularité de cette menace. On se  
contentera de remarquer qu'il est  
bien étrange que Boniface , par un  
désaveu si formel de la petite bulle ,  
n'ait pu obtenir croyance parmi les au-  
teurs contemporains. Italiens , Fran-  
çois, Allemands, Polonois, Flamands,  
tous déposent , malgré ses protesta-  
tions , que son Nonce , Jacques des  
Normands , avoit ordre de sommer  
Philippe *de reconnoître son royaume du*  
*Pape*. Est-ce prévention particulière  
contre le saint Père , ou conviction  
générale qu'il n'agissoit pas de bonne  
foi ?

Pr. du diff.  
p.186. & suiv.

Tentatives  
inutiles du  
duc de Bour-  
gogne pour  
réconcilier les  
deux puissan-  
ces.

Boniface dans son discours avoit  
insinué qu'il étoit prêt de soumettre  
sa conduite au jugement de quelques  
barons François , qui ne feroient point  
des satellites d'iniquité , mais gens de  
probité , tels que les ducs de Bourgo-  
gne & de Bretagne , tous deux de la  
maison de France, tous deux d'un rare  
mérite. Le prince Bourguignon sur  
cette ouverture qu'il croyoit sincère ,  
demanda & obtint la permission d'é-  
crire à trois cardinaux de ses amis ,  
dont l'un , nommé Matthieu *de Aqua-*  
*Sparta*., avoit l'honneur de lui appar-  
tenir. Il les prioit d'adoucir l'esprit du

Pontife , & les assuroit que pourvû qu'il révoquât la suspension des graces qu'il avoit autrefois accordées, qu'il supprimât la bulle qui appelloit le clergé de France en Italie , & qu'il voulût écrire au Roi une lettre honnête , on le trouveroit disposé à une réconciliation sincère. Les moindres démarches sont dangereuses , quand on est réduit à traiter avec un ennemi orgueilleux. Rome crut que l'on commençoit à craindre : elle se montra inexorable : la négociation du Duc fut infructueuse. On le loue du zèle qu'il fait paroître pour la paix de l'Eglise ; on l'assûre que le Pape a pour lui une considération toute particulière : mais on ajoute en même-tems que ce père *si benin , si tendre , si affectueux* , est tellement irrité de l'ingratitude des François , qu'il ne veut presque plus souffrir qu'on lui parle de leurs affaires. Qu'il faut que le Roi commence à s'humilier , à reconnoître sa faute , à donner des marques de pénitence , à faire une satisfaction publique au Pape , à désavouer la conduite de ses ministres ; qu'alors il trouvera le Pontife disposé à lui faire grace ; que sans cela il ne doit point espérer de pardon ;

Pr. du diff.  
p. 80. & suite.

226 HISTOIRE DE FRANCE ,  
que ce seroit une infamie au chef de  
l'Eglise , s'il écrivoit le premier à un  
Prince qu'il a excommunié. Philippe  
étoit bien éloigné de ces sentiments  
*si humbles & si contrits*. Outré que  
Boniface eût favorisé la révolte des  
Flamands , tant de ses conseils , que  
des subsides qu'il avoit fait lever sur  
les églises d'Angleterre & d'Irlande ,  
il renouvella avec plus de rigueur que  
jamais les défenses qu'il avoit faites à  
tous ses sujets de sortir du royaume  
sans sa permission , ni d'en faire sor-  
tir aucun argent ; fit en même-tems  
très-expresse prohibition de transpor-  
ter hors de ses Etats , ni chevaux , ni  
armes , ni vivres , ni autres choses  
à l'usage de la guerre , & rendit une  
ordonnance pour saisir le temporel de  
tous les bénéficiers qui étoient allés à  
Rome contre la disposition des an-  
ciens édits.

Concile de  
Rome.

Ibid. p. 86.

Quelque sévères en effet , que fus-  
sent les défenses de sortir du royaume ,  
un grand nombre de prélats & d'abbés  
ne craignit point de les enfreindre ,  
pour se rendre aux ordres du pape. On  
en compte quarante ; quatre archevê-  
ques , Tours , Bordeaux , Bourges ,  
Auch ; trente évêques , Angers , Nan-

tes , Vannes , Rennes , Cornouailles  
 aujourd'hui Quimper-Corentin , Saint-  
 Pol-de-Leon , Treguier , Saint-Brieux ,  
 Toulouse , Pamiers , Perigueux , Sain-  
 tes , Comminges , Agde , l'Escar ,  
 Lestoure , Oléron , Aire , Mende ,  
 Nismes , Carcassonne , Bazas , le Puy ,  
 Autun , Châlons-sur-Saonne , Macon ,  
 Albi , Dax , Clermont , Limoges ; six  
 abbés , Cluni , Cisteaux , Marmou-  
 tiers , Prémontré , Beaulieu en Argon-  
 ne , la Chaise - Dieu en Auvergne.  
 On voit encore dans cette assemblée  
 quatre autres prélats François , Pierre  
 de Mornay évêque d'Auxerre , Pierre  
 de Ferrière nouvellement élu évêque  
 de Noyon , Robert d'Harcourt évêque  
 de Coutances , & Berenger de Frédol  
 évêque de Beziers : mais le premier y  
 avoit été envoyé avec la qualité d'am-  
 bassadeur du Roi , & les trois autres  
 étoient députés du clergé , pour re-  
 présenter au Pape l'impossibilité où  
 étoient les évêques de France de se  
 trouver à son synode le jour de l'assi-  
 gnation.

Le concile ouvrit le 30 Octobre.  
 Boniface y fit beaucoup de bruit ,  
 éclata en menaces contre le Roi ,  
 mais sans en venir à l'exécution. On

regarde seulement comme l'ouvrage de cette assemblée, la fameuse Décrétale (a), où il déclare, définit, & pro-

Ibid. 54.

nonce, „ que l'Eglise est une, sainte,  
 „ catholique, apostolique, qu'elle n'a  
 „ qu'un chef, non pas deux comme  
 „ un monstre; que ce chef unique est  
 „ J. C. saint Pierre son vicaire, & le  
 „ successeur de ce bienheureux apô-  
 „ tre: qu'il y a dans cette Eglise deux  
 „ glaives, le spirituel & le temporel,  
 „ tous les deux sous la puissance ecclé-  
 „ siastique: que le premier doit être  
 „ employé par l'Eglise même, le se-  
 „ cond par les Rois ou guerriers pour  
 „ le service de l'Eglise, suivant l'or-  
 „ dre ou la permission du Pontife:  
 „ que l'autorité temporelle est soumi-  
 „ se à la puissance spirituelle qui l'in-  
 „ stitue, qui la juge, qui a seule le  
 „ privilège de n'être jugée que de  
 „ Dieu: que l'on ne peut avoir d'au-  
 „ tre croyance sur ce point, sans tom-  
 „ ber dans l'hérésie de Manès, qui  
 „ admettoit deux principes: qu'il est  
 „ de nécessité de salut de croire que  
 „ toute créature humaine est & doit

(a) C'est cette Décrétale si connue sous le titre d'*Unam sanctam*, parce qu'elle commence par ces mots Latins.

„être soumise au Pontife Romain“. Ici , dit M. Fleury , il faut distinguer soigneusement l'exposé , & la décision. Tout l'exposé tend à prouver que la puissance temporelle est soumise à la spirituelle , & que le Pape a droit d'instituer , de corriger , & de déposer les souverains : Boniface cependant , tout entreprenant qu'il étoit , n'osa tirer cette conséquence qui suivait naturellement de ses principes , ou plutôt Dieu ne le permit pas : il se contente de décider en général que tout homme est soumis au Pape ; vérité dont aucun catholique ne doute , pourvû qu'on restreigne la proposition à la puissance spirituelle. Cent ans auparavant le Pape Innocent III avouoit formellement , que le Roi de France ne reconnoît point de supérieur pour le temporel : depuis Clement V , par une bulle datée du premier Février 1305 , déclara que la décrétale de Boniface ne portoit aucun préjudice au royaume , qui n'en devenoit pas plus dépendant du saint Siège qu'il l'étoit auparavant.

Hist. Eccl.  
tom. 19. l. 806  
p. 37.

Boniface ne tarda pas à mettre en pratique les maximes impérieuses qu'il établissoit dans sa décrétale. Bien-tôt

Nouvelles  
entreprises du  
Pape.

Pr. du diff.  
p. 161.

on en vit paroître une autre, par laquelle il déclare tous les Rois, Empereurs, ou autres Princes souverains tels qu'ils puissent être, soumis comme le reste des hommes, aux citations de l'audience ou du palais apostolique, & obligés d'y comparoître, quand même l'ajournement, pour quelque cause que ce soit, ne leur auroit pas été signifié à personne ou domicile : *car telle est notre volonté, nous, qui par la permission du Seigneur commandons à tout l'univers.* Le même jour on fulmina une autre bulle, que les partisans outrés de la cour de Rome ont coutume de produire comme un monument de la modération de ce pontife. C'est, à les entendre, le plus grand des ménagemens, de n'avoir pas nommé Philippe dans une pièce, où il est excommunié & anathématisé sous le terme général de *Quiconque ose détourner ou empêcher ceux qui veulent faire le voyage de Rome, ou qui en reviennent, & les maltraite jusqu'à faire saisir leurs biens ou leurs personnes, fût-il revêtu de la dignité de Roi ou d'Empereur.* On épargnoit à la vérité le nom du monarque : mais les circonstances le dévoiloient : Boniface lui-même ne s'expliquoit que trop hautement.

Rayn. 3n:13 02.  
n. 14.

Les esprits s'échauffoient de plus en plus; & les soupçons, les défiances, les jalousies alloient toujours croissant. L'aigreur enfin, suite naturelle de toutes ces passions, augmentoit chaque jour. Philippe, pour ne rien oublier des précautions que la prudence peut inspirer, convoqua les barons, & ceux des prélats, qui n'avoient pas quitté le royaume : mais entre ces derniers, il n'y eut que les archevêques de Sens & de Narbonne, & les évêques de Meaux, de Nevers & d'Auxerre, qui se trouvèrent à l'assemblée. Elle se tint au Louvre le 12 mars 1303. On compte parmi les princes qui la composaient, Charles, comte de Valois, frère du Roi, empereur titulaire de Constantinople, du chef de sa seconde femme Catharine de Courtenay, petite fille de Baudouin II, le dernier des princes François qui régnèrent sur les Grecs. Charles, soit ambition, soit mécontentement, comme quelques-uns le disent, étoit passé avec une armée en Italie, où il fut reçu avec de grands honneurs, & fait général des troupes du saint Siège. Aussi-tôt il se rendit en Toscane, entra dans Florence, y

AN. 1303.

Nouvelle  
assemblée des  
Prélats & des  
Barons François.

232 HISTOIRE DE FRANCE ;  
demeura quelque-tems , & ne réussit  
que médiocrement à dissiper les fac-  
tions qui désoloient ce malheureux  
pays. De-là il marcha en Sicile , où il  
répandit d'abord la terreur : mais Fre-  
deric d'Aragon , en remporisant , don-  
na le tems aux troupes Françoises de  
se fatiguer ; les maladies s'y mirent ,  
elles en firent périr une grande partie.  
Enfin il fut rappelé à l'occasion des  
démêlés qui s'élevèrent entre les deux  
puissances ; le Roi ne jugeant pas con-  
venable que son frere dans ces circon-  
stances commandât les armées du pon-  
tife. On dit , mais sans fondement ,  
que Charles , à la prière de Boniface ,  
s'étoit chargé de travailler à ramener  
le monarque & la nation : il ne paroît  
pas du moins qu'il se soit mis en de-  
voir de remplir sa promesse : il fut  
un des premiers à adhérer aux vigou-  
reuses résolutions prises dans cette  
assemblée contre les entreprises de  
Rome.

Requête de  
Nogaret con-  
tre le Pape.

Guillaume de Nogaret , chevalier  
du Roi , y fit la fonction d'avocat gé-  
néral , & prononça un discours san-  
glant , où il soutient , & s'offre de  
prouver , „ que Boniface n'est point  
„ Pape , qu'il a employé la fourbe &

„ l'imposture pour s'emparer du saint  
 „ Siège , après avoir séduit Celestin ;  
 „ que quoique le sacré Collège ait con-  
 „ senti de nouveau à son élection de-  
 „ puis la mort de son prédécesseur , son  
 „ intrusion n'a pû être rectifiée , étant  
 „ vicieuse dans ses motifs & dans ses  
 „ moyens ; que n'étant pas entré dans  
 „ la bergerie par la porte , il n'est ni  
 „ vrai pasteur , ni même mercenaire ,  
 „ mais aux termes de l'Evangile , un  
 „ voleur & un brigand , qui est venu  
 „ fondre sur le troupeau de J. C. pour  
 „ le perdre & pour le massacrer ;  
 „ qu'insatiable d'or & d'argent , il  
 „ dépouille les églises , le pauvre & le  
 „ riche , & *fait un infame commerce de*  
 „ *tous les fidèles* ; qu'il est hérétique  
 „ manifeste ; qu'il est simoniaque hor-  
 „ rible , jusqu'à dire qu'il ne peut  
 „ commettre de simonie ; qu'il est  
 „ souillé de mille crimes énormes ,  
 „ dans lesquels il est tellement en-  
 „ durci , qu'il ne peut plus être toléré ,  
 „ sans exposer l'Eglise à un renverse-  
 „ ment inévitable “. L'orateur con-  
 „ clut qu'il est de toute nécessité , non-  
 „ seulement d'arrêter *ce malheureux* , de  
 „ le mettre en prison , & de nommer  
 „ un vicaire pour gouverner en atten-

Pr. du diff.  
 p. 56. & suiv.

234 HISTOIRE DE FRANCE ,  
dant , mais encore de convoquer un  
concile général , où après sa condam-  
nation , les cardinaux pourvoient l'E-  
glise d'un pasteur : il représente au  
monarque qu'il est obligé de poursui-  
vre vivement cette affaire , & comme  
chrétien , pour maintenir la foi , &  
comme Roi , dont le devoir est d'ex-  
terminer les méchants , & comme  
successeur de ces héros intrépides ,  
dont le courage invincible a délivré  
d'oppression l'Eglise Romaine : il finit  
par demander que sa requête soit mise  
par écrit & enregistrée ; ce qui lui fut  
accordé.

Boniface  
envoie un Lé-  
gat en France.  
Pr. du diff.  
p. 28.

Tel étoit l'état des choses , lorsque  
les gens de bien crurent voir briller  
quelque espérance de conciliation. Un  
Légat , François de nation , homme  
d'esprit & de conduite , qui étoit  
agréable à la cour , & grandement  
considéré du Roi , arriva en France  
chargé de plusieurs propositions de  
la part de Boniface. C'étoit Jean le  
Moine , natif de Picardie , Docteur  
en droit civil & canon , cardinal prê-  
tre du titre de S. Marcellin , & fon-  
dateur du collège de Paris , qui porte  
encore aujourd'hui son nom (a). On

(a) La fondation de ce Collège est de l'année 1303,

imagina que Rome l'envoyoit pour négocier un accommodement. C'étoit en effet le prétexte de sa légation : mais au fond , elle avoit pour principal objet de soulever contre le Roi ; les prélats , qui étoient demeurés en France malgré les ordres du saint Père. Il ne réussit point sur cet article : rien ne put ébranler la fidélité de la plus grande & de la plus saine partie du clergé François : peut-être aussi le ministre du Pape n'avoit il aucune envie d'exécuter une commission si odieuse : c'est du moins ce que semble attester la sagesse avec laquelle il se conduisit dans une circonstance si délicate.

Quoi qu'il en soit , le nouveau Légat exposa respectueusement au monarque tous les points sur lesquels Rome vouloit avoir satisfaction. Boniface demande que le Roi reconnoisse , 1°. qu'il a péché contre Dieu & contre l'Eglise , en défendant aux prélats François d'aller à Rome. 2°. Que le Pape a seul la souveraine puissance de pourvoir aux bénéfices vacants en cour de Rome ou autrement , & que personne n'a pouvoir de les conférer

Ce qu'il dé-  
nonce au Roi.

Ibid. , p. 90.  
& suiv.

c'est-à-dire , de l'année même de la Légation de son fondateur , qui mourut à Avignon en 1313.

236 HISTOIRE DE FRANCE ,  
sans sa permission. 3°. Qu'il peut en-  
voyer ses Légats par tous les royau-  
mes , sans le consentement des prin-  
ces. 4°. Que l'administration des biens  
de l'Eglise n'appartient qu'à lui , que  
lui seul a droit d'exiger du clergé  
telle imposition qu'il juge à propos ,  
sans en demander congé à personne.  
5°. Qu'un Roi ne peut , ni faire saisir  
les biens d'église , excepté en certains  
cas marqués dans le droit , ni forcer  
les ecclésiastiques de comparoître à sa  
cour pour les actions personnelles ,  
ou pour des immeubles , à moins qu'ils  
ne les tiennent de lui en fief. 6°. Qu'il  
n'y a point de réparations que Rome  
ne soit en droit d'exiger d'un prince ,  
qui a souffert qu'on brûlât en sa pré-  
sence une bulle , dont le sceau portoit  
les images des saints apôtres , & le  
nom du chef de l'Eglise (a). 7°. Que ce  
que par abus on appelle régale n'auto-  
rise , ni à dégrader les bois & les bâti-  
ments , ni à consumer les fruits au-  
delà des frais nécessaires pour la garde  
des cathédrales vacantes. 8°. Que les  
privileges accordés aux monarques

(a) On ignore s'il est ici question de la bulle que le  
Roi fit brûler publiquement à Paris , ou simplement de  
celle dont ce prince parle dans sa réponse.

François, quelquegrands qu'ils soient, ne leur donnent point le pouvoir de suspendre l'exercice du glaive spirituel. 9°. Qu'il est dû de grands dédommagements au peuple pour les changements trop fréquents de la monnoie. 10°. Que la couronne de France n'a aucun droit, pas même de ressort sur l'église de Lyon ; qui n'est point dans les limites du royaume. Le pontife enfin conclut par des menaces d'employer les armées spirituelles & temporelles contre le Roi, s'il ne fait satisfaction pour les excès commis sur tous ces points, satisfaction prompte, & telle que le saint Siège ait sujet d'être content.

Des propositions si extraordinaires, si choquantes, si opposées aux usages & aux libertés du royaume, ne pouvoient manquer de révolter un prince naturellement fier, & qui portoit fort loin la jalousie de l'autorité. Philippe en les lisant, fut saisi d'indignation, mais ne s'emporta point. Il répondit avec beaucoup de modération : 1°. Qu'il avoit défendu à ses sujets de sortir du royaume pour des raisons qui regardoient le bien & la tranquillité de son Etat ; qu'en cela il

Réponse de  
ce Prince.  
Ibid. p. 92.  
& suiv.

s'étoit servi du droit qu'ont tous les souverains , toutes les républiques , & les princes les moins puissants. 2°. Que pour la collation des bénéfices , il en usoit selon son droit , selon la coutume immémoriale , & suivant l'exemple de saint Louis & de tous les Rois ses prédécesseurs ; qu'il ne prétendoit rien innover , qu'il se flattoit que le pape étoit dans les mêmes sentiments. 3°. Que son intention n'étoit point d'empêcher les Légats d'entrer dans son royaume , à moins qu'ils ne lui fussent suspects , ou qu'il n'eût quelque juste raison de ne pas les recevoir. 4°. Que par rapport à l'administration des biens de l'Eglise , il ne prétendoit rien faire contre le droit & contre la coutume. 5°. Qu'à l'égard des saisies du temporel & des citations des gens d'Eglise devant sa cour , il s'en tenoit pareillement au droit & à la coutume. 6°. Que l'évêque de Laon & les échevins ayant eu procès pour quelques droits , & le prélat qui avoit obtenu une bulle du Pape , y ayant renoncé , elle avoit été apportée à Paris , & jetée au feu comme inutile , sans qu'on eût voulu par-là manquer au respect dû au souverain Pontife. C'étoit peut-

être moins sur ce fait , que sur la flétrissure de la bulle *Ausculta fili* , qu'on demandoit une réparation authentique : mais Philippe , soit qu'il n'osât entreprendre de justifier ce procédé , *comme il le pouvoit* , dit M. Bailler , soit qu'il voulût ménager le pape , dont il recherchoit sincèrement l'amitié , fut bien aise de détourner ce qu'il y avoit d'odieux dans cette action , sur ce qui étoit arrivé au bref qui regardoit la ville de Laon. 7°. Que pour les droits de régale , il s'en tenoit à l'exemple de saint Louis , & des Rois ses prédécesseurs ; que si ses officiers en avoient mal usé , il étoit prêt de dédommager les intéressés ; qu'il avoit fait de nouveaux réglemens sur ce point à la requête de ses sujets. 8°. Qu'il n'entendoit point empêcher l'usage légitime du glaive spirituel ; qu'il étoit au contraire disposé à le soutenir , pourvû que le clergé ne passât point les bornes que le droit & la coutume prescrivent ; que si par hazard ses officiers avoient commis quelque excès en ces sortes de matières , il promettoit d'en faire le châtiement. 9°. Qu'en changeant le prix & la qualité des monnoies , il avoit usé

240 HISTOIRE DE FRANCE ,  
de son droit , fondé sur la coutume  
immémoriale de ses prédécesseurs ;  
qu'il a donné ordre de satisfaire plei-  
nement ceux de ses sujets qui en ont  
pu souffrir ; que bientôt on n'enten-  
dra plus aucune plainte sur cet arti-  
cle. 10°. Qu'il étoit prêt d'entrer en ac-  
commodement avec l'église de Lyon ;  
que tout le désordre étoit venu de  
l'archevêque , qui avoit négligé de  
prêter le serment de fidélité ; qu'il ne  
vouloit rien usurper sur personne ,  
mais qu'il sçauroit toujours maintenir  
ses droits avec vigueur. Qu'au reste ,  
il ne souhaitoit rien plus ardemment  
que de conserver l'union qui avoit  
toujours été entre le saint Siège & la  
France ; qu'il supplioit sa Sainteté d'y  
coopérer de son côté avec la même  
sincérité , sur-tout de ne rien entre-  
prendre sur les libertés , franchises ,  
privilèges , & indults du royaume ;  
que si elle n'étoit point contente de  
ces réponses , il consentoit de remet-  
tre tous ses intérêts entre les mains  
des ducs de Bourgogne & de Bretagne ,  
à qui elle avoit proposé elle-même de  
s'en rapporter.

Le Pape peu  
content de  
cette réponse,

Cette réponse , dit M. Fleury , étoit  
assez respectueuse pour un Roi , qui  
devoit

ne devoit compte à personne du gouvernement de son Etat. Toutefois Boniface n'en fut pas content. Il trouve qu'elle contredit des vérités certaines, qu'elle ne s'accorde ni avec la raison, ni avec l'équité, qu'elle n'est point conforme enfin aux assurances qu'on lui avoit données des bonnes dispositions du monarque. C'est ainsi qu'il s'en explique dans deux brefs qu'il adressa en cette occasion, l'un au comte de Valois, l'autre à l'évêque d'Auxerre. On voit encore les mêmes expressions d'humeur & de mécontentement dans une bulle, où il mande au cardinal Légat de répéter au Roi, que s'il ne prend d'autres voies de satisfaire le saint Siège, on emploiera contre lui tous les foudres spirituels & temporels. Enfin il éclata, & son ministre reçut ordre de déclarer au prince François, qu'il étoit excommunié; de défendre sous les mêmes peines à tout prêtre ou prélat de célébrer devant lui les saints mystères; de publier cette défense par tout le royaume de France, & d'enjoindre au P. Nicolas de l'ordre de saint Dominique, confesseur du monarque, de venir aux pieds du pape; pour y rendre compte de sa

déclara le roi excommunié.

Hist. Eccl.  
tom. 19. l. 80.  
p. 42.

Pr. du diff.  
p. 97.

Ibid. p. 95. 96.

Ibid. p. 98.

242. HISTOIRE DE FRANCE ,  
conduite , ou plutôt de la conscience  
du Roi son pénitent. Une troisième  
bulle datée du même jour , commande  
au Légat d'avertir ceux du clergé Fran-  
çois , qui ne se sont point trouvés à

ibid. p. 88.

Rome le premier Novembre de l'an-  
née dernière , de ne point manquer  
d'y comparoître en personne dans trois  
mois. Les archevêques de Sens & de  
Narbonne y sont expressement nom-  
més , ainsi que les évêques de Soissons,  
de Beauvais , de Meaux , & l'abbé de  
saint Denis : la peine , s'ils ne se ren-  
dent point à l'assignation , est la dépo-  
sition & la privation de toutes dignités  
ecclésiastiques : *peine qu'ils encourront  
par le seul fait.* On nomme aussi les  
prélats qu'on veut bien dispenser de  
ce voyage. Ce sont , outre l'archevê-  
que de Rouen , les évêques de Paris ,  
d'Amiens , de Langres , de Poitiers ,  
& de Bayeux , pour leurs infirmités ;  
l'évêque d'Arras , pour le zèle & la  
fidélité qu'il a toujours fait paroître  
envers le saint Siège ; & l'évêque de  
Laon , pour les différentes pertes qu'il  
a essuyées. Ceux-ci profitèrent d'une  
grace qu'ils ne demandoient peut-être  
pas : ceux-là méprisèrent des mena-  
ces qu'ils croyoient injustes : tous de-

meurèrent tranquillement dans leurs diocèses.

Un certain archidiacre de Coutances, & Nicolas Benefracto, domestique du cardinal le Moine, furent chargés de lui apporter ces arrêts sanglants jusques dans la capitale du royaume. Une commission si odieuse devoit les faire trembler : elle leur inspira de la vanité : ils eurent l'indiscrétion d'en faire parade. Le Roi en fut averti, & de l'avis de son conseil, fit commandement à ses officiers d'arrêter les téméraires messagers ; l'ordre fut exécuté, l'Archidiacre & Benefracto enfermés dans une étroite prison à Troyes en Champagne, & les foudres de Rome confisqués au moment qu'ils sembloient devoir tout embraser. On saisit aussi quelques prêtres, à qui l'imprudence de ces deux hommes avoit laissé prendre des copies de toutes les bulles dont ils étoient porteurs, & qui s'en servoient déjà pour soulever le peuple. On juge de la consternation du Légat à la nouvelle de cette détention : il n'oublia rien pour obtenir leur élargissement. Mais le Roi, outré du peu de sincérité du Pape, n'étoit plus dans des disposi-

Son messager est arrêté, & ses Bulles saisies.

Nic. Gilles, an 1296.  
Chron. de Fr. ch. 51.  
Mér. des hist. feuil. 104.

tions si favorables : il fit essuyer au ministre Romain tous les genres de mortifications. C'étoit trop sans doute , pour un homme de ce mérite , mais beaucoup moins encore que ne méritoit Boniface par des entreprises toujours très-choquantes pour des princes , qui ont quelque sentiment de leur grandeur. On refusa de lui donner main-levée des bulles qu'on avoit saisies : on renouvela sous ses yeux l'Edit qui confisque le temporel des ecclésiastiques , qui s'étoient rendus à Rome : on afficha jusque sur les murs de saint Martin de Tours , où il s'étoit retiré , l'ordre qui convoquoit une assemblée générale de tous les Etats du royaume contre les attentats du Pape son maître. Humilié de tant de mauvais traitements qu'il justifioit peut-être dans son cœur , fatigué de se voir environné de gardes qui observoient toutes ses démarches , il prit le parti de retourner à Rome : résolution qu'il exécuta avec tant d'égards & de ménagements pour les deux puissances , qu'il scut plaire au Pontife sans déplaire au Roi , & fit approuver sa conduite à tous les deux.

Il donne le  
royaume de  
France à Alb.

Boniface cependant ne comptoit pas tellement sur ces foudres , tou-

jours sans force , & par conséquent d'Autriche ,  
 moins redoutables , lorsqu'ils ne sont qui le refuse.  
 point lancés par la main de la justice , Rayn an 1303.  
 qu'il ne cherchât d'autres moyens de n. 2. 9. 10. 12.  
 se fortifier contre la puissance de Phi-  
 lippe. On a vu qu'il s'étoit déclaré  
 vivement contre Albert d'Autriche ,  
 qu'il traitoit de sujet rebelle , & de  
 meurtrier du roi Adolphe. Mais les  
 services qu'il en espéroit dans ses dé-  
 mêlés avec le Roi , lui firent bien-tôt  
 changer de langage : après lui avoir  
 prodigué les excommunications , il  
 lui prodigua les bénédictions. Alors  
 il supplée par la plénitude de sa puis-  
 sance à l'irrégularité de l'élection de  
 ce Prince : il porte la faveur plus loin  
 encore , il lui donne le royaume de  
 France , qu'il prétend appartenir de  
 droit aux Empereurs ; *royaume trop*  
*beau* , dit Mezeray , *pour être enfermé*  
*dans un morceau de parchemin.* C'est  
 ainsi , remarque un célèbre moderne ,  
 que l'intérêt change ses démarches ,  
 & emploie à ses fins le sacré & le  
 prophane. On assure qu'Albert acheta  
 chèrement cette réconciliation ; qu'il  
 reconnut tenir du Pape la puissance  
 du glaive matériel ; qu'il lui fit ser-  
 ment de fidélité ; qu'il lui promit se-

Hist. de Fr.  
 tom. 2. p. 331.  
 Essai sur l'hist.  
 génér. tom. 2.  
 p. 233.

246 HISTOIRE DE FRANCE ;  
 cours contre tous les ennemis ; qu'il s'engagea même de leur faire la guerre, s'il l'ordonnoit. Mais en même-tems on lui fait répondre , qu'il acceptera la couronne de France , si le Pontife veut assurer dans sa maison la succession héréditaire à l'Empire : c'étoit lui dire respectueusement , que l'un étoit aussi peu possible que l'autre. On fait le même honneur au roi d'Angleterre , qui probablement l'auroit moins mérité , si les embarras qu'il avoit chez lui , n'eussent formé un obstacle invincible à son ambition.

Assemblée de  
 tous les Etats  
 du royaume.

Pr. du diff.  
 p. 181. & suiv.

Le Roi informé de tout ce qui se passoit à la cour de Rome , vit bien que Boniface donnant dans toutes les extrémités , il ne falloit plus le ménager. Il avoit convoqué une assemblée générale de tous les ordres du royaume : elle se tint le 13 juin dans son château du Louvre. Là , Louis , comte d'Evreux , frère du monarque , Gui comte de Saint-Paul , Jean comte de Dreux , & Guillaume de Plafian (a) ,

(a) C'est mal à-propos que tous nos modernes le nomment Guillaume du Plessis. Il est certain que celui qui est appelé *Guillelmus de Plessciano, dominus Vicenobrii, miles*, est le même qui est nommé *Guillelmus de Playfiano, dominus de Vicenobrio, miles*, dans l'acte d'appel des communes du Carcasséz. Il

chevalier seigneur de Vezénobre, représentèrent que la république chrétienne étoit en grand danger sous la conduite de Boniface ; qu'il étoit tout couvert de crimes , [ *ce qu'ils jurèrent sur les Evangiles* ] ; qu'il importoit grandement de pourvoir l'Eglise d'un pasteur légitime ; que le Roi , *comme champion de la foi* , étoit obligé de procurer la tenue d'un concile général ; que les Prélats , comme les colonnes de la religion , & les nobles , comme les braves d'Israël , devoient concourir unanimement à une si bonne œuvre. Les évêques répondirent qu'une affaire de cette importance demandoit une mure délibération , & se retirèrent.

Le lendemain Guillaume de Plasian , en présence du Roi , des prélats & des seigneurs , lut un écrit , où il avançoit contre le Pape des choses si fortes , que bien loin de les croire , on n'ose presque en parler. Il l'accusoit » de nier l'immortalité de l'ame , & » la vie éternelle ; de soutenir que » tout le bonheur de l'homme con-

Accusation  
du Pape par  
Guillaume de  
Plasian.

Ibid.

est encore fait mention de lui dans plusieurs autres actes semblables : partout il est appelé *de Plasiano* , *de Plaisance* , ou *de Plasian* , jamais du Plessis. Voyez hist. de Lang. tom. 4. note 11. p. 554.

» sistoit dans les joies de ce monde ;  
 » que par conséquent les plaisirs des  
 » sens ne sont point des péchés ; de  
 » douter de la réalité du corps de J. C.  
 » dans l'Eucharistie ; de traiter la for-  
 » mication de bagatelle ; d'avoir dit  
 » que pour abaisser le Roi & les Fran-  
 » çois , il se précipiteroit , & tout le  
 » monde , & toute l'Eglise ; d'être for-  
 » cier , d'avoir un démon familier ,  
 » de consulter les devins ; d'avoir prê-  
 » ché publiquement que le Pape ne  
 » peut commettre de simonie , ce qui  
 » est une hérésie ; de semer la discor-  
 » de & la guerre par tout l'univers  
 » chrétien ; d'appeller les François  
 » *Patarins* , parce qu'ils ne veulent  
 » pas donner dans ses erreurs ; d'être  
 » notoirement souillé du péché con-  
 » tre nature ; d'avoir fait frapper en  
 » sa présence plusieurs clercs , qui en  
 » sont morts ; d'avoir contraint quel-  
 » ques prêtres à lui révéler les confes-  
 » sions , qu'il a depuis publiées ; de  
 » n'observer ni les jeûnes , ni les absti-  
 » nences de l'Eglise , mangeant de la  
 » viande indifféremment en tout tems,  
 » & sans cause , soutenant qu'il n'y a  
 » point de péché ; de déprimer les car-  
 » dinaux , les moines noirs & blancs ,

» & les ordres des frères Mineurs &  
 » Prêcheurs , disant qu'ils perdent le  
 » monde ; que ce sont des hypocrites ;  
 » que jamais il n'arrivera de bien à  
 » celui qui se confesse à eux , ou qui  
 » les retient chez lui ; d'avoir dit plu-  
 » sieurs fois , qu'il aimeroit mieux  
 » être chien , que François , & de  
 » s'être vanté , avant qu'il fût Pape ,  
 » que si jamais il parvenoit au souve-  
 » rain pontificat , il ruineroit toute la  
 » chrétienté , ou détruiroit la fierté  
 » Françoisse ; de n'avoir épargné ni  
 » démarches , ni argent , pour empê-  
 » cher la paix avec l'Angleterre , pour  
 » engager Frédéric qui tient la Sicile ,  
 » à exterminer le roi de Naples avec  
 » tous ses François , & pour commet-  
 » tre avec Philippe, l'Empereur Albert,  
 » dont il n'a confirmé l'élection que  
 » dans le dessein de s'en servir pour  
 » écraser la nation Françoisse , nation  
 » superbe , qui dit qu'elle n'est sou-  
 » mise à personne pour le temporel ,  
 » *qui en a menti par la gueule* , & qui  
 » par-là même mérite d'être frappée  
 » de tous les anathèmes , ainsi que  
 » quiconque soutient la même chose ,  
 » fût-ce un ange descendu du ciel ;  
 » d'être la cause de la ruine de la

„ Terre-sainte , qu'il a perdue par son  
 „ avarice , en divertissant les deniers  
 „ destinés à la secourir , pour enrichir  
 „ ses parents , leur acheter des mar-  
 „ quisats , des comtés , des baronies ,  
 „ & leur élever des palais & des châ-  
 „ teaux ; d'avoir rompu plusieurs ma-  
 „ riages légitimes , entre autres celui  
 „ de son neveu , homme fort igno-  
 „ rant & digne à peine de l'air qu'il  
 „ respire , qu'il a cependant honoré  
 „ de la pourpre Romaine , ne laissant  
 „ que le cloître & le voile à sa mal-  
 „ heureuse nièce , qu'il a séduite de-  
 „ puis , & dont il a eu deux bâtards ;  
 „ enfin d'avoir fait mourir le saint  
 „ pape Celestin „. Il étoit bien vrai  
 que par son ordre , Celestin avoit été  
 tiré par force de son hermitage , &  
 mis dans une prison , où il étoit mort  
 après dix mois d'incommodités , de  
 mauvais traitements & de souffran-  
 ces (a).

Ces accusations sembloient aller

(a) Voyez Boll. rom. 15. p. 496. Le lieu où Boni-  
 face avoit enfermé Celestin , étoit si serré , que la nuit  
 en dormant , il avoit la tête au même endroit où il  
 posoit ses pieds le jour en disant la messe. Les Freres  
 de son ordre qu'on lui donnoit pour célébrer avec lui  
 l'office divin , ne pouvoient soutenir long-tems les hor-  
 reurs d'une prison si étroite : on les en tiroit malades ,  
 & d'autres leur succédoient.

trop loin , & sortir de la vraissem-  
 blance : de Plasian néanmoins proteste  
 qu'il ne s'y est porté par aucune haine  
 particulière contre Boniface ; mais par  
 zèle pour le bien de l'Eglise , jure sur  
 les livres sacrés qu'il le croit hérétique ,  
 s'offre de prouver dans un concile tout  
 ce qu'il avance contre lui , supplie le  
 Roi & les prélats de procurer la convoca-  
 tion de cette assemblée générale , appelle  
 à ce synode si nécessaire , au Pape futur ,  
 & au saint Siège , de toutes les poursuites  
 qu'on pourroit faire contre lui , & déclare  
 qu'il adhère aux procédures de Guillaume  
 de Nogaret. Aussi-tôt le Roi fait lire son  
 acte d'appel. Il porte en substance , qu'après  
 avoir entendu Nogaret & de Plasian , il est  
 d'avis de convoquer un concile , où il prétend  
 assister en personne ; promet de le procurer  
 de tout son pouvoir ; prie instamment les  
 prélats d'y travailler de leur côté , & cepen-  
 dant appelle au futur concile & au Pape futur ,  
 contre tout ce que pourroit attenter celui  
 qui Siège maintenant au gouvernement de  
 l'Eglise. Ce remède même , dit un de nos  
 plus célèbres Ecrivains , tenoit un peu de la  
 foiblesse. Car

Appel du  
 Roi au futur  
 concile & au  
 Pape futur.

Ibid. p. 107

Essai sur l'hist.  
 génér. tom. 2.  
 p. 256.

252 HISTOIRE DE FRANCE ;  
appeller au Pape , c'étoit reconnoître  
son autorité ; & quel besoin les hom-  
mes ont-ils d'un concile & d'un pape ,  
pour sçavoir que chaque gouverne-  
ment est indépendant , & que pour le  
temporel on ne doit obéir qu'aux loix  
de sa patrie ?

Appel du  
clerg. avec les  
mêmes clau-  
ses.

Les Evêques , les Abbés , & les  
Prieurs , ne s'opposèrent point à la  
convocation d'un concile , dirent hau-  
tement que cela étoit nécessaire pour  
la justification du Pape , formèrent  
aussi leur appel dans la même forme ,  
mais en même tems déclarèrent qu'ils  
ne vouloient point se rendre parties  
contre le Pontife. On en comptoit  
trente-neuf : cinq archevêques , ceux  
de Nicosie , de Rheims , de Sens , de  
Narbonne , & de Tours ; vingt & un  
évêques , ceux de Laon , de Beauvais ,  
de Châlons-sur-Marne , d'Auxerre , de  
Meaux , de Nevers , de Chartres ,  
d'Orleans , d'Amiens , de Terouenne ,  
dont on a depuis composé Saint-Omer ,  
Boulogne & Ypres , de Senlis , d'An-  
gers , d'Avranches , de Coutances ,  
d'Evreux , de Lizieux , de Seez , de  
Clermont , de Limoges , du Puy , &  
de Mâcon ; onze abbés , ceux de Clu-  
ni , de Prémontré , de Marmoutiers ,

de Cîteaux, de Saint-Denis, de Compiègne, de saint Victor, de sainte Genevieve, de saint Martin de Laon, de Figeac, de Beaulieu dans le Limousin; & deux Prieurs, celui de saint Martin-des-champs, & frère Hugues, religieux commis pour visiter en France les maisons des Templiers & des Hospitaliers de saint Jean de Jérusalem. Ici M. Fleury remarque le respect des évêques & de tout le clergé, qui laissèrent aux Laïques le personnage d'accusateurs contre Boniface, & ne consentirent à la convocation du concile que par la nécessité des maux de l'Eglise. Il n'avoit pas vu sans doute le discours où Gilles Aycelin, archevêque de Narbonne, produit dix chefs d'accusation contre le Pontife, les mêmes à peu près qu'avoit produits Guillaume de Plasian, sinon qu'il lui reproche de plus d'avoir séduit deux de ses nièces mariées, & d'en avoir eu plusieurs enfants: ce qui lui donne occasion de s'écrier assez plaisamment: *ô père très-fécond!*

On se rassembla le lendemain quinze du même mois. Les prélats, par un acte particulier scellé de trente-deux sceaux, promirent d'assister le Roi de tout leur pouvoir, & de ne point s'en

Hist. Eccléf.  
tom. 19. p. 52.

Baill. add. aux  
preuv. du diff.  
p. 335.

Adhésion de  
tous les ord.  
du royaume à  
cet appel.

Pr. du diff.  
p. 112. 13. 14.  
15.

Ibid., p. 117  
19. 21. 127.  
&c.

Ibid., p. 219.  
231.

séparer , quelques foudres que Boniface pût lancer contre sa personne sacrée , quand même il prononceroit la déposition , ou absolution du serment de fidélité. Philippe de son côté , la reine Jeanne de Navarre sa femme , & les princes leurs enfants , promirent leur protection au clergé , à la noblesse , à tous ceux qui avoient donné leur consentement à la convocation du concile : ce qu'ils firent jurer sur leurs ames par le comte de Saint-Paul. Aussitôt le monarque envoya des commissaires dans les provinces , pour y solliciter & recevoir l'adhésion à l'appel interjetté par les Etats. Déjà il avoit obtenu celle du chapitre , de l'université , & des frères Prêcheurs de Paris : bien-tôt il eut plus de sept cents actes semblables , tant des archevêques & évêques qui ne s'étoient pas trouvés à l'assemblée , que des chapitres de cathédrales & collégiales , des abbés , prieurs , abbesses , religieux de tous les ordres , des universités , des villes , des communautés , des princes , & des seigneurs , non-seulement de France , mais encore de Navarre. On vit même des Cardinaux parmi les défenseurs de la cause de Philippe : on en compte neuf , qui acquiescèrent

la demande d'un concile, approuvèrent les desseins du monarque, autorisèrent ses poursuites. Mais on ne doit pas dissimuler qu'alors ils n'avoient plus rien à redouter de Boniface, qui n'existoit plus. On remarque encore que dans une si prodigieuse multitude d'actes, il ne s'en trouve pas un seul qui ne porte ces deux clauses: 1°. » Que  
 » ceux qui les font, se soumettent  
 » avec toutes les personnes qui dépen-  
 » dent d'eux, à la protection de l'E-  
 » glise, du concile, & autres qu'il  
 » appartiendra, en ce qui concerne  
 » le spirituel seulement: 2°. Que le  
 » Roi a reçu de Dieu la puissance pour  
 » la défense & l'exaltation de la Foi,  
 » & que les prélats sont appelés pour  
 » partager les mêmes soins «.

Baill. p. 198.

Du Puy, p. 19.

Nogaret, lors de ce grand parlement, étoit en Italie, où le Roi lui envoya la résolution de l'assemblée, avec ordre de la signifier au Pape, & de la publier dans Rome. Il attendit quelques jours, espérant que le Pape instruit d'ailleurs de ce qui venoit de se passer en France, rentreroit en lui-même, & prendroit enfin les voies de la douceur. Mais bien-tôt il apprit qu'il s'étoit retiré à Agnatie, lieu de sa

Nouvelles  
 entreprises  
 du Pape.

256 HISTOIRE DE FRANCE ,  
naissance , où il croyoit être plus en  
sûreté , & trouver plus de facilité à la  
vengeance qu'il méditoit. Il y tint un  
grand consistoire , où après s'être pur-  
gé par serment des crimes qu'on lui  
imputoit , il fulmina quelques bulles ,  
qui n'étoient encore que les préludes  
des sanglants arrêts qu'il préparoit.

Pr. du diff.  
p. 166.

p. 162.

L'une est une apologie , non de ses  
mœurs , mais de sa foi , une déclara-  
tion que le concile général ne peut  
être assemblé sans lui , une menace en  
un mot de procéder vivement contre  
le Roi , malgré son frivole appel ,  
*n'y ayant rien* , dit-il , *de plus grand*  
*que lui , ni même d'égal à lui*. L'autre  
est une invective contre Gerard arche-  
vêque de Nicosie , un reproche san-  
glant d'ingratitude , un interdit de  
l'administration de tous les biens tant  
spirituels que temporels de son Eglise.  
Une troisième ôte à tous les corps  
ecclésiastiques de France le droit des  
élections : une quatrième prive les  
universités de grades & du droit d'en-  
seigner : comme s'il révoquoit des gra-  
ces qu'il eût données.

p. 163.

Peu content d'avoir frappé ces  
grands coups , il avoit résolu de pu-  
blier le huit de septembre une der-

nière bulle, où après avoir fait un  
un long détail de la conduite qu'il  
avoit tenue avec le Roi, & des procé-  
dés de ce Prince à son égard, il dit,  
» que, comme vicaire de J. C. il a le  
» pouvoir de gouverner les Rois avec  
» la verge de fer, & de les briser com-  
» me des vases de terre : mais que  
» comme un bon père, il se contente  
» d'user d'une correction salutaire :  
» qu'en conséquence, il déclare Phi-  
» lippe excommunié, pour avoir em-  
» péché les prélats de son royaume de  
» se rendre à Rome, incapable de con-  
» férer aucun bénéfice, quand même  
» il en auroit eu quelque droit, in-  
» habile à commander par soi ou par  
» autrui : qu'il délie tous ses vassaux  
» & sujets de leur serment de fidélité :  
» que par l'autorité souveraine qu'il  
» a reçue de Dieu, il leur défend sous  
» peine d'anathème de lui obéir & de  
» lui rendre aucun service : qu'il casse  
» & annule tous les traités de ligue ou  
» confédération qu'il pourroit avoir  
» faits avec d'autres princes : qu'il l'a-  
» vertit enfin de trembler à la vue de  
» l'arc préparé pour le percer, de ren-  
» trer sous le joug d'une obéissance lé-  
» gitime, & de recourir à la miséri-

258 HISTOIRE DE FRANCE ,  
» corde du Seigneur , s'il veut éviter  
» un châtiment encore plus rude « :  
châtiment qui ne peut être que la dé-  
position , ce qu'il ne dit pas néanmoins  
expressément , mais ce qu'il fait assez  
entendre.

Le Roi le  
fait enlever.

Philippe , pour le malheur du Pape ,  
avoit mieux pris ses mesures. Déter-  
miné à le traiter comme un prince  
temporel qui lui faisoit la guerre , il  
avoit formé le dessein de le surpren-  
dre , de l'enlever , de le conduire à  
Lyon , & de le faire déposer dans un  
concile général. Nogaret & Sciarra  
Colonne se chargèrent de l'entreprise.  
Tous deux passèrent en Toscane avec  
beaucoup d'argent , & répandirent le  
bruit qu'ils venoient traiter de la paix  
avec le Pontife. Ils s'arrêtèrent au châ-  
teau de Staggia près de Sienne , cor-  
rompirent par leurs largesses beaucoup  
de seigneurs des environs , enrôlèrent  
secrètement un grand nombre de sol-  
dats , qui la plupart avoient servi dans  
l'armée du comte de Valois , lorsqu'il  
commandoit en Italie , & leur don-  
nèrent ordre de se rendre à certain  
jour & à certaine heure sous les murs  
d'Agnanie. Tout étant prêt pour l'exé-  
cution , Nogaret & Colonne s'appro-

chèrent de la ville à la pointe du jour le septième de Septembre , trouvèrent les portes ouvertes , y entrèrent en arborant l'étendart François , & criant , *meure le pape Boniface , vive le Roi de France*. Ils croyoient aller d'abord au palais du Pontife , mais ils furent obligés de forcer auparavant celui du marquis de Caietan son neveu , & ceux de trois ou quatre cardinaux qu'ils firent prisonniers , après avoir pillé leurs maisons. Nogaret allarmé de cette résistance , craignit qu'elle n'eût des suites fâcheuses. Il s'avance vers la place publique , escorté de quelques cavaliers , fait sonner la cloche , assemble les principaux habitants , leur déclare que son dessein ne tend qu'au bien de l'Eglise , & les conjure de se joindre à lui. Les bourgeois entraînés par son éloquence , corrompus par son argent , courent aux armes ; & sous le commandement d'Arnulfi , l'un des premiers barons Romains , & l'ennemi mortel du pape , vont assiéger le palais de concert avec Colonne.

Boniface surpris ou par une sécurité trop présomptueuse , ou en punition de ses grands péchés , abandonné d'une

Joan. Villani,  
l. 8. c. 63.

Pr. du diff.  
p. 247.

Joan. Villani  
l. 8. c. 63.

partie des officiers de sa maison , trahi par ses propres concitoyens , oublia sa fierté naturelle , & s'abaiſſa juſqu'à demander une trêve , qui ne lui fut accordée que pour quelques heures.

Walsingham.  
hiſt. an. 1503.

Il employa ce tems à ſolliciter le peuple d'Agnanie en ſa faveur : mais toutes ſes promeſſes ne purent ramener une populace animée par ſon chef , & ſéduite par l'appas d'un prodigieux butin. Alors il envoya prier Sciarra de lui donner par écrit ce qu'il deſiroit de lui. Le fier Italien trop ſenſible au plaifir de la vengeance , lui fit dire qu'il ne lui accorderoit la vie qu'à deux conditions ; la première , qu'il rétablirait les deux cardinaux Colonnes ; la ſeconde , qu'il renonceroit à la papauté. Conſterné de ces demandes , le Pontife jeta un profond ſoupir , & s'écria , *ah ! que cette propoſition eſt dure !* C'eſt tout ce que la colére & l'indignation lui permirent de répondre. Il avoit le cœur ſi ferré , qu'il parut quelque-tems avoir perdu la parole. Puis tout-à-coup ſe ſurmontant lui-même , & reprenant cette hauteur d'ame qui ſembloit l'avoir quitté , il dit : « Puisque je ſuis trahi comme le Sauveur du monde , & livré in-

Villani , ibid.  
Felix Oſius ad  
Maſſ. p. 160,  
161.

» dignement entre les mains de mes  
 » ennemis , pour être mis à mort , au  
 » moins je mourrai Pape ». Aussi-tôt  
 il fait mettre sur ses épaules le man-  
 teau de saint Pierre , sur sa tête la tiare  
 ou bonnet pontifical , auquel il avoit  
 ajouté une seconde couronne , pour  
 signifier les deux puissances , & tenant  
 à la main la croix & les clefs , il s'assied  
 gravement sur son trône.

La trêve étoit finie : bien-tôt l'atta-  
 que recommença avec plus de fureur  
 que jamais. La cathédrale d'Agnanie  
 formoit une espèce de rempart qui  
 servoit de défense au palais : Sciarra y  
 fit mettre le feu , & s'ouvrit un passage  
 à travers les flammes. Le marquis de  
 Caïetan , réduit aux seules forces de  
 sa maison , vit bien qu'une plus lon-  
 gue résistance ne pouvoit être que dan-  
 gereuse : il capitula , & se rendit pri-  
 sonnier , lui , ses fils & ses gens , sans  
 autre condition que la vie sauve. Les  
 portes du château furent enfoncées ,  
 & les trésors de Boniface demeurèrent  
 exposés à l'avidité d'une soldatesque  
 effrénée. Ce fut en vain que Nogaret  
 qui avoit de bonnes vues , employa  
 sollicitations , prières , & menaces ,  
 pour empêcher , & la violence , & le

Ses trésors  
 sont pillés.

Preuv. du diff.  
 p. 248.

262 ' HISTOIRE DE FRANCE ,  
saccagement : il ne fut point écouté.  
On pillà les coffres du Pontife : on fit  
main-basse sur sa trésorerie , où l'on  
trouva tant d'argent , de pierreries ,  
de meubles précieux , qu'au rapport  
d'un historien Anglois , tous les rois  
du monde joignant leurs richesses en-  
semble , n'auroient pu fournir en un  
an tout ce qui fut pris en un seul jour  
dans le palais du pape , dans celui du  
marquis son neveu , & dans ceux des  
trois cardinaux qui avoient été faits  
prisonniers le matin.

Il est som-  
mé de convo-  
quer un con-  
cile général.  
Walsingh.  
ibid.

Pr. du diff.  
p. 248.

Boniface , toujours enfermé dans  
son appartement , attendoit avec cou-  
rage ce que le sort lui destinoit. Mais  
instruit que ses richesses étoient deve-  
nues la proie du soldat , il retomba  
dans son premier abattement ; & cette  
nouvelle jointe au danger qu'il cou-  
roit , le fit pleurer amèrement. Déjà  
cependant on brisoit les portes & les  
fenêtres de la chambre où il s'étoit  
retiré. Alors il revient à lui , rappelle  
toute sa fierté , essuye ses larmes , &  
demeure sur son trône dans la posture  
la plus majestueuse. Nogaret s'appro-  
che avec respect , lui signifie la procé-  
dure faite en France , & l'accusation  
formée contre lui ; proteste qu'il n'en

veut point à sa vie ; qu'il prétend seulement empêcher qu'il n'excite du scandale dans l'Eglise, sur-tout contre le Roi & le royaume de France ; qu'en conséquence il lui donne des gardes , non pour lui faire insulte , mais pour la défense de la foi & l'intérêt de l'Eglise ; le somme enfin de se représenter au concile général , qu'il le requiert de convoquer , pour y entendre le jugement qui sera prononcé contre lui.

» Je me consolerais aisément , répondit

» froidement le Pontife , de me voir

» condamné par des Patarins » : c'est Felix Ofius ad  
Mull. p. 163.

le nom qu'on donnoit aux hérétiques Albigeois. Le malheureux Nogaret sentit toute la force de ce mot : il le faisoit souvenir du supplice de son grand père , qui avoit été brûlé vif comme fauteur de cette secte : il demeura confus , & son silence décela toute sa honte.

Alors Sciarra , qui n'avoit ni la pudeur , ni la modération de Nogaret , prit la parole , & demanda brusquement au Pontife , s'il ne vouloit pas céder la tiare ? » Non , dit-il , je per-

» drai plutôt la vie : voilà mon cou , Waltingh.  
hist. preuve du  
diff. p. 195.

» voilà ma tête : au moins je mourrai

» sur le trône où Dieu m'a élevé «.

Il fit ensuite de sanglants reproches au chevalier François, qu'il regardoit comme l'auteur de son malheur, & s'emporta outrageusement contre le Roi Philippe, qu'il maudit jusqu'à la quatrième génération. Colonne, homme violent, ne put l'entendre préférer ces malédictions, sans entrer en fureur : il l'accabla d'injures grossières, osa même le frapper sur la joue avec son gantelet, & l'eût tué, si Nogaret ne l'en eût empêché, en disant : *ô toi, chétif Pape, considère & regarde de Monseigneur le Roi de France la bonté, qui tant loin est de toi son royaume, te garde par moi & défend de tes ennemis, ainsi que ses prédécesseurs ont toujours gardé les tiens.* Le généreux François, non content de l'avoir soustrait aux coups du vindicatif Italien, le prit, lui & ses neveux, sous sa protection particulière, & le confia à la garde d'un capitaine Florentin, lui ordonnant de le traiter avec tous les égards qu'exigeoit sa dignité, la première du monde. Mais il fut mal obéi. Boniface craignant d'être empoisonné, refusa toute nourriture ; & Renaud de Suppino, c'étoit le nom du gardien, ne se mit pas en devoir de le rassurer :

il

Chron. saint  
Denis.  
Nicol. Gilles.  
Pr. du diff.  
191. 197.

Walsingh.  
Ibid.

il feroit mort de faim , si une pauvre femme ne lui eût donné un peu de pain & quatre œufs , qui le firent vivre trois jours : on ajoute qu'on le força de monter sur un jeune cheval , qui n'avoit ni bride , ni selle , le visage tourné vers la queue de l'animal , & qu'en cet état on le fit courir jusqu'à perdre haleine : anecdote très-apocryphe. On ne la trouve que dans Walsingham. Les défenseurs du pontife n'en font aucune mention dans le procès qu'ils intentèrent depuis à Nogaret : ce n'étoit cependant pas une circonstance à négliger : tous au contraire admirent la retenue de ce Seigneur , & l'attribuent à une protection visible du ciel sur le vicaire de J. C.

Telle étoit l'extrémité où Boniface sa délivrance.  
se trouvoit réduit , lorsque les habitants d'Agnanie touchés de compassion , de honte & de repentir , s'assemblèrent tumultuairement , prirent les armes au nombre de dix mille , & coururent à l'appartement où le Pontife étoit détenu prisonnier , criant que la garde de leur concitoyen leur appartenoit , non à des étrangers. Tout ce qui osa leur résister , fut passé au fil de l'épée , & les François mis en fuite

ibidem , ibid.

266 HISTOIRE DE FRANCE ;  
avec leurs chefs. La révolution fut si  
subite , & la confusion si grande ,  
qu'on n'eut pas le tems de sauver la  
bannière de France qu'on avoit arbo-  
rée sur le pavillon du palais. Le Pape ,  
devenu libre par la victoire de ses  
compatriotes , se fit porter dans la  
place publique , où il harangua le  
peuple d'une manière très-pathétique.  
Il lui conta » que ses ennemis étoient  
» venus l'attaquer , lui avoient enlevé  
» tous ses biens , & l'avoient laissé  
» plus pauvre que Job ; qu'il avoit été  
» trois jours sans manger ; qu'il n'a-  
» voit ni pain pour rassasier sa faim ,  
» ni eau , ni vin , pour éteindre sa  
» soif ; que si quelque bonne femme  
» l'aidoit de ses aumônes, il lui don-  
» neroit la bénédiction de Dieu & la  
» sienne ; que tous ceux enfin qui lui  
» apporteroient quelque chose , rece-  
» vroient l'absolution de tous leurs  
» péchés“. Ce discours se ressentoit  
un peu du désordre de sa situation : il  
fit impression néanmoins , & tira les  
larmes des yeux. Toute la populace  
s'écria , vive le saint Père ; & courut  
lui porter des rafraîchissements , &  
recevoir sa bénédiction. Alors il par-  
donna à tous ceux des habitants qui

avoient pris les armes contre lui , n'exceptant que les sacrilèges qui avoient pillé le trésor de l'Eglise. Il déclara même que pour le bien de la paix , & pour imiter le Sauveur du monde , il avoit résolu de rétablir les deux cardinaux de la maison de Colonne ; qu'oubliant les outrages qu'il avoit reçus de Nogaret & de Sciarra , il les déchargeoit de l'excommunication qu'ils avoient encourue ; qu'il vouloit se réconcilier avec la France , & que dès ce moment *il commettoit au cardinal Matthieu Rossi la besogne du débat de Philippe & de lui.*

Nic. Gilles.  
pr du diff. p.  
199.

Mais ce mouvement de religion ne passa pas la durée de ses besoins. Quelques jours après , il partit avec toute sa cour , & se rendit bien escorté à Rome , où il prétendoit assembler un concile , & se venger hautement du monarque François. Il y étoit à peine arrivé , que de chagrin d'avoir souffert de si grands outrages , il tomba malade d'une fièvre chaude [ maladie qui convenoit à son humeur violente ] & mourut le onze d'octobre , la neuvième année de son pontificat. Nicole Gilles , Ciaconius & Sponde ont écrit qu'il se cassa la tête contre les murail-

Sa mort.

les, qu'il rongea ses doigts, & finit en désespéré, sans donner aucun signe de pénitence : sans doute qu'ils avoient lu cet endroit de l'ancienne chronique de saint Denis, où il est dit : *Que celui Pape, sans dévotion & sans provision de foy, cheut en frénésie, si qu'il mangeoit ses mains, & furent ouïs tonnoirres & foudres non apparens aux contrées*

Pr. du diff.  
p. 191.

Walſingh.  
Werner. cat.  
thus. pr. du  
diff. p. 196.

*voisines.* Ainsi fut vérifiée la prophétie de son saint prédécesseur, qui en lui reprochant son indignité, lui disoit, *Tu es monté sur le trône pontifical comme un renard, tu regneras comme un lion, tu mourras comme un chien.*

Son caractère.

Pr. du diff.  
p. 192. 193.  
197.

Telle fut la fin malheureuse de Boniface VIII, „ qui après avoir été la „ terreur des Rois, des Pontifes, & „ des peuples, mourut lui-même „ victime de la crainte & de la douleur “. On ne peut nier qu'il ne fût né pour commander. Il avoit toutes les qualités qui attirent le respect ; beaucoup d'élévation dans l'ame, de pénétration dans l'esprit, de fermeté dans le caractère, une grande habileté dans les affaires, une connoissance profonde des saintes Ecritures, & du droit civil & canon. On a de lui une constitution singulière, qui défend,

sous peine d'anathème , de mettre en pièces les corps morts des personnes élevées en dignité , pour les faire bouillir , consumer les chairs , & transporter les os en pays éloigné : coutume qu'il traite de barbarie détestable. La principale cause de sa perte , dit Mariana , fut l'ambition , une avarice insatiable , & la passion démesurée d'enrichir sa famille même aux dépens des seigneurs Romains ; vice dangereux dans un Souverain , plus honteux encore dans un Pape : il éleva vingt-deux de ses parents à l'épiscopat , & deux autres à la qualité de comtes. Un si triste désastre montre assez que l'autorité des supérieurs ecclésiastiques se conserve plus aisément par l'estime & la vénération que les fidèles ont pour eux , que par la force & par la violence : qu'ainsi ils doivent plutôt penser à se rendre respectables par les vertus & les bonnes œuvres que demande le haut rang qu'ils tiennent dans l'Eglise , que redoutables par leur pouvoir. Quelques jours après la mort du Pontife , Nicolas de Trevise , neuvième Général de l'ordre des Frères prédicateurs , cardinal évêque d'Ostie , fut élu en sa place d'une voix unani-

Hist. d'Esp.  
tom. 3 l. 15.  
ch. 48. p 308.

270 HISTOIRE DE FRANCE ,  
 me , & prit le nom de Benoît XI.  
 C'étoit un Prélat d'une rare vertu ,  
 qui à beaucoup de mérite , joignoit  
 une grande douceur , qui le rendoit  
 aimable à tout le monde. Le premier  
 de ses soins fut de rétablir l'ancienne  
 union entre le saint Siége & la France.  
 Mais avant que de raconter la manière  
 dont il exécuta ce pieux dessein , il est  
 nécessaire de reprendre la suite des  
 autres affaires , qu'on a été obligé  
 d'interrompre , pour ne point embar-  
 rasser le récit de ce fameux démêlé.

An. 1302.

Nouveaux  
 troubles en  
 Flandre.

Contin. Nang.  
 p. 14.  
 Mezeray, tom.  
 2. p. 324.  
 Dan. tom. 5.  
 p. 92. 94. 95.  
 Meyer, An-  
 nal. p. 89.

On a vu que le Roi , maître de la  
 personne & de toutes les places du  
 comte de Flandre , avoit réuni cette  
 province à la couronne ; qu'il y alla ,  
 non plus en ennemi , ni en conqué-  
 rant , mais en souverain pacifique ; &  
 qu'il fut reçu dans toutes les villes  
 aux acclamations des peuples, charmés  
 de son affabilité & de ses manières  
 populaires. La Reine étoit du voyage ;  
 & fut surprise en arrivant à Bruges ,  
 de la magnificence des Dames. „ Je  
 „ croyois , dit-elle , paroître ici com-  
 „ me la seule reine , mais j'ai trouvé  
 „ plus de six cents femmes qui me  
 „ pourroient disputer cette qualité par  
 „ la richesse de leurs habits “. Elle  
 réussit , ainsi que le Prince son époux ,

à gagner le cœur des Flamands. Mais celui que le monarque laissa pour gouverner le pays en son nom, ne suivit pas la même méthode, & rendit la domination Françoisise odieuse à une nation toujours fidèle, quand elle se voit aimée; toujours farouche, indocile, séditieuse, quand elle se croit méprisée. Ce commandant étoit, comme on l'a dit, Jacques de Châtillon, comte de Saint-Paul, seigneur sans expérience, qui suivoit aveuglément les ordres de Pierre Flotte, homme dur, impitoyable, inventant tous les jours de nouveaux impôts, & se souciant peu d'accabler le peuple, pourvu qu'il eût de l'argent. Châtillon, suivant cette maxime monstrueuse & tyrannique, traitoit sa province avec une hauteur insupportable. Il remit tous les subsides que le Roi avoit ôtés pour se concilier l'affection de ses nouveaux sujets; exerça des rigueurs inouïes contre ceux qui osoient se plaindre; ne laissa occuper les charges que par des gens à sa dévotion; & fit bâtir à leurs dépens, pour les tenir en bride, des citadelles à Bruges, à Courtray, à Cassel, à Lille. Alors ces peuples fiers & amoureux de leur liberté, se voyant poussés

à bout , se révoltèrent ouvertement.

p. 90. fol. verl.

Le chef de la révolte fut un Tisserand de Bruges , nommé Pierre le Roi , vieillard d'environ soixante ans , d'une petite taille , d'une mine assez grossière , mais intrépide , d'un grand sens , & d'un esprit capable par les seules lumières de la nature , de conduire l'affaire la plus difficile. Il avoit pour principal lieutenant un Boucher , appelé Jean Breyel , qui s'étoit fait une grande réputation par la vigueur avec laquelle il avoit résisté à Gobert d'Épinoi , commandant de Male , petite place voisine de Bruges. Ce Seigneur vouloit le faire arrêter , pour avoir tué un de ses domestiques dans une querelle : Breyel se défendit avec tant de courage , qu'il donna le tems à sept cents bourgeois de Bruges d'accourir à son secours. Aussi-tôt il se jeta sur la troupe du gouverneur , la tailla en pièces , & d'Épinoi lui-même fut tué dans la mêlée.

Sédition à  
Bruges.

ibid , p. 39

Bruges vit naître ces premiers mouvements de sédition : ils furent excités à l'occasion de la dépense qui avoit été faite pour la réception du Roi & de la Reine. Les bourgeois vouloient qu'elle fût prise sur les impôts ordinaires : les magistrats ne s'y oppo-  
soient

point ; pour ce qui les regardoit : rarement les plus riches contribuent le plus aux fêtes publiques : mais ils ordonnèrent qu'on répartiroit sur chaque particulier des corps de métier les frais qu'ils avoient faits de leur côté. On murmura. Pierre le Roi étoit un de ceux qui avoient le plus éclaté, il fut arrêté , & mis au cachot avec vingt-cinq autres des plus mutins. Le peuple à cette nouvelle court aux armes , enfonce les portes de la prison , & délivre les coupables. C'étoit un attentat sans doute , mais une nation nouvellement conquise demandoit quelque ménagement. Châtillon , homme fier & hautain , excité d'ailleurs par ceux qui auroient dû implorer sa clémence pour des concitoyens , crut devoir établir son autorité sur la terreur. Il marche à la tête de cinq cents chevaux , & s'approche de la ville , pour soutenir les magistrats , qui au son d'une certaine cloche devoient prendre les armes , & s'emparer de toutes les issues des rues , pour faire ensuite main-basse sur les séditieux. Ceux-ci , avertis du complot , firent leurs préparatifs en conséquence , mais plus secrètement , & se donnèrent pour signal,

celui-là même que leurs ennemis avoient pris. Tous au son de la fatale cloche sortent de leurs maisons , fondent sur la faction qu'on appelloit les gens du Lis , les mettent en désordre , & les obligent de se sauver dans un petit fort voisin de l'église de S. Donatien , où ils les poursuivent & les forcent avec grand carnage. Le Gouverneur , instruit de cette déroute , n'osa se présenter avec sa cavalerie. Bientôt joint par un corps de troupes que lui amenoit le comte de Saint-Paul son frère , il vint investir la place qu'il destinoit au plus affreux châtiment. Les rebelles de leur côté se préparoient à une vigoureuse défense : mais enfin le magistrat se fit médiateur : emploi dont il auroit dû se charger dès le commencement de cette funeste querelle.

On convint que les plus coupables sortiroient de la ville , pour n'y plus revenir , ce qui fut exécuté ; & que les autres se soumettroient à la clémence du Gouverneur : vertu que Châtillon ne connoissoit pas. Peu content de ruiner toutes les fortifications de cette malheureuse place , d'abattre ses portes , de faire plusieurs brèches à ses

ibid.

murailles qui n'étoient que de terre , il déclara qu'en punition de sa révolte elle étoit déchue & privée de tous ses privilèges. Ce fut en vain que ses députés présentèrent requête sur requête, pour obtenir du monarque la cassation de ce rigoureux arrêt : ils ne furent point écoutés , & revinrent la rage dans le cœur contre leurs nouveaux maîtres. On s'imagina que l'abondance entretenoit leur orgueil : pour le rabattre , on les chargea d'impôts jusques-là inconnus dans le pays. Le désespoir enfin s'empara de ces infortunés : ils rappellèrent Pierre le Roi , qui traitoit depuis long-tems à Namur avec Gui & Jean fils du comte de Flandre , & s'étoit engagé de faire soulever toute la province en leur faveur. L'intrépide Tisserand signala son retour en chassant , & les travailleurs qui achevoient de démolir les fortifications de sa patrie , & les magistrats qui lui avoient fait perdre ses privilèges : bientôt il y disposa de tout en souverain.

Gand suivit l'exemple de Bruges. Les habitants irrités qu'on remît certains impôts que le Roi avoit ôtés , se soulevèrent , prirent les armes , chargè-

Autre révolte à Gand , à Dam , à Ar-Jembourg.

ibid. p. 90. 91.

rent avec furie les troupes qui gardoient la ville , les taillèrent en pièces , & chassèrent ou tuèrent leurs magistrats. Toutes ces nouvelles portées à Namur , réveillèrent les espérances des fils du comte de Flandre. Aussi-tôt ils envoyèrent au secours des rebelles , leur neveu Guillaume de Juliers avec quelques troupes. Ce guerrier ecclésiastique [ il étoit Diacre & Prévôt de l'église de Mastricht ] parut à peine à la tête de quelque cavalerie , que tout se déclara pour lui. Dam & Ardembourg lui ouvrirent leurs portes : Male se rendit après une vigoureuse résistance , & tout ce qu'il y avoit de François fut passé au fil de l'épée. On vint sur ces entrefaites lui proposer de se confédérer avec la ville de Gand : la proposition fut reçue avec joie : mais les députés de retour dans leur patrie , trouvèrent que les gens du Lis avoient regagné le peuple. Ainsi la confédération n'eut point d'effet. Ce petit échec déconcerta le général Flamand , & lui ouvrit les yeux sur les dangers de son entreprise. Il n'ignoroit pas que les François avoient une puissante faction dans Bruges : il connoissoit l'inconstance d'une populace toujours lé-

gère : il ſçavoit d'ailleurs que Châtillon aſſembloit des troupes de tous côtés : il prit le parti de ſe retirer ſécrètement à Namur , & d'abandonner la partie. Le ſeul Pierre le Roi ne perdit point courage : il partit à la tête de ſeize cents hommes , & s'avança vers Gand dans l'eſpérance de ranimer les bourgeois de cette ville. Mais loin de faire aucun mouvement en ſa faveur , on ſortit en armes , pour lui offrir le combat , qu'il ne jugea pas à propos d'accepter. Dans le même-tems il apprend qu'Ardembourg eſt rentré ſous l'obéiſſance du Roi : il y court , iſulte la ville , l'emporte du premier aſſaut , déchire l'étendard de France , & remet à la place celui du Prévôt de Maſtricht , que les gens du Lis avoient renverſé & foulé aux pieds. Il revenoit triomphant , & jouiſſoit en idée des applaudisſemens qu'il alloit recevoir à Bruges , qui cependant lui fit fermer ſes portes : effet trop ordinaire de l'inconſtance de cette multitude qui ſ'attache au vrai comme au faux , toujours également changeante dans le bien comme dans le mal. Peu ſ'en fallut que le malheureux Tiſſerand ne payât de ſa tête la grace de ceux qui

278 HISTOIRE DE FRANCE ;  
l'avoient suivi dans son expédition :  
il échappa néanmoins , & se sauva en  
toute diligence à Namur , qui étoit  
alors le refuge de tous les séditieux.

Horrible  
massacre des  
Français à  
Bruges

ibid. p. 92  
& seq.

Châtillon cependant s'avançoit avec  
une armée. Bruges , saisie de frayeur ,  
prit le parti de capituler , & lui en-  
voya des députés , qui furent favora-  
blement écoutés : on convint que les  
auteurs de la révolte auroient la per-  
mission de se retirer où ils voudroient :  
que les François entreroient dans la  
ville , non en ennemis , mais en amis :  
que le Gouverneur enfin n'y viendrait  
qu'avec trois cents chevaux. La capi-  
tulation fut exécutée fidèlement de la  
part des bourgeois : cinq mille sorti-  
rent de la place , & se rendirent , les  
uns à Dam , les autres à Ardembourg :  
mais une partie surprit Ostbourg , mas-  
sacra les François qui la défendoient ,  
& pilla les magasins qu'on avoit faits  
pour la subsistance des troupes. Châ-  
tillon , outré de ce nouvel acte d'hosti-  
lité , s'abandonna un peu trop aux  
mouvements de son chagrin , & té-  
moigna une défiance indiscrette de  
ceux qui étoient demeurés dans la  
ville. Il y entra avec un air menaçant ,  
accompagné , non de trois cents che-

vaux , comme il l'avoit promis , mais de dix-sept cents , & d'un corps considérable d'infanterie , qu'il disposa dans tous les quartiers & dans toutes les places. On ne pouvoit l'aborder , sans essuyer des reproches & des injures : on craignit quelque sanglante exécution. Il se répandit même un bruit , que parmi le bagage du Général , il y avoit des tonneaux remplis de cordes , pour faire pendre un grand nombre d'habitants. La crainte s'empara de tous les cœurs , mais n'en bannit pas l'espérance. On s'adressa aux exilés , qui accoururent la nuit au nombre de sept mille , sous la conduite de Pierre le Roi , enfoncèrent les portes , escadèrent les murailles , & assommèrent tout ce qui se trouva sur les remparts & dans les rues. Alors le fier Tisserand ordonne de s'arrêter , défend de forcer les maisons , & promet au peuple que pas un François n'échappera. Dans le même tems , il fait garder toutes les portes & toutes les brèches , & donne pour mot de guet ces paroles Flamandes , *scilt ende vriendt* , qui signifient en François , *bouclier & ami*. Quiconque vouloit sortir de la ville étoit obligé de les pro-

Contin Nang.  
Spicil. tom. 3.  
p. 55.

Meyer, p. 93.  
94.

chevaux & de quarante mille hommes de pied. Il en donna le commandement au comte d'Artois, l'un des plus grands capitaines de son siècle, mais violent, emporté, ennemi mortel des Flamands ses voisins, pour lesquels il témoigna trop de mépris. Il s'avança contre eux, & ne prit aucune des précautions que la prudence peut suggérer. Ils étoient sans noblesse, sans cavalerie : ils ne laissèrent pas néanmoins de se préparer au combat, & Pierre le Roi leur chef reçut l'ordre de chevalerie à la tête du camp. Ils étoient fortement retranchés entre Bruges & Courtrai, couverts au septentrion par la Lis, fortifiés à l'orient & à l'occident par des fossés très-profonds, & défendus au midi par un canal rempli d'eau, large de cinq brasses, profond de trois, & que l'on n'appercevoit que lorsqu'on étoit sur le bord. Le connétable de Nesle & quelques autres Généraux étoient d'avis de leur couper les vivres, sans les attaquer dans un poste presque inaccessible : mais le comte d'Artois qui ne voyoit dans l'armée ennemie qu'un vil ramas de gens sans discipline & sans expérience, ne crut pas devoir garder tant de

ménagement : il ordonna l'attaque , & reprocha publiquement au Connétable , qu'il vouloit épargner cette populace séditieuse , parce qu'il avoit marié sa fille à un des fils du comte de Flandre. *Vous verrez* , lui répondit ce généreux guerrier , *que je ne suis point un traître : Vous n'avez qu'à me suivre , je vous menerai si avant , que vous n'en reviendrez jamais.* L'événement vérifia la prédiction.

On donna le signal , & tout marcha presque sans ordre contre des payfans qu'ils méprisoient , persuadés qu'en les voyant de loin , ils prendroient aussi-tôt la fuite : ce qui n'arriva pas. L'amour de la liberté en avoit fait des soldats , qui tinrent ferme ; & la folle confiance fit précipiter les François dans des marais , où suivant quelques Historiens , près de vingt mille hommes furent tués , sans pouvoir mettre l'épée à la main. Le reste se dispersa. On compte parmi les morts , Jacques de Châtillon , comte de Saint-Paul , principale cause de cette guerre , le connétable de Nesle , qui fut tué en combattant , sans vouloir de quartier , quoique les ennemis le priaissent de se rendre , Gui de Nesle son frère , maré-

Cruel carnage des François.

Cont. Nang. p. 55. Meyer. ibid.

284 HISTOIRE DE FRANCE ,  
 chal de France , Pierre Flotte , garde  
 des Sceaux ou chancelier de France ,  
 Godefroi de Brabant , & le seigneur  
 de Vierzon son fils , les comtes d'Eu ,  
 d'Aumale , de Dammartin , de Dreux ,  
 & de Soissons , Jean fils du comte de  
 Hainaut , le comte de Tancarville ,  
 grand chambellan , Renaud de Trie ,  
 Henri de Ligni , Alberic de Longue-  
 val , le comte de Vimeu , Simon de  
 Melun , maréchal de France (a) , près  
 de deux cents chevaliers , & un grand  
 nombre d'Ecuyers (b). Le comte d'Ar-  
 tois fut trouvé au milieu d'un tas de  
 cadavres , percé de plus de trente  
 coups de lance ; & ce brave prince ,  
 victime de sa présomption , vérifia  
 dans sa personne une maxime aussi  
 ancienne que la guerre , qu'il ne faut

Dan. tom. 5.  
 p. 104.

(a) Simon de Melun est l'auteur de la branche de la Loupe-Marcheville-la-Saille & Viczvy : il étoit le quatrième fils d'Adam III du nom , vicomte de Melun , & de Comtesse de Sancerre, Dame de la Loupe. P. Anf. hist. général. tom. 1. p. 500.

(b) Mezeray met encore au nombre des Seigneurs tués à cette bataille , D. Jayme L. roi de Majorque : mais il est certain que ce Prince ne mourut que vers la fin du mois de juin 1311 , voyez hist. de Lang. tom. 4. p. 151.. Le P. Daniel augmente aussi cette liste des morts d'un Alain , fils aîné du comte de Bretagne. Mais 1°. Jean II du nom , qui possédoit alors la Bretagne , avoit le titre de Duc depuis 1297. 2°. On ne trouve aucun Alain parmi ses enfants. Voyez P. Anf. hist. général. tom. 1. p. 216. & sui/.

jamais mépriser son ennemi , quelque méprisable qu'il paroisse. Gui , comte de Saint-Paul , qui commandoit l'infanterie , l'abandonna lâchement , & se sauva honteusement. Les vainqueurs sortirent enfin de leurs retranchements , & tuèrent beaucoup de fuyards : ils n'osèrent cependant pas trop se livrer à la poursuite , plus de la moitié des vaincus leur échappa. On disoit , suivant la superstition de ces tems-là , qu'une comète couleur de sang qui avoit paru l'année précédente , présageoit ce tragique événement. Un fait très-constant , dit Mezeray , c'est que jamais la France ne reçut un tel affront , *d'autant plus honteux que ce fut par la faute de ses chefs , & par la main d'une canaille ramassée , & plutôt armée pour une sédition , que pour un combat honorable.* On raconte qu'Annibal , pour faire connoître au Sénat de Carthage , la grandeur de la victoire qu'il avoit remportée à Cannes , lui envoya trois boisseaux remplis d'anneaux d'or , ornements de cinq mille six cents trente chevaliers Romains tués dans cette fameuse journée : on peut juger de la perte des François dans cette malheu-

Cont. Nang.  
P 55.  
Mezeray, tom.  
2. P. 326.

286 HISTOIRE DE FRANCE ,  
reuse dérouté par les quatre mille paires d'éperons dorés , dépouilles d'autant de gentilshommes , qui ornèrent le triomphe des Flamands , & dont ils suspendirent cinq cents dans l'église de Courtrai.

Cette défaite est suivie de la perte de toute la Flandre.

Meyer, p. 94.  
95.

Le fruit de cette victoire fut la conquête de toute la Flandre , qui s'empres-  
sa de se rendre aux enfants de son ancien maître. Le Gouverneur de la citadelle de Courtrai , qui avoit fait une si belle défense , fut forcé de capituler , & ne put obtenir les honneurs de la guerre : il demeura prisonnier , & depuis on l'échangea avec trois autres chevaliers François , pour quelques-uns des seigneurs Flamands qu'on retenoit en France. Gand , où il y avoit beaucoup de noblesse qui tenoit pour le Roi , commençoit à chanceler : le peuple enfin se souleva , traîna ses magistrats en prison , & se soumit au parti victorieux. Le château de Cassel , Lille & Douay , suivirent l'exemple. Ainsi toute la province fut perdue pour les François , excepté Dendermonde , qui tint contre tous les efforts de l'ennemi jusques bien avant dans l'hiver. Alors , Jean comte de Namur , fils aîné du comte de

Flandre , de sa seconde femme , fut reconnu pour Lieutenant général de tout le Comté , jusqu'à ce que son père ou son frère aîné eussent été délivrés de prison.

La nouvelle d'un si triste désastre épandit la consternation en France. Il n'y avoit pas une famille considérable qui ne fût en deuil , ici d'un père , là d'un époux , ailleurs d'un fils , d'un frère , d'un parent , d'un ami. Le Roi surtout , prince également impétueux & fier , n'apprit qu'avec le plus vif ressentiment , une si cruelle catastrophe. Plein d'idées de vengeance , il convoqua le ban & l'arrière-ban de toutes les provinces , & obligea tous les ordres du royaume à lui fournir , selon leurs forces , un certain nombre de troupes bien armées. C'étoit pour la noblesse , tout ce qui pouvoit monter à cheval , & pour le peuple , un sergent à pied par chaque vingtaine de feux. Le tiers de ces sergents étoit armé d'une lance , d'un dard , d'un grand couteau , d'un poignard ; les autres d'arbalètes & de flèches : tous portoient des épées. Le trésor cependant étoit épuisé , il fallut avoir recours à des taxes extraordinaires : cha-

Le Roi marcha en Flandre, & revient sans avoir rien fait.

que particulier fut taxé au cinquième de son revenu , & ceux qui avoient cinq cents livres en meubles , à vingt-cinq livres. On augmenta aussi le prix des monnoies , moyen dont on se servoit dans les grandes nécessités de l'Etat : mais jamais on ne l'avoit porté si haut : sans changer le poids , on donna à chaque pièce un tiers de plus de valeur qu'elle n'avoit sous les régnes précédents : ce qui excita de grands murmures tant au - dehors qu'au dedans du royaume.

Le Roi par ces ressources si ruineuses pour le peuple, assembla quatre-vingt mille hommes , & s'alla camper entre Arras & Douay. Une si belle armée, dit le Continuateur de Nangis, suffisoit pour détruire toute la Flandre avec tous ses habitants : mais on ne lui permit , ni d'attaquer l'ennemi , qui , quoique beaucoup plus foible , s'étoit avancé jusqu'à une lieue du camp François , ni d'insulter aucun village Flamand. Le mois de septembre s'écoula , sans avoir rien fait : les pluies d'octobre qui survinrent , rendirent les chemins impraticables : il fallut se retirer , & se contenter de mettre des garnisons à Calais , à Saint-Omer,

à Bethune, à Lens, à Tournai, ville libre, mais qui tenoit pour la France. Le bruit courut que la Reine d'Angle-  
 terre, sœur du Roi, l'avoit averti en secret, qu'il y avoit dans son armée plusieurs seigneurs qui le trahissoient, & qu'il s'exposoit beaucoup, s'il engageoit une bataille. Le prince son époux qui favorisoit, dit-on, la révolte des Flamands, sans néanmoins oser se déclarer ouvertement, lui en avoit fait la fausse confidence. On ajoutoit que cette princesse, qui croyoit à l'astrologie, lui avoit fait dire en même-tems, que les astres le menaçoient jusqu'à la fin de cette année. Quoi qu'il en soit de cette dernière historiette, il est certain que le monarque congédia ses troupes, & revint sans gloire.

Meyer, p. 96.

Les rebelles, persuadés qu'on les craignoit, imaginèrent que les François n'oseroient plus paroître devant eux. Dans cette folle confiance, ils se jettèrent, le fer d'une main, le feu de l'autre, sur le comté d'Artois, dont Othon IV comte de Bourgogne venoit de recevoir l'investiture du chef de sa femme Mahaud, au préjudice de Robert neveu de cette princesse : c'est

Avantages remportés par les François.

Ibid.

que la représentation même en directe n'avoit pas lieu , suivant la coutume de cette province ; disposition confirmée par deux arrêts solennels , mais qui dans la suite causa bien des malheurs. Villes , bourgs , villages , tout ce qui étoit sans défense , fut pillé , & livré aux flammes. La vengeance fut promptè. Cette troupe de brigands revenoit en désordre , lorsqu'elle tomba dans une embuscade auprès d'Aire : elle fut attraquée , enfoncée , culbutée , & laissa environ huit cents morts sur la place. Ce ne furent pas les seules

An. 1303 pertes qu'essuyèrent les Flamands : on parle de divers combats où ils perdirent bien des hommes , cinq cents dans les plaines de Lille , mille sous les murs de Bergne , quinze mille dans les environs de Saint Omer. Tous ces succès étoient dûs à la sage conduite de Gaucher de Châtillon , qui avoit succédé à Raoul de Nesle dans la charge de connétable de France : il ne put cependant empêcher que Terouane ne fût forcée & saccagée.

Philippe fait  
la paix avec  
l'Angleterre.

La situation des affaires du Roi , soit à l'égard de l'Italie , il étoit alors au plus fort de ses démêlés avec Boniface , soit à l'égard de la Flandre , il

venoit de perdre cette province avec la même rapidité qu'il l'avoit conquise, ne lui permettoit point de faire éclater son ressentiment contre certains vassaux, qui n'étoient pas fâchés de le voir dans l'embarras, qui même sous main excitoient les Flamands à la révolte. C'est ce qui l'engagea à terminer ses différends avec le roi d'Angleterre, qui dans la circonstance pouvoit devenir un ennemi dangereux. On a vû que les deux Rois en 1297, avoient conclu à Vive-Saint-Bavon sur la Lis (a), une suspension d'armes, ou comme on parloit alors, *une souffrance de guerre, de royaume à royaume, de terre à terre, de gent à gent, par mer & par terre* : mais cette trêve qui commençoit à la saint Denis, ne devoit durer pour le duché d'Aquitaine, que jusqu'au jour des Rois ; & pour la Flandre, que jusqu'à l'octave de saint André. Depuis, par un traité daté de *Groeninge - l'Abbaye, près de Cour-*

Rymer, act.  
publ. tom 1.  
p. 3. p. 190.

p. 192.

(a) Ce traité est du 9 octobre 1297. Le P. Daniel [tom. 1. p. 44.] dit qu'il fut conclu à Fismes en Champagne : c'est une erreur que son Editeur auroit dû corriger sur les actes de Rymer. Fismes est sur la Vesle, & les actes originaux de cette trêve sont donnés à Fines-Saint-Banoun ou Saint-Banon sur la Lis, aujourd'hui, Vive-Saint-Bavon.

*trai* (a) , on la prolongea *jusqu'au carême-prenant* , tant pour la Flandre ,  
 P. 194. 195. que pour l'Angleterre. Enfin , par une autre transaction passée en l'abbaye de saint Martin de Tournai , il fut arrêté qu'elle auroit lieu jusqu'au lendemain de l'Epiphanie 1299 (b). On se rassembla ensuite à Montreuil-sur-mer (c) , & les ministres des deux Princes , en présence des légats du Pape , signèrent un traité par lequel il fut convenu :  
 P. 208. 209. 1°. Que le roi Edouard épouserait madame Marguerite , sœur du Roi Philippe , & lui assurerait sur ses domaines d'Angleterre ou de France un douaire de quinze mille livres de petits tournois : 2°. Que pour rendre la paix plus ferme & plus durable , messire Edouard , fils aîné du monarque Anglois , prendrait madame Isabelle de France , fille du Roi , *à épouse & à femme , sitôt qu'elle seroit à âge de faire mariage* , & lui assignerait , *en lieux convenables & suffisants* , un douaire de dix-huit mille livres petits tournois : 3°. Que les prisonniers faits de part & d'autre seroient remis en liberté , sous caution néanmoins ,

(a) Le 23 Novembre 1297. (b) Le 31 Janvier 1298.  
 (c) Le 19 Juin 1299.

& avec obligation de revenir à leur prison, si ce traité n'étoit point exécuté: 4°. Que monsieur de Bailleul, roi d'Ecosse, allié de la France, & prisonnier d'Edouard, seroit mis entre les mains du légat du Pape, qui ordonneroit de son sort, comme il jugeroit à propos (a): 3°. Que le monarque Anglois diroit & promettoit en bonne foy, que de ci en avant il seroit bon ami & loyal au roy de France & à son héritier roy de France: 6°. Que si l'on ne parvenoit pas à terminer les différends qui se sont élevés, les deux Rois pourroient poursuivre leur droit, en la manière qui leur plairoit.

On voit que cette convention étoit plutôt un projet de pacification, qu'un vrai traité de paix. Ainsi pour empêcher que de part ou d'autre on ne procédât par des voies de fait, Benoît Caïetan, en qualité de médiateur, non comme souverain Pontife,

p. 211. 212.

(a) Jean de Bailleul passa en France, où il termina sa carrière après quelques années d'exil. On ignore le tems de sa mort, & même le lieu de sa retraite. S'il étoit permis de hasarder ici une conjecture, on diroit qu'il se retira probablement en Normandie dans le pays de Caux, d'où la famille des Bailleuls, qui subsiste encore aujourd'hui dans cette province, est originaire: ne seroit ce pas là l'origine du royaume d'Yvetot, que les Sçavants cherchent depuis si longtemps? Voyez l'art de vérifier les dates p. 667.

ordonna une suspension d'armes qui devoit durer depuis les Rois 1300 jusqu'au lendemain du même jour 1301 (a). Quelques jours après (b), il parut une autre bulle qui décidoit que chacun garderoit ce qu'il possédoit au moment de la cessation d'hostilité.

Spicil. tom.  
3. p. 224.

Alors la princesse Marguerite partit pour l'Angleterre : elle fut reçue partout avec les plus grands honneurs ; & son mariage avec Edouard fut célébré à Cantorberi (c), où la cérémonie du couronnement se fit avec une magnificence peu commune. Ce ne furent pendant long-tems que prorogations de trêves entre les deux couronnes. On en compte jusqu'à quatre : les deux premières arrêtées par la médiation de Boniface (d), les deux autres convenues entre les ministres des deux puissances (e), Philippe ayant refusé l'arbitrage d'un pontife qui se déclaroit si hautement son ennemi. Enfin elle fut entièrement consommée à Paris (f) cette paix si ardemment

(a) Cette bulle est datée d'Agnanie le 21 juillet 1299.

(b) Le 29 juillet 1299. (c) Le 8 septembre 1299.

(d) La première est du 21 octobre 1300 : la seconde

du 23 décembre 1301. (e) La première est du 24 novembre 1302 : la seconde du 11 mars 1303. (f) Le 20 mai 1303.

souhaitée , & trop long tems reculée  
 au gré des gens de bien. Il fut arrêté  
 que le roi d'Angleterre rentreroit en la Rymer, tom.  
1. part. 4 p.  
24 25. 26.  
 foi & obéissance du monarque François ;  
 que comme duc d'Aquitaine & pair de  
 France , il lui feroit hommage-lige , pure-  
 ment , simplement , sans condition ; que  
 ses procureurs prêteroiient d'abord le ser-  
 ment de fidélité ; qu'il se rendroit ensuite  
 lui-même à Amiens , pour le prêter en  
 personne ; qu'en cas de maladie ou de  
 quelque autre empêchement notoire , le  
 prince de Galles son fils seroit tenu de  
 venir en sa place , avec plein pouvoir de  
 jurer ladite féauté , sans préjudice de  
 l'obligation de s'acquitter lui-même de  
 ce devoir , dès qu'il seroit en état de le  
 faire ; qu'à ces conditions , il seroit  
 remis en pleine possession de toutes les  
 cités , châteaux , bourgs , villes , terres ,  
 rentes , fiefs , hommages , obéissances ,  
 seigneuries , & de toutes autres manières  
 de justices , de tenances , de droitures ,  
 & d'autres choses non mouvantes , en la  
 duché d'Aquitaine.

Aussi-tôt Henri de Laci fit l'hom-  
 mage au nom de son maître , & l'or-  
 dre fut expédié de délivrer aux An-  
 glois toutes les places de Guienne.

Ibid.

La réconciliation étoit sincère. Les deux Rois la scellèrent par une ligue défensive contre tout homme qui peut vivre & mourir. On déclaroit néanmoins très-expressément , que cette confédération n'étoit point contre l'église de Rome : mais il paroît qu'on distinguoit le saint Siège d'avec le pape Boniface ; car il étoit dit immédiatement après , que cette alliance étoit contre quiconque voudroit despointer, empêcher, ou troubler les deux Rois ès franchises, ès libertés, ès privilèges, ès droits, ès droitures, ès coutumes d'eux, & de leurs royaumes. On exceptoit encore, pour le Roi de France, monsieur Aubert [Albert] roi d'Allemagne, & messire Jean, comte de Hainaut ; & pour le roi d'Angleterre, messire Jean, duc de Brabant, son gendre. Le jour même de la signature du traité, les deux ministres Anglois, Amédée de Savoie & Henri de Laci, fiancèrent la princesse Isabelle au nom du jeune Prince, fils aîné d'Edouard, & l'héritier présomptif de sa couronne.

Invention  
de la Bouf-  
sole.

Ce fut, dit-on, vers ce même tems [en 1302], qu'on commença à parler de la boussole ou aiguille aimantée

si utile pour la navigation. Un Napolitain , que quelques-uns nomment Jean Gira ou Goya , d'autres , Flavio Gioia , en passoit alors pour l'inventeur : de-là vient que la ville d'Amalfi , dont il étoit originaire , a pris une boussole pour ses armes. Quelques Auteurs ont cru que vers l'an 1260 , Marc-Paul , Vénitien , rapporta cette invention de la Chine, & ils se fondent sur ce qu'on s'en servoit au commencement comme font encore les Chinois , qui la font flotter sur un petit morceau de liége (a). Mais Faucher rapporte des vets de Guiot de Provins , poëte François , qui en fait mention sous le nom de *Marinette* , ou *Pierre Marinière* : ce qui prouve qu'on la connoissoit en France , non-seulement avant le Napolitain , mais même plus de cinquante ans avant le Vénitien. Guiot en effet écrivoit sur la fin du douzième siècle , ou pendant les premières années du treizième. On peut encore ajouter que la fleur de lis que toutes les nations du monde mettent sur la rose au point du nord , devient

Mém. de l'Acad. des B. L.  
tom 21 p. 193.

(a) Les Chinois disent que leur Empereur Chininus , qui étoit un grand astrologue , en avoit connoissance 1120 ans avant J. C.

298 HISTOIRE DE FRANCE ,  
 une nouvelle preuve que les François  
 l'ont ou inventée , ou perfectionnée.  
 L'usage de la bouffole est de régler la  
 latitude , c'est-à-dire, de marquer la dis-  
 tance de l'équateur au zenith , ou point  
 vertical de l'endroit où l'on se trouve ,  
 tant sur mer que sur terre. On n'a pas  
 encore trouvé les longitudes , c'est-à-  
 dire , une invention qui marque l'éloi-  
 gnement du méridien du lieu où l'on  
 est , jusqu'au premier méridien : il y a  
 de grandes récompenses promises à  
 celui qui fera cette découverte.

Ordonnan-  
 ces pour la ré-  
 formation du  
 royaume.

Laur. ord.  
 de nos Rois ,  
 tom. 1. p. 317.  
 & suiv.

La guerre de Flandre , ni les entre-  
 prises de Boniface , n'empêchoient pas  
 le monarque de songer au gouverne-  
 ment de son Etat. On vit paroître au  
 milieu de ces troubles (a) cette ordon-  
 nance fameuse , où les abus qui ré-  
 gnoient alors dans l'administration du  
 royaume , sont notés , réprouvés , &  
 réformés. Les officiers du Prince ne  
 cessioient d'attenter aux droits du cler-  
 gé , ce qui causoit de grands scanda-  
 les. Le Roi déclare qu'il prend tous  
 les ecclésiastiques sous sa protection

(a) Le 18 mars 1303. D. Vaissette date cette ordon-  
 nance du 23 mars de la même année : c'est une erreur  
 échappée à ce sçavant Bénédictin. Elle fut donnée le  
 Lundi d'après la mi-carême : or en 1303 , ce lundi est in-  
 contestablement le 18 mars ; Pâque tombant le 7 avril.

royale ; veut qu'ils jouissent des libertés, franchises & immunités, dont ils jouissoient sous le regne de S. Louis ; défend de les troubler dans l'exercice de leur juridiction spirituelle ou temporelle ; prétend que lorsqu'ils seront obligés de venir au parlement , on les expédie promptement , selon leur rang , & l'importance de leurs affaires ; ordonne que quand il enverra des Lettres pour saisir ou confisquer leur temporel , on ne les mettra à exécution , qu'après s'être informé si ce qu'on lui a mandé est véritable ; ne permet de saisir leurs biens que jusqu'à la concurrence de l'amende qu'ils doivent ; décerne de rigoureuses peines contre les gardiens des régales , qui commettront quelque dégât dans la perception des fruits d'un bénéfice vacant , qui abattront les hautes futaies , ou couperont les bois taillis avant le tems , ou détruiront les étangs , les viviers , les maisons ; & condamne ceux qui sont coupables de quelques-uns de ces excès , à réparer & payer tous les dommages qu'ils ont causés.

Alors , comme de nos jours , les gens de Justice , quoique leurs charges ne fussent pas encore vénales ,

Ibid.

n'étoient exemts ni de passion , ni d'intérêt ; & leurs lenteurs affectées désoloient & ruinoient les malheureux plaideurs. Pour remédier à ces défordres , il est dit que personne n'exercera la magistrature dans le lieu de sa naissance ; que les Jugés , loin d'avoir droit de rien exiger , ne pourront pas même accepter ce qu'on leur offrira librement ; que les offices de judicature ne seront donnés qu'à des personnes sages , fidèles , éclairées , capables , de bonne renommée ; que les gens du conseil du Roi ne recevront de pension ni du clergé , ni des villes , ni des communautés (a) ; que les sergents à cheval ne prendront que trois sols par jour , & les sergents à pied dix-huit deniers ; que les notaires n'auront qu'un denier pour trois lignes d'écritures ; & que les enquêtes portées à la cour , seront expédiées & jugées du moins dans deux années : terme beaucoup trop long pour un infortuné , qu'un injuste procès réduit à la plus affreuse misère.

(a) Cette sage disposition a été renouvelée par Charles VI , Charles VIII , Louis XII ; & les Rois leurs successeurs ; mais sans succès , l'avidité du gain l'ayant emporté sur le devoir. *Lett. ord. tom. 1. p. 360. note 5*

Tant de précautions ne rassuroient point le sage Législateur. On pouvoit éluder l'autorité de la loi : la cupidité à des ressources infinies : il voulut encore retenir les magistrats par les liens sacrés du serment. Il ordonne que les Sénéchaux , Baillis , Juges , Viguiers , Vicomtes , Prevôts , & autres officiers , jureront qu'ils feront justice aux grands & aux petits , sans acception de personne ; qu'ils conserveront les droits du Roi , sans nuire à ceux de ses vassaux & sujets ; qu'ils ne recevront ni or , ni argent , ni aucun autre don quel qu'il soit , si ce n'est de choses à manger ou à boire ; qu'ils ne permettront point que leurs femmes , leurs enfants , leurs frères , leurs neveux , leurs nièces , reçoivent aucun présent ou bénéfice ; qu'ils ne prendront rien à titre de prêt , des personnes de leurs baillages , ni de ceux qui auront des causes devant eux ; qu'ils n'emploieront ni présents , ni intrigues , pour captiver la bienveillance de ceux qui sont du conseil du Roi , ou qui ont droit d'inspection sur eux ; qu'ils ne feront aucune acquisition d'immeubles dans l'étendue de leur juridiction ; qu'ils n'y

302 HISTOIRE DE FRANCE ,  
 contracteront point mariage , ni ne  
 souffriront que leurs enfants ou pro-  
 che-parents s'y marient ; enfin qu'ils  
 exécuteront fidèlement & de bonne  
 foi tout ce qui est prescrit par cette  
 ordonnance.

Le Parle-  
 ment rendu  
 sédentaire à  
 Paris.  
 Ibid.

Mais de tous les articles de ce fa-  
 meux Edit, le soixante-deuxième (a)  
 est le plus remarquable , parce qu'il  
 forme une époque célèbre dans la  
 Monarchie. Voici comme il est conçu.  
 „ Pour la commodité de nos sujets ,  
 „ & pour l'expédition des causes ,  
 „ nous nous proposons d'ordonner  
 „ qu'on tiendra deux fois l'an le Par-  
 „ lement à Paris, l'Echiquier à Rouen ,  
 „ les grands jours à Troyes ; & qu'il  
 „ y aura un Parlement à Toulouse ,  
 „ si les gens de cette province consen-

(a) Non le soixante-sixième , comme l'assure le  
 nouvel Editeur du P. Daniel , tom. 5. p. 205. Ce  
 n'est pas la seule faute qui lui soit échappée dans  
 son observation sur cet établissement : 1°. Le texte  
 y est corrompu : *proponimus quod duo Parlamenta* :  
 il y a *proponimus ordinare* : 2°. La traduction est dou-  
 blement infidèle : nous ordonnons : Ce mot *proponere*  
 tout seul ne signifie point ordonner : il faut dire avec  
 le texte , nous nous proposons d'ordonner. : 3°. On fixe  
 l'époque de cette ordonnance à l'année 1302 : on  
 devoit ajouter , vieux style , c'est 1303 , selon le  
 nouveau. 4°. On veut qu'elle soit du 24 mars :  
 mais le lundi de la mi-carême , jour de sa date ,  
 étoit le 2 avril en 1302 , le 18 mars en 1303.

» tent qu'il n'y ait point d'appel de  
 » ceux qui y siégeront ». Voilà ce qui  
 a donné lieu à presque tous nos mo-  
 dernes de fixer en 1302 [ 1303 ] le  
 tems où le Parlement qui suivoit le  
 Roi , cessa d'être ambulatoire , &  
 commença à tenir ses séances à Paris.  
 Le monarque néanmoins ne dit pas  
 qu'il ordonne : » mais qu'il se propose  
 » d'ordonner que tous les ans on tien-  
 » dra deux Parlements à Paris « , pa-  
 roles qui semblent plutôt indiquer le  
 projet , que l'exécution d'un établisse-  
 ment. C'est ce qui fait que Pasquier  
 recule de quelques années ce grand  
 événement. Ce que Philippe promit  
 alors , dit ce célèbre écrivain , il l'exé-  
 cuta en 1304 ou 1305 : ce qui se prou-  
 ve par une ancienne ordonnance qu'on  
 trouve dans un vieux registre des char-  
 tes du Roi. Elle porte » qu'il y aura  
 » deux Parlements , que l'un com-  
 » mencera à l'octave de Pâque , l'autre  
 » à l'octave de la Toussaint , & que  
 » chacun ne durera que deux mois ;  
 » qu'ils seront composés de deux pré-  
 » lats , [ l'archevêque de Narbonne &  
 » l'Evêque de Rennes ] , de deux sei-  
 » gneurs laïques , [ le comte de Dreux  
 » & le comte de Bourgogne ] de

Recht. de la  
 France, tom. I.  
 l. 2. c. 3. p.  
 51. 52.

„ treize conseillers clerks, & de treize  
 „ conseillers laïques ; que chaque  
 „ chambre des enquêtes n'excédera  
 „ point le nombre de cinq , l'Echi-  
 „ quier dix , les grands jours de Troyes  
 „ huit “. La preuve que ces grands  
 tribunaux ne tenoient pas dans le même  
 tems , c'est que suivant cette même  
 ordonnance , les mêmes qui avoient  
 présidé à Paris , se trouvent encore  
 présider dans la même année à Rouen  
 & à Troyes.

- C'est une chose étrange , continue  
 Pasquier „ que nous ignorions ce que  
 „ chacun devoit sçavoir , l'origine  
 „ de ce Parlement , qui est la plus  
 „ riche pièce du royaume , sous l'au-  
 „ torité de nos Rois. De-là vient que  
 „ quelques-uns en attribuent le pre-  
 „ mier plan au roi Louis Hutin , ce  
 „ qui est une véritable hérésie “. Ce  
 Prince n'a fait que suivre les erre-  
 ments de son père , „ en nommant à  
 „ la Grand'chambre , pour président ,  
 „ le chancelier , pour conseillers ,  
 „ douze clerks & dix-huit laïques ;  
 „ aux enquêtes , pour juges , les  
 „ évêques de Mende & de Soissons ,  
 „ les abbés de S. Germain-des-Prés &  
 „ de S. Denis , sept autres clerks , six

„laïques, & neuf rapporteurs“. Le Parlement, sous Philippe-le-Long, frère & successeur de Louis, étoit à peu-près composé du même nombre d'officiers : il n'y fit d'autre changement que d'en exclure les prélats, *se faisant conscience*, dit-il, *de les empêcher de vaquer au gouvernement de leurs spiritualités* (a). Mais, comme l'observe très-judicieusement l'Auteur des Recherches de la France, „Nous sommes en un royaume, auquel pour la facilité de nos Rois, les choses viennent fort aisément à l'effor. Il n'y eut si petit seigneur un peu en crédit, qui ne voulût être immatriculé dans cette compagnie : bien-tôt le nombre en fut effréiné“. Philippe de Valois, pour remédier à ce désordre, régla (b) que dorénavant il n'y auroit que trente conseillers à la grand-chambre, sans y comprendre les présidents, quarante aux enquêtes, huit aux requêtes : règlement qui fut longtemps en vigueur.

Ce seroit une erreur, c'est toujours Pasquier qui parle, d'imaginer avec quelques modernes, que cette der-

Laur. ordonn.  
tom. 1. p. 702.

Rech. de la  
Fr. ibid. p. 53.

Ord. tom. 2.  
p. 220.

Pasquier  
ibid. p. 14.

(a) Cette Ordonnance est du 3 décembre 1319.  
(b) Le 11 mars 1344. [1345.]

306 HISTOIRE DE FRANCE ,  
nière ordonnance constitue le Parle-  
ment dans l'état où il est aujourd'hui ,  
c'est-à-dire , dans une séance fixe &  
continué pendant tout le cours de  
l'année : le contraire est démontré par  
plusieurs mémoriaux de ces anciens  
tems. Ici c'est le même Philippe de  
Valois , qui en 1347 (a) mande aux  
gens des comptes , qu'attendu que le  
Parlement n'est point assemblé , il a  
délégué quelques conseillers & maî-  
tres , pour faire le procès aux Lom-  
bards usuriers , & que son intention  
est qu'ils soient payés de leurs vaca-  
tions , selon ce qui est ordonné par  
chacun jour : là c'est Charles , le pre-  
mier des fils de France qui ait pris le  
titre de Dauphin , qui en 1357 , pen-  
dant la prison du Roi son père , dé-  
clare qu'il aura soin que les chambres  
du Parlement , enquêtes & requêtes ,  
se tiennent à l'avenir sans disconti-  
nuation : ce qui suppose qu'alors elles  
n'étoient point encore dans cet usage.  
Mais cette déclaration du jeune Prince  
demeura sans effet : il regna , il mou-  
rut , sans l'avoir exécutée. La minorité  
de Charles VI son fils , la foiblesse de  
son cerveau , les factions des Princes

(a) Le 12 du mois d'août.

qui désolèrent le royaume , furent cause qu'on ne songea point à envoyer de nouveaux rôles de conseillers : ceux qui se trouvoient en place , ne laissèrent pas échapper l'occasion de s'y maintenir : ils commencèrent à tenir des séances fixes & continues : ce qui a toujours subsisté depuis.

Jusques-là , nul président , nul conseiller à titre d'office : ce n'étoient que des commissions , pour lesquelles ils étoient payés par jour , selon le service qu'ils avoient rendu. Le Roi les changeoit comme il jugeoit à propos : rarement il les continuoit : à chaque séance , nouveaux juges. Les Pairs , tant ecclésiastiques que laïques , les seuls qui fussent membres nés du Parlement , étoient aussi les seuls conseillers à vie. On n'admettoit dans cet auguste corps aucun laïque , qu'il ne fût chevalier ou gentilhomme : si quelquefois on y appelloit des gens de loix , ce n'étoit que pour les consulter. Insensiblement ils y eurent voix délibérative , & siégèrent avec la noblesse. Cela fit de la bigarrure. Les chevaliers , à l'ordinaire , s'y trouvoient l'épée au côté & avec leur manteau ; les gens de Loi au contraire,

Mœurs & cout.  
des Fr. p. 143.  
149.

308 HISTOIRE DE FRANCE ,  
n'osant prendre le manteau , qui étoit  
l'habit de chevalier , n'étoient vêtus  
que d'une robe qui n'étoit ni ample ,  
ni traînante comme celle d'aujourd'hui , mais ferrée comme une soutane. On donnoit la qualité de *Maître* aux ecclésiastiques du second ordre , comme aux doyens des chapitres , aux chantres , aux prieurs , & aux autres clercs , qui étoient faits conseillers : elle passa depuis aux légistes qui parvinrent à cet honneur , même à la première présidence. Les registres du Parlement ne qualifient que de *Maître* le premier président Mauger , qui mourut en 1418. Le titre de *Monsieur* étoit affecté à ceux des conseillers gentils-hommes , qui n'étoient pas encore admis dans l'ordre de la chevalerie. On appelloit le chevalier *Messire* ou *Monseigneur* : c'est , dit-on , en mémoire de ces anciens preux , qu'on traite encore aujourd'hui le Parlement de *Nosseigneurs*. Philippe de Morvilliers , quoique premier président , d'ailleurs homme de qualité , ne fut point traité de *Messire* , qu'il n'eût été fait chevalier. Les Présidents au mortier , qui représentent les chevaliers , en ont conservé l'habit , & la robe des gradués

est demeurée aux conseillers qui leur ont succédé.

Il paroît qu'alors les gens des enquêtes & des requêtes ne tenoient point le même rang que Messieurs de Grand-chambre , c'est à-dire , qu'ils n'étoient point regardés comme faisant partie du Parlement : vérité attestée par une multitude de témoignages tirés des archives de la nation. Ici ce sont des Lettres de nos Rois adressées „ aux gens qui tiennent ou „ tiendront leur Parlement , aux gens „ tenants les comptes , aux enquêtes , „ aux requêtes“ : là , c'est Philippe-le-Long qui ordonne , „ que Messieurs „ des enquêtes & des requêtes viennent & demeureront en leur chambre à l'heure & en la manière que „ ceux du Parlement ; que les maîtres „ du Parlement & les juges des „ enquêtes s'assembleront à Paris huit „ jours avant que la séance soit ouverte ; que ceux des requêtes n'entreront en la chambre du Parlement , s'il n'y sont mandés , ou s'ils „ n'y ont affaire pour leurs propres „ besogne“. Ailleurs c'est Philippe de Valois qui règle , „ qu'en son Parle-

Rech. de la  
Fr. tom. 1. l. 3.  
c. 3. p. 61. 62.

Ord. de nos  
Rois, tom. 1.  
p. 730. 731.

Ibid. tom. 2,  
p. 120.

„ ment il y aura quinze clerks & quinze  
 „ laïs , outre trois présidents ; vingt-  
 „ quatre clerks & seize laïs en la  
 „ chambre des enquêtes ; cinq clerks  
 „ & trois laïs en ses requêtes du pa-  
 „ laïs “ : tous monuments qui éta-  
 blissent une distinction réelle entre le  
 Parlement , les enquêtes & les requê-  
 tes. Elle subsista jusqu’au tems où les  
 séances de la cour commencèrent à  
 être fixes & perpétuelles : ce qui n’em-  
 pêcha pas que la grand’chambre ne  
 conservât de grandes prérogatives sur  
 les autres. On se plaignoit en 1409 ,  
 d’un jugement rendu aux enquêtes.  
 Elle ordonna que le procès seroit revû :  
 ce qui fut exécuté. Il fut dit à la vé-  
 rité , qu’il avoit été bien jugé : mais  
 cet arrêt même prouve la supériorité  
 de la chambre qui le rendoit. Ce ne  
 fut qu’en 1422 , qu’on accorda aux  
 enquêtes *le pouvoir de mettre les appel-  
 lations au néant.* „ Telle est encore  
 „ aujourd’hui , dit Pasquier , l’auto-  
 „ rité de cette grand’chambre , qu’il  
 „ n’y a celui des enquêtes qui avec le  
 „ tems n’espère & ne désire y avoir  
 „ séance , comme dernière ressource  
 „ de ses pensements. Une place y va-

Rech. de la Fr.  
 ibid.

,, quoit sur la fin du regne de Charles  
 ,, VI (a) : Jacques Brulart & Guillaume  
 ,, Gui la disputèrent vivement. Celui-  
 ,, ci alléguoit son ancienneté de ré-  
 ,, ception ; celui-là sa qualité de pré-  
 ,, sident aux enquêtes. Les chambres  
 ,, assemblées prononcèrent que Bru-  
 ,, lart seroit préféré. On dit les cham-  
 ,, bres assemblées : chose inouïe avant  
 ,, que le Parlement fût établi perpé-  
 ,, tuel “.

L'arrivée des Légistes causa de  
 grands changements. Ces gens pleins  
 des formalités qu'ils avoient puisées  
 dans le droit, introduisirent la procé-  
 dure, & par-là se rendirent maîtres  
 des affaires qu'ils avoient sçu em-  
 brouiller. Ce jargon de chicane re-  
 buta les chevaliers, qui n'y enten-  
 doient rien. Une autre mortification  
 fut de se voir assez souvent présidés  
 par un gradué, aulieu que dans les  
 premiers tems, c'étoit toujours un  
 haut baron qui les présidoit. Ce qui  
 acheva enfin de les dégoûter, c'est que  
 le Parlement devint perpétuel. Cette  
 assiduité ne leur laissoit le tems, ni  
 d'avoir soin de leurs affaires, ni de  
 rendre pendant la guerre le service

Mœurs & cout.  
 des Fr. p. 150.

(a) Le 29 mai 1422.

312 HISTOIRE DE FRANCE,  
qu'ils devoient au Roi : ils prirent le  
parti de se retirer , & d'abandonner  
une de leurs plus illustres & plus an-  
ciennes prérogatives , qui étoit de ju-  
ger les peuples. Déjà on avoit exclu les  
Prélats de ces assemblées , où ancien-  
nement ils avoient droit d'opiner :  
ainsi les Légistes y restèrent seuls ; ce  
qui a donné à la robe la considération  
où elle a toujours été depuis. De-là  
vient la distinction qu'on ne connois-  
soit pas autrefois , de la noblesse  
d'épée , & de la noblesse de robe.

Les lumières & la probité des pre-  
miers Légistes qui eurent séance au  
Parlement , les mirent dans une hau-  
te réputation. Ils se laissoient rare-  
ment surprendre , jamais corrom-  
pre. Ils ne recevoient ni présents , ni  
visites : un grand fond d'honneur fai-  
soit toute leur richesse : leurs gages  
suffisoient pour leur entretien. Lors-  
qu'ils n'étoient point payés , ils re-  
tournoient à leurs écoles , pour y en-  
seigner le droit. Cette noble simpli-  
cité , loin d'affoiblir , augmentoit la  
considération qu'on avoit pour eux.  
La principale attention de ces dignes  
magistrats étoit d'expédier les parties.  
On vuidoit tous les procès en deux  
mois ,

mois , pour ne point remettre les plaideurs à un autre Parlement , qui souvent ne s'assembloit qu'une fois l'année. La justice étoit administrée sans frais. L'arrêt même ne coûtoit rien. Le greffier en étoit payé sur un fond que faisoit le Souverain. Un malheureux commis , ayant emporté ce fond sous Charles VIII , ce Prince qui avoit une grande guerre avec ses voisins , & fort peu d'argent , se laissa persuader , qu'il n'y avoit nulle injustice à faire payer aux parties l'expédition de leurs arrêts.

Dans l'origine , c'étoit le Roi qui nommoit les officiers du Parlement. Charles V , pour montrer qu'il étoit moins jaloux de maintenir son autorité , que de procurer le bien public , voulut que les conseillers , les présidents , & le chancelier même , fussent élus par scrutin à la pluralité des voix. C'est ainsi qu'en présence de ce monarque , des princes , des barons , des seigneurs du Parlement & des comptes , assemblés au Louvre , Pierre d'Orgemont fut élu chancelier de France , le 20 novembre 1373 : ainsi que Henti de de Marle fut élevé en 1403 à la première présidence , tant par les provi-

Ibid , p. 112.

P. Anc. hist.  
général tom 1.  
p. 387. 391.

314 HISTOIRE DE FRANCE ,  
sions du Roi, Charles VI, que par  
l'élection du Parlement. Charles VII,  
devenu paisible sur le trône, rentra  
dans la possession où étoient ses prédé-  
cesseurs, de remplir les places qui va-  
quoient par démission, ou par mort.  
Louis XI, pour paroître plus absolu,  
sans attendre qu'il y eût des places va-  
cantes, changeoit continuellement les  
officiers de la cour. Matthieu de Nan-  
terre étoit depuis quelques années chef  
de cette compagnie : il le fit descen-  
dre au rang de second président, sans  
autre raison, disent nos historiens,  
sinon qu'il vouloit faire voir qu'il étoit  
le maître.

Mœurs & cout.  
des Fr. *ibid.*

Bien-tôt il s'éleva un nouvel ordre  
de choses ; & ces places qui n'étoient  
d'abord que de simples commissions,  
devinrent, par l'introduction de la  
venalité, des charges perpétuelles &  
non sujettes à changement. Ce fut à  
l'occasion de la guerre d'Italie sous  
François I, que l'on commença de les  
vendre : mais pour sauver le serment  
qu'on étoit obligé de faire, de n'avoir  
point acheté son office, ce commerce  
qui allarmeroit le peuple, fut coloré du  
titre de prêt pour les besoins de l'Etat.  
La plupart des François avides de rang

*Ibid.*, p. 153.

Abt. chron.  
de l'hist. de Fr.  
tom. 2 p. 905.  
& suiv.

& d'emploi , mirent là leur argent comptant : elles devinrent une mine d'or. Henri II se contraignit moins : il ordonna en 1554, sans faire aucune distinction de judicature ou de finance, que tous ceux qui voudroient se faire pourvoir d'office, *soit par vacation, résignation ou création nouvelle*, feroient enregistrer leurs noms chaque semaine, & que le contrôleur général feroit des notes contenant les noms & qualités des offices qui seroient à taxer. François II voulut faire revivre l'ancienne forme des élections : mais pour éviter les brigues, il fut dit que le Parlement présenteroit trois sujets, entre lesquels le Roi choisiroit. Les choses n'en allèrent pas mieux. Tous les offices vacants furent remplis de gens dévoués tantôt au connétable, tantôt aux Guises, tantôt au prince de Condé, rarement au Souverain ; & ce fut une des principales causes des désordres des guerres civiles. Enfin sous le regne de Charles IX, le système de la vénalité reprit absolument le dessus. Ce prince permit à tous les possesseurs de charges, qui, sans être vénales de leur nature, étoient censées telles à cause des finan-

316 HISTOIRE DE FRANCE ,  
ces payées pour les obtenir , de les ré-  
signer en payant le tiers denier. Les  
offices de judicature étoient dans ce  
cas : ils tombèrent comme les autres  
aux parties casuelles : le trafic en de-  
vint commun entre particuliers , chose  
inouïe jusques-là. Lorsqu'ils devinrent  
dévolus au fisc , faite par les résignants  
d'avoir survécu quarante jours à leur  
résignation , on les taxa comme les  
autres , & l'on donna des quittances  
de finances dans la forme ordinaire.  
Telle est , au jugement de l'élégant &  
judicieux historien que nous avons  
cité , la véritable époque de la véna-  
lité des charges de judicature.

On imagina sous Henri IV [en 1604]  
de vendre jusqu'à la dispense de la ré-  
gle des quarante jours pour la validité  
de la résignation : il fut dit que les  
officiers de judicature , payant cha-  
que année au Roi le soixantième de  
la finance de leurs charges , elles de-  
meureroient à leurs veuves & à leurs  
héritiers ; sinon qu'elles tomberoient  
aux parties casuelles. Les financiers  
donnèrent à ce nouveau droit le nom  
de *Droit annuel* ; le peuple l'appella  
*la Paulette* , du nom d'un certain  
Charles Paulet , qui en fut l'inventeur ,

& le premier fermier. » Il faut avoir  
 » un double bandeau sur les yeux ,  
 » dit Mezeray , pour ne pas voir que  
 » cet édit , en perpétuant la vénalité  
 » des offices , doit rehausser leur prix  
 » à un monstrueux excès , tel qu'en  
 » effet nous l'avons vû ; qu'il peut  
 » rendre ceux qui les tiendront , d'au-  
 » tant moins dépendants du Roi ,  
 » qu'ils n'en seront obligés qu'à leur  
 » bourse ; qu'il donne sujet à leurs  
 » enfans de se livrer à l'orgueil , à  
 » l'injustice , & de croupir dans une  
 » honteuse ignorance , parce qu'ils  
 » sont assurés de posséder les charges  
 » de leurs pères ; qu'il fournit à la chi-  
 » cane un moyen de devenir plus ma-  
 » ligne , plus altière , plus insupporta-  
 » ble ; qu'il ferme la porte des hon-  
 » neurs à des personnes dont la vertu  
 » égale la noblesse ; & l'ouvre à des  
 » gens sans naissance , sans capacité ,  
 » sans honneur ; à des procureurs , à  
 » des fils de sergent , à des maltotiers ,  
 » qui n'ont quelquefois d'autre mérite  
 » qu'un bien souvent mal acquis ».

Ce ne sont pas les seuls change-  
 ments qu'éprouva l'ordre de la Ma-  
 gistrature. D'abord la grand'chambre ,  
 qu'on appelloit alors le Parlement ,

Rech. de la Fr.  
tom. 1. l. 2. c.  
4 p. 68. 69.  
70.

n'avoit que trois présidents : bien-tôt on en vit un quatrième. Il y en eut cinq sous Charles VI & sous François I ; huit sous Henri II , qui rendit le Parlement semestre , & le divisa en deux séances , qui avoient chacune leurs présidents & leurs conseillers. L'une tenoit depuis le premier de Janvier jusqu'au dernier de Juin ; l'autre depuis le premier de Juillet jusqu'à la fin de l'année : » ce qui fut ,  
 ,, dit Pasquier , une des plus grandes  
 ,, mutations & traverses que reçut  
 ,, jamais cette cour. Il est vrai qu'elle  
 ,, avoit vû sous les regnes précédents  
 ,, *une crië* de présidents , de conseil-  
 ,, lers , & d'avocats pour le Roi :  
 ,, toutefois ceux-ci étoient toujours  
 ,, unis ensemble , & représentant un  
 ,, même corps. Mais au semestre la  
 ,, division étoit telle , que ce que les  
 ,, courtisans ne pouvoient obtenir en  
 ,, une séance , ils le pratiquoient en  
 ,, l'autre , rendant par ce moyen l'au-  
 ,, torité de la cour à demi illusoire.  
 ,, Heureusement cette invention ne  
 ,, subsista que depuis 1554 jusqu'en  
 ,, 1557. Elle fut annullée , & les cho-  
 ,, ses remises en leur premier état “.  
 Il n'y avoit dans l'origine qu'une cham-

bre des enquêtes : la multitude des procès obligea depuis d'en établir trois. François I en créa une quatrième , que l'on appella la chambre du domaine ; » invention qu'il trouva pour tirer de » l'argent de vingt nouvelles conseil- » leries , qu'il exposa alors en vente “. Une cinquième fut érigée en 1568 , sous le regne de Charles IX. Alors on supprima celle du *conseil surnuméraire* , où se vuidoient les appointés , & qui avoit été établie sous Henri II. On vit paroître en 1580 , un Edit portant création d'une seconde chambre des requêtes , & de vingts nouveaux conseillers , *qui furent épars aux enquêtes : nouveauté qui fut blâmée dans Henri III : la nécessité publique ne le convioit point de ce faire.* On a supprimé de nos jours la quatre & la cinq ; & les places de présidents aux enquêtes & aux requêtes sont devenues comme autrefois de simples commissions : les motifs exprimés dans la déclaration , démontrent la profonde sagesse du Législateur.

Pasquier donne de grands éloges à cette auguste Compagnie , » qui , dit- » il , a toujours été fort recommandée » en France , comme celle par laquelle

Ibid. p. 702.

320 HISTOIRE DE FRANCE ,  
« sans esclandre sont vérifiées les vo-  
« lontés de notre Prince. Cependant,  
« il ne sçauroit lui pardonner, ni cette  
« partialité notable qui défend aux  
« membres des autres tribunaux, de  
« prendre des titres qu'elle prétend af-  
« fectés à ses seuls officiers, ni cette  
« longueur ennuyeuse de procédures,  
« qui semble y avoir fait sa dernière  
« preuve par la subtilité de ceux qui  
« manient les causes d'autrui. Toute  
« leur application est d'ombrager, de  
« revêtir leurs mensonges de quelques  
« traits de vrai-semblance, & de man-  
« dier d'une contrariété de loix, la  
« décision de leurs procès: ce qui tient  
« toujours une pauvre partie en sus-  
« pens. On crut y remédier à l'aide  
« d'une Chancellerie, qui fut premiè-  
« ment introduite pour subvenir aux  
« affligés par bénéfice du Roi, qui  
« s'en veut dire le protecteur; néan-  
« moins les plus fins & rusés en usent  
« comme d'une chose inventée pour  
« trouver quelque ressource à une cau-  
« se désespérée. De-là vient que les  
« Avocats & les Procureurs, tirent de  
« telles longueurs [j'ai cuidé dire lan-  
« gueurs] un très-grand profit. D'où  
« il arrive que plusieurs bons esprits

„ de la France , piqués de l'amorce du  
 „ gain , laissent bien souvent les bon-  
 „ nes-lettres , pour suivre le train du  
 „ Palais ; & s'assoupissent par cette  
 „ voie , pendant que comme des ânes  
 „ voués au moulin , ils consomment  
 „ leurs esprits à se charger de sacs au  
 „ lieu de livres.

Les Flamands cependant , toujours  
 obstinés dans leur haine contre les  
 François , assiégeoient de nouveau  
 Tournai ; & quoiqu'ils eussent perdu  
 près de trois mille hommes dans deux  
 sorties , leur fureur ne se ralentissoit  
 point. Le Roi à cette nouvelle rassem-  
 bla son armée , & s'avança jusqu'à  
 Peronne ; mais vaincu par les prières  
 du Comte de Savoye , ou , comme le  
 dit Nangis , séduit par les artifices de  
 ce Prince , il se laissa désarmer , ac-  
 corda aux rebelles une trêve de huit  
 mois , & revint une seconde fois sans  
 gloire. Aussi-tôt il se rendit en Lan-  
 guedoc , où par les graces qu'il sçut  
 répandre à propos , il regagna tous les  
 cœurs que la malignité vouloit lui dé-  
 baucher ; & chemin faisant , il réunit  
 à sa couronne les comtés d'Angoulême  
 & de la Marche , avec la Seigneurie  
 de Lusignan en Poitou. On raconte

Le Roi mar-  
 che en Flan-  
 dre , & re-  
 vient sans a-  
 voir rien fait.  
 Réunion du  
 comté de la  
 Marche à la  
 couronne.

spicil. tom-  
 3. p. 16.

322 HISTOIRE DE FRANCE ;  
que le dernier possesseur de ce grand  
fief , Hugues le Brun , tué à la bataille  
de Courtray ; avoit fait un testament  
par lequel il léguoit au Roi plusieurs  
choses considérables ; mais que Guy  
son frere le jetta au feu , pour en ôter  
la connoissance au monarque. L'infidèle vassal , sur ces entrefaites , fut accusé d'avoir conspiré contre l'Etat : ce fut pour la cour un juste sujet de s'emparer par droit de confiscation , non-seulement du comté dont il venoit d'hériter , mais encore de la seigneurie de Fougères qu'il possédoit en Bretagne. Il s'en fallut peu que la chose ne réussît pas. La Comtesse de Sancerre , sœur de Hugues & du coupable , se porta pour héritière de tous les biens de sa Maison ; mais depuis , du consentement des autres cohéritiers , elle céda tous ses droits sur cette succession au Roi , qui s'en faisoit.

La guerre de  
Flandre continue.  
ibid.

On travailloit dans cet entre-temps à ménager la paix des Flamands avec leur Souverain. Gui , leur ancien comte , vieillard de quatre-vingts ans , obtint la permission d'aller en Flandre , pour essayer d'adoucir ces esprits indomptables , dont l'audace étoit montée aux derniers excès depuis leur vic-

toire de Courtrai ; mais il ne put les déterminer à aucune des soumissions que le monarque exigeoit. Désespéré de l'inutilité de son voyage , il revint à sa prison de Compiègne ; tant pour satisfaire à ses engagements , que par tendresse pour ses deux fils prisonniers , dont la tête devoit répondre de sa fidélité & de son retour. Il ne survécut point à cette nouvelle disgrâce , & mourut quelques mois après , laissant trois de ses fils dans les fers , & son pays affligé d'une cruelle & dangereuse guerre ; juste châtiment de sa révolte contre son Souverain , & de son ingratitude envers les François , qui lui avoient acquis la possession de la Flandre au prix de leur sang.

Toutes les négociations étoient rompues , & la trêve expiroit. On ne s'oc- An. 1304.  
Ibid. & p. 57.  
cupa plus de part & d'autre que du soin de continuer une guerre cruelle , qui avoit déjà coûté tant d'hommes à la monarchie. Jean de Hainaut avoit hérité depuis peu du comté de Hollande , par la mort du Comte Florent , & de Jean son fils. Les Flamands prétendoient que cette principauté étoit une mouvance de la Flandre : ils attaquèrent la Zélande , battirent Guillaume

324 HISTOIRE DE FRANCE ;  
fils du nouveau comte , firent prisonnier l'évêque de Mastricht son oncle , & s'emparèrent d'une grande partie de la Province. Guillaume cependant eut le bonheur d'échapper , & s'enferma dans une Place forte : L'intérêt de la maison de Hainaut , qui avoit toujours tenu le parti de la France , obligea le Roi à faire un armement naval , pour aller au secours d'un fidèle allié ; il prit à sa solde Raignier de Grimaldi , noble Génois , homme d'une grande expérience , & d'une grande habileté dans les combats de mer , qui étoient alors bien plus fréquens sur la Méditerranée que sur l'Océan. Grimaldi amena seize galères : la France y joignit vingt autres vaisseaux bien armés : cette flotte eut ordre d'aller faire lever le siège de Ziric-Zée , qui étoit vivement pressée par une armée de quinze - mille Flamands & de quelques rebelles Zélandois , sous la conduite de Gui de Flandre. Bientôt on fut à la vue de l'ennemi qui étoit de beaucoup supérieur en nombre. Il avoit quatre-vingts vaisseaux , montés chacun de cent hommes , & sur lesquels , suivant la coutume de ce tems-là , il y avoit des espèces de

petits châteaux, d'où le soldat lançoit une grêle de flèches. On s'attacha surtout au navire du prince Flamand. Les François & les Génois l'abordèrent à l'envi, sautèrent dedans le sabre à la main, s'en rendirent maîtres, & le malheureux Gui fut fait prisonnier. La prise du général décida la victoire : le reste de sa flotte se dissipa, plusieurs vaisseaux furent pris dans la fuite, & Ziric-Zée fut délivrée du siège. C'étoit tout ce que portoit la commission de Grimaldi ; il rentra triomphant dans les ports de France, & fit partir son prisonnier pour la capitale du royaume.

Le Roi avoit assemblé la plus belle armée qu'il eût encore mise sur pied, & pour attirer la bénédiction de Dieu sur ses armes, avoit été faire sa prière à saint Denis, & prendre sur le tombeau des bienheureux apôtres de la France l'oriflâme qu'il déposa entre les mains d'Anselme de Chevreuse, vaillant chevalier. Il entra dans la Flandre à la tête de cinquante mille hommes d'infanterie & de douze mille chevaux, ayant sous lui les deux princes ses freres, Charles comte de Valois & Louis comte d'Evreux, avec

Bataille  
de Mons en  
Puelle.

Ibid.  
Mezeray, tom.  
3. P. 327. 328.

316 HISTOIRE DE FRANCE ,  
un grand nombre de seigneurs & de noblesse. Les ennemis, sous la conduite de Philippe de Flandre qui avoit quitté la Sicile où il jouissoit de grands biens, pour venir au secours de sa patrie, étoient campés entre Lille & Douai à quelque distance de *Mons* en *Puelle* ou *Pevele*. Le monarque s'avança jusqu'à deux lieues de cette dernière place, & fort près des rebelles. Ceux-ci s'étoient retranchés fortement, en faisant de tous leurs chariots une barricade en rond, qui avoit près d'une lieue & demie de tour : ils espéroient que le Roi les feroit attaquer dans leurs retranchemens ; mais il se souvenoit du malheureux combat de Courtray, & prit le parti de les affamer dans leur camp. Ce qui n'empêcha pas de faire approcher un corps d'infanterie avec des pierriers, qui eurent bien-tôt rompu une partie de la palissade. Alors l'arbalétrier françois sauta sur les chariots, d'où il décoche des traits qui portent partout la terreur & le carnage. Tout leur bagage fut pillé, & leurs vivres enlevés. L'intention n'étoit pas d'engager une affaire générale : le Roi fit sonner la retraite, il fut obéi.

On se flattoit qu'un doux repos alloit succéder aux fatigues d'une si rude journée. Le soldat comme l'Officier avoit quitté ses armes : le Roi lui-même se préparoit à prendre quelque rafraîchissement , lorsqu'on vint lui annoncer que les Flamands furieux étoient entrés dans le camp , après avoir massacré les grandes gardes. Tout plia sous leur premier effort ; & les corps avancés des François se culbutant sur les plus éloignés , jettèrent dans toute l'armée un effroi dont les plus intrépides ne purent se garantir. Le comte de Valois , l'un des plus grands capitaines de son siècle , sentit pour la première fois la terreur entrer dans son ame : il saute sur son cheval , & s'enfuit avec une troupe de gentilshommes qui passaient pour les braves de la nation. Tout retentissoit des hurlemens de cette populace effrénée, des gémissemens de ceux qu'on égorgeoit , des cris de ceux qui rappelloient aux armes. Tel croyoit se ranger sous sa bannière , qui se voyoit enveloppé , assommé , massacré : tel cherchoit ses armes , qui les trouvoit prises par le Flamand , ou par un compagnon plus diligent que lui : tous

328 HISTOIRE DE FRANCE ,  
couroient ça & là , les uns pour repousser , les autres pour éviter l'ennemi , qui bien-tôt fut répandu part-tout , jusques dans la tente même du Roi. Cet invincible Prince , dit Villani , fut le salut de son armée. La rage peinte sur le visage des assaillans , leurs rugissemens , leur nombre , la fuite même de ses braves , rien ne fut capable de l'ébranler : il mit l'épée à la main , arrêta quelque tems la fureur de ces forcenés , qui ne le connoissoient point , parce qu'il n'avoit pas sa cotte d'armes , & rendit le courage à ceux qui étoient auprès de lui. Alors il se fit avec lui & à ses côtés un merveilleux combat de vingt gentilshommes contre une multitude effroyable. Tous , rangés autour de leur Souverain , s'empressoient à l'envi de lui servir de bouclier , & bien-tôt lui eurent fait une espèce de rempart des corps de ceux qui tombèrent sous leurs coups. Mais épuisés de fatigues , tout couverts de blessures , [ la plupart n'avoient d'autre armure que leur épée ou leur hache d'armes ] étouffés par la poussière , plusieurs expirèrent aux pieds de leur Roi ; qui se défendoit toujours avec une valeur digne des

plus grands éloges. Cependant le comte de Valois , dont un événement imprévu avoit pu surprendre , non abattre le courage , eut bien-tôt rallié un gros de cavalerie , & vint à toute bride joindre le Roi son frère , qu'il sçavoit en très-grand danger. Philippe dégagé par ce secours qu'il n'espéroit presque plus , sauta sur un cheval , chargea l'infanterie Flamande qui étoit en désordre , lui passa plusieurs fois sur le ventre , & ne cessa de tuer & de poursuivre , que la nuit ne l'eût forcé de faire sonner la retraite. Il demeura six mille Flamands sur la place , Mezeray dit trente-six mille , parmi lesquels on compte Guillaume de Juliers , petit-fils par sa mère du malheureux Gui comte de Flandre. Tous leurs chariots furent pris , & le reste de leur armée ne se sauva qu'à la faveur des ténébres.

On peut dire avec Mezeray , que cette célèbre journée fut moins heureuse , que glorieuse pour le monarque. Il y perdit cinq cents gentilshommes , & plusieurs seigneurs de marque. On met de ce nombre , Jean fils du comte de Boulogne , jeune homme de treize à quatorze ans , qui faisoit ses

330 HISTOIRE DE FRANCE ,  
 premières armes ; Guillaume comte  
 d'Auxerre , que ses grandes vertus  
 firent également regretter de la cour  
 & du peuple ; le comte Anselme de  
 Chevreuse , qui par mille prouesses  
 avoit mérité l'honneur de porter l'ori-  
 flamme ; Pierre & Jacques de Gen-  
 cien , deux illustres frères Parisiens ,  
 tous deux tués en faisant des prodiges  
 de valeur pour sauver leur Roi , qui  
 témoin de leur courage héroïque , &  
 voulant éterniser la mémoire de ce  
 service , permit à leur postérité d'ajou-  
 ter à leur écu , qui étoit d'argent à trois  
 faces vivrées de gueules , une bande  
 d'azur semée de fleurs de lis d'or ; &  
 Hugues de Bouville , preux & hardi  
 chevalier , qui étoit chambellan du  
 Roi , & secrétaire du cabinet. C'est  
 ce même Hugues , que l'Empereur  
 Albert , sans doute avec la permission  
 du Roi , avoit adopté quelques années  
 auparavant pour son chevalier , lui  
 accordant par-tout l'Empire , les mê-  
 mes droits , honneurs , privilèges ,  
 franchises , dont jouissoient les fami-  
 liers de sa maison. C'étoit alors l'usage  
 des braves de s'attacher à quelque  
 Prince ou grand seigneur. Nos Rois  
 sur-tout , nos Reines mêmes , avoient

Du Cange  
 Gloss. au mot  
*mili. is regis.*

un certain nombre de chevaliers qui composoient leur cour, & qui étoient à leurs gages. On les appelloit *chevaliers le Roi*, *chevaliers la Reine*, ou *chevaliers de l'hôtel le Roi*, *chevaliers de l'hôtel la Reine*. On lit dans un vieux registre, que la dépense faite en la voie d'Aragon pour les gages des chevaliers de l'hôtel le Roi, montoit à 170341 liv. 19 sols : elle étoit de 190254 liv. 15 s. pour les chevaliers qui n'étoient pas de l'hôtel le Roi, ni à gages, mais simplement à retenues.

Tant de pertes ne purent abattre le courage des Flamands. Résolus de périr tous, plutôt que de perdre leur liberté, ils revinrent au nombre de soixante mille, pour traiter, ou pour combattre. Philippe étoit alors occupé au siège de Lille, qui venoit de capituler, & promettoit de se rendre, si elle n'étoit point secourue avant le premier d'octobre. Il fut surpris qu'après un sanglant échec, les rebelles eussent pu rassembler en si peu de tems une armée si nombreuse. *N'aurons-nous jamais fait*, s'écria-t-il ? *je croi qu'il pleut des Flamands*. Mais sa surprise augmenta, lorsqu'il vit arriver leurs hérauts, pour lui demander la bataille, ou une

332 HISTOIRE DE FRANCE ,  
paix honorable. Philippe en prince  
sage choisit ce dernier parti : il voyoit  
beaucoup de danger à les réduire au  
désespoir , peu de gloire à les com-  
battre : il voulut bien écouter leurs  
députés. Le comte de Savoie & le duc  
de Brabant qui arrivèrent sur ces en-  
trefaites achevèrent de le déterminer.  
On convint d'une trêve , & l'année  
suivante on fit la paix , à condition  
que Robert fils aîné du comte Gui se-  
roit délivré de prison , & rentreroit  
en possession du comté de Flandre ,  
dont il feroit hommage au Roi ; qu'on  
mettroit en liberté tous les seigneurs  
Flamands , qui étoient prisonniers ;  
que la Flandre jouiroit des privilèges  
& franchises , dont elle jouissoit avant  
la guerre ; que le Roi retiendrait pour  
les frais de son expédition les villes  
de Lille , de Douai , d'Orchies , de  
Bethune , & qu'on lui payeroit deux  
cents mille francs à divers termes.  
Mais , dit Mezeray , ni ce traité , ni  
beaucoup d'autres conclus depuis avec  
ce peuple indomptable , ne purent lui  
faire oublier sa fierté brutale , & sa  
haine invétérée contre les François.

Le Roi revint triomphant & cou-  
vert de gloire ; ordonna dans tout

son royaume de solennelles actions de graces pour une si grande victoire ; fonda une rente de cent livres à l'église de Notre-Dame de Paris, afin qu'on priât Dieu pour lui, pour la reine, pour ses enfans, pour la tranquillité de l'Etat ; & fit élever dans la nef de cette illustre cathédrale la statue équestre qu'on y voit encore aujourd'hui, vis-à-vis de l'autel consacré sous l'invocation de la sainte vierge. Le défaut d'inscription a donné lieu à des méprises sur cette figure, que quelques Auteurs attribuent à Philippe de Valois après la bataille de Cassel en 1329 : mais pour s'assurer de la vérité du fait, il suffit de s'en rappeler, & le motif, & les circonstances. L'un & l'autre déterminent à l'adjuger à Philippe-le-Bel, que ce monument, dit un sçavant Académicien, représente précisément dans l'état où il fut surpris par les Flamands, & forcé de monter à cheval, sans autres armes que son casque, ses gantelets, & son épée. Ce fut dans cet instant que ce Prince voyant sa personne en danger, fit le vœu dont parlent les Historiens, & voulut être représenté dans la même posture où il se trouvoit

Mém. de l'Académie des  
B. L. tom. 3.  
p. 300.

334 HISTOIRE DE FRANCE ,  
 alors , tout défarmé au milieu de ses  
 ennemis : ce qui est bien contraire à  
 l'opinion du vulgaire , qui s'est ima-  
 giné sans aucun fondement que cette  
 statue n'avoit été placée dans l'église  
 de Paris , qu'à cause que ce Prince y  
 étoit entré à cheval & tout armé , à  
 son retour de cette expédition. On ne  
 trouve rien de semblable dans l'avan-  
 ture de Cassel , où Philippe de Valois ,  
 surpris de même par les Flamands :  
 1°. ne courut pas le même danger ,  
 2°. eut le tems de se faire armer ,  
 sinon par son écuyer ou chevalier ,  
 qui étoit absent , dumoins par les  
 clercs de sa chapelle , qui les premiers  
 l'avoient averti du péril où il étoit.  
 D'ailleurs le nécrologe & le breviaire  
 de l'église de Paris qui font commé-  
 moration de l'heureux événement en  
 mémoire duquel cette statue fut éri-  
 gée , le placent , non au 23<sup>e</sup> du mois  
 d'août , jour auquel se donna la ba-  
 taille de Cassel , mais au mardi d'après  
 l'Assomption , qui en 1304 étoit le 18  
 du même mois , jour auquel le conti-  
 nuateur de Nangis fixe l'époque de la  
 victoire de Mons en Puelle. Ce même  
 Auteur , historien contemporain , ra-  
 conte que Philippe de Valois , au re-

Spicil. tom.  
 3. p. 90.

Brev. Par.  
 Paris. t. v. f.  
 572.

Spicil. tom.  
 3. p. 57. & 90.

tour de son expédition de Flandre , se rendit à Chartres , qu'il entra dans la cathédrale couvert des mêmes armes , monté sur le même cheval qu'il avoit à la bataille de Cassel , & que pour accomplir le vœu qu'il avoit fait à la sainte Vierge , s'il échappoit au danger , il donna à l'église consacrée sous son invocation , & le coursier , & l'armure. Est-il croyable qu'il eût oublié la statue élevée dans Notre-Dame de Paris , si c'étoit , comme on le prétend , un monument de la reconnaissance & de la piété de ce Prince ?

La joie d'un événement si glorieux pour la nation , fut troublée par des malheurs , auxquels le monarque fut très-sensible. Le premier fut une grande cherté de vivres qui désola la capitale du royaume , où le bled fut vendu jusqu'à six livres le setier , c'est-à-dire , quarante francs de notre monnoie courante. On crut y remédier en le fixant à quarante sols : ce qui , loin de diminuer le mal , ne servit qu'à l'empirer. Les boulangers se virent contraints de se barricader dans leurs maisons , pour n'être pas exposés au pillage de la populace , que la faim pressoit violemment : enfin la révocation de l'Edit qui

An. 1305.

Grande disette à Paris : mort de la princesse Blanche.

Ibid. p. 58.

Laur. ordon. tom. I. p. 454  
46. 47.

336 HISTOIRE DE FRANCE ,  
réduisoit le pain à une valeur trop modique , & les recherches ordonnées dans les greniers de quelques riches particuliers , qu'on força de vendre à un juste prix , sans ramener l'abondance , firent du moins cesser l'extrême disette. Sur ces entrefaites , Blanche de France , sœur du Roi , mourut empoisonnée avec le fils unique qu'elle avoit eu de Rodolfe III , dit le Dë-bonnaire , duc d'Autriche , & depuis roi de Bohême : elle fut enterrée dans l'église des Cordeliers de Vienne , capitale des Etats du Prince son époux.

Mort de la  
reine Jeanne :  
son éloge.

Mezeray, in-  
4<sup>o</sup>. édition de  
1717. p. 299

Une autre mort très-affligeante pour le monarque , fut celle de Jeanne sa femme , reine de Navarre , comtesse de Champagne , de Brie & de Bigorre ; princesse qui regna véritablement , & joignit les sollicitudes du gouvernement aux honneurs de la royauté qu'elle tenoit de ses ancêtres , & dont le Roi son époux qui l'aimoit tendrement , lui laissa toujours l'entier exercice. Elle sçut par ses soins accompagnés d'une rare prudence , chasser , & l'Aragonois , & le Castillan , de la Navarre , où elle maintint heureusement la paix , tant par la sagesse des Gouverneurs qu'elle lui donna , que  
par

par la beauté des réglemens qu'elle y établit. Les Navarrois respectoient en elle jusqu'à la sévérité que lui inspiroit le zèle de la justice , parce qu'elle sçavoit la tempérer par une douceur salutaire. » On eût dit , c'est l'expression » de Mezeray , qu'elle tenoit tout le » monde enchaîné par les yeux , par » les oreilles , par le cœur , étant également belle , éloquente , généreuse , » libérale « . L'amour de la gloire fut sa passion dominante , & tout l'objet de ses desirs de laisser à la postérité un illustre souvenir de son existence. Ce fut pour s'assurer cette immortalité si désirable , qu'elle fit élever dans la Navarre cette ville si connue sous le nom de *Puente-la-Reyna* , qu'elle bâtit & dota l'abbaye de la Barre au fauxbourg de Château-Thierry , qu'elle donna de grands biens aux Chartreux , aux Cordeliers , aux Jacobins , qu'elle récompensa si généreusement les gens de Lettres ; enfin qu'elle fonda le collège de Navarre & de Champagne , *l'école de la noblesse Française , & l'honneur de l'université de Paris*. Elle eut toujours la première place après le Roi , non-seulement dans les conseils de politique & de finance , mais encore

338 HISTOIRE DE FRANCE,  
 dans ceux où l'on traitoit de la guerre  
 & des expéditions militaires. On l'a  
 vue marcher en Champagne à la tête  
 d'une armée, forcer le comte de Bar  
 à s'humilier devant elle, & l'amener  
 prisonnier à Paris. Si la calomnie a  
 distillé son poison sur une si belle vie,  
 c'est l'effet de cette malignité trop na-  
 turelle à l'homme, qui pour se conso-  
 ler de sa petitesse, n'a pas honte de  
 prêter ses défauts aux grandes ames  
 dont le mérite offusque sa vanité. Cette  
 grande Reine mourut au château de  
 Vincennes le 2 avril 1305, & fut en-  
 terrée dans l'église des Cordeliers de  
 Paris, non par inclination pour l'or-  
 dre des frères mineurs, mais par con-  
 descendance à leurs importunités : ce  
 sont les propres termes du continua-  
 teur de Nangis, moine de S. Denis,  
 trop jaloux peut-être de l'honneur de  
 son couvent.

spicil. tom. 3.  
 p. 58.

Plaisante pro-  
 cédure de l'U-  
 niversité con-  
 tre le Prevôt  
 de Paris.

spicil. tom. 3.  
 p. 174.  
 Duboulai, tom.  
 4. p. 73.

Alors cette même jalousie de corps  
 causoit un grand scandale dans la ca-  
 pitale du royaume. Pierre le Jumeau,  
 prevôt de Paris, avoit fait arrêter &  
 pendre un écolier nommé Philippe  
 Barbier, natif de Rouen. L'Université  
 se plaignit vivement, non de l'injusti-  
 ce de l'arrêt, le coupable méritoit la

mort , mais du violément de ses privilèges , chose plus griève à ses yeux : elle cessa ses leçons , & fit fermer toutes les écoles. Aussi-tôt l'official donna un mandement , qui portoit la peine de suspension & d'excommunication contre le magistrat. Tous les curés se rendirent processionnellement avec le peuple à la maison de l'infraacteur des immunités doctorales , & jettèrent des pierres contre sa porte , en criant :  
 » Retire-toi , retire-toi , maudit satan ,  
 » reconnois ta méchanceté , rends honneur à notre mère sainte Eglise que  
 » tu as déshonorée entant qu'il est en  
 » toi , & blessée en ses libertés : autrement que ton partage soit avec  
 » Datan & Abiron , que la terre engloutit tout vivants « . On rirot aujourd'hui de cette comédie burlesque : elle fut regardée dans ce bon vieux tems comme une affaire très-sérieuse. Le Prevôt fut obligé de satisfaire l'université : on exigea qu'il iroit à Rome pour obtenir son absolution : le Roi lui-même voulut bien contribuer à la réparation , en assignant sur son trésor quarante livres de rente , pour fonder deux chapellenies à la disposition de l'université. Elle parut contente , &

340 HISTOIRE DE FRANCE ,  
ses graves docteurs , triomphants &  
couverts de gloire , reprirent enfin  
leurs leçons. Tant la superstition e  
redoutable , même aux yeux des P.  
ces les plus jaloux de leur autorité !

Quelques  
hérésies de ce  
tems.

spici. ibid

p. 52.

Duboulai, ibid.

p. 69.

Toujours ou presque toujours l'hé-  
résie est fille de la superbe , ou de la  
dépravation. Un certain Jacobin ,  
nommé Jean de Paris , docteur en  
théologie , homme d'un grand sçavoir,  
& qui vouloit être bel esprit , ima-  
gina une nouvelle manière d'expli-  
quer l'existence du corps de J. C. dans  
l'eucharistie. Il prétendoit qu'il étoit  
possible que ce divin Sauveur prît la  
substance du pain ; explication , disoit-  
il , plus populaire , plus raisonnable  
peut-être , & plus véritable , comme  
sauvant mieux l'apparence des espèces  
sensibles qui demeurent. Cette nou-  
veauté répandit l'allarme dans toutes  
les écoles , & fut rejetée comme con-  
traire à la foi : ce qui n'empêcha pas  
son auteur de la soutenir opiniâtre-  
ment. Guillaume d'Aurillac , évêque  
de Paris , assembla quelques pré-  
lats pour avoir leur avis sur ce sin-  
gulier système , & pour délibérer des  
moyens d'en arrêter le progrès. L'opi-  
nion de frère Jean fut scrupuleuse-

ment examinée : il eut défense d'enseigner , & fut condamné à un silence perpétuel , supplice bien rude pour un docteur. Il en appella au Pape , qui lui donna des commissaires : mais il mourut avant que l'affaire fût terminée.

Un autre faux prophète , Doucin , Spicil. ibid. p. 59. fils d'un prêtre Italien , répandoit vers le même tems aux environs de Verceil une doctrine pernicieuse , embrassée depuis par un certain Amauri de Leva , qui en 1312 se mit à dogmatiser dans le voisinage de Montfort. Doucin disoit que l'ancienne Loi avoit été le regne du Pere ; que le Fils avoit regné depuis son Incarnation jusqu'à sa mort ; que le saint Esprit regnoit depuis sa descente sur les apôtres , & regneroit jusqu'à la fin du monde ; que la première Loi étoit une loi de justice ; la seconde une Loi de sagesse ; la troisième une Loi d'amour ; que tout ce qui étoit accordé par charité , la prostitution même , n'étoit point un péché ; & ce qui paroîtroit incroyable , s'il n'étoit attesté par une foule d'Ecrivains véridiques , qu'une femme ne pouvoit sans péché refuser un homme , qui sous le beau nom de charité la sol-

342 HISTOIRE DE FRANCE ,  
licitoit à son déshonneur. On fut obligé  
de publier une croisade contre ces in-  
fames sectaires , qui , réduits à s'enfuir  
des villës ; vivoient sur les montagnes  
& dans les forêts comme des bêtes.  
Doucín fut pris avec Marguerite de  
Trente sa concubine , qui passoit pour  
forcière : tous deux furent déclarés  
hérétiques , livrés à la cour séculière ,  
démembrés , coupés en pièces , & brû-  
lés : ce qui n'éteignit point la secte.

Le fanatisme , montre toujours  
combattu , & toujours survivant à ses  
défaites , étoit alors le goût dominant.  
Tout ce qui affectoit plus particulié-  
rement les dehors de la piété , vouloit  
avoir des visions , des extases , des  
révélations ; & le peuple aussi peu  
sensé que ces dévots , leur distribuoit  
selon son caprice , ou le titre de saints ,  
ou l'épithète de magiciens. Une bé-  
guine , originaire de Merz , se van-  
toit d'avoir un commerce familier avec la  
divinité , & par ses fausses prédictions  
trompoit le roi , la reine & les seigneurs  
de la cour. Il se répandit un bruit qu'à  
la sollicitation des Flamands , elle vou-  
loit faire périr le comte de Valois par  
ses maléfices , & par un poison qu'un  
jeune homme à ses ordres devoit mêler

dans la boisson du Prince. Elle fut  
 arrêtée. Appliquée à la question , elle  
 avoua tout : mais le généreux comte ,  
 après l'avoir retenue quelque tems en  
 prison , lui rendit enfin la liberté ,  
 content d'avoir défabusé le peuple ,  
 qui ne vit plus qu'une forcrière dans  
 une femme qu'il avoit révéree comme  
 une sainte. On parle aussi d'une Mar-  
 guerite Porrete , native du Hainaut ,  
 autre illuminée , qui s'avisa de dog-  
 matiser dans Paris , & de faire un  
 Livre où elle disoit , qu'une ame une  
 fois parvenue à l'état d'anéantissement  
 dans l'amour de son créateur , ne pé-  
 choit plus , & pouvoit sans scrupule ,  
 laisser agir l'appétit inférieur , & lui  
 permettre toutes les choses auxquelles  
 il se portoit naturellement : étrange  
 illusion du cœur humain , ou plutôt  
 corruption affectée , qui ne s'est que  
 trop souvent renouvelée même dans  
 les beaux siècles de l'Eglise. Margue-  
 rite condamnée par les prélats & par  
 les docteurs , demeura obstinée dans  
 son erreur , & fut brûlée vive en la  
 place de Grève. On dit que la vûe du  
 supplice lui inspira plus de docilité ,  
 & qu'elle mourut dans de grands sen-  
 timents de pénitence.

Ibid. p 63.

On peut encore regarder comme une production de ce siècle , ou du moins de celui qui le précède , un Poëme ou traduction en vers françois d'un ouvrage latin composé en l'honneur de la sainte Vierge par Hugues *Li Farsis* , ou *Farfitus* , contemporain de saint Bernard : ouvrage qui contient le détail de soixante-quinze miracles , tous si absurdes , qu'ils n'ont pû être débités que dans un tems où la superstition, fille de l'ignorance, se faisoit de la plus sainte des religions une idée aussi contraire à sa pureté qu'à sa grandeur. On en peut juger par ce trait choisi entre plusieurs de même nature : „ Un Bénédictin revenant d'une „ maison où la débauche l'introdui- „ soit toutes les nuits , avoit une ri- „ vière à traverser. Satan renversa son „ bateau ; & le malheureux moine „ fut noyé comme il commençoit l'in- „ vitatoire des matines de la Vierge. „ Aussi-tôt deux diables se saisissent „ de son ame ; mais ils sont arrêtés „ par deux esprits célestes qui la ré- „ clament comme chrétienne. Sei- „ gneurs anges , disent les démons , „ il est vrai que Dieu est mort pour „ ses amis , ce n'est pas une fable ; mais

Mém. de l'Académie des  
B. L. tom. 18.  
p. 361. 362.

„ celui-ci étoit du nombre de ses en-  
 „ nemis; & puis que nous l'avons trou-  
 „ vé dans l'ordure du péché, nous al-  
 „ lons le jeter dans le borbier de  
 „ l'enfer. Nous en ferons bien mieux  
 „ récompensés de nos prevoists, que si  
 „ nous leur amenions quelqu'autre :  
 „ notre gloire n'est jamais si grande  
 „ que quand nous pouvons surprendre  
 „ ces moines, chanoines & prêtres,  
 „ toujours occupés à chanter les louan-  
 „ ges du Seigneur : nous employons  
 „ pour les avoir une passion qui nous  
 „ sert bien. Les Anges proposèrent de  
 „ porter le différend au tribunal de  
 „ la Vierge : les diables répondirent  
 „ qu'ils prendroient volontiers Dieu  
 „ pour juge, parce qu'il jugeroit se-  
 „ lon les loix. Mais pour la Vierge,  
 „ ajoutent-ils, nous n'avons point de  
 „ justice à en attendre : elle briserait  
 „ toutes les portes de l'enfer, plutôt  
 „ que d'y laisser un seul jour celui qui  
 „ de son vivant à fait quelques révé-  
 „ rences à son image. Dieu ne la con-  
 „ tredit en rien : elle peut dire que la  
 „ pie est noire, & que l'eau trouble  
 „ est claire : son fils est complaisant,  
 „ il lui accorde tout. Nous ne sçavons

„ plus où nous en sommes : d'un  
 „ ambefas elle fait un terne , d'un  
 „ double - deux un quine : elle a les  
 „ dez & la chance : le jour que Dieu  
 „ en fit fa mere fut bien fatal pour  
 „ nous. Les diables eurent beau récu-  
 „ fer la Vierge ; elle jugea le procès ,  
 „ & décida que l'ame du moine ren-  
 „ treroit dans fon corps. Il avoit été  
 „ retiré de la rivière & rapporté au  
 „ couvent , où l'on fe difpofoit à l'en-  
 „ terrer : on fut bien furpris de le  
 „ voir fe relever : les moines s'enfui-  
 „ rent d'abord : mais quand ils furent  
 „ instruits du miracle , ils chantèrent  
 „ le *Te Deum* “. On rougit de répéter  
 ces pieufes extravagances , qu'on pour-  
 roit à la rigueur traiter de blasphêmes ,  
 fi l'on ne faisoit grace à l'intention du  
 poëte , & à l'ignorance de son fiècle.

An. 1304.

Le Roi en-  
 voye une am-  
 bassade à Ro-  
 me : requête  
 présentée con-  
 tre Boniface.

Pr. du diff.  
 p. 210.

C'est cette ignorance , toujours voi-  
 sine de la superstition , par-là même  
 toujours à craindre , qui excitoit la dé-  
 fiance du Roi Philippe , & ne lui per-  
 mettoit pas d'être fans de vives inquié-  
 tudes du côté de Rome. Dès qu'il fut in-  
 formé que le cardinal d'Ostie avoit été  
 élu Pape sous le nom de Benoît XI , il lui  
 écrivit pour le féliciter de son exalta-

tion ; & nomma trois ambassadeurs , Berard seigneur de Mercœur , Guillaume de Plasian chevalier seigneur de Vezénobre , & Pierre de Belle-Perche , alors doyen de l'église de Paris , depuis évêque d'Auxerre , enfin Garde des Sceaux de France , pour lui présenter ses lettres , où Boniface est traité de faux pasteur & de mercenaire , qui par ses mauvais exemples & par ses crimes , avoit exposé l'Eglise à des périls extrêmes. Déjà Pierre de Peredo , prieur de Chéfa , qu'il avoit envoyé à Rome du vivant de Benoît Caïetan , avoit présenté au nouveau Pontife un mémoire où l'on détaillait fort au long les excès & les déportements de son prédécesseur : c'étoit un parallèle d'opposition entre sa conduite & celle des anciens papes. On y disoit » qu'an-  
» ciennement on ne trafiquoit point  
» les bénéfices ; que les évêques n'a-  
» chetoient point la permission de  
» sortir de la cour de Rome ; que les  
» élections étoient libres ; qu'on ne  
» procédoit qu'avec de grandes pré-  
» cautions , contre les évêques & con-  
» tre les cardinaux ; qu'on exigeoit  
» fort peu de chose pour les provi-  
» sions expédiées à la daterie ou par

» voie de consistoire ; qu'on ne ven-  
» doit ni les dispenses, ni les graces,  
» ni les indulgences ; qu'on ne faisoit  
» des divisions d'évêchés que très-  
» rarement, pour des besoins connus  
» de tout le monde, jamais sans le  
» consentement des rois & des pa-  
» trons ; que les premiers évêques de  
» Rome ne se disoient point seigneurs  
» du temporel des Princes séculiers ;  
» qu'ils ne prétendoient pas qu'on  
» dût appeller à leur cour de tout les  
» tribunaux du monde ; qu'ils ne dé-  
» sioient point les sujets du serment  
» de fidélité ; enfin qu'ils n'appli-  
» quoient pas à leur profit particulier  
» un argent qui n'avoit été levé que  
» pour le bien général de la société  
» chrétienne : mais que Boniface avoit  
» indignement violé cette sainte dis-  
» cipline ; qu'il étoit coupable de tous  
» les crimes qu'elle proscriit, & qu'on  
» avoit fait en France un livre de ses  
» vices & de ses exactions ». On  
finissoit par demander la convoca-  
tion d'un concile à Lyon, ou dans  
un lieu qui ne fût ni suspect, ni éloi-  
gné, ni incommode, ni dangereux,  
pour le Roi & son royaume.

Benoît ne jugea pas que le confesseur dût délibérer sur la demande de Peredo : il répondit qu'il falloit attendre un nouveau pouvoir du Roi , & de nouvelles lettres de créance. Ce bon Pape cependant cherchoit tous les moyens de faire cesser le scandale : *il crut qu'il étoit de son devoir* d'accorder ce qu'on n'avoit pas même pensé à lui demander. Il adressa au monarque , *qui ne l'en prioit pas* , une bulle , par laquelle il lui donnoit l'absolution de toutes les censures fulminées contre lui sous le pontificat précédent , *supposé que par hazard il les eût encourues* : ce qui donneroit lieu de croire qu'il n'étoit pas persuadé que des censures lancées par la haine pussent lier un prince , qui n'avoit d'autre crime que d'avoir défendu les droits de sa couronne. Les ambassadeurs qui reçurent cette absolution pour le Roi leur maître , n'étoient point ceux qu'il venoit de nommer , ils n'étoient pas encore arrivés à Rome ; mais Guillaume de Châtenaye & Hugues de Celle , qui avoient été envoyés en Italie dès l'année précédente , pour poursuivre la convocation d'un concile général. Bien-tôt cette première

Bulles en faveur de la France.

Ibid. p. 207.

**Ibid. p. 229.** bulle fut suivie d'une seconde qui rétablit les chanceliers des universités dans tous leurs droits, ne leur permettant pas seulement de bénir comme auparavant les Maîtres-ès-arts & les Docteurs, soit en théologie, soit en droit civil ou canon, mais encore déclarant valides & légitimes toutes les licences qui s'étoient données depuis la suspension prononcée en punition de leur prétendue désobéissance à l'Eglise.

**Ibid. p. 209.** Une troisième révoque la réserve qui ôte à tous les corps le pouvoir de faire aucune élection, & aux collateurs la faculté de pourvoir à aucun bénéfice

**Ibid. p. 203.** vacant. Une quatrième lève toutes les censures publiées contre ceux qui ont ou empêché le commerce de la France avec la cour de Rome, ou contribué à la prise de Boniface : une cinquième absout de contumace, s'il y en a, les

**Ibid. p. 229** prélats, théologiens, canonistes, & religieux François, qui n'ont point comparu à Rome sur l'ordre qu'ils en

**Ibid. p. 230.** avoient reçu du feu Pape : une sixième enfin déclare de nulle valeur tous les arrêts émanés de ce Pontife, non-seulement ceux qui portent suspension des privilèges accordés au royaume, mais aussi ceux qui délient les François

du serment de fidélité qu'ils doivent à leur Prince ; & rétablit le Roi , son royaume , ses ministres , ses conseillers , les amis , tous les sujets en un mot , dans le même état où ils étoient avant l'élévation de Benoît Caïetan sur le trône Pontifical : on n'en excepte que Nogaret , dont le Pontife se réserve l'absolution à lui-même & au saint Siège.

Les Colonnes s'étoient mis sous la protection de la France. Instruits de la bonne disposition du Pape à l'égard du Roi , ils ne manquèrent pas de profiter de la circonstance , pour demander d'être rétablis dans leur premier état. Dans cette vue ils présentèrent au monarque un mémoire , où ils élevent fort haut les privilèges du cardinalat. Ils prétendent , » que la cause » d'un cardinal ne doit être traitée » que dans un concile général : que » souffrir qu'un Pape le dépose quand » bon lui semble , c'est détruire le » gouvernement de l'Eglise , parce » que les cardinaux , conseillers nés » du pontife , juges avec lui , membres inséparables d'un même corps , » sont établis de Dieu , pour l'aider » de leurs lumières , & modérer sa

Requête des Colonnes au Roi : leur éconciliation à l'Eglise : leur rétablissement dans tous leurs biens.

Pr. du diff. p. 225, 227.

» puissance : que le royaume de J. C.  
» est menacé d'une ruine prochaine ,  
» si on leur ôte le droit de lui résister ,  
» quand il s'écartera de la vérité & de  
» la justice , ou qu'il voudra établir  
» un empire despotique dans l'exer-  
» cice de son ministère : que les Co-  
» lonnes en particulier n'ont été ni  
» dénoncés , ni cités , ni convaincus  
» d'aucun crime qui ait pû leur attirer  
» tout ce qu'ils ont souffert de la part  
» de Boniface : qu'ayant déjà de si  
» grandes obligations à sa Majesté ,  
» ils espèrent qu'elle y mettra le com-  
» ble , en les réconciliant avec sa  
» Sainteté ». Philippe sensible à leur  
prières , intercéda pour eux ; & Be-  
noît , toujours guidé par le flambeau  
de l'équité , révoqua toutes les sen-  
tences d'excommunication , d'irrégularité , d'interdit , de bannissement , fulminées contre eux : cependant il ne les rétablit ni dans leurs dignités , ni dans leurs bénéfices , ni dans leurs biens. C'est que les uns & les autres avoient passé en d'autres mains : il craignoit de choquer deux puissantes maisons qui en avoient la possession ; celle des Ursins & celle des Caïetans. Mais ce qu'il

n'osa entreprendre dans des circonstances si critiques ; ce qu'il réservait sans doute à un tems plus favorable , le peuple Romain l'exécuta peu de tems après d'une façon bien glorieuse aux Colonnes. Il fit publier un décret , qui leur restitue toutes les terres dont ils ont été dépouillés , qui annulle tout ce qui a été fait contre eux , contre leurs créatures , contre leurs amis , & qui condamne les Caietans & les Ursins à les dédommager des pertes qu'ils ont faites. Il fut même décidé que cet arrêt du Senat de Rome seroit regardé comme une loi du peuple , & qu'il auroit lieu nonobstant toutes coutumes contraires.

Benoît cependant , quoique bien intentionné pour la France , ne laissoit pas que de vouloir venger les outrages faits à son prédécesseur ; outrages qu'il croyoit intéresser l'honneur de toute l'Eglise. Il commença par excommunier tous ceux qui avoient trempé dans la conspiration d'Agagnie : il nommoit les principaux , & protestoit que jamais il ne traiteroit d'aucune affaire avec Nogaret , que le Roi avoit déclaré l'un de ses ambassadeurs en Italie ; ce qui ne l'empêcha

Mont du Pa-  
pe Benoît XI :  
son éloge.

Ibid. p. 232

354 HISTOIRE DE FRANCE ;  
pas d'écouter favorablement les autres  
ministres du monarque , de leur accor-  
der une partie de ce qu'ils deman-  
doient , de former même le projet  
d'une croisade en faveur du comte de  
Valois , pour lui donner les moyens  
de faire valoir les droits qu'il avoit  
par sa femme sur le trône de Con-  
stantinople. Mais il persistoit toujours  
dans la résolution de procéder crimi-  
nellement *contre ces enfants d'iniquité* ,  
qui avoient porté leurs mains sacrilé-  
ges sur la personne & sur les trésors de  
Boniface. Déjà il les avoit fait citer à  
son tribunal , pour y entendre ce qu'il  
ordonneroit contre eux , lorsqu'une  
mort imprévue l'enleva de ce monde  
dans le neuvième mois de son ponti-  
ficat.

Joan. Villani.  
l. 8. c. 80.

On dit qu'il fut empoisonné par un  
nommé Bernard Deliciosi , qui sous  
le Pape Jean XXII fut accusé de ce  
crime , & n'en étant pas entièrement  
convaincu , fut seulement condamné  
à une prison perpétuelle au pain & à  
l'eau. Voici comme on raconte la  
chose. Benoît étoit à table à Perouse  
où il résidoit , lorsqu'un jeune homme  
habillé en fille , qui se disoit tourière  
des religieuses de sainte Petronille ,

vint lui présenter de la part de l'abbesse un bassin rempli de belles figures. Le Pontife qui les aimoit , les reçut avec grand plaisir ; & parce qu'elles venoient d'une personne consacrée à Dieu , qui étoit d'ailleurs sa pénitente , il en mangea beaucoup , & sans défiance. Aussi tôt il tomba malade , & mourut en peu de jours. Il fut enterré à Pérouse même , sans cérémonie , dans un tombeau d'abord fort simple , ensuite orné d'une architecture gothique à la manière du tems. On assure qu'il s'y fit plusieurs miracles. C'étoit réellement un saint homme : peut-être même que sa vie austère , que quelques cardinaux regardoient comme une censure de leurs dérèglements , fut la cause de sa mort. Quelques-uns néanmoins rejettent ce parricide sur les Caïetans , qui étoient encore tout puissants alors : quelques autres en accusent Nogaret & Sciarra Colonne , mais l'absence du chevalier François devient sa justification : il y avoit plus de six mois qu'il n'étoit plus en Italie. On rapporte un trait qui peint parfaitement le caractère de ce saint Pape. Un jour sa mere se présenta devant lui habillée magnifiquement ; il ne fit

356 HISTOIRE DE FRANCE ,  
 pas semblant de la connoître : elle  
 revint un moment après vêtue fort  
 simplement & à son ordinaire ; il  
 l'embrassa avec beaucoup de ten-  
 dresse. Malheureusement il ne vécut  
 pas assez , pour réparer tous les dé-  
 sordres du précédent pontificat.

Protestations  
 de Nogaret ,  
 contre les  
 poursuites de  
 Rome

Pr. du diff.  
 p. 237. 239.  
 252. 259. 269.  
 274. 275.

Nogaret ne s'oublioit point durant  
 la vacance du saint Siège , & ne né-  
 gligeoit aucune des précautions que la  
 prudence peut suggérer pour une dé-  
 fense légitime. Il nous reste cinq actes  
 qu'il fit à cette occasion devant l'offi-  
 cial de Paris : quelques-uns contien-  
 nent des protestations contre les pour-  
 suites de Rome : quelques-autres font  
 l'apologie de sa conduite dans la prise  
 de Boniface à Agnanie : tous prouvent  
 qu'il entendoit aussi-bien la procédure  
 que la guerre. On l'avoit vû , on le  
 voyoit encore solliciter l'absolution  
 des anathèmes qu'on lui avoit pour  
 ainsi dire prodigués : on en pouvoit  
 tirer avantage contre lui : il déclare  
 qu'il ne s'y est déterminé que pour fa-  
 cilitier sa négociation , non pour ac-  
 quiescer à ce qui a été fait contre lui ,  
 » ne se croyant lié ni devant Dieu ,  
 » ni devant l'Eglise , par aucune de  
 » ces censures : que tout ce qu'il a dit

„ contre Boniface est vrai , quelque  
 „ énormes que soient les crimes d'hé-  
 „ résie , de schisme , d'idolatrie , de  
 „ simonie , de sacrilège , d'usure ,  
 „ d'homicide , & d'infâmie dont il  
 „ étoit chargé : qu'il persiste dans sa  
 „ première accusation , qu'il n'a in-  
 „ tentée que pour le bien de la reli-  
 „ gion que le Pontife déshonorait par  
 „ ses excès scandaleux , & pour l'amour  
 „ de sa patrie que ce pasteur mercé-  
 „ naire avoit entrepris de ruiner par  
 „ ses violentes exactions : qu'il se sou-  
 „ met au jugement de l'Eglise assem-  
 „ blée ; qu'il consent même d'aller à  
 „ Rome plaider sa cause au tribunal  
 „ du saint Siège , s'il peut obtenir  
 „ sûreté contre les Caietans & leurs  
 „ fauteurs : qu'il s'offre enfin , s'il est  
 „ jugé coupable , à subir les peines  
 „ que le concile ou le saint Siège bien  
 „ informé décrètera contre lui ; mais  
 „ que si les cardinaux emportés par la  
 „ brigue des Caietans, élisent un Pape  
 „ du caractère de Boniface , il appelle  
 „ à toute l'Eglise qui doit s'assembler  
 „ en concile , & au Pape futur qui  
 „ sera légitimement élu , de tout ce  
 „ qui se fera dans le présent conclave  
 „ contre la disposition des canons “.

An. 1305.  
Election du  
Pape Clément  
V : ses con-  
ventions avec  
le Roi.

Joan. Villani,  
l. 8. c. 80.  
S. Anton. par  
3. tit. 21. c. 1.

On sçavoit en effet que le conclave assemblé à Pérouse étoit divisé en deux factions puissantes. L'une qui étoit attachée à la famille du prédécesseur de Benoît XI, avoit pour chefs deux cardinaux consommés dans la politique, Matthieu Rossi de la maison des Ursins & François Caïetan neveu de Boniface. L'autre qui étoit amie des Colonnes & dans les intérêts de la France, avoit à sa tête deux cardinaux également habiles dans les affaires, Napoleon des Ursins del Monte & Nicolas di Prato, Dominicain, évêque d'Ostie : toutes deux vouloient un Pape de son parti, la première un Italien, la seconde un François. Le nombre étoit égal de part & d'autre, & l'opiniâtreté la même : ce qui faisoit craindre que l'élection ne pût se faire. Il y avoit neuf mois que ces contestations duroient, & toutes les ruses paroïssent épuisées des deux côtés, lorsque le cardinal di Prato imagina un expédient qui contenta les Italiens, & les fit donner dans le piège que cet homme adroit leur tendit. Il fut convenu que ceux ci proposeroient trois sujets qui ne seroient point de leur pays ; & que celui des trois que les François nommeroient

dans l'espace de quarante jours , seroit  
 unanimement proclamé par tout le  
 sacré Collége. Il sembloit que tout  
 l'avantage du traité fût pour les Caie-  
 tans : ils se flattoient enfin qu'ils au-  
 roient un Pape à leur gré , puisque la  
 faction François ne pouvoit choisir  
 qu'un de ceux qu'ils auroient nom-  
 més. Ils proposèrent donc trois arche-  
 vêques , tous créatures de leur oncle ,  
 ses confidens , & jusqu'alors ennemis  
 déclarés du Roi. Le premier étoit  
 Bertrand de Got , archevêque de Bor-  
 deaux , d'une des premières maisons  
 de Gascogne , intime ami de Boni-  
 face , le plus animé de tous contre les  
 François , qui dans leur expédition de  
 Guienne , sous la conduite du comte  
 de Valois , avoient fort maltraité sa  
 famille , & par là même le plus agréa-  
 ble à la faction Italienne , qui espé-  
 roit que cet esprit fier & vindicatif  
 ne manqueroit pas d'éclater contre  
 Philippe. Mais est-il une injure qu'on  
 n'oublie , même avec plaisir , quand  
 par ce moyen on peut parvenir à la  
 plus éminente dignité où un homme  
 puisse aspirer ? c'est ce qui rassuroit  
 le cardinal di Prato. Il connoissoit le  
 caractère ambitieux & intéressé du

Prélat : il crut qu'il sacrifieroit sans peine son ressentiment à l'honneur de de la tiare : il ne fut point trompé dans son attente.

Aussi-tôt il envoya au Roi , le compromis des deux factions , avec la promesse des cardinaux du parti François , d'élire l'archevêque de Bordeaux , s'il  
 Villani. *ibid.* agréoit à sa Majesté. Il y joignit une Lettre par laquelle il l'exhorte à rendre ses bonnes grâces au prélat Gascon , qui a trop d'ambition pour ne lui pas accorder tout ce qu'il souhaitera , s'il lui fait voir qu'il est maître de lui procurer la tiare : il le prie seulement de lui faire promettre de rétablir les Colonnes dans leurs biens & dans leurs dignités. Philippe dont toute l'appréhension étoit que le choix des cardinaux ne tombât sur quelqu'un de la faction des Caïetans , fut ravi de l'offre qu'on lui faisoit de choisir un homme qui lui auroit obligation du pontificat. Il écrivit sur le champ à l'Archevêque dans les termes les plus affectueux , le priant de se trouver en un certain lieu , pour conférer ensemble sur des choses de la dernière importance : l'endroit où se devoit faire l'entrevue , étoit un bois , afin d'avoir  
 moins

moins de témoins du marché qu'ils y alloient faire. Ce bois, c'étoit la forêt de Saint-Jean-d'Angeli, enfermoit une Abbaye, où Philippe & Bertrand se rendirent chacun de son côté, très-secrètement, & avec peu de suite. D'abord ils entendirent la messe : puis ils firent serment sur l'autel de se garder fidélité & secret. Ensuite le monarque tirant le Prélat à l'écart, lui demanda si à sa considération il vouloit bien se réconcilier avec le comte de Valois son frère. Le Prélat répondit que sa Majesté lui faisoit trop d'honneur, & qu'il n'avoit garde de refuser ce que lui demandoit un si grand Prince. „ Ce n'est pas seulement ce „ qui m'amène, reprit le Roi : il dépend absolument de moi de vous „ faire Pape : mais pour mériter la „ grace que je vous offre, il faut que „ vous m'accordiez six choses “. Alors il lui montre les lettres des Cardinaux, & lui découvre tout le manège du cardinal di Prato.

L'archevêque, transporté de joie, se jette aux pieds du monarque : « Si „ re, lui dit-il, je vois maintenant „ que vous m'aimez véritablement :

ibid.

„ tout mon regret est de n'avoir pas  
 „ mérité vos bontés ; mais comman-  
 „ dez , & vous ferez obéi “. Le Roi  
 le releva , l'embrassa , & lui expliqua  
 ainsi ses volontés : „ Ce que je vous  
 „ demande , c'est 1°. que vous me  
 „ réconciliez parfaitement avec la sain-  
 „ te Eglise : 2°. que vous révoquiez  
 „ toutes les censures fulminées con-  
 „ tre ma personne , mes ministres ,  
 „ mes sujets & mes alliés : 3°. que  
 „ vous m'accordiez pour cinq ans les  
 „ décimes de mon royaume : 4°. que  
 „ vous condamnâtes authentiquement  
 „ la mémoire de Boniface : 5°. que  
 „ vous rétablissiez les Colonnes dans  
 „ leurs dignités , & que vous éleviez  
 „ au cardinalat quelques-uns de mes  
 „ amis. Quant à la sixième demande ,  
 „ je me réserve à la déclarer en tems  
 „ & lieu , parce qu'elle est secrète &  
 „ importante. Quelques-uns croient  
 qu'il vouloit lui demander , comme il  
 fit dans la suite , l'extinction de l'or-  
 dre des Templiers. Quelques-autres  
 assurent que cet article regardoit le  
 Comte de Valois , qu'il étoit question  
 de faire élire empereur après la mort  
 d'Albert d'Autriche.

*L'archevêque, dit Saint-Antonin, étoit Gascon, par conséquent avide de gloire : il ne vit rien dans toutes ces demandes, qui ne fût au-dessous du pontificat : il eût acheté plus cher une si haute dignité. Il accorda tout, jura sur le corps de Notre-Seigneur de tenir sa promesse, & donna pour ôtages son frere & deux de ses neveux. Philippe de son côté lui promit avec serment de le faire élire pape ; & sur le champ dépêcha un courier à Perouse, pour informer le cardinal di Prato, que la faction françoise pouvoit en toute sureté faire tomber son choix sur ce prélat. Aussi-tôt on proposa d'assembler le conclave, pour faire l'élection suivant le compromis. On ratifia de nouveau le traité par lettres & par sermens. Alors le cardinal di Prato déclara que des trois que la faction Italienne avoit proposés, il choisiroit avec tous ceux de son parti, Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux. Les Caietans applaudirent au choix : on chanta le *Te Deum* ; & l'élection fut publiée avec toutes les marques d'une joie & d'une satisfaction universelle. On fit partir promptement un courier,*

364 HISTOIRE DE FRANCE ,  
pour en porter la nouvelle au prélat  
Gascon, qui l'attendoit impatiemment.  
Ainsi furent trompés ceux de la faction  
de Boniface , qui croyoient avoir pour  
pape l'homme du monde en qui ils  
avoient le plus de confiance.

Concil. tom.  
II. p. 1496.

On ne doit pas dissimuler que Vil-  
lani est presque le seul écrivain de ce  
tems , qui raconte l'élevation de Clé-  
ment V, avec des circonstances si peu  
régulières. On lit au contraire dans le  
decret d'élection qui fut envoyé au  
nouveau Pontife , qu'on a commencé  
par choisir des *scrutateurs* d'une pro-  
bité reconnue ; qu'ils ont pris en secret  
les suffrages des quinze Cardinaux qui  
composoit le conclave ; qu'ils les  
ont ensuite publiés ; qu'il s'est trouvé  
que dix l'avoient élu pour pape , &  
qu'aussi-tôt les cinq autres s'étoient  
rangés à leur avis par voie d'accession :  
ce qui avoit rendu l'élection unanime.  
Mais on n'en peut rien conclure con-  
tre l'historien de Florence. Jamais ces  
sortes d'actes ne font mention des in-  
trigues qui les ont précédés : c'est tou-  
jours une unanimité glorieuse à l'élu :  
pas un seul mot des brigues qui l'ont  
préparé. On apprend d'ailleurs de Fe-

Rev. Ital.  
scri. t. tom 9.  
p. 1034.

ret de Vicence , autre auteur contemporain , que les cardinaux pressés par les clameurs des habitans de Perouse , vaincus par les sollicitations de Pierre Colonne , gagnés par les largesses du Roi de France , se déterminèrent enfin à élire Bertrand de Got , archevêque de Bordeaux ; & que *Philippe le Bel* ayant amené les choses au point qu'il s'étoit proposé , écrivit au prélat pour le prier d'accepter la tiare : narration beaucoup moins détaillée ; mais d'où il résulte , non-seulement que l'élection de Clément V est l'ouvrage de Philippe-le-Bel , mais qu'elle a été précédée de plusieurs intrigues , dont Villani a été mieux informé. Si les autres chroniqueurs du tems gardent là-dessus un profond silence , c'est que la plupart se contentent d'indiquer l'époque de cet événement , sans entrer dans aucun détail. On ne dira rien de quelques chroniques où il est rapporté : „ que les cardinaux s'ennuyoient „ d'être enfermés ; que pour se mettre en liberté , ils élurent Bertrand „ de Got qu'ils croyoient mort ; mais „ que l'ayant trouvé vivant , ils furent obligés de le reconnoître pour

Ibid. tom. 18.  
p. 307. tom.  
22. p. 177. tom.  
24. p. 708.

„pape“. C'est abjurer toute envie de persuader , que d'avancer de pareilles absurdités. Elles rendent l'élection de Clément encore moins canonique , puisqu'elle est contre l'intention formelle des votans , par conséquent nulle jusques dans son essence & dans son principe. On loue la piété , on recherche le jugement de ce bon moine Flammant , qui prétend que la promotion de Bertrand de Got ne se fit que par une assistance singulière du saint-Esprit , dont on célébroit alors la solennité ; c'étoit le samedi qui précède immédiatement la Pentecôte. Dieu sans doute veille d'une façon particulière au gouvernement de son Eglise : mais n'y a-t-il pas trop de simplicité à ne donner à l'exaltation de l'archevêque de Bordeaux d'autre principe qu'un mouvement secret de la Divinité ? On ne trouve aucun de ces défauts de vraisemblance dans la narration que nous avons adoptée. La conduite de Clément à l'égard de Philippe-le-Bel , les graces sans nombre qu'il lui accorda , l'obéissance aveugle qu'il témoigna toujours aux volontés de ce Prince , tout suppose qu'il

lui avoit les plus grandes obligations : tout confirme le récit de Villani : tout lui assure le caractère d'une vérité palpable & constante.

Bertrand étoit à Lusignan dans le Poitou, lorsqu'il reçut les lettres du Il est couronné en France. sacré collège : il se rendit aussi-tôt à

Bordeaux, où il fit publier le decret de son élection, & prit le nom de Clément V. On crut qu'il passeroit en Italie, pour se faire couronner ; mais il manda aux cardinaux de le venir trouver à Lyon, où il vouloit que se fît la cérémonie de son exaltation. Ce fut Mathieu Rossi, leur doyen, qui mit la couronne sur la tête du nouveau Pontife, en présence du Roi, des princes, & d'un grand nombre de seigneurs François. Le Monarque au sortir de l'église, marcha quelque tems à pied, tenant, à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, les rênes de la mule du Pape. Puis étant remonté sur son cheval, Charles, comte de Valois, Louis, comte d'Evreux, ses freres, & Jean, duc de Bretagne, rendirent le même honneur au saint Pere. Mais un accident tragique changea tout-à-coup en deuil la joie & la pompe d'un si beau jour. Un vieux

Spicil. tom.  
3. p. 18.

„pape“. C'est abjurer, c'est accourir  
 persuader, que d'avoir secroula fu-  
 absurdités. Elles r... creusement le  
 Clément encor... froissa tellement  
 puisqu'elle est..., qu'il en mourut  
 melle des v... après. Clément lui-  
 le jusques... versé; mais sans être  
 principe... tiare étant tombée, il  
 che le... escarboucle estimée six mil-  
 mar... ms. Sinistre présage qui annon-  
 des... les malheurs que devoit causer la  
 translation du saint siège à Avignon:  
 séjour si funeste aux Italiens, qui l'ap-  
 pellent *la captivité de Babilone*; si per-  
 nicieux à la France, où, dit Mezeray,  
 il introduisit trois grands désordres;  
 „la simonie, fille du luxe & de l'im-  
 „piété; la chicane, exercice de grate-  
 „papier & de gens oisifs, tels qu'é-  
 „toient une infinité de clercs fai-  
 „néants qui suivoient cette cour; &  
 „un autre déreglement exécrable, au-  
 „quel la nature ne sçauroit donner de  
 „nom.

Fermeté de  
 l'Archevêque  
 de Lyon ci-  
 vers le Pape.

Godefroy de  
 Paris, Mss du  
 Roi, n. 6812  
 fol. 72. vers.  
 &c.

Mais la mort du duc de Bretagne  
 ne fut pas le seul accident qui rendit  
 funeste le séjour du Pape dans la ville  
 de Lyon. Clément avoit un neveu,  
 jeune débauché, qui toutes les nuits  
 courroit les rues, les bonnes filles de-

r-tout celles des bourgeois.  
 portèrent leurs plaintes à  
 qui étoit leur seigneur  
 prélat, homme d'une  
 e, comptoit dans sa  
 eurs chevaliers de grande  
 étoit de ceux de Villars, dit  
 nique, *qui nobles sont de toutes*  
 . Touché du scandale, il va trou-  
 ver le Pontife, & le prie d'y mettre  
 ordre; mais il ne fut point écouté.  
 Alors il assemble son conseil, ordon-  
 ne aux habitans de prendre les armes,  
 & leur commande de courir sus aux  
 Gaseons qui insulteroient les personnes  
 du sexe: ce qui fut exécuté. Chaque  
 jour il y avoit de rudes mêlées, où  
 les bourgeois avoient quelquefois l'a-  
 vantage: le plus souvent néanmoins ils  
 se retiroient par respect pour le saint  
 siège. Villars en fut informé, & man-  
 da *ceux de son lignage*. Il fut résolu  
 entr'eux, qu'ils se chargeroient de la  
 garde de la ville; qu'ils n'épargne-  
 roient aucun de ceux qui seroient sur-  
 pris en forfait, & qu'ils l'ameneroient  
 mort ou vif à la cour de l'archevêque.  
 Clément instruit de cette résolution,  
 fit venir le prélat, & à la sollicitation  
 de son neveu, n'eut pas honte de lui

370 HISTOIRE DE FRANCE ;  
faire des reproches sur sa conduite.  
„ Sire , répondit Villars avec une no-  
„ ble fermeté , quand j'emploie mes  
„ gens , pour corriger les malfaiteurs ,  
„ je ne fais que le devoir d'un pas-  
„ teur vigilant , d'un juge équitable ,  
„ & d'un noble chevalier , tel que je  
„ suis par mon extraction , comme je  
„ le prouverai soit en guerre soit en  
„ tournoi. J'ai juré de garder la ville ,  
„ & si ferai-je par saint Gîlles. Je ne  
„ vous dirai pas que votre vie n'est  
„ pas en sûreté dans ce pays , si vous  
„ m'ôtez l'ame & la prestreterie : je  
„ vous avertis dumoins que votre pou-  
„ voir ne s'étend pas jusqu'à m'ôter  
„ la chevalerie. Je n'en dis pas davan-  
„ tage ; mais que vos Gascons se gar-  
„ dent du surplus , s'ils ont l'audace  
„ de méfaire à mes gens , hommes ,  
„ femmes ou sergens “.

*Idem , ibid.*

Clément , plus choqué qu'effrayé de  
cette fière remontrance , ne donna au-  
cun ordre pour faire cesser le brigandage : il en arriva un grand malheur.  
Un jour , les Gascons insultèrent les  
gens de l'archevêque , qui leur répon-  
dirent sur le même ton. On mit l'é-  
pée à la main. Le neveu du Pape fut  
tué , & tous ceux de sa suite qui ne

purent gagner le château saint Just, furent mis à mort. Aussi-tôt Villars dépêcha un courier au Roi, qui venoit de quitter Lyon, & le supplia instamment de revenir, pour lui faire justice. Le monarque à cette nouvelle retourna sur ses pas, & comme juge entendit les deux parties. Le Pontife, Romain demandoit vengeance de la mort de son neveu & de l'insulte faite à sa maison : l'archevêque avouoit ses gens de tout ce qui s'étoit passé, & soutenoit qu'ils n'avoient rien fait que par ses ordres & selon tout droit, puisque plusieurs fois il avoit inutilement averti le Pape de remédier au désordre. Philippe eût bien voulu pouvoir favoriser la cour de Rome ; mais tout dépoisoit contre elle. Il fit retirer Villars ; & demeuré seul avec Clément, il lui représenta le tort qu'il avoit eu de ne point arrêter la licence de sa famille ; que celle du prélat n'étoit point sortie des bornes d'une juste défense ; que malheureusement il ne voyoit aucun moyen de lui procurer quelque satisfaction. Le saint Pere cependant le conjuroit, que du moins, pour sauver son honneur, il lui fît remettre les clefs du château de Pierre-

372 HISTOIRE DE FRANCE ,  
Encise. C'étoit fans-doute trop exiger  
d'un homme tel que l'archevêque : le  
Roi le sentoit bien ; néanmoins il pro-  
mit d'employer toutes les voies de  
douceur , pour l'engager à cette défé-  
rence.

Idem. Ibid.

Villars fut donc mandé de nouveau.  
Il parut bien accompagné , & sur la  
proposition qui lui fut faite , il de-  
manda au monarque la permission de  
prendre conseil de son lignage. La  
résolution fut prompte. Bientôt il ren-  
tra dans la salle où étoit le Roi ; &  
*Monseigneur Jean de Chalon* , l'un de  
ses proches parens , dit au nom de la  
famille : „ Sire , nous voulons bien  
„ que bon accord soit entre nous &  
„ la Sainteté ; mais nous ne consen-  
„ tirons jamais que l'archevêque per-  
„ de rien de son fief : il a juré de le  
„ garder , il seroit parjure , s'il l'aban-  
„ donnoit. Loin de permettre qu'il  
„ souffre aucune diminution , il espere  
„ au contraire l'accroître , ou il en  
„ arrivera malheur. Si quelqu'un , tant  
„ soit-il haut , clerc ou lai , le Roi ôté  
„ & les Royaux (a) , entreprend de le

(a) C'est à-dire , excepté le Roi & les Princes du sang.  
Ce qui fait voir que mal-à-propos certains Auteurs  
ont avancé qu'autrefois nos Princes du sang n'avoient

„troubler dans son héritage , nous  
 „sçaurons l'en faire repentir “. Phi-  
 lippe admira cette noble fierté , laissa  
 le Pape se démêler de cet embarras ,  
 & reprit le chemin de sa capitale.  
 Clément de son côté se désista de toute  
 poursuite , quitta promptement un sé-  
 jour si funeste à sa famille , & partit  
 pour aller établir sa cour dans Avi-  
 gnon , *dévorant à tort & à travers tout*  
*ce qui se trouva sur sa route , ville , cité ,*  
*abbaye , prieuré.* L'intrepide Villars ,  
 maître du champ de bataille , ne per-  
 dit ni sa forteresse , ni son *pallium* ,

d'autre considération que celle que leur donnoit leur  
 seigneurie , ni d'autre distinction ou prérogative que  
 celles qu'ils tenoient de la noblesse de leurs fiefs. Tou-  
 tes nos histoires sont pleines d'exemples qui prouvent  
 le contraire. On y voit des Preux sans nombre qui  
 défient tout homme vivant , mais qui toujours excep-  
 tent par respect , & le Monarque , & les Princes de  
 son sang. Témoin Louis comte de Nevers , qui accusé  
 de trahison dit :

Ne ne fai homme maintenant ,

. . . . .

Se il n'est Roy , ou des Royaux .

Que ne l'en tienne comme faux

Et comme traître ne le prouve.

Témoin encore Enguerrand de Marigny ,

Qui contre tous autres vouloit

Soy défendre comme Loyaux ,

Excepté sans plus les Rois.

374 HISTOIRE DE FRANCE ,  
& pour nous servir des termes de  
la chronique , *cel qui fut mort , si fut  
mort.*

Clément commença l'exécution de  
son traité ; par lever , à l'exemple de  
son prédécesseur , toutes les censures  
fulminées contre le Roi & contre son  
royaume , par lui accorder pour cinq  
ans le dixième du revenu de toutes les  
églises de France , par rétablir les Co-  
lonnes , Jacques & Pierre , dans l'état  
où ils étoient avant que Boniface les  
eût accablés de ses anathèmes , enfin  
par créer dix cardinaux , dont neuf  
François ou Gascons , tous amis , créa-  
tures , serviteurs ou sujets de la Ma-  
jesté. Quelques mois après , il donna  
deux bulles , qui deviennent une nou-  
velle preuve des engagements que  
Villani suppose qu'il avoit pris avec  
le monarque François. L'une déclare  
que la fameuse décrétale qui com-  
mence par ces mots *Unam sanctam* ,  
ne porte aucun préjudice au Roi , ni à  
son royaume ; qu'elle ne rend pas les  
François plus sujets à l'Eglise Romaine ,  
qu'ils l'étoient auparavant ; qu'elle  
doit être censée nulle & de nulle va-  
leur par rapport à la France , où les  
choses demeureront au même état ,

An. 1306.

Rayn an. 1306.  
n. 1.

Pr. du diff  
p. 288.

tant à l'égard de l'Eglise, que du monarque, de la noblesse & du peuple : l'autre révoque la célèbre constitution si connue sous le nom de *Clericis Laicos* qui a fait tant de bruit dans le monde ; condamne tout ce qui s'est fait en conséquence du côté de Rome ; ordonne que pour faire cesser le scandale qu'elle a causé, on observera inviolablement ce qui a été décidé au concile de Latran sur les séculiers, qui exigent des tailles, des subsides, & d'autres subventions des ecclésiastiques.

Quelques-uns ont écrit que le pontife donna dans le même tems une autre bulle, par laquelle il absout le Roi des censures qu'il avoit encourues en affoiblissant ses monnoies : c'est une erreur qu'une lecture plus réfléchie leur eût épargnée. Le bref qu'ils citent, ne parle des monnoies, que pour exposer les raisons de leur affoiblissement : tout son objet est de dispenser le monarque de restituer les biens enlevés pour la défense de l'Etat, tant aux gens d'Eglise, qu'aux Juifs, & aux usuriers : ce qui paroîtra sans doute très-singulier. Cet enlèvement étoit en effet, ou un acte de justice, ou une œuvre d'iniquité : dans la

Horribles  
changements  
dans les mon-  
noies : mur-  
mures des  
peuples : sé-  
dition à Paris.

376 HISTOIRE DE FRANCE ;  
 première supposition , Philippe n'a-  
 voit besoin d'aucune dispense : dans  
 la seconde , il étoit obligé à restitu-  
 tion par la loi naturelle contre laquelle  
 aucune puissance ne peut prescrire.  
 On convient que ce Prince épuisé par  
 les guerres qu'il eut à soutenir contre  
 les Anglois & contre les Flamands ,  
 se vit souvent dans la nécessité d'alté-  
 rer ses monnoies ; que par un très-  
 mauvais conseil , il eut trop facile-  
 ment recours à ce dangereux moyen  
 d'amasser de l'argent ; que manquant  
 de matière pour fabriquer des espé-  
 ces , il obligea toute manière de gent ,  
*excepté les prélats & les barons* , de  
 porter à la monnoie la moitié de leur  
 vaisselle d'argent ; que peu content de  
 défendre l'exportation de l'or & de  
 l'argent hors du royaume , il ordonna  
 sous les plus rigoureuses peines à tous  
 ses sujets de recevoir cette foible mon-  
 noie qu'il introduisoit dans son Etat :  
 mais tous ces objets n'étoient point  
 soumis aux censures de Rome : le mo-  
 narque n'avoit là-dessus que sa conf-  
 science pour juge , que les murmures  
 de son peuple pour accusateurs , que  
 la ruine du commerce & la honte  
 toujours inséparable d'une mauvaise

Laur. ord  
 tom. 1. p 347.  
 372 379.

administration, pour châtimement & pour supplice.

Bien-tôt en effet, il sentit par l'aliénation du cœur des François, qu'on supportoit impatiemment cette pernicieuse nouveauté : il s'obligea par Lettres-patentes datées du mois de mai 1295, à dédommager ceux qui recevroient sa nouvelle monnoie affoiblie, & pour le poids, & pour l'aloi. On pouvoit soupçonner la sincérité de ses promesses : pour lever tout doute, il hypothèque sa terre ; ses biens, ceux de ses successeurs, tous ses domaines, & particulièrement les revenus de la Normandie : il va plus loin encore, il fait intervenir le consentement de la Reine sa femme, qui ratifie cet engagement, & ce qui ne s'étoit point encore vû, appose son sceau à côté de celui du Roi son époux. Cet affoiblissement des espèces dura jusqu'en 1306 : ce qui causa un si grand dommage, que vers l'an 1303, les Prélats du royaume offrirent au monarque les deux vingtièmes du revenu annuel de tous leurs bénéfices, à condition que ni lui, ni ses successeurs n'affoibliroient point les monnoies sans une nécessité indispensable,

Laur. ord.  
tom. 1. p. 325.

Le Blanc,  
traité des monnoies, p. 187.

378 HISTOIRE DE FRANCE ,  
qui feroit certifiée d'abord par les  
conseillers du conseil secret , ensuite  
confirmée par une assemblée de la no-  
blesse & du clergé : ce qui ne devoit  
pas empêcher qu'on ne revînt à la  
bonne & primitive monnoie , dès  
que cette nécessité ne subsisteroit plus.  
Mais la proposition ne fut point ac-  
ceptée : ce qui prouve combien ces  
altérations étoient avantageuses au  
Roi , par conséquent dispendieuses  
pour le peuple.

*Ibid.*

Le malheureux combat de Cour-  
tray , en remplissant la France de  
deuil , n'avoit point abattu le courage  
des François : ils ne respiroient que  
vengeance : mais les finances étoient  
épuisées. Toutes sortes de personnes se  
cotifèrent pour entretenir un certain  
nombre de troupes pendant les mois  
de juin, juillet, août, septembre. Le Roi  
fut si touché de cette nouvelle preuve  
de tendresse de la part de ses sujets ,  
qu'il leur promit , & s'obligea par de  
nouvelles Lettres - patentes , de faire  
dans un an , à compter depuis la  
Toussaint prochaine , *bonne monnoie ,  
de petits tournois & de petits paris ,  
du poids , de l'aloi , de la valeur de  
ceux qui avoient cours du temps de*

Saint Louis , & de rabattre le prix des foibles pour les éгалer aux bons. C'étoit tout ce qu'ils demandoient pour récompense de leur zèle : mais ce terme leur paroissoit bien long : il y avoit huit ans qu'ils souffroient horriblement de ces altérations. Ils supplièrent de nouveau le monarque de mettre au plutôt fin à leurs malheurs. Philippe eut égard à leur demande : il ordonna que les monnoies fussent remises en leur premier état : promit qu'en attendant cette réduction , il ne tireroit pas un si gros *seigneurage* ; & fit publier par tout le royaume , que ceux qui avoient de foibles monnoies , eussent à les rapporter , qu'on leur en donneroit de bonnes , & que la perte tomberoit sur lui : Ordonnance qui fut confirmée par plusieurs Lettres-patentes adressées à différents prélats , toutes datées de l'an 1304.

Laur. ord.  
tom. I. p. 389.  
406.

Le saint pape Benoît XI , pour corriger les emportemens de son prédécesseur , & pour gagner l'amitié du Roi , entreprit , non d'ordonner , mais de faciliter cette réforme si nécessaire au royaume. Ce fut dans cette vue , & pour aider le monarque à rétablir ses monnoies avec moins de perte ,

Le Blanc.  
ibid. p. 188.

qu'il lui accorda une année du revenu des bénéfices même à charge d'âmes , qui viendroient à vaquer dans ses États , & les décimes de toutes les églises pendant deux ans. Mais le clergé s'opposa à l'exécution de cette bulle , & représenta que lorsque ce Prince avoit commencé cet affoiblissement des espèces , il avoit promis , en engageant ses domaines , de les remettre sur l'ancien pied à ses dépens , & de dédommager ceux qui se trouveroient lésés de toutes ces altérations. Ainsi les choses demeurèrent au même état , & même empirèrent. On voit en effet , que le marc d'argent qui avoit valu 55 f. 6 den. au commencement du regne de Philippe , valoit en 1305 , 8 liv. 10 f. ; & qu'en 1306, la valeur de la monnoie d'argent étoit tellement haussée , qu'un denier de l'ancienne en valoit trois de la nouvelle.

Enfin , importuné par les plaintes continuelles de ses sujets , le monarque se détermina à mettre quelque ordre dans ses monnoies. Il réduisit le prix du marc d'argent à 55 f. 6 d. tournois ; & fit fabriquer des gros tournois d'argent , & des deniers parisis ,

aussi bons que ceux de saint Louis. Mais en faisant faire de la forte monnoie , il laissa courir la foible , sans en réduire la valeur , pour la proportionner à la bonne : ce qui causa une horrible sédition dans Paris. Les propriétaires des maisons exigeoient que les locataires payassent en forte monnoie : ceux-ci ne vouloient payer qu'en monnoie foible. On avoit de justes raisons de part & d'autre : il y avoit les deux tiers de perte pour les uns ou pour les autres , si la réduction se faisoit. Les propriétaires , à la sollicitation & par le conseil d'Etienne Barbette , Voyer de Paris , furent maintenus dans leur prétention : ce qui réduisit le petit peuple au désespoir : n'ayant plus rien à perdre , il perdit le respect dû à la Majesté royale. Le Roi fut assiégé dans le Temple où il se trouvoit alors , les viandes qu'on portoit pour son dîner , arrêtées , jettées dans la bouë , foulées aux pieds , la belle maison de Barbette près saint Martin-des-champs , forcée , pillée , & ses jardins délicieux bouleversés , saccagés. Philippe , malgré sa fierté , fut contraint de dissimuler pendant quelques jours : il laissa d'abord calmer cette première fureur : ensuite

Solcell. tom. 5.  
P. 59.

382 HISTOIRE DE FRANCE ;  
ayant fait venir quelques troupes , il ordonna d'arrêter les plus séditieux ; & vingt-huit des plus coupables furent pendus aux portes de la ville , pour servir d'exemple à ceux qui arrivoient des provinces , sur-tout de la Normandie , où une imposition de dix deniers pour livre avoit excité un soulèvement si furieux , que le conseil fut obligé de la révoquer. Quelques-uns prétendent que les Templiers eurent beaucoup de part à cette révolte des Parisiens ; qu'il leur échappa en cette occasion quelques paroles trop libres ; que le monarque en conçut un ressentiment si vif , qu'il résolut de les perdre ; que dès-lors l'abolition de leur ordre fut décidée , & que c'étoit l'objet de la fixième demande que ce Prince fit à Bertrand de Got. Mais pour détruire cette opinion , il suffit de remarquer que la sédition est de 1306 , & le traité avec l'archevêque de Bordeaux , de 1305.

Tant de clameurs si justes dans leur principe , si redoutables par leur universalité , forcèrent enfin le Roi de faire cesser le désordre qui regnoit dans ses monnoies. Il assembla les États cette même année , & de leur avis

ordonna , qu'on feroit de bonnes monnoies qui auroient cours dans un mois : que la monnoie foible ne feroit point décriée , mais qu'on lui donneroit cours selon sa valeur intrinsèque , c'est-à-dire , que trois deniers n'en vaudroient qu'un de la bonne : que le marc d'argent seroit réduit à 55 s. 6 d. que le marc d'or demeureroit comme auparavant à 44 liv. tournois : mais ce sage règlement ne fut pas long-tems observé : il y eut un second affoiblissement en 1310 , & un troisième en 1314. La patience des peuples étoit épuisée : on ne vit par-tout que séditions & révoltes. Ce qui obligea le monarque d'assembler les notables des bonnes villes , pour délibérer sur les moyens de remédier au mal : il fut arrêté de rétablir les choses au même état où elles étoient sous saint Louis. Philippe en conséquence dressa le projet d'un Edit qui proscrivoit toute monnoie foible : qui ordonnoit de porter aux monétaires un quart de la vaisselle d'argent répandue dans tout le royaume , pour la convertir en espèces : qui défendoit pour deux ans , aux particuliers , de fabriquer aucun ouvrage en argent ; aux seigneurs ,

384 HISTOIRE DE FRANCE ,  
 de faire battre aucune monnoie. On  
 ignore s'il étoit enfin dans l'intention  
 de remplir des engagements tant de  
 fois contractés , toujours violés avec  
 une facilité qui désespéroit les gens  
 de bien : la mort lui envia la gloire  
 de l'exécution : on sçait seulement que  
 par son testament il recommanda très-  
 expressément , & sur toutes choses ,  
 à son fils , de ne point l'imiter dans  
 l'altération des espèces : mais l'expé-  
 rience fait voir ce qu'on doit penser  
 de ces sortes de recommandations ,  
 qu'arrache la vue du tombeau , qu'un  
 successeur , frappé d'un spectacle fu-  
 nebre , écoute avec quelques larmes ,  
 qu'il oublie , dès qu'elles sont séchées ,  
 ce qui est l'ouvrage d'un instant : rare-  
 ment en changeant de maître , on  
 devient plus heureux.

Les Juifs. Les Juifs, toujours les objets de  
 chassés de la l'exécration du public, qu'ils ruinoient,  
 France. & comme usuriers, & comme fer-  
 . spicil. rom. miers des impôts, étoient sans cesse  
 2. P. 59. exposés à toutes sortes d'insultes. Dans  
 les croisades, dans les séditions, quel-  
 quefois même dans le calme de la plus  
 profonde paix, ils se voyoient attra-  
 qués , poursuivis, dépouillés, égor-  
 gés. On ne cessoit de les accuser, on  
 d'avoir

d'avoir outragé la sainte hostie, ou d'avoir crucifié des enfans le vendredi saint, ou d'avoir profané l'image de Notre-Seigneur. S'ils échappoient à la sévérité de la Justice, ils ne se fauvoient pas de la fureur de la populace. Les princes mêmes, après en avoir fait les instrumens de leurs exactions, les chassoient souvent, pour leur faire acheter leur rappel au poids de l'or. Tout-à-coup il parut une ordonnance de Philippe, en vertu de laquelle ils furent arrêtés par toute la France en un même jour, bannis du royaume, avec défenses d'y rentrer sous peine de la vie, & tous leurs biens confisqués. Quelques-uns se firent baptiser, & demeurèrent : plusieurs d'entre les autres moururent en chemin, de fatigue, de chagrin ou de misère : on ne leur avoit permis d'emporter que ce qu'il leur falloit d'argent pour les conduire hors des limites de l'empire François. On doute si le zèle, ou la cupidité, dicta ce rigoureux édit.

On trouve encore plus d'animosité que de religion dans l'acharnement que le monarque fit paroître contre la mémoire d'un ennemi que la mort avoit

AN. 1304.

Entrevue du  
Pape & du  
Roi à Poi-  
tiers.

Ibid. p. 19.  
& 60.  
Rayn. n. 8.  
9. 13.

mis hors d'état de lui nuire , & dont il eût été plus glorieux de laisser les excès ensevelis dans l'obscurité du tombeau qui le couvroit. Philippe devoit se trouver à Poitiers , pour conférer avec le Pape sur quelques objets importants ; il y arriva accompagné des trois Princes ses fils , du comte de Valois & du comte d'Evreux ses freres , & d'un grand nombre de seigneurs. Robert , comte de Flandre s'y rendit aussi : Clément confirma le traité que le Roi venoit de faire avec ce Prince : l'archevêque de Rheims , l'évêque de Senlis , & l'abbé de saint Denis , eurent commission de l'excommunier avec tous ses fauteurs , s'il entreprenoit de violer cette paix. Un autre objet de cette entrevue étoit de terminer enfin les différends qui divisoient la France & l'Angleterre. Edouard I , prince cauteleux & rusé , mais fort heureux à la guerre , venoit de mourir dans la trente - cinquième année de son regne. Edouard II , son fils & son successeur , fit naître des difficultés qu'on croyoit insurmontables. Il se plaignoit que le Roi ne donnoit rien en dot à la princesse Isabelle de France , & demandoit la souveraineté de la Guyenne ,

qui n'étoit, disoit-il, qu'une source de querelles entre les deux Etats. C'étoit peu connoître le caractère de Philippe, le plus jaloux des princes sur l'article de l'autorité: il répondit avec fermeté, qu'il donnoit pour le mariage de sa fille ce même duché de Guyenne, qui avoit été justement confisqué sur le feu roi Edouard I, & qu'il ne le donneroit, ainsi que ses prédécesseurs, que comme un fief mouvant de la couronne. Le monarque Anglois fut trop heureux de l'accepter à ces conditions. Il vint l'année suivante à Boulogne, fit hommage au Roi de l'Aquitaine & du Ponthieu, épousa la princesse, & l'emmena en Angleterre, où elle se fit autant chérir de sa nation, que son imbécile époux se rendit odieux & méprisable.

Mais ce qui avoit sur-tout amené Philippe à Poitiers, étoit le dessein de poursuivre la mémoire de Boniface, de le faire condamner solennellement, déterrer ignominieusement, & brûler honteusement ses os comme ceux d'un hérétique. Clément l'avoit promis avec serment: il se trouva dans un étrange embarras. C'étoit couvrir le saint Siége d'ignominie,

J. Villani,  
l. 8. c. 91.

388 HISTOIRE DE FRANCE ,  
scandaliser toute l'Eglise qui avoit reconnu Benoît Caïetan pour pape légitime , dégrader tous les cardinaux de sa création , qui devenoit nulle , s'il avoit cessé d'être le vrai pasteur , renoncer lui-même à la tiare , qu'il ne tenoit que de ces mêmes cardinaux , dont la promotion étoit supposée vicieuse dans son essence & dans son principe. D'un autre côté le pontife , engagé par tout ce que la religion a de plus sacré , n'osoit s'opposer ouvertement aux volontés du monarque : il n'oublia rien pour le détourner d'une telle poursuite : il demanda du moins quelque tems pour délibérer sur une affaire de cette importance. Le cardinal di Prato fut le seul consulté , parce qu'il sçavoit seul tout le secret de l'intrigue & du traité de Philippe avec Clément. L'adroit politique lui conseilla d'user de dissimulation , de ne point rebuter le Roi en lui refusant absolument ce qu'il demandoit , de lui représenter seulement que les cardinaux s'opposeroient infailliblement à ce qu'il souhaitoit , que la chose étoit assez importante , pour être traitée dans un concile général , que la réparation qu'il sollici-

toit, en seroit plus solemnelle, plus authentique, & par conséquent plus infamante pour Boniface. Le saint Père eut bien de la peine à faire agréer cet expédient : mais après quelques instances, le Prince parut content : il ne pouvoit raisonnablement refuser l'offre du concile, qu'il avoit lui-même demandé. On traita ensuite de l'affaire des Templiers, & ce fut alors que commencèrent ces procédures, qui eurent des suites si terribles pour cet ordre militaire : mais pour ne point interrompre la narration d'un événement si remarquable, nous en renvoyons le détail à l'année où le décret de leur abolition fut prononcé dans le concile général de Vienne.

On fut informé dans le même tems qu'un certain chevalier, nommé Dom Fortunio Almoravid, à qui l'on avoit confié le gouvernement de la Navarre, abusoit du crédit que lui donnoit sa place pour se faire un puissant parti dans le royaume, & portoit ses regards téméraires jusques sur le trône. Aussi-tôt le fils aîné du Roi, Louis dit le Hurin, roi de Navarre du chef de sa mère, se met en campagne,

Louis, fils aîné du Roi, est couronné roi de Navarre. Spicil. tom. 3. p. 60.

390 HISTOIRE DE FRANCE ,  
accompagné de Gaucher de Châtillon,  
connétable de France , du comte de  
Boulogne , & d'un grand nombre de  
jeune noblesse qui brûloit de se signa-  
ler sous ses étendarts. Pampelune ravie  
de revoir enfin le sang de ses maîtres ,  
le reçut avec des honneurs extraordi-  
naires : il y fut couronné aux accla-  
mations des grands & du peuple. Il  
fit ensuite la visite de ses Etats , força  
le rebelle jusques dans ses derniers  
retranchements , le prit prisonnier ,  
rétablit par-tout le calme & la tran-  
quillité , revint triomphant à Paris ,  
& ramena avec lui près de trois cents  
gentilshommes Navarrois , à qui Phi-  
lippe donna des établissemens confor-  
mes à leur qualité. C'étoient autant  
d'ôtages , pour répondre de leurs fa-  
milles qu'ils laissoient dans le pays ,  
& pour les maintenir dans la sou-  
mission dûe à leur Souverain.

An. 1308. Alors se formoit une république  
invincible , qui doit attirer nos re-  
gards. Albert d'Autriche , parvenu à  
l'Empire , voulut faire de la Suisse une  
principauté pour un de ses enfants.  
Déjà une partie des terres du pays  
étoit de son domaine. On y envoya  
des gouverneurs sévères , qui abusé-

Commence-  
ment des Li-  
gues des Suif-  
ses.

rent de leur pouvoir. La tyrannie fut portée à un tel excès, que ce peuple naturellement patient, courut de tous côtés aux armes, pour se mettre en liberté, ou plutôt pour conserver celle dans laquelle il étoit né, & qu'on vouloit lui ôter. Trois payfans furent les premiers conjurés : chacun d'eux attira ceux de son bourg dans son parti : ces trois bourgs gagnèrent trois cantons considérables, Schwitz, Uri, Underwald. Schwitz fut le premier qui se déclara, & devint le théâtre de la première bataille gagnée sur les tyrans de la patrie. De-là vient que tous ceux de la Ligue prirent le nom de Suisses, qui leur rappelle encore le souvenir précieux de la victoire qui leur acquit la liberté. Dans la haine qu'ils avoient conçue contre la maison d'Autriche, ils tuèrent tous les paons qui se trouvoient dans leur pays, parce que les ducs d'Autriche portoient dans le cimier de leurs armes la queue de cet oiseau : il y alloit même de la vie d'avoir une plume de cet animal sur son chapeau, ou sur son bonnet. On raconte qu'un Suisse étant à table, & ayant devant lui un verre de vin, quelqu'un de la compa-

Rép. des V. et-  
tres. an 1700.  
tom. 3. p. 290

gnie s'aperçut que le soleil y représentoit une queue de paon : il le fit remarquer aux convives. A cette vue le zélé patriote Suisse se lève en fureur , vomit mille imprécations contre toute la race Autrichienne , tire son sabre , fracasse le verre , & se rasseoit avec autant de fierté , que s'il eut défait le plus irréconciliable ennemi de sa nation. Albert eut bien - tôt rassemblé une armée , pour aller châtier un peuple que l'oppression de ses gouverneurs rendoit plus malheureux que coupable. Déjà il avoit passé le Rhin , lorsqu'il fut assassiné près de Rhinsfeld par son propre neveu Jean duc de Suabe. Ce tragique événement dévoila enfin le mystère de la sixième demande que Philippe avoit faite au Pontife Romain dans leur entrevue de Saint-Jean-d'Angeli.

spécil. tom. 4.  
p. 62.

Artifices  
du Pape pour  
empêc. l'élec-  
tion de Char-  
les de Valois  
à l'Empire.

J. Villani ,  
l. 8. c. 301.

Le monarque , instruit que les Electeurs peu d'accord sur celui qu'ils devoient nommer à l'empire , ne s'assembleroient pas si-tôt , crut que cette division lui offroit une occasion avantageuse , pour faire sa brigue en faveur de Charles de Valois son frère. Il découvrit son dessein à ses ministres , & leur apprit que l'élévation de

ce Prince sur le trône Impérial étoit la sixième condition de son traité avec Clément ; condition si long-tems en-sévelie sous le secret , qui avoit tant exercé les politiques , & que le Pontife ignoroit lui-même. Tous furent d'avis que la chose demandoit une grande célérité ; qu'il devoit aller incessamment trouver le Pape , qui depuis peu avoit fixé sa demeure à Avignon ; que pour l'intimider , il falloit marcher avec toute sa cour , sa gendarmerie , un corps considérable d'infanterie , d'une manière enfin à faire entendre qu'on ne vouloit pas être refusé. Malheureusement il y avoit des traîtres dans le conseil : Clément fut informé de tout ce projet. Il vit d'un coup d'œil que cet accroissement de puissance livreroit le saint Siège à la discrétion de la maison de France ; qu'après ce qu'elle avoit fait sous le pontificat de Boniface , & ce qu'elle entreprenoit encore contre sa mémoire , elle ne ménageroit plus rien , si elle voyoit la couronne Impériale sur la tête d'un de ses Princes ; qu'un Roi des Romains frère du Roi de France , uni d'intérêt avec lui , reprendroit bien-tôt l'avantage que les papes

394 HISTOIRE DE FRANCE ;  
avoient usurpé sur les Empereurs ;  
que lui-même se trouvant sous la  
domination du monarque François ,  
s'attireroit d'étranges persécutions ,  
s'il osoit soutenir les prérogatives de  
son Eglise par les foudres spirituels ,  
seules armes qu'il avoit en son pou-  
voir. Il eut recours au cardinal di Pra-  
to , son oracle ordinaire. Celui-ci lui  
suggéra un expédient , qui lui réussit.  
Ce fut de dépêcher secrètement di-  
vers couriers aux Electeurs , pour les  
avertir du dessein de Philippe , les  
presser de se réunir pour rompre ses  
mesures , & leur représenter que leur  
choix ne pouvoit mieux tomber que  
sur Henri de Luxembourg , dont la  
bravoure , la franchise & la droiture  
étoient connues de tout le monde.  
L'intrigue fut conduite si heureuse-  
ment , que dans l'espace de huit jours  
les Electeurs s'assemblèrent , & d'une  
voix unanime élurent celui que le  
saint Père leur avoit recommandé.  
Le Roi à cette nouvelle entra en fu-  
reur : il devina d'où partoît le coup ,  
& fit paroître le plus vif ressentiment.  
Ce fut en vain que le Pontife essaya  
de s'excuser sur ce qu'il ignoroit les  
intentions du monarque : depuis ce

Spicil. tom.  
3. 1. 62.

moment la franchise fut bannie de leur commerce, il n'y eut plus que de la politique & de la dissimulation.

Il arriva sur ces entrefaites une de ces aventures, qui en apprêtant à rire au public; couvrent de confusion ceux qui en sont les dupes. Celle-ci prouve ou la simplicité, ou le libertinage affecté de quelques Dames de ce bon vieux tems. Des aventuriers Flamands parurent en France sous un extérieur simple, & répandirent le bruit, que le comte d'Eu, Godefroy de Brebant, Jean de Brebant son fils, seigneur de Vierzon, & plusieurs autres gentils-hommes qu'on croyoit tués à la bataille de Courtray, avoient échappé miraculeusement au carnage de cette malheureuse journée: qu'en reconnaissance d'un si grand bienfait, ils avoient tous voué à Dieu d'errer pendant sept ans sous l'habit de pauvres par toute la France, mandiant l'aumône, & cachant leur état à tout le monde, même à leurs familles: que ce terme expiré, ils se rendroient tous à Boulogne-sur-mer, & découvriraient le secret de leur naissance. On crut en reconnoître quelques-uns à certaines marques: il n'en fallut pas davantage

Avanture ridicule.

Ibid, p. 61.

396 HISTOIRE DE FRANCE ,  
pour renverser les têtes de plusieurs  
personnes des deux sexes : toutes les  
maisons leur étoient ouvertes : par-  
tout ils étoient comblés d'honneurs.  
Quelques Dames imaginèrent , ou fei-  
gnirent d'imaginer quelques traits de  
ressemblance avec leurs défunts maris :  
elles se livrèrent à cette idée sédui-  
sante , & portèrent la complaisance  
jusqu'à les recevoir dans leur lit. La  
fourberie se découvrit enfin : elles de-  
vinrent la fable du peuple.

Le Roi cependant n'oublioit point  
le sujet de mécontentement que le  
Pape venoit de lui donner : pour le  
chagriner , il recommença à le presser  
de travailler au procès de Boniface.  
Déjà Clément avoit fixé le tems & le  
lieu du concile général , qui devoit  
s'assembler pour juger la mémoire du  
Pontife accusé : le jour , étoit le pre-  
mier octobre 1310 ; le lieu , Vienne en  
Dauphiné , où le monarque , suivant  
la réflexion du cardinal di Prato , au-  
roit moins de crédit qu'à Lyon ou à  
Poitiers , parce que cette ville n'étoit  
pas encore du royaume de France :  
mais le terme de cette assemblée qui  
fut encore reculée depuis jusqu'en  
1311 , parut trop long à l'impatience

Ann. 1309.

Instructi<sup>on</sup>  
du procès de  
Boniface.

Raynean 1309.

du Prince , qui vouloit du moins que la cause fût pleinement instruite , & en état d'être promptement jugée , quand le synode seroit ouvert : il insista vivement , & demanda qu'il fût permis aux accusateurs de produire leurs pièces , & qu'elles fussent examinées juridiquement. Clément connoissoit l'impéruosité du caractère de Philippe : il n'osa refuser , & publia une bulle où il disoit , que le Roi de France animé d'un bon zèle , avoit sollicité le saint Siège d'écouter les accusations intentées contre la mémoire de Boniface ; que le crime d'hérésie étant le plus grand de tous les crimes , il étoit fâcheux qu'un Pape fût flétri du moindre soupçon en cette matière ; qu'en conséquence il accordoit aux instances du monarque , de Louis comte d'Evreux son frère , de Gui comte de Saint Paul , de Jean comte de Dreux , & de Guillaume de Plasian , chevalier seigneur de Vezenobre , l'audience qu'ils lui demandoient pour le lendemain de la Purification ; qu'ils pouvoient comparoître , soit en personne , soit par leurs agents. Le Pontife cependant travailloit sous main , pour arrêter le scandale qu'une semblable

procédure ne pouvoit manquer de causer : il écrivit au comte de Valois la lettre la plus pressante , pour le prier d'engager le Roi à permettre que cette affaire fût étouffée : mais Philippe se montra inflexible.

Bien-tôt Avignon fut remplie de libelles injurieux à la mémoire de Benoît Caïetan. On lui imputoit en tout genre , des horreurs qui font frémir ; en matière d'impureté , des crimes détestables , dont le détail souilleroit cette histoire ; en matière de morale , des maximes scandaleuses , dont l'exposition offenserait les oreilles chastes ; en matière de foi , des impiétés , dont le souvenir doit être à jamais perdu. On a , dit Mezerai , un gros volume de ces abominations , où parmi quelques vérités , on remarque beaucoup d'animosité , quelquefois peu de vrai-semblance , souvent de la contradiction. On lui fait proférer devant treize témoins ce qu'on dit rarement à un seul : on l'accuse en même-temps d'athéisme & de magie , de nier l'existence d'un Dieu & d'admettre celle du diable , de ne pas croire l'immortalité de l'ame & d'avoir livré la sienne au démon. On passera donc le-

gerement sur tous les écrits qui cou-  
rurent alors : un seul mérite une confi-  
dération particulière : c'est le mémoi-  
re de Bertrand de Rupenegada , pro-  
cureur de Guillaume de Nogaret : mé-  
moire plein de sagesse & de modéra-  
tion , où l'on expose sans fiel , mais  
solidement , les prétentions injustes de  
Boniface , & les droits incontestables  
de la couronne de France. On y fait  
voir , que de tems immémorial nos  
Rois n'ont reconnu que Dieu au-des-  
sus d'eux pour le temporel ; qu'ils ont  
toujours conservé les droits & les li-  
bertés de l'église selon les anciennes  
coutumes de la monarchie ; qu'étant  
fondateurs ou bienfaiteurs des églises  
de leur royaume , ils peuvent empê-  
cher que leurs biens ne se dissipent ,  
& qu'on ne fasse sur elles aucune le-  
vée de deniers ; que de tout tems ils  
ne plaident qu'en leur cour propre ,  
tant en demandant qu'en défendant ,  
sans considérer la qualité du défen-  
deur , hors dans les causes purement  
spirituelles & qui touchent la foi ;  
qu'ils ont de toute ancienneté le droit  
de régale sur les biens immeubles de  
plusieurs églises , & qu'ils en jouissent  
jusqu'à ce que les nouveaux prélats

Pr. du diff.  
p. 315.

400 HISTOIRE DE FRANCE ;  
ayant reçu d'eux l'investiture du temporel ; qu'ils ont droit de percevoir les fruits des églises vacantes , & de se les approprier jusqu'à ce que les élus leur aient prêté serment de fidélité ; que pendant la régale ils donnent les bénéfices qui vaquent à la collation de l'évêque ; qu'ils sont en droit, lorsque les prélats ou leurs officiaux veulent troubler la justice royale dans ses fonctions, de faire saisir leur temporel , jusqu'à ce qu'ils aient cessé leurs entreprises ; que pour le bien de leur Etat , ils peuvent faire garder les passages du royaume , & empêcher qu'il n'en sorte de l'or ou de l'argent ; que Boniface est le premier des Papes, qui leur a disputé tous ces droits, oubliant que ces princes ont toujours défendu la religion catholique & l'église Romaine.

Le Roi se  
désiste d. les  
poursuives :  
Clément cassé  
tout ce qui  
s'étoit fait  
cont. ce Prin-  
ce.

Toute l'Europe avoit les yeux ouverts sur ce qui se passoit à Avignon , & gémissoit amèrement sur ces procédures scandaleuses , qui tendoient à deshonorer le saint-Siège & l'Eglise entière. Les Rois de Castille & d'Aragon , on ignore si ce fut de leur propre mouvement , ou à la sollicitation secrète du Pape , lui envoyèrent des

ambassadeurs, pour le prier de faire cesser le scandale que ce procès cau-  
soit parmi les fidèles. On lui en écri-  
vit aussi d'Allemagne, d'Italie, de  
Flandre. Il montra toutes ces lettres  
au Roi: pria, pressa, conjura si effi-  
cacement, que le monarque touché  
lui-même du fracas que cette affaire  
faisoit dans le monde, remit tout le  
différent à l'arbitrage du Pontife &  
des cardinaux, promit d'acquiescer  
sans réserve à ce qu'ils décideroient,  
ordonna au prince Louis son frere, &  
& à tous ceux de sa cour qui s'étoient  
portés pour accusateurs contre Boni-  
face, de se désister de toutes leurs  
poursuites. Il fut obéi: tous écrivirent  
au saint-Pere des lettres pleines de  
soumission, & jurèrent une entière dé-  
férence à son jugement. Clément étoit  
au comble de ses vœux: pour témoi-  
gner sa reconnoissance au Roi, il crut  
devoir lui prodiguer les satisfactions.  
Il cassa toutes les bulles que Bonifa-  
ce avoit données contre les droits de  
la couronne, qu'il rétablit en leur en-  
tier. S'il en excepte deux constitutions,  
dont l'une commence par ces mots  
*Unam sanctam*, l'autre par ceux-ci  
*Rem non novam*, il déclare que leur

Pr. du d'ff.  
p. 296. 302.  
592. 602. 624.  
605. 606. 598.  
599.  
Haillet. addit.  
n. 20. p. 358,  
& suiv.  
Spicil. tom.  
3. p. 64.

402 HISTOIRE DE FRANCE ,  
exécution ne s'étend point sur la  
France , où toutes choses demeure-  
ront dans l'état accoutumé : il révo-  
que toutes suspensions de privilèges,  
toutes censures, excommunications,  
interdits, privations, dépositions, &  
généralement tous les anathèmes lan-  
cés par les deux derniers Papes, au  
sujet de ce fameux différend, tant  
contre le Roi, les princes ses enfans,  
ses freres, le royaume & Etat de Fran-  
ce, que contre les dénonciateurs,  
prélats, barons & autres regnicoles:  
il abolit toute note d'infamie, dont  
on auroit voulu, ou dont on voudroit  
par la suite flétrir la postérité, le nom  
ou la réputation de ceux qui auroient  
eu quelque part dans cette malheu-  
reuse affaire, de quelque manière que  
ce fût: il ordonne d'effacer des regis-  
tres de la chancellerie Romaine, tout  
ce qui pourroit choquer le monar-  
que, ou blesser les prérogatives de sa  
couronne: il deffend enfin de rec-  
voir à l'avenir aucun acte où l'on blâ-  
meroit le louable zèle & les bonnes  
intentions que Philippe avoit fait pa-  
roître dans tout le cours de ce célèbre  
démêlé. (a)

(a) Cette bulle est du 27 avril 1311: on la rapporte à

Nogaret étoit le seul François exclus des graces du Pontife. Clément néanmoins qui vouloit absolument gagner le Roi, qui d'ailleurs craignoit le crédit du chevalier, ne tarda pas à lever toutes les censures qu'il pouvoit avoir encourues, à condition qu'au premier voyage de la terre-sainte, il iroit faire la guerre aux infideles, qu'il y demeurerait jusqu'à la fin de sa vie, si le Pape ne l'en dispensoit ; qu'en attendant il visiteroit dévotement les églises de Notre-Dame de Vauvert, de Roquemadour, du Puy, de Boulogne-sur-mer, de Chartres, de saint Eloi, de Mont-Majour, de S. Jacques en Galice ; enfin que s'il venoit à mourir avant que d'avoir exécuté toutes ces choses, son héritier en demeurerait chargé. Le Roi, pour qui Nogaret s'étoit sacrifié, le combla d'honneurs & de biens, & le fit son chancelier, dès que le saint siège lui eut donné l'absolution ; mais il mourut avant l'accomplissement de la pénitence qu'on lui avoit imposée.

Spicil. ibid.  
Pr. du diff.  
p. 602.

de même que toutes les autres procédures qui se sont faites pendant les années 1309 & 1310, pour ne pas trop partager l'attention du Lecteur sur cette longue & fâcheuse affaire.

An. 1310.

La Ville de  
Lyon réunie à  
la couronne.

Le calme avoit à peine succédé au trouble, que Philippe se vit obligé d'envoyer une armée, pour maintenir son autorité dans Lyon. Ce point d'histoire exige qu'on reprenne les choses de plus haut. Mathilde de France, fille de Louis d'Outremer, en épousant Conrad I, roi d'Arles (a), lui porta en dot (b) la ville & le comté de Lyon. De ce moment ce grand fief détaché de la monarchie Françoisse, devint partie du royaume d'Arles, qui lui-même, dit-on, finit par être réuni à l'Empire. C'est en vertu de cette réunion vraie ou prétendue, que l'Empereur Frédéric I, pour signaler son autorité, accorda à Héraclius de Montboissier, pour lui & ses successeurs archevêques de Lyon, le titre d'exarque ou vicaire de l'Empire dans cette partie de ses domaines, avec tous les droits régaliens sur sa ville archiépiscopale, & dans son diocèse au-delà de la Saône : faveur qui fit naître de grands différends entre ce prélat & le comte de Forez, qui se qualifioit

(a) On appella royaume d'Arles, l'Etat formé des royaumes de Provence & de la Bourgogne-Transjurane réunis ensemble : réunion qui se fit l'an 930.

(b) Ann. 955.

comte de Lyon. Rome commit l'archevêque de Moutier en Tarentaise pour les accommoder. D'abord ils partagèrent entr'eux la ville & la juridiction: le comte ensuite céda sa portion à l'archevêque & à son chapitre: il reçut en échange onze cent marcs d'argent & plusieurs terres (a). On assure que Philippe Auguste ratifia ce traité: ce qui n'a pû se faire que sept ans après sa conclusion, temps où ce Prince monta sur le trône (b). Si ce fait étoit vrai, il prouveroit que l'autorité des rois d'Arles commençoit de s'affoiblir, & que les rois de France prétendoient être hauts seigneurs de Lyon. On a vû que saint Louis, choisit pour arbitre entre les habitans & le chapitre, mit en sa main la justice & la cour séculière de cette ville, que Philippe-le-Hardi, son fils & son successeur, reprit l'arbitrage, qu'il se saisit également de la juridiction, jusqu'à ce que le siège fût rempli, & qu'il ne la remit au nouvel élu, Pierre de Tarentaise, qu'après qu'il lui eut prêté serment de fidélité.

Abr. chr. des  
grands Fiefs.  
p. 376.

La ville de Lyon fut toujours depuis sous la protection de la France;

(a) An. 1173. (b) 1180.

406 HISTOIRE DE FRANCE ,  
& quoiqu'en vertu de ses anciens privilèges , elle se gouvernât comme une république , elle ne se croyoit pas indépendante , puisqu'elle appelloit au Roi des sentences rendues par les officiers de l'archevêque & du chapitre. Il y a des lettres patentes de Philippe-le-Bel (a) , où il est dit expressément que Lyon étant une dépendance de la couronne , il veut bien avoir égard aux prières des habitans ; qu'il les reçoit & les met en sa sauve-garde. On voit de plus un acte d'appel interjeté par ces mêmes bourgeois contre une défense faite au nom de l'archevêque d'avoir ni chevaux , ni armes ; & de lever aucun deniers sans sa permission. Ils déclarent qu'ils en appellent au Roi comme à celui qui a la supériorité pour le temporel dans leur ville. Philippe profita de la circonstance , & pour les maintenir dans leur franchises , établit un officier avec la qualité de *Gardiateur* de la ville de Lyon. Ce fut en vain que les archevêques réclamèrent contre cette nouveauté , en vain que Boniface lança tous ses foudres pour l'étouffer dans sa naissance , le monarque tint ferme ,

(a) An. 1292.

Clément V, qui lui avoit obligation de son exaltation, ne prit aucun parti dans cette querelle : il pria seulement le Roi d'oublier le passé, & de donner à cette noble église des marques de sa bonté. Alors ce Prince publia cette célèbre concession appelée communément Philippine, par laquelle il lui accordoit de grands privilèges ; entr'autres, que tous les biens du chapitre, fiefs, arriére fiefs, péages, & autres droits, fussent tenus à titre de comté : de-là vient que les chanoines sont nommés comtes de Lyon. Mais le style même de cette concession est celui d'un souverain qui parle en maître ; qui en cette qualité dispense les graces ; qui comme un prince clément & généreux, donne amnistie à des sujets coupables de félonie.

Telle étoit la situation des affaires, lorsque Pierre de Savoie fut élevé sur le siège de Lyon. Sommé de prêter le serment de fidélité, il le refusa, désavouant le concordat par lequel Louis de Villars son prédécesseur, avoit reconnu en termes formels la souveraineté du monarque François. On s'échauffa de part & d'autre. Le prélat

408 HISTOIRE DE FRANCE ,  
eut le secret d'engager les habitans  
dans la querelle : ils se jettèrent sur le  
château de saint Just, qui étoit une  
dépendance du royaume, le rasèrent,  
& pour se mettre en état de défense,  
firent de nouvelles fortifications à leur  
ville. Philippe ne cherchoit qu'un  
prétexte pour assurer par le droit de  
conquête une souveraineté qu'il avoit  
sçu établir par la négociation : il saisit  
l'occasion avec empressement, assem-  
bla une armée, & lui donna pour  
commandant Louis son fils aîné roi de  
Navarre, quoiqu'il ne fût pas encore  
armé chevalier : chose extraordinaire  
en ce tems-là. Déjà les troupes dont  
le jeune prince avoit sçu réunir tous  
les suffrages, se dispoisoient à l'atta-  
que, lorsque l'archevêque, le chapi-  
tre & les bourgeois saisis de frayeur,  
demandèrent à capituler, & don-  
nèrent des ôtages pour assurance de  
leur soumission. Le prélat par le con-  
seil du comte de Savoie, son parent,  
se laissa conduire à Paris, demanda  
humblement pardon, & l'obtint à la  
prière des grands du royaume. Les  
habitans protestèrent qu'ils n'avoient  
pris les armes, que parce que le der-  
nier concordat les rendoit sujets du  
prélat,

prélat, au lieu qu'ils ne prétendoient l'être que des rois de France, qu'ils reconnoissoient seuls pour leurs protecteurs, leurs souverains, & leurs maîtres : protestation qui ne déplut pas au monarque. On fit un nouveau traité. L'archevêque céda au Roi la juridiction temporelle sur la ville & sur ses appartenances, avec le château de saint Just, ne se réservant que la forteresse de Pierre-Encise, avec le droit de battre monnoye & d'avoir des troupes. Philippe de son côté dédommagea le pontife en lui donnant quelques terres, qui relevoient immédiatement de la couronne. L'affaire néanmoins ne fut entièrement consommée qu'en 1313. Ainsi fut réunie à la monarchie la seconde ville de l'Etat.

Un autre événement célèbre de cette même année est la conquête de l'isle de Rhodes par les chevaliers de saint Jean-de-Jerusalem, d'où ils furent appelés chevaliers de Rhodes. Ils l'enlevèrent aux Turcs, qui l'avoient conquise sur les Sarrazins, & les Sarrazins sur les empereurs Grecs. Ottoman tige des empereurs Turcs de ce nom, fit les plus grands efforts pour

L'isle de Rhodes conquise par les Chevaliers de S. Jean de Jérusalem.

la reprendre ; mais ces braves chevaliers , sous la conduite de leur grand-maître Foulques de Villaret , sçurent s'y maintenir glorieusement. Quelques historiens prétendent qu'ils ne durent leur salut qu'à la valeur d'Amédée V , dit le grand , comte de Savoie , qui étant venu à leur secours avec une puissante flotte , débarqua ses troupes , marcha aux ennemis , les défit dans une bataille , & les obligea de lever le siège & de se rembarquer. On ajoute que pour conserver la mémoire de ce grand événement , il prit alors pour sa devise ces quatre lettres majuscules , & séparées par une ponctuation , F. E. R. T. , qu'on a expliquées depuis par ces mots latins : *fortitudo ejus Rhodum tenuit* : ce qui signifie que la bravoure de ce prince a conservé la ville de Rhodes. On veut même qu'après cette célèbre victoire , il ôta de ses armes l'aigle de Savoie ; & lui substitua la croix d'argent de saint Jean de Jérusalem. Mais il est certain 1°. qu'Amédée ne quitta point l'Europe en 1310 , ni dans les années qui précéderent , ou qui suivirent immédiatement la conquête de l'île de Rhodes ; 2°. qu'en 1301 ,

c'est-à-dire , plusieurs années avant l'expédition d'Ottoman , cette devise mystérieuse étoit gravée , mais sans aucune ponctuation , sur les monnoies de Louis de Savoie , baron de Vaudmort , & qu'on la voit encore aujourd'hui sur le tombeau de Thomas de Savoie , père d'Amédée-le-Grand : 3°. que la croix de l'ordre de saint Jean se trouve dès l'an 1304 dans un sceau du même Thomas de Savoie , attaché à un traité que ce prince avoit fait la même année avec Etienne de Coligni , seigneur d'Andelot. Ainsi les chevaliers ne durent qu'à leurs armes seules & à leur propre valeur , la première défense de Rhodes.

Le jour fixé pour la célébration du concile de Vienne étoit enfin arrivé : l'ouverture s'en fit , selon quelques-uns , le premier , selon quelques autres , le seize octobre. Il étoit composé de trois cents évêques , & de plusieurs prélats d'un moindre rang , abbés & prieurs. Quelques Auteurs ont avancé que l'affaire de Boniface y fut examinée , & jugée définitivement : c'est une erreur qui n'a aucun fondement dans l'histoire. Il est constant que le saint synode se contenta

An. 1311.

Concile de Vienne.

412 HISTOIRE DE FRANCE ;  
 de confirmer sans aucune discussion  
 le jugement que le saint Père avoit  
 rendu sans éclat. C'est pour cela qu'il  
 n'est fait aucune mention de ce procès  
 fameux dans les motifs de la convo-  
 cation du concile. Le Pontife , dans le  
 sermon qu'il prononça en cette occa-  
 sion , ne lui en donne point d'autres ,  
 que l'extinction de l'ordre des Tem-  
 pliers , le recouvrement de la Terre-  
 sainte , la réformation des mœurs , &  
 l'extirpation de quelques hérésies du  
 tems. On ne trouve d'ailleurs aucun ves-  
 tige de cette querelle dans les constitu-  
 tions de cette célèbre assemblée , soit  
 qu'elle ait adopté purement & simple-  
 ment le décret du Pape , soit qu'elle ait  
 voulu étouffer cette affaire qu'elle ne  
 croyoit honorable ni pour Boniface , ni  
 pour Philippe. Quoi qu'il en soit , Clé-  
 ment , que le désistement du Roi sem-  
 bloit relever du serment qu'il avoit fait  
 à Saint-Jean-d'Angeli , crut pouvoir dé-  
 cider , & décida en effet que Benoît  
 Caïetan avoit été légitime pasteur de  
 l'Eglise , qu'il étoit mort catholique ,  
 que jamais il n'avoit été hérétique ,  
 & que les preuves alléguées pour le  
 flétrir de cette infamie , n'étoient point  
 suffisantes.

Rayn.an.1311.  
 n. 14.

On alloit ouvrir la seconde session , lorsque le Roi arriva accompagné des princes & des seigneurs de sa cour : il fut reçu avec les plus grands honneurs , prit séance au concile , s'assit à la droite du Pape, mais sur un siège un peu plus bas. Du reste , il eut le chagrin de voir que les Pères assemblés , sans faire aucune mention des autres crimes dont Boniface étoit accusé , adoptèrent unanimement le décret , qui le déclaroit bon catholique. Trois célèbres Docteurs , l'un en théologie , l'autre en droit canon , le troisième en droit civil , haranguèrent pour justifier cette déclaration : de plus deux chevaliers Catalans se présentèrent tout armés pour la soutenir par le combat , osèrent en face du Roi , défier ceux qui seroient assez téméraires pour dire le contraire , & jettèrent un gage de bataille , que personne ne releva. Philippe étonné de la résolution de ces deux braves champions , se rendit enfin , acquiesça au jugement , & se désista de toutes demandes. Le concile , pour reconnoître ce sacrifice quoiqu'un peu forcé , déclara que ce Prince ni ses successeurs ne pourroient jamais être recherchés

An. 1312.

Spicil. tom.  
3. p. 65.

J. Villani ;  
l. 10. c. 22.

414 HISTOIRE DE FRANCE ;  
ou blâmés pour tout ce qui s'étoit fait  
contre le Pape , soit en France , soit  
en Italie , par les Colonnes , par No-  
garer , ou par toute autre personne  
que ce pût être. Ainsi finit ce grand  
différend , qui avoit duré dix ans au  
scandale de tous les gens de bien.  
Philippe en remporta tout l'avantage :  
les droits de sa couronne furent recon-  
nus : les bulles par lesquelles on avoit  
voulu y donner atteinte , cassées &  
révoquées. Il est vrai que la mémoire  
de Boniface ne fut pas condamnée :  
mais il faut convenir que la poursuite  
qu'on fit contre lui huit ans après sa  
mort , marquoit trop de passion , & ne  
devoit pas être écoutée. Le monarque  
voulut au moins que le souvenir du  
Pontife se perdît en France : il défendit  
d'alléguer le sixième livre des dé-  
crétales , qui étoit de sa compilation.

Affaire des  
Templiers.

Mais le principal motif de la con-  
vocation du concile étoit l'abolition  
de l'ordre des Templiers : événement  
monstrueux , qui étonna l'Europe &  
l'Asie , & sur lequel nos Ecrivains mo-  
dernes ont donné le plus de liberté à  
leurs conjectures. Ce point d'histoire  
mérite d'être rapporté avec toutes  
ses circonstances. Nous exposerons

d'abord l'origine de cet Ordre religieux & militaire , puis la manière dont leurs crimes furent découverts , les excès dont ils étoient accusés , l'aveu qu'ils en firent , leur rétractation , leur fermeté au milieu des flammes , leur condamnation , la disposition de leurs biens , la mort & la confiance du Grand-maître & des grands officiers , enfin les divers sentimens des Auteurs sur cette grande affaire : le Lecteur ensuite jugera.

L'ordre des Templiers avoit été établi à Jerusalem en 1118 , par Hugues de Payens , par Geoffroi de Saint-Omer , & par sept autres gentilshommes François , qui firent vœu de chasteté & d'obéissance entre les mains du Patriarche , & promirent d'employer leurs biens & leur vie au service & à la défense des pèlerins de la Terre-sainte. Le roi Baudouin II leur assigna un logement près du Temple , d'où ils furent appelés Templiers. Le concile de Troyes en Champagne , tenu sous le Pape Honorius II , leur donna une règle , qui fut dressée par saint Bernard , approuvée par le Patriarche de Jerusalem , & confirmée par le souverain Pontife. Alors ils

416 HISTOIRE DE FRANCE ;  
prirent un habit blanc , & le Pape  
Eugene III , l'an 1146 , leur fit porter  
une croix rouge sur leurs manteaux.  
Ils devoient tous les jours entendre  
l'office divin , ne manger de la viande  
que trois fois la semaine , n'avoir cha-  
cun que trois chevaux , & ne point  
aller à la chasse , même à celle de l'oi-  
seau. Leur habillement ainsi que celui  
des autres religieux , ne différoit de  
celui des laïques que par la couleur :  
il étoit long & traînant jusqu'à terre ,  
avec une ceinture qui servoit à le re-  
lever , lorsqu'on marchoit en campa-  
gne : l'habit court n'étoit que pour les  
payfans & le petit peuple. Ils avoient  
aussi une espèce de chaperon ou de  
capuce : on ne connoissoit point alors  
l'usage des chapeaux. Les religieux ont  
conservé les anciennes modes , que  
les gens du monde ont fort changées.  
Les Templiers firent une infinité de  
belles actions sous les rois de Jerusa-  
lem , & acquirent de grandes richesses  
dans tous les royaumes de l'Europe :  
mais ces grands biens les perdirent.  
Bien-tôt l'orgueil , la fierté , l'indépen-  
dance , l'esprit du monde , le luxe ,  
la volupté , & les plaisirs de la table  
eurent infecté tout l'ordre. Le pro-  
verbe ancien , & qui dure encore après

tant de tems , *boire comme un Templier*, fait voir quelle étoit leur réputation sur ce dernier article. Ils ne reconnoissoient de supérieur que leur grand maître , qui n'étant pas plus réglé que les autres , ne songeoit guere à les réformer. On croit que leur hauteur , ennemie de toute subordination , leur attira la sévérité , pour ne pas dire , la dureté de la plûpart des évêques leurs juges , avec qui ils avoient eu auparavant de grands démêlés au sujet de leurs privilèges. Toutes les histoires sont pleines des trahisons qu'ils faisoient aux Princes chrétiens de concert avec les Infidèles , des brigandages qu'ils exerçoient contre les peuples qu'ils devoient protéger par leur institut , des scandales qu'ils caufoient jusques dans un pays où le désordre étoit porté à l'excès. Mais leurs mystères d'iniquité , leur libertinage sur le point de la religion , leurs infamies monstrueuses n'avoient point encore tout-à fait éclaté.

On, n'est point d'accord sur la ma-  
 nière dont ces abominations furent  
 découvertes. Les uns, d'après Villan ,  
 assûrent qu'un Templier , prieur de  
 Montfaucon dans le Toulousain , &

Manière dont  
 leurs impiétés  
 furent décou-  
 vertes.  
 Villan , 1. 8  
 c. 92.

418 HISTOIRE DE FRANCE ,  
 un Florentin (a) , nommé Noffodei ,  
 deux scélérats arrêtés pour crimes ,  
 concertèrent dans l'obscurité de leur  
 cachot l'accusation de tout l'ordre ,  
 dans l'espérance d'obtenir leur grace  
 du Roi , qu'ils sçavoient fort indis-  
 posé contre les chevaliers : mais on  
 ne connoît dans le Toulousain aucun  
 lieu , ni aucune commanderie du nom  
 de Montfaucou. Ainsi cette anecdote  
 à tout l'air d'une fable. Les autres ,  
 sur le témoignage de l'auteur de la  
 vie de Clément V , racontent la chose  
 tout différemment , & peut-être avec  
 plus de vraisemblance. Ils prétendent  
 qu'un bourgeois de Beziers , nommé  
 Squin de Florian , & un Templier  
 apostat , tous deux saisis pour des  
 crimes énormes , enfermés dans une  
 même prison , & désespérant de leur  
 vie , se confessèrent l'un l'autre : usage  
 assez ordinaire en ce tems-là , où l'on  
 ne donnoit point de confesseurs aux  
 criminels. Ainsi ces malheureux exé-  
 cutoient à la lettre le conseil de l'apô-  
 tre saint Jacques , *de confesser ses pé-  
 chés les uns aux autres* : ce qui se pra-

Hist de Lang.  
 tom. 4. p. 138.  
 Baluz. vit.  
 pap. Aven. to.  
 p. 99.

Epist. B. Jac.  
 c. 5. v. 16.

(a) Le P. Daniel [ tom. 5. p. 146. ] prétend que Noffodei étoit Templier lui-même : mais Villani qu'il cite en témoignage , ne le dit point. Cela demandoit une observation dans la nouvelle édition.

tiquoit aussi sur mer, quand on étoit menacé de naufrage, & qu'il ne se trouvoit point de prêtre dans le vaisseau. Squin ayant entendu la confession du Templier, fit appeller le Magistrat, & lui dit qu'il étoit prêt de révéler au Roi un secret si important, qu'il tireroit plus d'utilité de cette connoissance, que de la conquête d'un royaume entier : mais qu'il ne s'en ouvreroit jamais qu'au seul monarque. Philippe impatient de découvrir ce mystère, ordonna de lui amener le prisonnier à Paris, voulut l'entendre lui-même, lui promit une impunité entière, & même des récompenses, s'il disoit la vérité. Alors Squin, qui avoit dressé le plan de son accusation, chargea tout le corps des Templiers de crimes si atroces, qu'il n'est pas vraisemblable qu'un ordre entier ait pû s'y abandonner, mais en même-tems constatés par des mémoires si authentiques, qu'il semble qu'on ne peut sans imprudence ne pas y ajouter foi.

Ces choses épouvantables étoient ; qu'en prenant l'habit, le novice baisoit le supérieur à la bouche, au nombril, & à une partie du corps qui paroissoit

Excès dont ils étoient accusés.

Du Puy, hist. des Temp. p. 17. & suiv.

Chron. de s.  
Denis en la v.  
de Phil. le Bel.

Walsingh.  
in Eduard. II.

p. 73.

Rob. Gaguin.  
hist. l. 7. p. 12

Bzovius, an.  
1303. p. 103.

Guill. Paradin.  
hist. de Savoie.

l. 2. c. 106.

Nostrad hist  
de Prov. p. 324

Hist. de Mal-  
che, tom. 1. p.

509.

Spicil. tom.  
3. p. 60.

peu destinée à cet usage ; qu'on em-  
ploit exhortations , menacés , tor-  
tures mêmes , pour lui faire renier  
Jesus-Christ , & cracher trois fois sur  
un crucifix qu'on lui présentoit ; pra-  
tique ordonnée par un mauvais Grand-  
maître , qui ayant été pris par un Sou-  
dan , ne put obtenir sa liberté , qu'en  
promettant de l'introduire dans l'or-  
dre ; que dans leurs assemblées , qui  
se faisoient presque toujours la nuit ,  
les chevaliers adoroient une idole qui  
avoit une longue barbe , des mous-  
taches rouffues & pendantes , & pour  
yeux deux grosses escarboucles qui  
étincelloient comme le feu ; qu'on  
leur défendoit d'avoir aucun com-  
merce criminel avec les femmes , de  
peur qu'elles ne les diffamassent , mais  
qu'en récompense on leur permettoit  
de s'abandonner avec leurs confrères  
aux plus horribles excès & aux plus in-  
fâmes désordres ; que si par hazard il  
naissoit un garçon d'une fille & d'un  
Templier , ils se rangeoient tous en  
rond , se jetoient cet enfant de main  
en main , & ne cessoient de se le ren-  
voyer l'un à l'autre , qu'il ne fût mort ;  
qu'alors ils le faisoient rôtir , & de la  
graisse qui en sortoit , frotoient la

barbe & les moustaches de leur infâme statue , qui étoit couverte d'une peau humaine ; que lorsqu'un Templier mouroit , ils brûloient son corps , le réduisoient en cendres , mêloient ces cendres dans un breuvage , & buvoient à l'envi cette détestable liqueur ; estimant qu'ils en deviendroient plus intrépides , & plus fidèles les uns aux autres ; que les Prêtres de l'ordre , quand ils célébroient la sainte messe , omettoient les paroles de la consécration ; enfin qu'étant devenus Mahométaris cachés , par une infâme trahison , ils avoient vendu la Terre-sainte aux Sultans & aux Princes de cette secte.

Le Roi frémit de tant d'horreurs , & ne pouvoit les croire : mais soit curiosité , soit haine contre les Templiers , ou zèle de la justice , il ne crut pas devoir négliger un avis si important , & résolut d'éclaircir ce terrible mystère. La chose intéressoit toute la chrétienté : il en parla plusieurs fois au Pape , d'abord à Lyon , lors du couronnement du Pontife , ensuite à Poitiers (a) , où tous les deux s'étoient rendus pour traiter de cette grande affaire. Mais il ne paroît pas

Ils sont arrêtés en un seul jour par tout le royaume. Du Puy. p. 9. Spicil. tom. 3. p. 60.

(a) Au mois de mai 1307.

422 HISTOIRE DE FRANCE ,  
que Clément eût encore pris d'autre  
parti que celui d'une information  
secrète : il fut même long-tems à se  
décider pour une poursuite ouverte.  
On voit une bulle postérieure à cette  
entrevue (a), par laquelle il témoigne  
que tout ce qu'on impute aux Tem-  
pliers, lui paroît incroyable, impossi-  
ble ; que les principaux de l'ordre in-  
formés de la dénonciation , deman-  
dent justice contre les délateurs , si  
l'accusation est mal fondée , & se sou-  
mettent aux plus rigoureuses peines ,  
s'ils sont trouvés coupables ; qu'en  
conséquence il va ordonner d'infor-  
mer juridiquement pour la satisfac-  
tion du monarque , & qu'il le prie de  
lui envoyer tout ce qu'il a pû amasser  
de preuves à cet égard. Philippe étoit  
vif , impatient : tant de lenteur le  
désespéroit. Tout-à-coup , par un  
ordre secret qui fut exécuté le ven-  
dredi 13 octobre 1307 , on vit arrêter  
en un seul jour , le Grand-maître &  
tous les Templiers qui se trouvèrent  
à Paris , & dans les différentes pro-  
vinces du royaume. Aussi-tôt le mo-  
narque s'empâra du Temple , y alla  
loger , y mit son trésor , & les chartes

(a) Le 24 août 1307.

de France. On faist en même-tems tous leurs biens, qui furent mis en la main du Roi. Mais de peur qu'on ne le soupçonnât de n'agir que par passion, Nogaret eut ordre d'assembler les chanoines de Notre-Dame de Paris, avec tous les docteurs de l'Université, pour leur faire part des raisons qui avoient déterminé le conseil à s'assurer de ces malheureux chevaliers; & deux jours après, on publia à son de trompe, que le clergé & le peuple des églises paroissiales eussent à se trouver dans le jardin du palais royal, pour y entendre la lecture des abominations dont on les accusoit. Elles firent horreur à la populace: elles parurent aux gens sensés plus ridicules que croyables.

Philippe eut bien voulu faire instruire leur procès par ses officiers; mais l'Université qu'il consulta, lui répondit que le juge séculier ne peut connoître de l'hérésie, si l'Eglise ne l'en requiert; que des gentilshommes qui font vœu de chasteté & d'obéissance dans un ordre approuvé par le saint siège, sont censés de véritables religieux, par conséquent exemts de la juridiction laïque; que par rapport

Le Pape se plaint de la conduite du Roi.

Du Puy, p. 101.

Hist de Malhe, tom. 2. p. 515.

à leurs biens , ils doivent être conservés , pour être employés conformément à l'intention de ceux qui les ont donnés. Le Roi , sur cette décision , commit son confesseur Guillaume de Paris , Dominicain , inquisiteur de la foi , pour interroger les prisonniers , en présence de plusieurs témoins choisis parmi la noblesse. Le moine s'acquitta de sa commission avec tout le zèle que son pénitent pouvoit desirer. Guillaume de Nogaret , si fameux alors par la hardiesse de ses entreprises contre Boniface , conduisoit avec lui cette terrible affaire.

La prison du grand maître & de tous les Templiers causa une surprise générale dans toute la chrétienté. Le Pape sur-tout ne l'apprit qu'avec indignation , & regarda la procédure de l'inquisiteur comme une entreprise sur son autorité. Dans la première chaleur de son ressentiment, il suspendit les pouvoirs de Guillaume de Paris , & interdit aux évêques de France la connoissance de cette affaire , qu'il se réserva. Il écrivit en même tems au Roi , pour se plaindre qu'il eût fait emprisonner des religieux qui ne relevoient que du saint Siège : il lui

marquoit par une lettre assez vive , qu'il lui envoyoit les cardinaux Berenger de Frédole , & Erienne de Susy , & que son intention étoit qu'il leur remît incessamment les personnes & les biens des Templiers (a).

Le monarque , irrité des obstacles qu'on opposoit à ses volontés , répondit avec fierté , qu'il n'avoit rien fait que sur le réquisitoire de l'inquisiteur , officier de la cour de Rome ; que la suspension des pouvoirs de ce religieux , & de ceux des évêques , juges nés en matière de doctrine , étoit fort préjudiciable à la Religion ; que les Templiers ne manqueroient pas de s'en prévaloir ; que déjà ils commençoient à varier dans leurs dépositions ; qu'ils se flattoient même de trouver de l'appui à sa cour ; qu'il est honteux dans un Pontife Romain de faire paroître tant de lenteur à seconder un Prince dans une si juste poursuite ; que Dieu déteste les ames tièdes ; que c'est en quelque façon approuver le crime , que de ne pas le punir promptement ; que bien loin d'interdire aux prélats les fonctions essentielles de leur dignité , il devroit au contraire exciter leur

Réponse du  
Roi.  
Ibid.

(a) Le 27 octobre 1307.

zèle pour l'extirpation d'un ordre si corrompu ; qu'après tout les évêques sont appelés avec lui pour partager les soins de l'Eglise de Dieu ; qu'on leur feroit une cruelle injustice , si on leur défendoit l'exercice d'un ministère qu'ils ont reçu immédiatement de Jesus-Christ ; qu'ils n'ont point mérité un traitement si injuste ; qu'ils ne le souffriroient point ; que lui même ne pourroit le dissimuler , sans violer le serment qu'il a fait à son sacre ; que ce feroit un très-grand péché de manquer d'égard pour ceux à qui le Seigneur a dit : celui qui vous méprise , me méprise. Quel est donc , Pere saint , continue ce Prince , le sacrilège assez téméraire pour vous conseiller de mépriser ces prélats , ou plutôt Jesus-Christ qui les a envoyés ? Il finit une lettre si vive par des maximes & des expressions encore plus dures : il prétend que le Pape est sujet aux loix de ceux qui l'ont précédé , & qu'il peut se trouver compris *par le seul fait* , dans le canon d'une sentence prononcée sur une matière de foi. Cependant pour convaincre l'univers que l'intérêt n'étoit point l'ame de ses démarches, il consentit que la

personne & les biens des Templiers fussent remis aux ministres de Rome : ce qui fut aussi tôt exécuté, quoiqu'ils fussent toujours gardés par les sujets du Roi.

Ce Prince avoit convoqué les Etats de son royaume à Tours, pour le premier mois d'après pâques, c'est-à-dire, pour le mois de mai (a). L'assemblée fut très-nombreuse. Le monarque y présida en personne, & son chancelier exposa de sa part toutes les preuves qu'on avoit recueillies contre les Templiers. De-là il se rendit à Poitiers, où il eut avec le Pape une seconde entrevûe, que la plupart des modernes n'ont pas assez distinguée de la première. Le résultat de cette conférence fut : » que les chevaliers se-  
 roient gardés sous l'autorité du Roi,  
 » au nom du Pape, des prélats & de  
 » l'Eglise ; que les deux puissances  
 » s'engageroient par lettres, si l'ordre  
 » est aboli, à employer leurs biens  
 » pour le service de la terre sainte ;  
 » que les revenus qui en provien-  
 » droient, ne seroient point divertis  
 » à d'autre usage, qu'on les mettroit  
 » en sequestre, & que le monarque

Entrevue du  
 Pape & du  
 Roi : articles  
 accordés en-  
 tre eux sur le  
 fait des Tem-  
 pliers.

Ibid. p. 35.  
 95. 96.  
 Hist. de Mal-  
 the, p. 128.

(a) 1308.

„ les feroit conduire sûrement hors  
 „ du royaume; qu'ils feroient admi-  
 „ nistrés par de fidèles gardiens que  
 „ le Pontife choisiroit lui-même; ce  
 „ qui n'empêchoit pas que le Roi ne  
 „ pût présenter quelques sujets qu'on  
 „ s'obligeoit d'agréer ». On compte  
 en effet parmi ces administrateurs ,  
 deux valets-de-chambre du Prince ,  
 Guillaume Pidoue & René Bourdon :  
 ce qui fait voir qu'en tout cela , il  
 n'y eut de changement que dans le  
 style & dans la forme. Philippe néan-  
 moins scût faire valoir ce léger sacri-  
 fice , & pour retour , exigea que le  
 saint Pere levât la suspension qu'il  
 avoit faite des pouvoirs de son con-  
 fesseur , & que ce moine chéri pût  
 continuer d'assister au procès des Tem-  
 pliers. *Bien que ce soit contre mon au-*  
*torité , dit Clément , je permets , puis-*  
*que le Roi le veut , que l'inquisiteur pro-*  
*cede avec les ordinaires.* Mais il y met  
 une condition , c'est que chaque évê-  
 que ne pourra examiner que les Tem-  
 pliers particuliers de son diocèse ; que  
 ces religieux ne seront même jugés  
 que par des métropolitains & dans  
 un concile de chaque province ; qu'au-  
 cun de ces prélats ne prendra con-

noissance de l'état général de tout l'ordre, ni de ce qui concerne la personne du grand-maître & des principaux officiers, dont il se réserve l'examen & le jugement.

Ainsi fut assoupie une querelle d'autant plus dangereuse, qu'elle étoit excitée par la jalousie de l'autorité. Aussitôt on vit paroître plusieurs bulles, qui reglent, & la forme qu'il faut garder dans le jugement des Templiers, & la manière dont leurs biens devoient être administrés. Les unes envoyées aux archevêques, aux évêques, & aux inquisiteurs du royaume, leur permettent de procéder contre les chevaliers, mais aux conditions prescrites dans le traité conclu à Poitiers (a), leur enjoignent de commettre, chacun dans son diocèse, des gens fidèles, pour recevoir les revenus de l'ordre (b), leur ordonnent de s'associer dans l'examen de cette affaire, deux chanoines de leur Eglise, deux frères Prêcheurs, deux frères Mineurs (c). Les autres adressées au Roi, sont des répétitions de ce qui étoit convenu; que les biens des Templiers

Précautions  
du Pape par  
rapport aux  
biens des  
Templiers.  
Du Puy, p.  
109. & suiv.

(a) Le 5 juillet 1308. (b) Le 12 juillet 1308. (c) Le 13 juillet 1308.

430 HISTOIRE DE FRANCE ,  
ne seront employés qu'au recouvre-  
ment de la terre-sainte ; qu'on n'en  
pourra détourner la moindre partie à  
d'autres usages (a) ; qu'il a nommé  
des personnes intégres , pour les gérer ;  
que le monarque en peut nommer de  
son côté , à charge d'en rendre un bon  
& fidèle compte ; que l'argent reçu  
par les administrateurs , sera envoyé  
en un lieu sûr hors de la France sous  
la protection du Prince , pour être  
employé selon que le saint Siège en  
ordonnera (b) ; que ceux qui retien-  
nent meubles ou immeubles apparte-  
renans à l'ordre , seront frappés de  
tous les anathèmes de l'église (c) ;  
que le Roi enverra au saint Pere vingt  
doubles des lettres qu'il a données à  
Poitiers , pour obliger ses sujets à res-  
tituer ce qu'ils ont usurpé sur ces re-  
ligieux militaires (d). Tant de précau-  
tions décelent quelques soupçons de  
la part du Pontife , que dans le pro-  
cès intenté contre les Templiers , on  
en vouloit autant à leurs grands biens,  
qu'au dérèglement de leurs mœurs.

Plaintes du  
Roi : déclara-  
tion du Pape

Il étoit difficile qu'un Prince jaloux  
de ses droits , ne crût pas son autori-

(a) Le 9 juillet 1308. (b) Le 9 juillet 1308. (c) Le 12  
août 1308. (d) 27 décembre 1308.

té blessée par mille expressions échappées dans toutes ces bulles : plus difficile encore, qu'il n'en témoignât pas le plus vif ressentiment. Philippe représenta vivement au Pontife, que n'ayant rien entrepris sur les libertés de l'Eglise, il prétendoit qu'on respectât les prérogatives de sa couronne. Clément connoissoit le caractère du monarque : il appréhendoit d'avoir pour ennemi un prince ferme & incapable de se désister de ses prétentions qu'il portoit quelquefois trop haut : il déclara par une bulle (a), que tout ce qu'il avoit fait, tout ce qu'il feroit par la suite dans cette affaire, ne pourroit causer aucun préjudice au Roi, aux prélats, ducs, comtes, barons, & autres seigneurs François, pour les hommages, fiefs, & autres droits qu'ils avoient sur les biens des Templiers, lors de leur emprisonnement. Cette déclaration prévint l'orage qui alloit se former ; & la bonne intelligence se rétablit entre le sacerdoce & l'empire.

Les deux cours étant d'accord, on commença à travailler de concert à l'instruction du procès des Templiers.

Aveux des  
Templiers.  
Du Puy, p.  
17. & suiv. p.  
81. & suiv.

(a) Le 11 juillet 1308.

On interrogea d'abord cent-quarante chevaliers du Temple de Paris : il n'y en eut que trois qui nièrent absolument tous les crimes qu'on leur imputoit. Les autres avouèrent, qu'à leur réception, on exigeoit d'eux ces baisers infâmes dont il a été parlé ; qu'on leur faisoit renier Jesus-Christ ; qu'on leur permettoit entr'eux, qu'on leur ordonnoit même le péché abominable. Quelques-uns, mais en fort petit nombre, confessèrent qu'ils avoient adoré une tête de bois dorée & argentée, qui avoit une grande barbe ; mystère d'iniquité ignoré de plusieurs de leurs confrères, parce qu'il ne se pratiquoit que dans les chapitres généraux, où l'on n'admettoit que les principaux de l'ordre. Un seul prêtre déposa que le chevalier qui le reçut, lui fit jurer que dans la célébration du saint sacrifice, il ne prononceroit point les paroles de la consécration, ce qu'il avoit fidèlement observé pour les hosties qu'il distribuoit aux confrères ; mais qu'il n'avoit jamais manqué de consacrer celle qu'il montrait au peuple à l'autel : plusieurs déclarèrent qu'ils n'avoient pû voir les statuts de l'ordre, que deux mois avant qu'ils

fussent

fussent arrêtés prisonniers; ce qui leur faisoit soupçonner qu'il y en avoit de deux sortes, les uns qu'on montrait au public, les autres qu'on cachoit avec soin, & qui n'étoient pas même connus de tous les chevaliers. On trouve encore dans l'histoire de ce fameux procès, les actes de plusieurs interrogatoires subis en diverses provinces du royaume, où les dépositions sont conformes à celles qui furent faites à Paris. Onze Templiers dans la sénéchaussée de Bigorre, deux au diocèse de Troyes en Champagne, cinq à Bayeux, treize à Caen, sept à Cahors, dix au Pont-de-l'Arche, sept à Carcassonne, quarante-cinq à Beaucuire, confessèrent les mêmes choses, excepté l'article de la tête dorée, parce que tous, ainsi qu'il a été dit, n'étoient point admis à cette cérémonie sacrilège: tous monuments authentiques qui prouvent qu'il y avoit un juste sujet de poursuivre l'abolition d'un ordre, où la corruption étoit si générale.

Ibid. p. 20. & suiv. 79. 80. 90. & suiv.

On objecte, pour infirmer ces aveux, qu'ils ont été extorqués par la violence. Les prisons, dit-on, étoient remplies de ces malheureux chevaliers,

Hist. de Malthe, tom. 1. p. 118. & suiv.

434 HISTOIRE DE FRANCE ,  
qui tous, excepté ceux qui volontai-  
rement, par esprit de pénitence, ou  
par l'éducation se reconnurent crimi-  
nels, furent appliqués à la question la  
plus rude. On n'entendoit que cris  
que gémissemens de ceux qu'on re-  
nailloit, qu'on brisoit, qu'on démem-  
broit dans la torture. Un grand nom-  
bre, trop foibles, pour soutenir des  
tourmens si cruels, quelques-uns, pour  
les éviter, quelques-autres, pressés par  
la faim, on les laissoit manquer de  
tout, la plupart, effrayés des menaces  
qu'on leur faisoit, ou ennuyés des hor-  
reurs d'un cachot, passèrent d'abord  
toutes les déclarations qu'on exigea  
d'eux; mais en même-tems, il s'en  
trouva plusieurs, qui, au milieu des  
plus affreux supplices, soutinrent avec  
une fermeté invincible, qu'ils étoient  
innocens. D'où l'on conclut que l'af-  
faire des Templiers est l'énigme la plus  
impenétrable, que la malice ou la né-  
gligence des historiens ait laissé à de-  
viner aux siècles futurs. On convien-  
dra du moins, qu'il n'y eut ni ques-  
tion, ni torture pour le grand-Maître  
Jacques de Molay, gentilhomme Bour-  
guignon, pour Gui Dauphin, com-  
mandeur de Normandie, frère du

Dauphin d'Auvergne , pour Hugues de Peralde , grand-prieur de France , enfin pour les maîtres & précepteurs d'Outremer , d'Aquitaine , de Poitou , de Provence , dont le Pape s'étoit réservé le jugement. Or , tous ces grands officiers convinrent de tous les crimes qui étoient imputés à leur ordre , d'abord à Paris devant l'inquisiteur Guillaume , puis à Poitiers devant le Pape , ensuite à Chinon devant les cardinaux Berenger , Etienne , & Landulfe , que le saint Pere.avoit députés pour les entendre. Clément interrogea lui même soixante-douze Templiers , qui tous se reconnurent coupables ; & si l'on en croit le Pontife , un chevalier , qui étoit officier de sa maison , lui avoua ingénument tout le mal qu'il avoit découvert parmi ses confrères. On remarque seulement que le Grand-maître protesta qu'il n'avoit jamais commis le péché infâme , ni craché sur le crucifix , mais à côté & par terre : on ajoute qu'en conséquence de l'aveu qu'il fit à Paris devant les Maîtres de l'Université , il écrivit une lettre circulaire à tous ses religieux , pour les exhorter à

Du Puy, p.  
19. 12. 30. 82.  
83.

Spicil. tom. 34  
p. 60.

# 436 HISTOIRE DE FRANCE , l'imiter dans sa confession & dans sa pénitence.

Ils sont arrê-  
tés par toute  
la chrétienté.

Du Puy , p.  
51. & suiv.

Hist. de Mal-  
the, tom. I. p.  
520. & suiv.

Bzovius hist.  
Eccl. p. 103.

Walsingh.  
in Eduard II.  
p. 96.

Nostrad. hist.  
de Prov. an.  
1307.

Mariana, hist.  
d'Esp. tom. 3.  
l. 15. p. 334.

Zurita, l. 5.  
c. 73.

Le Pape cependant fit expédier di-  
verses bulles (a) ; qu'il envoya dans  
toutes les parties du monde chrétien ,  
avec ordre d'informer contre une So-  
ciété dont les crimes méritoient une  
extinction totale & entière. Aussi-tôt  
les rois d'Angleterre , de Castille ,  
d'Aragon , de Sicile , le comte de  
Provence , la plupart des Princes ,  
& même les archevêques d'Italie ,  
firent arrêter tous les Templiers qui  
se trouvèrent dans leurs Etats. On mit  
des garnisons dans leurs commande-  
ries , on saisit tous leurs biens , on  
travaila sans relâche de tous côtés à  
leur procès. Ils confessèrent en Angle-  
terre , en Provence , à Ravenne , à  
Pise , à Florence , les mêmes abomi-  
nations que ceux de France : dans le  
royaume de Léon , un concile les dé-  
clara innocents , & cependant les ren-  
voya au Pape. Ceux d'Aragon se réfugie-  
rent d'abord dans des forteresses  
qu'ils avoient fait construire à leurs  
dépens , pour défendre le pays contre  
les incursions des Maures : de-là ils

(a) Le 30 décembre 1308.

écrivirent au Pontife Romain pour leur justification. Ils lui remontrèrent qu'on les persécutoit injustement, que leur foi étoit pure, & qu'ils en avoient souvent scellé la confession par l'effusion de leur sang ; qu'un grand nombre de Templiers gémissoient actuellement chez les Maures en d'affreuses prisons, dont on leur offroit tous les jours de leur ouvrir les portes, s'ils vouloient changer de religion ; qu'il étoit honteux qu'on fit brûler comme infidèles des chevaliers, dont les confrères, esclaves chez les ennemis du nom de Dieu, étoient exposés aux plus cruels supplices comme chrétiens ; que si quelques-uns de l'ordre s'étoient déclarés coupables de grands crimes, soit qu'ils les eussent commis réellement, soit pour se délivrer des tourments de la question, il étoit juste de les punir, ou comme des scélérats, ou comme des lâches qui avoient trahi leur conscience, l'honneur de leur religion, & la vérité : mais qu'un grand Ordre, qui depuis deux siècles avoit si bien mérité de l'Eglise, ne devoit pas souffrir de la scélératesse, ou de la prévarication de quelques particuliers ; qu'il étoit aisé de voir que

438 HISTOIRE DE FRANCE,  
leurs grandes richesses étoient la véritable cause de la persécution qu'ils essuyoient ; qu'ils supplioient sa Sainteté , ou de les honorer de sa protection , ou de leur permettre , suivant l'usage de ce tems-là , de défendre eux-mêmes leur innocence les armes à la main , contre des méchants & des calomniateurs. On ignore ce que Clément répondit à leur requête : on voit seulement que le roi d'Aragon les assiégea dans leurs châteaux , les força , les fit prisonniers , les envoya en différentes prisons de son royaume , & que l'évêque de Valence eut commission du Pape de leur faire leur procès.

Plusieurs  
sont brûlés en  
France.

Ex secundâ  
vitâ Clem. V.  
p. 37.

On se dispoisoit en France à continuer de semblables procédures , lorsqu'on apprit avec étonnement que la plus grande partie des chevaliers avoient révoqué leurs confessions ; qu'ils soutenoient qu'on les leur avoit arrachées à force de tourmens ; qu'ils détestoient hautement l'amnistie que le Roi leur avoit offerte ; qu'ils la regardoient comme le prix de l'infidélité & la récompense de la plus honteuse des prévarications. Cette rétractation embarrassâ les juges : ils tinrent conseil , & délibérèrent long-

rems, s'ils devoient avoir égard à ces nouvelles protestations. Enfin, par une jurisprudence assez singulière, il fut décidé qu'on traiteroit comme relaps ceux qui rétracteroient leurs premiers aveux. Il est probable, nonobstant la diversité des dates, que ce fut en conséquence de cette résolution, que le concile assemblé à Paris, prononça qu'il falloit renvoyer absous ceux des chevaliers qui ne s'étoient point soumis aux formalités sacrilèges exigées dans leur réception; qu'il convenoit de laisser aller en liberté, mais après qu'ils auroient subi la pénitence qu'on leur imposeroit, ceux qui pour marquer l'horreur qu'ils avoient de leur ordre, en avoient quitté l'habit, & fait raser les longues barbes qu'ils portoitent, suivant l'usage des Orientaux; que ceux qui avoient eu communication des abominables mystères de cette Société militaire, quoiqu'ils persévérassent dans la confession de leurs fautes, devoient être condamnés à une prison perpétuelle; qu'à l'égard de ceux qui après avoir confessé leurs crimes, s'étoient rétractés, & persistoient à protester de leur innocence, ils seroient traités avec toute sorte de

Spicil. tom. 3.  
p. 63.

rigueur. Cinquante neuf, parmi lesquels il y avoit un aumônier du Roi, *qui tant d'honneur avoit eue en ce monde*, furent dégradés comme relaps, & livrés au bras séculier. On les conduisit hors la porte saint Antoine, dans un champ voisin de l'Abbaye du même nom, où ils furent brûlés tout vifs & à petit feu (a). Tous, au milieu des flammes, invoquoient le saint nom de Dieu; & ce qui est de plus surprenant, il n'y en eut aucun, qui, pour se délivrer d'un si affreux supplice, voulût profiter de l'amnistie qu'on lui offroit, s'il renonçoit à ses protestations: ce qui fit un très-mauvais effet sur le peuple, qui les regarda comme des innocens injustement calomniés. Il y en eut neuf à Senlis, & un grand nombre en différents autres endroits de la France, qui souffrirent ce cruel tourment avec la même fermeté: on les brûla; mais on ne put jamais leur arracher l'avou des excès qu'on leur imputoit. *Chose étonnante*, dit un Evêque de ce tems là; *que ces infortunés qu'on livroit aux plus rigoureux supplices, ne rendoient point d'autre raison de leur*

Ex sec. 11.  
112. Clem. V.

(a), En 1309, suivant la chronique de saint Denis, en 1310 suivant le Continuateur de Nangis.

*rétractation, que la honte & le remors  
d'avoir par la violence de la question,  
avoué des crimes dont ils se prétendoient  
sous innocents.*

Toutes les informations étoient fai-  
res contre les Templiers particuliers :  
plusieurs avoient été brûlés, quelques-  
uns renvoyés absous, quelques-autres  
renfermés pour toujours : il fut ques-  
tion du jugement de l'Ordre en gé-  
néral, & par conséquent du Grand-  
maître & des principaux officiers :  
jugement que le Pape s'étoit réservé.  
Clément, pour y procéder en forme,  
nomma huit commissaires, qui furent  
l'archevêque de Narbonne, les évê-  
ques de Bayeux, de Mende, de Li-  
moges, les archidiacres de Rouen,  
de Trente, de Maguelonne ; & le  
Prevôt d'Aix. Rendus dans la capitale  
du royaume, ils citèrent tout l'ordre  
de France à comparoître en leur pré-  
sence le premier jour après la saint  
Martin [1309] dans la salle de l'E-  
vêché. On avoit transféré le Grand-  
maître de Chinon à Paris : il fut ame-  
né devant les commissaires, & quoi-  
que revêtu d'une dignité qui l'égalait  
aux Souverains, il parut chargé de fers  
comme un vil scélérat. Interrogé s'il

Commissai-  
res nommés  
pour le juge-  
ment de l'Or-  
dre en géné-  
ral : divers  
interrogatoi-  
res du Grand-  
maître : ses  
réponses.

Lu Puy, p.  
39. 40.

avoit quelque chose à dire pour la défense de ses religieux , il répondit , que l'ordre avoit été confirmé par le saint Siège ; qu'il étoit étrange qu'on voulût procéder si promptement à son abolition , sans se souvenir que la Sentence de déposition contre l'Empereur Frederic avoit été suspendue pendant trente-deux ans ; qu'il n'étoit pas assez habile pour défendre par lui-même la cause d'une société si méchamment calomniée , mais qu'il en avoit reçu tant de biens & tant d'honneurs , qu'il se regarderoit comme un misérable , s'il ne faisoit tous ses efforts pour que son innocence fût connue de toute la terre ; qu'il reconnoissoit sans peine que quelques - uns de ses confrères avoient été trop ardens à soutenir leurs privilèges contre l'autorité des prélats , mais que cette jalousie de leurs droits ne prouvoit point qu'ils fussent coupables des horreurs dont on osoit les accuser ; qu'il prendroit donc en main leurs intérêts , quoique la chose fût difficile ; qu'il étoit prisonnier du Pape & du Roi , sans autre suite qu'un Frère servant ; qu'il ne sçavoit ni lire , ni écrire , qu'on ne lui avoit pas même laissé quatre deniers

pour s'en aller aux frais d'un si grand  
procès ; qu'ainsi il demandoit qu'il lui  
fut permis de prendre un conseil.

On lui représenta qu'en matière  
d'hérésie, on n'accordoit aux préve-  
nus, ni conseil, ni secours d'avocat ;  
qu'avant que de s'engager dans une  
pareille entreprise, il devoit y faire  
de sérieuses réflexions ; qu'il se sou-  
vint sur tout des aveux qu'il avoit faits  
à Chinon ; & sur le champ on lui lut  
sa déposition. Jamais surprise ne fut  
égale à celle du malheureux cheva-  
lier ; il fit deux fois le signe de la  
croix ; & s'écria, que si les trois car-  
dinaux qui avoient souscrit à son in-  
terrogatoire, étoient d'une autre qua-  
lité, il sauroit bien ce qu'il auroit à  
dire. On lui remontra que des prélats  
n'étoient pas faits pour recevoir un  
gage de bataille, & il protesta qu'on  
avoit mal pris sa pensée. Pressé de s'ex-  
pliquer plus ouvertement, il ne fut  
pas assez maître de son ressentiment  
& dit que de tels gens méritoient le  
même supplice dont les Sarrazans &  
les Tarrares punissent les menteurs &  
les faussaires, à qui, ajouta-t-il, ils  
font fendre le ventre & trancher la tête.  
Il est constant néanmoins par les actes

Ibid. p. 402  
& 41.

p. 132

444 HISTOIRE DE FRAN<sup>ce</sup>,  
du procès, qu'avant l'assemblée de  
Chinon, il avoit elle en deux  
occasions une p<sup>re</sup>. C'est qu'apparem-  
ment le Gavoit ajouté des cir-  
davantraggravantes : peut-être  
consta<sup>it</sup> avoit augmenté sa confes-  
m<sup>ême</sup>us les excès dont on accusoit  
sien général ; & que pour lui  
sa fourberie, il ne lui en avoit  
fait de lecture. Quoi qu'il en  
il demanda un délai de quelques  
ours ; ce qui lui fut accordé.

Le vendredi, veille de saint André,  
on le fit comparoître de nouveau de-  
vant les commissaires : ils lui deman-  
dèrent s'il étoit toujours dans l'inten-  
tion de se porter pour défenseur de  
l'Ordre ; il répondit qu'il étoit un che-  
valier sans lettres, & très-pauvre ; qu'il  
se souvenoit d'avoir entendu lire certaine  
lettre apostolique, où il étoit dit que le  
Pape s'étoit réservé le jugement de sa  
personne, & des principaux officiers de  
la religion ; qu'en conséquence il les  
supplioit de le renvoyer au Pontife ;  
qu'au reste il n'avoit qu'un mot à dire  
à sa Sainteté, c'est qu'il tâchoit autant  
qu'il pouvoit de faire honneur à J. C.

& à l'Eglise. Il ajouta que pour la décharge de sa conscience, il avoit trois choses à leur représenter en faveur de son Ordre: 1°. Qu'excepté les églises cathédrales, il n'y en avoit point dans toute la chrétienté, où le service divin fût célébré avec plus de dévotion, où il y eût de plus riches ornemens, & où il se trouvât un plus grand nombre de reliques: 2°. Qu'on ne faisoit nulle part plus d'aumônes que chez eux, puisqu'on la distribuoit trois fois la semaine dans toutes les Commanderies: 3°. Qu'il n'y avoit aucun ordre, ni aucune nation, où les chevaliers & les gentilshommes exposassent plus généreusement leur vie pour la défense de la religion chrétienne. On lui objecta que tout cela étoit inutile sans la foi: mais il repliqua que les Templiers croyoient fermement tout ce que l'Eglise étoit, & que c'étoit pour maintenir une si sainte croyance, qu'un si grand nombre de ces chevaliers avoient répandu leur sang contre les Sarrasins, contre les Turcs, contre les Maures. Aussi-tôt il se mit à faire sa profession de foi, en disant: Je crois en un seul Dieu, la Trinité, & tout ce qui est contenu dans le symbole

446 HISTOIRE DE FRANCE ,  
des Apôtres. Enfin il demanda qu'on  
lui permit d'avoir sa chapelle & ses  
chapelains , afin d'entendre la messe ,  
& d'assister à l'office divin : ce qu'on  
lui promit.

Ces quelques  
chevaliers en  
treprennent  
la défense de  
l'Ordre : pre-  
mière apolo-  
gie.

Une apologie telle que celle du  
Grand-maître, pouvoit faire quelque  
impression par sa grande hardiesse ;  
mais elle étoit bien foible , pour dé-  
fendre les horribles accusations dont  
ses religieux étoient chargés. Aussi les  
commissaires ne crurent-ils pas devoir  
rien décider sur une pareille défense.  
Il eût été odieux de condamner un  
Ordre entier, sans lui permettre de se  
justifier autrement que par la bouche  
d'un chevalier ignorant, qui savoit  
mieux manier une épée, que plaider  
une cause. C'est ce qui obligea le Roi  
de donner des Lettres-patentes (a),  
pour faire venir à Paris ceux des che-  
valiers détenus dans les provinces,  
qui voudroient défendre la Religion  
du Temple. On en amena soixante &  
quatorze, qui comparurent dans la sa-  
lle de l'Evêché (b) : on leur lut la com-  
mission du Pape, & les articles sur  
lesquels ils devoient être interrogés :  
on les remit ensuite en prison ; où des

P. 137.

(a) Du 6 novembre 1309. (b) Le 4 mars 1310.

Notaires vinrent prendre leurs défenses par écrit. Le Frère Pierre de Bologne, prêtre & procureur général de l'Ordre, leur dicta au nom de tous une courte apologie, où il disoit ;

» que les Templiers avoient un chef,

» sans la permission duquel ils ne pou-

» voient point constituer de procu-

» reurs ; que cependant ils étoient

» prêts à comparoitre devant les com-

» missaires de la Sainteté, pour se

» justifier des crimes qu'on leur im-

» putoit ; que les articles envoyés par

» le saint Père, étoient infames, dé-

» testables, abominables, horrible-

» ment faux, fabriqués par des im-

» posteurs leurs ennemis ; que la reli-

» gion du Temple étoit pure, sans

» tache, exemte des horreurs qu'on

» osoit lui attribuer ; que ceux qui di-

» soient le contraire, parloient com-

» me des infidèles & des hérétiques ;

» qu'ils étoient résolus de défendre

» l'honneur du corps au péril de leur

» vie ; que pour cet effet ils deman-

» doient qu'on leur rendît la liberté,

» & qu'on leur permît d'assister au

» concile général, ou du moins de

» commettre leurs intérêts à ceux de

» leurs Frères qu'on y laisseroit aller ;

» que ceux de la religion qui avoient  
 » déposé ces menfonges comme des  
 » vérités , étoient ou des lâches à qui  
 » la crainte des tourments avoit arra-  
 » ché de pareils aveux , ou des misé-  
 » rables , qui s'étoient laiffé corrompre  
 » par argent , par follicitations , par  
 » promesses , ou par menaces ; qu'ainfi  
 » leurs dépositions ne dévoient porter  
 » aucun préjudice à l'Ordre «.

Seconde apo-  
 logie.

Du Puy , p.  
 152. & suiv.

Le même jour (a) , ils parurent de nouveau devant les commissaires , & leur présentèrent une apologie plus longue & plus étendue que la première , où ils persiftoient à nier les faits , à récuser les témoignages , à infirmer les aveux qu'on leur oppo-  
 soit , comme étant des effets de la crainte ou de la séduction. Ils ajoutent que hors le royaume de France , on ne trouvera aucun Templier qui ait déposé ce dont on les accuse ; que ces impostures ont été forgées par des apostats chassés de l'ordre pour leurs impiétés ; que ces méchants en ont suborné d'autres aussi méchants qu'eux , qui ont excité le Roi & son conseil contre de braves chevaliers dont la richesse fait tout le crime ; que le Roi

(a) Le 7 avril 1310.

a informé le Pape comme il l'avoit été, qu'ainsi l'un & l'autre ont été trompés; que plusieurs de ceux qui ont confessé à la torture, sont prêts de changer, si on leur accorde la permission de dire la vérité, ou du moins si on leur promet que leur déposition sera tenue secrète; qu'un de leurs privilèges est de n'avoir à répondre que devant le souverain Pontife, ou devant ceux qu'il jugera à propos de nommer; qu'un religieux n'est point recevable à dire chose préjudiciable à son ordre; qu'au reste, pour prouver la justice de leur cause, ils offrent de combattre toutes personnes, *fors le Pape & le Roi.*

Un mois après (a), parut un nouvel écrit, où les chevaliers se plaignoient de la violence des procédures que l'on avoit faites contre leur ordre, sans garder presque aucune forme judiciaire. Ils représentèrent aux commissaires, que pour tirer l'aveu des crimes qu'on imputoit à leurs confrères, on avoit également employé la promesse de l'impunité, & les menaces des supplices; qu'on les avoit assurés que leur ordre étoit ta-

Troisième  
apologie.

P. 167

(a) Le 7 mai 1310.

ciement <sup>produit</sup> abolie, & que le Pape le  
 concile de Vienne; qu'on leur avoit  
 montré des lettres patentes où étoit  
 le <sup>scell</sup> du Roi, par lesquelles on  
 leur promettoit la vie, la liberté &  
 une pension viagère, s'ils faisoient  
 les aveux qu'on desiroit; qu'à l'égard  
 de ceux qu'on n'avoit pu séduire par  
 ces promesses, on les avoit pressés par  
 de violentes tortures; qu'il étoit éton-  
 nant qu'on ajoutât plus de foi aux dé-  
 positions de quelques hommes foi-  
 bles, qui, pour se délivrer des suppli-  
 ces, ont parlé conformément à l'in-  
 tention de ceux qui les tourmen-  
 toient, qu'aux témoignages de ces  
 généreux athlètes de Jésus-Christ,  
 qui ont supporté courageusement les  
 plus affreux tourmens, plutôt que de  
 trahir la vérité; que plusieurs de ces  
 infortunés chevaliers ont expiré dans  
 l'obscurité de leurs cachots, des dou-  
 leurs qu'ils avoient souffertes à la gê-  
 ne; que les frères du Temple requé-  
 roient que leurs bourreaux, & leurs  
 geoliers fussent interrogés, pour sca-  
 voir dans quels sentimens ils étoient  
 morts, & s'il n'étoit pas vrai que dans  
 ces terribles momens où les hommes

p. 153. 154.

p. 169.

n'ont plus rien à espérer ni à craindre, ils avoient persisté jusqu'au dernier soupir à soutenir leur innocence, & la pureté de la religion du Temple; que toutes les présomptions leur étoient favorables; qu'il n'étoit pas croyable qu'un homme sensé voulût entrer ou persévérer dans une société, où il étoit sûr de perdre son ame; que leur ordre étoit composé de gentils-hommes des premières familles du monde chrétien; qu'il n'étoit pas probable que toute cette généreuse noblesse se fût tû, si elle avoit sçu, vû, ou entendu les abominations dont on vouloit les noircir.

P. 168.

Ici le Procureur-général, car c'étoit toujours Pierre de Boulogne qui parloit au nom du corps, rappella l'aventure d'un Templier, nommé frère Adam de Valincourt, que le desir d'une plus grande perfection avoit fait entrer depuis parmi les Chartreux, mais qui n'en ayant pû soutenir les austérités, avoit demandé à rentrer parmi ses anciens confrères. Ceux-ci avoient regardé son premier changement comme une apostasie: ils l'obligèrent, avant que de le recevoir, de se présenter en chemise à la porte du

P. 169. 170.

Temple, où ils lui rendirent l'habit, mais à des conditions très-dures. On le condamna à manger à terre pendant un an entier, à jeûner au pain & à l'eau les mercredis & les vendredis de chaque semaine, & à recevoir la discipline tous les dimanches de la main du prêtre qui officioit. L'orateur demande, s'il est vrai-semblable qu'une si belle ame se fût soumise à une pénitence si rude, pour rentrer dans une compagnie souillée de crimes, qui d'ailleurs n'auroit osé traiter avec tant de sévérité un fugitif, qui pouvoit s'en venger, en révélant le plus horrible des secrets. Il conclut à ce que ce bon chevalier soit interrogé, insiste sur-tout à être lui-même entendu en plein concile avec ses supérieurs, afin de faire connoître leur innocence à la face de toute la chrétienté, & finit par appeler au souverain Pontife de tout ce que les archevêques pourroient décider contre l'ordre dans leurs conciles provinciaux.

p. 172.

Les Commissaires mettent fin aux informations.

Mais il ne paroît pas que cet appel ait eu aucun effet. On continua les informations comme auparavant, & deux cents trente & un témoins furent

entendus : procédure qui dura depuis le mois d'août 1309 jusqu'au mois de mai 1311. L'histoire ne nous a conservé qu'une seule déposition de témoins étrangers à l'ordre : c'est celle de Raoul de Presse, avocat en la cour du Roi. Ce Jurisconsulte assure qu'étant à Laon, il y avoit connu le prieur des Templiers de cette ville, nommé frere Gervais de Beauvais, qui lui avoit dit souvent devant plusieurs personnes, qu'il se passoit dans leur société des choses si singulières, qu'il aimeroit mieux qu'on lui coupât la tête, que de les révéler : qu'il y avoit sur-tout dans leur chapitre général un point si secret, & d'une telle importance, que si lui Raoul de Presse, ou le Roi même le voyoit, rien n'empêcheroit les frères assemblés de les tuer, s'ils le pouvoient. Quant aux chevaliers qui furent interrogés par les commissaires, les uns, c'étoit le plus grand nombre, reconnurent les crimes énoncés dans les articles envoyés par le Pape : les autres protestèrent contre la calomnie. Un de ceux-ci, Aimeri de Villars, déclara qu'il avoit déposé faux, vaincu par les tourmens que lui firent souffrir L. de Mar-

P. 1642

P. 49.

454 HISTOIRE DE FRANCE ,  
cilly & Hugues de-la Cella , cheva-  
liers députés de la part du Roi ; que  
quand il vit dans des charettes cin-  
quante quatre de ses confrères , qu'on  
alloit brûler pour n'avoir rien con-  
fessé , il fut saisi de frayeur ; que la  
crainte du feu lui fit dire ce qui n'é-  
toit pas : qu'il en eût dit davantage ,  
pour se soustraire aux flammes. Cet  
aveu ingénu termina les informations.  
On en fit deux expéditions : l'une fut  
portée au souverain Pontife par deux  
licentiés (a) , l'autre fut déposée dans  
la trésorerie de Notre-Dame de Paris.

p. 178.

Condamna-  
tion de tout  
l'Ordre.

On lut toutes ces procédures en  
plein concile. Ensuite le Pape deman-  
da à chacun des pères , s'ils ne trou-  
voient pas à propos de supprimer un  
ordre , contre lequel on avoit enten-  
du plus de deux mille témoins ; or-  
dre pervers , où il s'étoit découvert  
de si grands abus & des crimes si énor-  
mes. Tous les prélats & les plus célé-  
bres docteurs lui représentèrent una-  
niment , qu'avant que d'éteindre  
une société si illustre , & qui depuis  
son établissement avoit si bien mérité  
de la Religion , il convenoit de l'en-  
tendre en ses défenses dans la person-

(a) Le 5 juin 1312.

ne du grand-maître & des principaux officiers ; que la justice l'exigeoit ; que l'humanité enfin ne permettoit pas de le refuser aux instances de tout l'ordre. C'étoit l'avis de tous les évêques de France, d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne, de Dannemarck, d'Angleterre, d'Ecosse, & d'Irlande : on n'en excepte qu'un seul Italien & trois François, les archevêques de Rheims, de Sens & de Rouen. Ces quatre prélats, contre les premiers principes de l'équité naturelle, prétendirent que les Templiers avoient été défendus avant qu'ils pouvoient l'être devant les commissaires nommés par le saint-Siège ; qu'il n'y avoit plus rien à écouter de nouveau ; qu'on avoit une pleine & entière connoissance de l'affaire. Clément voyant tous les pères du concile dans une opinion contraire, ne jugea pas à propos de presser le jugement définitif. On fut près de six mois à délibérer sur ce grand objet, ou plutôt à négocier secrètement, pour obtenir des prélats que dans une cause qui paroissoit si bien éclaircie, on passât par-dessus les formes ordinaires. On raconte de moins que le Pape irrité de la résistance qu'il trou-

Ex secundâ  
itâ Clem. V.  
43.

Hist de Malthe, tom. 2.  
p. 530.

458 HISTOIRE DE FRANCE ,  
les ennemis de la gloire de ce Prince,  
il ne prit , pour subvenir aux frais im-  
menses de ce grand procès , que les  
deux tiers des meubles & de l'argent  
comptant. L'Angleterre imita cet exem-  
ple. L'Allemagne partagea entre les  
chevaliers de Rhodes & ceux de l'or-  
dre Teutonique. Il n'en fut pas de  
même dans les Espagnes. L'Aragon  
réunit tous ces biens à l'ordre de Ca-  
latrava, le Portugal à l'ordre de Christ,  
la Castille au domaine royal.

Supplice du  
grand-maître :  
sa constance.

Du Puy<sup>r</sup>,  
p. 63, 64.

Il ne restoit plus qu'à décider du  
fort du grand-maître & des hauts offi-  
ciers de l'ordre. Le Pape qui s'en étoit  
réservé le jugement, avoit résolu de  
ne les condamner qu'à une prison per-  
pétuelle ; mais pour convaincre le  
peuple de la justice de tant de feux  
qu'on avoit allumés en différentes  
provinces du royaume, il vouloit qu'ils  
fissent un aveu public des abus & des  
crimes qui se commettoient dans leur  
société. Deux cardinaux furent dépu-  
tés , pour assister à cette triste céré-  
monie. On dressa dans le parvis de  
l'église de Notre-Dame de Paris un  
échaffaut, où les deux légats monté-  
rent , & se firent amener les chefs de  
la religion du Temple. Ils étoient qua-

tre : Jacques de Molay, grand-maître, qui avoit eu l'honneur de tenir sur les fonts un des enfans du Roi ; Gui , commandeur de Normandie , frère du dauphin d'Auvergne ; Hugues de Péralde , grand visiteur de France ; & le grand-prieur d'Aquitaine , qui avant sa détention , avoit eu la direction des finances du Roi. On lut à haute voix la confession qu'ils avoient faite plusieurs fois des abominations de leur ordre , & la sentence qui les condamnoit à être enfermés pour toujours. Aussi-tôt un des ministres de Rome se leva , & prononça un long discours , qu'il finit par fommer le grand-maître de renouveler publiquement les aveux qu'il avoit faits secrètement devant le Pape. Mais il fut étrangement surpris , lorsque ce respectable captif , secouant les chaînes dont il étoit chargé , s'avança sur le bord de l'échaffaut , avec une contenance assurée , & dit en élevant la voix , & regardant un bucher que les bourreaux dressoient , comme si on eut dû le brûler sur le champ , en cas qu'il révoquât sa première confession :  
 „ L'affreux spectacle qu'on me présente , n'est point capable de me faire

Villan , L. 8.  
 C. 92.

Pap. Mass. in  
Phil. pul.  
Paul. Emil.  
in eund.  
Mariana, rom.  
3. l. 15. p. 332.

» confirmer un premier mensonge par  
» un second : j'ai trahi ma conscience:  
» il est tems que je fasse triompher la  
» vérité. Je jure donc à la face du ciel  
» & de la terre, que tout ce qu'on  
» vient de dire des crimes & de l'im-  
» piété des Templiers, est une horri-  
» ble calomnie. C'est un ordre saint,  
» juste, orthodoxe : je mérite la mort,  
» pour l'avoir accusé à la sollicita-  
» tion du Pape & du Roi. Que ne  
» puis-je expier ce forfait par un sup-  
» plice encore plus terrible que celui  
» du feu ! Je n'ai que ce seul moyen  
» d'obtenir la pitié des hommes & la  
» miséricorde de Dieu ». Gui, frère  
du prince Dauphin, tint à peu-près le  
même langage, & protesta hautement  
de l'innocence de ses confrères. Les  
deux autres, soit de bonne foi, soit  
par crainte des plus rigoureux tour-  
mens, persistèrent dans leurs premiers  
aveux, & furent traités avec douceur.  
On remarque qu'ils périrent miséra-  
blement.

On devine l'embarras, pour ne pas  
dire, le dépit & la confusion des lé-  
gats, qui ne s'attendoient point à cette  
étrange scène : ils remirent au lende-  
main à délibérer sur cet incident ;

fîrent descendre ces infortunés seigneurs de dessus l'échaffaut, les livrèrent au Prevôt de Paris, & se retirèrent couverts de honte. Le Roi, informé de cette généreuse rétractation, assembla son conseil sur le champ, sans toutefois y appeller les clercs; & le même jour vers le soir (a), les deux coupables, Jacques de Molay & Guy, frere du dauphin, furent brûlés tout vifs & à petit feu dans une isle de la Seine, qui étoit entre le jardin du monarque, & le couvent des Augustins. Tous deux montrèrent au milieu des flammes la même fermeté qu'ils avoient fait paroître dans le parvis de la cathédrale, & y tinrent à peu-près les mêmes discours. Ils protestèrent de nouveau de l'innocence de leur ordre, & reconnurent humblement qu'ils méritoient la mort, pour être convenus du contraire en présence du Pape & du Roi. Cette constance étonna le peuple, qui donna des larmes à un si tragique spectacle; il crut qu'ils mouroient innocents; plusieurs personnes dévotes recueillirent leurs cendres, & les conservèrent comme de précieuses reli-

Spicil. tom.  
3. p. 67.

Pap. Maïsson,  
l. 3. p. 393.

(a) Le 18 mars 1314.

ques. On dit que le grand-maître n'ayant plus que la langue de libre, & presque étouffé de fumée, s'écria à haute voix: *Clément, juge inique, & cruel bourreau, je t'ajourne à comparoître dans quarante jours devant le tribunal du souverain Juge.* Quelques-uns ajoutent qu'il ajourna pareillement Philippe à y comparoître dans un an: sans doute que la mort de ce Prince & celle du Pape, qui arrivèrent précisément dans les mêmes termes, ont donné lieu depuis à l'histoire de cet ajournement fabuleux.

Mezeray, tom.  
2 p. 335.

Dans le même-tems, si l'on en croit les historiens Allemands, Mayence étoit le théâtre d'une scène moins sanglante à la vérité, mais bien singulière. L'archevêque avoit reçu ordre du Pape de publier la bulle de suppression des Templiers. Déjà, pour y procéder avec la plus grande solennité, il avoit assemblé le clergé de sa province, lorsqu'un des premiers de l'ordre, Hugues Waltgraff, accompagné de vingt chevaliers armés, se présenta au synode avec un air respectueux, mais ferme, assuré, & qui respiroit je ne sçais quoi de menaçant. « Je ne viens point, dit-il, pour exer-

Du Fuy, p.  
65. 108.

„ ter aucune violence contre des gens  
 „ que la religion nous ordonne d'hon-  
 „ norer , parce qu'ils sont les minis-  
 „ tres de Jesus-Christ; mais j'ai ap-  
 „ pris que vous étiez assemblés pour  
 „ nous proscrire , moi & mes frères ,  
 „ pour nous frapper des plus terribles  
 „ anathêmes , enfin pour nous dé-  
 „ vouer aux plus affreux supplices. Je  
 „ demande qu'auparavant vous ayez  
 „ à publier l'acte que je tiens en main:  
 „ c'est une apologie de la sainte reli-  
 „ gion du Temple, un appel de la  
 „ sentence de Clément, le plus ini-  
 „ que & le plus *inclément* des juges ,  
 „ une protestation en un mot contre  
 „ la condamnation injuste d'une so-  
 „ ciété , dont nous offrons de prou-  
 „ ver l'innocence à la face de l'uni-  
 „ vers. Aussi-tôt ils étendent leurs  
 „ manteaux par terre, les couvrent de  
 „ charbons embrasés, & cependant au-  
 „ cun ne brûle. Le Prélat , étonné du  
 „ prodige & de la noble intrépidité de  
 „ ces braves gentilshommes, reçut leur  
 „ appel , le fit publier , & sur le champ  
 „ écrivit au Pape , qui lui permit d'in-  
 „ former de nouveau , & de décider  
 „ du sort de ces généreux chevaliers. Il

convoqua les Evêques de sa province : les Templiers furent déclarés innocents , mais on les obligea de changer leur habit : plusieurs furent promûs aux ordres sacrés.

Divers senti-  
mens des Au-  
teurs sur l'af-  
faire des tem-  
pliers.

On ne prétend point tirer aucune induction de tous ces faits. Il y a trop de variété dans les anciens Historiens , trop de partialité parmi les modernes , pour pouvoir prendre aucun parti avec sûreté. Les uns plus décisifs , Bocace , Villani , Saint-Antonin , Aventin , Boulainvilliers , & toute cette foule d'Ecrivains modernes qui se piquent *de penser hardiment* , prétendent que cet ordre malheureux fut injustement sacrifié à la passion du Roi & à l'avarice du Pape. Les autres plus mesurés , Mariana , Mezeray , prennent une espèce de milieu , & sans les croire , ni tous innocents , ni tous coupables des crimes qu'on leur reprochoit , disent que leur condamnation est l'histoire la plus impénétrable que les anciens ayent laissée à la postérité. Plusieurs autres , plus scrupuleux sur l'authenticité des monuments , Walsingham , Platine , Albert Krants , Zurita , Volaterran , Blondus , Belleforest ,

du Puy , le P. Daniel , soutiennent au contraire qu'on ne peut réfléchir sur la suite des procédures , sur la multitude infinie de témoins entendus , sur la conformité des accusations inter-  
 tées contre les Templiers dans tous les royaumes du monde chrétien , sur l'uniformité des dépositions , sur la qualité des coupables , sur celle des juges , sur le peu de penchant que le Pape avoit d'abord à les condamner , sur les précautions qu'il prit par rapport à leurs biens , sur le témoignage de plusieurs Ecrivains étrangers , qu'on ne peut , dis-je , réfléchir sur la nature & l'amas de ces différentes circonstances , sans être persuadé de la justice de leur condamnation. Si on leur objecte qu'il est peu croyable que tous les chevaliers en général & chacun en particulier fussent coupables , que tout l'Ordre en un mot fût souillé des abominations qu'on lui imputoit : ils répondent qu'il n'est pas moins contraire à la vraisemblance de dire qu'un concile général ait jugé un Ordre entier coupable , sur des dépositions fausses , & visiblement extorquées par la violence des tourments.

Mais ne peut-on pas leur répliquer , que la condamnation des Templiers n'est point l'ouvrage du concile : qu'elle fut d'abord arrêtée , ensuite prononcée dans un consistoire secret , puis publiée en présence , non de l'autorité , ni de l'approbation du concile , où de trois cents évêques il n'y en eut que quatre , qui opinèrent conformément aux vues du souverain Pontife ?

On est cependant forcé de convenir qu'ils justifient pleinement Philippe du reproche qu'on lui fait d'avoir profité de la dépouille de ces infortunés chevaliers. Les précautions qu'il prit pour écarter de lui tout soupçon à cet égard ; les Lettres qu'il donna en plusieurs occasions , pour empêcher la dissipation des biens de cet ordre malheureux ; les bulles par lesquelles Clément déclare *que ce Prince n'a été mu dans cette affaire par aucun sentiment d'avarice , n'ayant jamais eu intention de s'approprier leurs richesses , dont il laissoit l'administration générale au saint Siège , & l'administration particulière dans chaque diocèse aux Evêques* ; l'arrêt du Parlement qui met les

Hospitaliers en possession de tous les effets des Templiers, sans en rien excepter que ce qui a été prélevé pour les frais de régie, de nourriture, & de poursuite; toutes les pièces enfin qu'ils produisent à ce sujet, deviennent autant de démonstrations, que l'intérêt n'eut aucune part dans la démarche du monarque. Il se peut faire qu'il y ait été excité par la haine : mais un ennemi peut accuser juste. Que de procès intentés par des princes irrités, ou par des ministres vindicatifs, sans qu'on puisse blâmer les juges qui ont prononcé ! C'est la vengeance qui met en cause, c'est la justice qui condamne. C'est également à tort & sans aucune preuve qu'on ose avancer que Clément V. s'empara d'une grande partie des trésors de cette puissante Société : il n'est aucun monument authentique qui atteste ce fait : on en pourroit citer plusieurs qui le détruisent. On prie le célèbre auteur de l'Essai sur l'histoire générale, de citer l'endroit, où le *sincère & l'exaët du Puy* dit que le Pape ne s'oublia pas dans le partage : du Puy, dis-je, qui n'a entrepris l'histoire de ce fameux pro-

Oeuvres de  
M. de Voltaire  
tom 12. p 268.

cès , que pour justifier Philippe & Clément ; pour prouver que *les Templiers étoient tombés en de si détestables crimes , que c'est même horreur d'y penser , & pour convaincre l'univers , qu'il y eût eu de l'impiété à n'en poursuivre l'extinction.*

On opposeroit inutilement pour la justification de ces religieux militaires , qu'on ne leur a représenté , ni ces statuts affreux qui prescrivoient l'impiété , ni cette monstrueuse idole qui étoit adorée dans les chapitres. La raison en est simple. L'Ordre depuis long-tems s'attendoit à une information contre ses mœurs : il y eût eu de l'imprudence à laisser subsister des preuves qui le perdoient : il étoit naturel qu'il les fit disparaître. Mais le Grand-maître , le frère du dauphin d'Auvergne , cinquante-neuf chevaliers brûlés à Paris , neuf à Senlis , un grand nombre en Provence , quoi-qu'assurés de la vie , s'ils convenoient de la dépravation de leur Société , ont persisté jusqu'au milieu des flammes à soutenir la pureté de sa foy & la sainteté de ses constitutions. Qu'en conclure ? ou que le vice a ses

martyrs ainsi que la vertu , ou que l'affaire des Templiers est remplie de circonstances inexplicables (a).

Une autre cause de la convocation du concile , étoit le recouvrement de la Terre-sainte : pieuse manie tant de fois funeste à la chrétienté , dont néanmoins elle ne pouvoit guérir. On se flattoit qu'une croisade générale réussiroit infailliblement , sur-tout dans une circonstance , où les Hospitaliers venoient d'arracher l'isle de Rhodes aux Infidèles : elle fut donc résolue. Le saint synode ordonna la levée d'une décime pendant six ans : mais défendit d'exécuter ce décret avec trop de

Projet inutile d'une nouvelle croisade.

Rayn. an. 13 12. n. 22.

(a) Voici comme s'exprime un Auteur qui fut témoin de leur supplice. C'est Godefroi de Paris , dont la chronique en vers se trouve à la suite du Roman de Fauvel. Mss. du Roy , n. 6812.

Diversement de ce l'on parle ,  
Et au monde en est grand bataille :  
Més je ne sçais que vous en die.  
Li uns dient que par envie ,  
Li autres dient autrement :  
Ne sai qui dit voir \* , ou qui ment :  
Vienne en ce qu'en doit avenir.  
Le monde convieat de finir.  
Tel vit en biau commencement ,  
Qui a mauvais déclinement.  
L'on peut bien decevoir l'Eglise ,  
Més l'on ne peut en nulle guise  
Dieu decevoir. Je n'en dis plus ,  
Qui voudra die-le surplus.

\* vrai

470 HISTOIRE DE FRANCE ,  
 rigueur , en prenant les calices , les  
 livres , & les ornements des églises.  
 Tous les Princes chrétiens témoigné-  
 rent , ou parurent témoigner le plus  
 grand empressement pour ce nouveau  
 voyage. On a peine à croire que ces  
 démonstrations fussent sincères : une  
 triste expérience avoit dû les convain-  
 cre de l'inutilité de ces sortes d'entre-  
 prises. Aussi ce projet n'eût-il point de  
 suite : la plupart des souverains s'ap-  
 proprièrent l'argent qu'on avoit levé  
 sur le clergé pour cette expédition :  
 aucun ne sortit de ses Etats.

Réformation  
 des mœurs :  
 objet impor-  
 tant, mais né-  
 gligé par les  
 Pères du con-  
 cile.

Rain. an. 1311.  
 n. 55. & seq.  
 Tract. de mo-  
 do conc. p. 7.  
 & seq.

Mais de tous les objets qui devoient  
 être traités au concile, le plus impor-  
 tant étoit la réformation de l'Eglise  
 dans son chef & dans ses membres :  
 c'est toutefois celui qui paroît avoir  
 été le plus négligé. On proposa beau-  
 coup de choses , dit le continuateur  
 de Nangis, on délibéra , on ne put  
 s'accorder : tout fut laissé à la déci-  
 sion du souverain Pontife. Rien ce-  
 pendant n'étoit plus nécessaire que  
 cette réformation , s'il en faut croire  
 les mémoires présentés au saint syno-  
 de par deux prélats François (a). On y

(a) On peut voir ces deux Mémoires plus en détail  
 dans l'histoire Ecclésiastique de M. Fleury , tom. 19.

voit un portait peu flatté des désordres qui souilloient alors le sacerdoce. L'ignorance, la dépravation des mœurs, l'immodestie des habits, la débauche de la table, & tous les excès que ces vices entraînent, deshonoreroient, dit-on, les différens ordres du clergé. Les archidiacres dans leurs visites, soit défaut de science, soit abus du pouvoir des clefs, soit tous les deux ensemble, excommunioient pour des causes très-légères, souvent même sans aucune raison: un des deux évêques témoigne qu'il a vû jusqu'à sept cents excommuniés dans une seule paroisse. Les chanoines, pendant l'office divin, se promenoient indécemment dans leur église, & revenoient à la conclusion de chaque heure, pour recevoir leur distribution: ou s'ils demouroient au chœur, c'étoit pour y causer avec scandale, & pour faire de grands éclats de rire, tandis que des chantres à gages entonnoient les louanges du Seigneur. Quelques clercs paroissoient en public avec des chausses déchiquetées rouges ou vertes, vêtus

p. 303. & suiv. L'un est d'un Evêque dont on ignore le nom, mais François; il ne parle que des abus qui se commettoient en France: l'autre est de Guillaume Duranti le jeune, évêque de Mende.

472 HISTOIRE DE FRANCE ;  
d'habits rayés ou mi-partis de deux couleurs, souvent même avec des armes. Les religieux quittoient leurs cloîtres pour courir les foires & les marchés , trafiquant comme des séculiers , & s'abandonnant aux vices les plus honteux , au grand scandale du peuple. Les religieuses portoient des étoffes de soie & des fourrures précieuses , se coëffoient en cheveux & avec beaucoup de coquetterie , fréquentoient les assemblées de danfes , se trouvoient dans toutes les fêtes publiques , & se promenoient par les rues , même la nuit. On ne dit rien des évêques ; mais ils n'étoient pas sans reproche , puisqu'ils toléroient de semblables abus. Rome étoit le siège du despotisme , de la cupidité , du libertinage. Les évêques y étoient fort méprisés , leur juridiction peu respectée , leurs droits violés sans aucun ménagement par les appellations & par les réserves sans nombre de bénéfices vacans ou non-vacans. On y faisoit un commerce honteux des choses saintes ; d'où il arrivoit que des sujets riches , mais vils , méprisables , indignes , soit pour la science , soit pour les mœurs , étoient pourvus des meil-

leurs bénéfices, & deshonorait la Religion par leur vie scandaleuse. L'incontinence enfin y étoit si commune, qu'on voyoit des lieux infâmes à côté des églises : il y en avoit jusqu'au près du palais du Pape : le maréchal de sa cour tiroit un tribut des femmes prostituées. On accusoit même le saint Pere d'une galanterie avec une Dame de grand nom ; & quelques historiens, tels que Villani & Saint Antonin, n'ont point fait de scrupule d'attribuer la translation du saint Siège en France à l'attachement que ce Pontife avoit pour la comtesse de Perigord, fille du comte de Foix, princesse d'une rare beauté, dont il ne pouvoit se séparer.

Villani, l. 92  
c. 58.  
S. Anton. de  
conc. Vien. tit.  
21. parag. 3.

Voilà ce qui excitoit le zèle des deux évêques François. Ils conseil-  
loient, pour remédier à tant de maux,  
de rappeler l'observation des anciens  
canons, sur-tout des quatre premiers  
conciles ; mais ils ne furent point se-  
condés dans leurs pieux desseins. On  
fit néanmoins quelques constitutions  
sur quelques-uns de ces grands objets.  
Il fut défendu aux clercs, de porter  
d'autre habit que celui de leur état ;  
aux moines noirs, d'avoir aucune su-

474 HISTOIRE DE FRANCE ,  
 perfluité dans leur nourriture , leurs  
 vêtemens , leurs montures ; à tout re-  
 ligieux , de commercer & trafiquer ;  
 à toute religieuse , de courir le mon-  
 de indécemment ; à toute personne  
 consacrée à Dieu , de médire des  
 Prélats. On réprima aussi l'avarice des  
 clercs , qui appliquoient à leur profit  
 les revenus des hopitaux dont ils  
 avoient l'administration : il fut déci-  
 dé que le gouvernement de ces lieux  
 de piété seroit confié à des hommes  
 prudents , capables , de bonne répu-  
 tation , qui prêteroient serment , tien-  
 droient un registre exact de tout ce  
 qu'ils recevraient , & rendroient comp-  
 te tous les ans. Telle est l'origine des  
 administrateurs laïques des hopitaux.  
 On crut encore devoir restreindre  
 quelques privilèges imprudemment ac-  
 cordés aux moines : mais la cour de  
 Rome fut respectée ; on ne parla point  
 de la réformer ; & le Pape retourna  
 à Avignon avec la comtesse de Peri-  
 gord.

*Clem. Reli-  
 gios. de priv.*

*Clem. Qu'n  
 contig. 2. de  
 relig. dom.*

*Institution  
 de la fête du  
 S. Sacrement.  
 Clem. si dumm  
 de reliq.*

On ne doit pas oublier que le conci-  
 le de Vienne renouvela la fête du  
 saint Sacrement , instituée d'abord à  
 Liège en 1246 , sur une révélation  
 qu'avoit eue une sainte fille , nommée

Julienne , religieuse Hospitalière à Mont-Cornillon , ensuite consacrée en 1264 sous le pape Urbain IV. par une bulle solennelle , qui cependant n'avoit pas eu d'exécution. Clément V , en la confirmant , n'y changea rien : il l'adopra telle qu'elle étoit , sans aucune mention de procession , ni d'exposition du saint Sacrement.

Le Roi avoit promis en plein concile , de se croiser avec les princes ses fils , & ses frères , pour le recouvrement de la Terre-sainte : ce fut aussi celui de tous les princes chrétiens qui parut le plus zélé pour ce pieux voyage. Quelques démêlés étoient survenus entre la France & l'Angleterre au sujet de la Guienne : son premier soin fut de les terminer , afin de pouvoir s'occuper entièrement de la délivrance des saints lieux. Pour cet effet le roi d'Angleterre fut mandé , il obéit , & se rendit à Poissy , où le monarque François , en considération de la reine Isabelle sa fille , voulut bien recevoir son hommage , lui pardonna toutes les forfaitures que les Anglois avoient commises dans l'Aquitaine , & renouvella tous les anciens traités de paix conclus entre les deux nations. Les

An. 1313.

Le Roi se croise avec ses fils & le roi d'Angleterre.

Rymer , tom. 2. part. 1 p. 42.  
43 44.  
Spicil. tom. 3. p. 66.

476 HISTOIRE DE FRANCE ;  
deux Princes s'étoient vûs à Paris , où  
Philippe dans une assemblée des grands  
du royaume qu'il avoit convoqués  
pour le jour de la Pentecôte , avoit  
armé chevaliers les trois princes ses  
fils , Hugues duc de Bourgogne , prin-  
ce de son sang , Gui comte de Blois ,  
& plusieurs autres seigneurs. Cette  
chevalerie de l'héritier présomptif de  
la couronne fut une occasion de lever  
un nouveau subside : c'étoit le droit  
de nos rois en de semblables circons-  
tances. On remarque que la seule ville  
de Paris paya dix mille livres , somme  
alors très-considérable. La cérémonie  
dura trois jours : jamais , si l'on en  
croit les Auteurs du tems , on ne vit  
une pareille magnificence. On donna  
suivant la coutume des robes neuves  
à tous les Grands du royaume , aux  
Dames , aux Chevaliers , aux Banne-  
rets , aux Ecuyers , à tous les officiers  
du Roi , & aux gens des comptes.  
On dit que toutes les personnes de la  
cour changèrent trois fois par jour  
d'atours ou d'habillemens , tous plus  
superbes les uns que les autres : luxe  
inconnu jusques là. Tous les corps de  
métiers de la capitale parurent vêtus à  
l'avantage , chacun avec les marques

Godfrey de  
Paris , chron.  
Mss. du Roi ,  
n. 6812. fol.  
80.

& les ornements de son art. Toutes les rues de la ville étoient tapissées, & les soirs on allumoit une infinité de flambeaux.

On éleva des théâtres ornés de superbes courtines, où l'on joua maintes féeries. » Là, vit-on Dieu manger » des pommes, rire avec sa mère, » dire ses patenôtres avec ses Apôtres, » susciter & jugier les morts. Là, fu-  
 Idem. Ibid.  
 » rent entendus les Bienheureux chan- » ter en paradis, dans la compagnie » d'environ quatre-vingt-dix Anges, » & les damnés pleurer dans un enfer » noir & puant, au milieu de plus de » cent diables, qui rioient de leur » infortune. Là, furent représentés » maints sujets de l'Ecriture sainte, » l'état d'Adam & d'Eve devant & » après leur péché; la cruauté d'Hé- » rode, le massacre des Innocents, » le martyre de saint Jean-Baptiste, » l'iniquité de Caïphas, & la préva- » rication de Pilate, qui cependant » ses mains lave. Là, fut vû maître » Renard, d'abord simple clerc qui » chante une Epître, ensuite évêque, » puis archevêque, enfin Pape, tou- » jours mangeant poussins & poules.  
 » On vit encore dans cette fête des

» hommes sauvages & des rois de la  
 \*grandes joies. » fève mener grands rigolas \* ; des  
 » ribaux en blanches chemises agacier  
 » par leur biauté , liesse & gaieté ; des  
 » animaux de toute espèce marcher en  
 » procession ; des enfants de dix ans  
 » jouër dans un tournoi ; des dames  
 » caroler de biaux tours ; des fontai-  
 » nes de vin couler ; le grand Guet  
 » faire la garde en habit uniforme ;  
 » toute la ville baller , danser , & se  
 » déguiser en plaisantes manières » .  
 Tout cela prouve que l'usage de jouer  
 les mystères de la Religion étoit connu  
 bien avant le regne de Charles VI ,  
 & qu'on peut au moins faire remonter  
 l'origine de ces spectacles prétendus  
 pieux jusqu'à l'année 1313.

Le Roi donna le premier jour un  
 festin où rien ne fut épargné : son fils  
 aîné Louis roi de Navarre , traita la  
 cour & la ville le second jour : le troi-  
 sième fut célébré par le roi d'Angle-  
 terre dans les jardins de saint Germain  
 des Prés , où il avoit fait dresser des  
 tentes d'étoffes de soie brochée d'or.  
 On remarque , comme une chose sin-  
 gulière , qu'on servit les convives à  
 cheval , & que la salle du festin fut  
 éclairée d'une infinité de flambeaux ,

quoiqu'on fût en plein midi. Quelques jours après, Philippe traita toutes les Dames au Louvre, & leur fit des présents. Le comte de Valois & le comte d'Evreux donnèrent aussi des fêtes, qui eurent l'applaudissement public. On croyoit tout fini, lorsque les bourgeois de Paris partirent en bon ordre de l'église de Notre-Dame, bien armés, équipés lestement, & vinrent passer au nombre de vingt mille chevaux & de trente mille hommes de pied, auprès du Louvre où le Roi étoit aux fenêtres. Ils allèrent de-là dans la plaine de saint Germain-des-prés se mettre en bataille, & faire l'exercice. Les Anglois étoient étonnés que d'une seule ville il pût sortir tant de gens bienfaits, & prêts à combattre.

Mais toutes ces réjouissances n'étoient pas l'unique sujet de cette assemblée : elle étoit sur-tout convoquée pour l'expédition d'Outremer. Le lendemain de cette cérémonie, le Roi, ses trois fils, ses deux frères, le roi d'Angleterre son gendre, & plusieurs grands Seigneurs des deux cours, reçurent la croix des mains du cardinal Nicolas de Fréauville, légat du Pape. Les Dames la prirent aussi, à

spicil. *ibid.*

480 HISTOIRE DE FRANCE ;  
 condition toutefois que si leurs maris  
 pour quelque raison n'accomplissoient  
 pas leur vœu , elles feroient libres du  
 leur. La croisade fut ensuite prêchée  
 publiquement en France , les tournois  
 défendus , les joutes prosrites. Ce  
 voyage cependant ne se fit pas. Tout  
 l'effet que produisit cette généreuse  
 résolution , fut d'affermir la paix entre  
 les deux couronnes. Edouard retourna  
 en Angleterre , comblé d'honneurs , &  
 fortement résolu d'être à jamais fidèle  
 au Roi son souverain & son beau-père.

**Troubles  
 d'Italie.**

Baluz. vit. pap.  
 Aven. tom. 1.  
 p. 46. & seq.  
 tom. 2. p. 1193.

Godéfray de  
 Paris , chron.  
 en vers Mss. du  
 Roy , n. 6812.  
 Idem. Miscell.  
 tom. 1. p. 128.

Villani , l. 9.  
 c. 39. 42.

Tandis que ces choses se passaient  
 en France , l'Empereur , Henri de  
 Luxembourg , descendu en Italie avec  
 une armée d'Allemands , ajoutoit dans  
 Milan la couronne de fer à celle d'ar-  
 gent qu'il avoit reçue dans Cologne  
 & soumettoit les villes de Lombardie.

Il marcha ensuite à Rome , pour y  
 prendre le diadème d'or. Mais Rome ,  
 fière de son ancienne grandeur , ou-  
 blioit quelquefois sa foiblesse pré-  
 sente ; elle ne vouloit reconnoître ni  
 l'autorité de l'Empereur , ni celle du  
 Pape ; elle ferma ses portes au nou-  
 veau César. Il sçut les forcer , entra  
 dans la ville avec l'aide des Colonnes ,  
 & alla loger au palais de Latran. Déjà  
 il

il se préparoit à s'ouvrir un chemin pour passer à saint Pierre où il devoit être sacré , lorsqu'il fut arrêté par les troupes de Jean-prince d'Achaïe , frère de Robert roi de Naples , qui étoit soutenu par la faction des Urins. Il y eut un combat très-sanglant. Les Alle-mans furent battus , plusieurs seigneurs tués , entre autres l'évêque de Liège Thibaud de Bar , & l'Empereur obligé de se faire couronner à saint Jean de Latran. Il y renouvela le serment qu'il avoit fait à Lausanne , de défendre la foi catholique , d'exterminer les hérétiques , de ne faire aucune alliance avec les ennemis de l'Eglise , de protéger le Pape , & de conserver les biens , les droits , & les privilèges du saint Siège. Aussi-tôt il ordonna que tous les princes d'Italie lui payassent un tribut annuel. Le royaume de Naples étoit compris dans cet ordre ; & le roi Robert , qui refusa de se soumettre , fut cité à comparoître , mis au ban de l'empire , défié , condamné à perdre la tête : procédé qui choqua vivement le Pape. Bien tôt Henri reçut un commandement exprès de respecter un prince , qui comme lui étoit vassal de l'Eglise. Piqué à son tour de

la fierté pontificale , il protesta que le serment qu'il avoit fait à son sacre , n'étoit point un serment de fidélité ; & il alloit soutenir sa prétention par les armes , quand il fut attaqué à Bonconvento d'une maladie , qui en peu de jours le mit au tombeau. On a prétendu qu'il avoit été empoisonné par un frere Prêcheur , nommé Bernard de Montepulciano , qui mêla , dit-on , du poison dans le vin de l'ablution qu'il lui avoit donnée après la communion : de-là vient , ajoute-t-on , que pour l'éternelle expiation de ce crime , les Dominicains , lorsqu'ils disent la messe , sont obligés de se communier de la main gauche. C'est une calomnie détruite par le témoignage même des médecins , qui assurèrent le Pape du contraire : plusieurs personnes dignes de foi déposèrent qu'il étoit mort d'un abcès à la cuisse : enfin trente-trois ans après , Jean de Luxembourg roi de Bohême , fils de Henri , donna des Lettres-patentes , qui justifient pleinement Bernard & tout l'ordre de saint Dominique. *Il est triste sans doute d'avoir eu besoin de ces Lettres : mais quelle ressource laisse-t-on à l'innocence opprimée , si l'on*

Baluz. Miscell.  
tom. 1. p. 132.  
162.  
Ann. Bar. ep.  
tom. 3. p. 223.

Essai sur l'hist.  
gén. tom. 12.  
p. 278.

trouve de l'opprobre jusques dans les arrêts qui la font triompher ?

La Flandre , théâtre éternel de révoltes & de séditions , n'étoit guère plus tranquille que l'Italie. Le Roi informé de quelques cabales qui s'y formoient , envoya ordre au Comte de le venir trouver , & d'amener avec lui son fils Louis , comte de Rethel & de Nevers. Il obéit , se disculpa , & eut permission de retourner dans ses Etats.

Nouvelle ré-  
volte des Fla-  
mands.

Spicil. tom. 3.  
P. 64. 65.

Mais le prince Louis , convaincu de plusieurs choses faites contre le service de la France , fut arrêté , & gardé très-étroitement , d'abord à Morer , ensuite à Paris. La crainte du châti-  
ment qu'il méritoit , lui fit tout oser : il eut le bonheur de se sauver de sa prison , & regagna la Flandre plus animé que jamais contre les François. Philippe à cette occasion assembla les Grands du royaume , & par un arrêt prononcé juridiquement en plein palais , le fugitif fut dépouillé & privé de ses deux Comtés (a). On ne voulut pas rendre le père responsable de la fuite du fils : mais il fut mandé à l'assemblée , où le monarque fit ses trois fils chevaliers. L'infortuné Comte

(a) Ann. 1311.

484 HISTOIRE DE FRANCE ,  
n'osa s'y trouver : il redoutoit le  
courroux d'un prince qu'on n'offen-  
soit pas impunément. Rome cepen-  
dant intercèda pour lui. On tint une  
conférence à Arras , où Robert se ren-  
dit en personne , pour traiter avec les  
ministres François : mais on ne put  
rien conclure. Le Comte se retira  
secrètement , résolu de tout risquer ,  
plutôt que de se soumettre aux condi-  
tions qu'on exigeoit de lui. Alors le  
Roi ne ménagea plus rien. Le malheu-  
reux vassal fut cité à comparoître à la  
cour des Pairs ; & sur son refus , le  
comté de Flandre fut confisqué , &  
réuni pour toujours à la couronne  
comme un Fief qui lui étoit dévolu  
par félonie.

Déjà , pour mettre cette arrêt à  
exécution , le monarque avoit fait  
avancer ses troupes jusqu'à Courtray ,  
lorsque le Comte , frappé des mal-  
heurs qui le menaçoient , offrit de se  
soumettre à tout ce qu'on voudroit.  
Les seigneurs des deux armées s'assem-  
blèrent : il fut dit , que les Flamands  
achéveroiént de payer au Roi le reste  
de la somme dont on étoit convenu  
par le dernier traité de paix ; que le  
Comte feroit démanteler toutes ses

fortefesses au tems que le monarque lui indiqueroit , en commençant par Bruges & par Gand ; que cette démolition se feroit aux frais des Flamands , en présence des commissaires nommés par le Roi ; que jusqu'à ce que toutes ces choses fussent exécutées , Courtray seroit livré aux François avec toutes ses citadelles , & qu'on leur donneroit en ôtage le fils puîné du Comte , Robert de Cassel. Mais l'indocilité des Flamands ne leur permit pas de jouir long-tems des douceurs de cette paix. Bien-tôt ils se révoltèrent , & chassèrent le commandant que Philippe avoit laissé dans Courtray. Il fallut envoyer contre eux une nouvelle armée : expédition qui couta beaucoup , & n'aboutit à rien. Le Comte fit de nouvelles propositions de paix , & fut écouté. Il promit de se rendre à Paris au tems qu'on lui marqua : on lui rendit son fils Robert & les autres ôtages qu'il avoit donnés l'année précédente : à ces conditions il voulut bien accepter la trêve qu'on lui offroit ignominieusement. Ainsi la France ne recueillit que de l'opprobre d'un armement , qui l'épuisoit à la

AN. 1314.

ibid. p. 68.

486 HISTOIRE DE FRANCE ,  
vérité , mais qui devoit conquérir  
toute la Flandre.

On dit à la justification du Monarque , qu'il manquoit d'argent pour soutenir les frais de la guerre ; que les peuples mécontents murmuroient hautement des nouveaux impôts qu'on venoit d'établir ; qu'une nouvelle altération des monnoies avoit pensé causer une révolte générale par-tout le royaume ; qu'il y avoit des confédérations en Champagne , en Picardie , en Artois , en Forez , en Bourgogne , tant pour s'opposer à ces subsides jusqu'alors inconnus , que pour obtenir le rétablissement de certains privilèges dont la noblesse prétendoit avoir été injustement privée ; que la Normandie étoit également pleine de factions ; qu'on étoit enfin sur le point de voir tout l'Etat en combustion , si l'on ne cessoit ces exactions honteuses. Philippe en effet ordonna de les suspendre , & en rejetta toute l'envie sur ses ministres , en insinuant que cela s'étoit fait à son insçu. Ce qui fut cause , dit Mezerai , que toute la France appella la justice du ciel sur la tête de Marigny , qu'elle regardoit

*comme l'auteur de toutes ces écorcheries.*

Mais un chagrin plus cuisant , & que le Roi ressentit bien plus vivement , fut celui qu'il trouva dans sa propre famille. Il avoit trois fils , les plus beaux hommes de leur tems , Louis dit Hutin , roi de Navarre du chef de sa mère , Philippe dit le Long , comte de Poitiers , & Charles dit le Bel , qui n'avoit point encore d'apanage : tous trois étoient mariés à des coquettes , qui toutes trois furent accusées d'adultère. Marguerite , reine de Navarre , fille de Robert II. duc de Bourgogne , & Blanche , fille cadette d'Othon IV. comte Palatin de Bourgogne , femme de Charles , furent convaincues du crime , renfermées au Château-Gaillard d'Andely , rasées & tondues , supplice des femmes adultères. La première y fut étranglée peu après par l'ordre de son mari (a). La seconde y resta sept ans , fut ensuite répudiée sous prétexte de parenté , puis transférée au château de Gauray près de Courances , d'où elle ne sortit que pour prendre le voile en l'abbaye de Maubuisson , où elle vécut le reste de ses jours dans

Chagrins domestiques du Roi.  
Spici<sup>l</sup>. tom. 3.  
p. 68.

Chroniq. envers de Godetroy de Paris.  
Mss. du Roy.  
n. 6812.

(a) L'an. 1315.

488 HISTOIRE DE FRANCE ,  
 une grande pénitence. Jeanne , com-  
 tesse de Poitiers , sœur aînée de Blan-  
 che , & l'héritière du comte de Bour-  
 gogne , étoit violemment soupçonnée ;  
 mais après de sévères informations ,  
 il fut jugé au Parlement , en présence  
 du comte de Valois , du comte d'E-  
 vreux , & de beaucoup de noblesse ,  
*qu'elle étoit absolument sans reproche &  
 sans tache (a).* Le comte son mari eut  
 le bon esprit de reconnoître le pre-  
 mier son innocence : il la tira du châ-  
 teau de Dourdan , où elle avoit été  
 enfermée près d'un an , & la reprit  
 avec lui : *plus heureux* , dit Mezeray ,  
*ou du moins plus sage que ses frères.*

Msr. chron  
 tom 2. p. 806.

Les amans des Princesses coupables  
 étoient deux frères , Philippe & Gau-  
 tier de Launai , deux gentilshommes  
 Normands assez mal-faits , tous deux  
 officiers de la maison des Princes ou-  
 tragés dans leur honneur. Ils furent  
 jugés dans une assemblée que le mo-  
 narque avoit convoquée à Pontoi-  
 se (c) , pour venger d'une manière  
 terrible l'opprobre de la famille roya-  
 le. Rien en effet de plus rigoureux &  
 de plus infâme pour des gens de cette

Spicil. ibid.

(a) *Inculpabilis & omnino innocens judicatur.*

(b) Le 19 avril 1314.

naissance, que le supplice qu'on leur fit souffrir; mais il étoit proportionné à l'attentat de deux domestiques insolents, qui abusoient de la confiance de leur maître, & des facilités que leur donnoit la domesticité, pour séduire, corrompre, deshonorer de jeunes princesses sans expérience, & qui malheureusement n'avoient que trop de penchant à la galanterie. Ils furent écorchés vifs, ensuite traînés dans la prairie de Maubuisson qui étoit nouvellement fauchée, puis mutilés des parties qui avoient péché, décolés, enfin pendus par-dessous les bras à un gibet. On y attacha avec eux l'huissier de la chambre, qui pendant trois ans avoit favorisé ce méchant commerce. Bien des gens des deux sexes, nobles & roturiers, furent enveloppés dans cette malheureuse affaire, ou comme fauteurs & complices, ou comme suspects d'un coupable silence. Quelques-uns furent noyés, quelques autres étouffés secrètement, la plupart renvoyés absous. On parle sur-tout d'un évêque de l'ordre de saint Dominique, homme fameux dans la connoissance des sortilèges qui excitent au mal: il fut

490 HISTOIRE DE FRANCE ;  
accusé d'avoir été le ministre & le  
confident de cette intrigue criminelle.  
On n'est point d'accord sur le châti-  
ment de ce prélat. Les uns disent qu'on  
le remit entre les mains des frères  
Prêcheurs de Paris , qui le condam-  
nèrent à une prison perpétuelle. D'au-  
tres assurent qu'il fut livré aux cardinaux , pour être puni selon les canons. On blâma fort le Roi de n'avoir point , ou prévenu , ou étouffé cette infamie.

Le chagrin que ce Prince eut de la honte publique de sa famille , lui causa une maladie de langueur , dont il ne put jamais revenir. Il fuyoit sa maison souillée d'un opprobre éternel , & l'ennui le suivoit par-tout. Il voyoit d'ailleurs le royaume prêt à se révolter. Le peuple accablé d'impôts , le clergé surchargé de décimes , la noblesse troublée dans la jouissance de ses privilèges , tous les états mécontents , éclatoient en murmures. On se plaignoit que de tout ce qu'on levait de subsides , il n'en entroit pas la dixième partie dans les coffres du Roi : on ne pouvoit concevoir qu'il fût toujours pauvre , tandis que ses ministres avoient des maisons super-

bes , & des meubles *de drap d'or frisé*. Menacé d'un soulèvement général , il comprit qu'il falloit ou se préparer à faire la guerre à tous ses sujets , ou relâcher de son autorité , & changer les Ministres qui l'avoient portée trop loin : ce qui lui frappa tellement l'esprit , que sa santé en fut considérablement altérée. Il eut de grandes foiblesses , & se fit porter à Fontainebleau , pour y respirer l'air natal , qui ne lui rendit pas ses forces.

Dans ce triste état il s'occupa du soin de pourvoir sa famille. Philippe , le cadet de ses fils , avoit été apanagé du comté de Poitiers en 1311 : Charles , le plus jeune des trois , n'étoit pas encore partagé : il l'investit du comté de la Marche , mais aux mêmes conditions que son frère. Il ordonne par ses lettres patentes , que les deux comtés retourneront à la couronne , *défaillant les hoirs mâles*. Alors commença un nouvel ordre de jurisprudence ; & les apanages , tenus au commencement de la troisième race à titre de propriété , devenus ensuite une espèce de substitution , puis chargés de retour à la couronne au défaut d'héritiers nés de l'apanagiste , furent

Il restreint  
les apanages  
aux seuls  
hoirs mâles.

492 HISTOIRE DE FRANCE ,  
enfin restreints *aux seuls hoirs mâles*.  
L'esprit de la loi étoit d'empêcher  
qu'ils ne passassent à des étrangers par  
mariage : ce qui étoit fort dangereux.

sa mort.

Une maladie longue & de langueur  
laissoit au monarque le tems de pen-  
ser à l'éternité. Il se remit devant les  
yeux la misère de son peuple , qu'il  
avoit ruiné par ses exactions, & eut  
des scrupules un peu tardifs. Il donna  
à Louis roi de Navarre , son fils aîné  
& son successeur , de ces beaux avis,  
qui ne coûtent guere , quand on n'est  
plus en état de les pratiquer. Il dé-  
fendit de continuer la levée des nou-  
veaux impôts, révoqua tous les édits  
qu'il avoit donnés à cette occasion ,  
conjura ses enfans de soulager de mal-  
heureux sujets qu'il n'avoit que trop  
tourmentés , ordonna de réduire les  
monnoies à leur juste valeur , & sur-  
tout de réparer les torts qu'il pouvoit  
avoir faits. Il n'est aucun testament  
des premiers rois de la troisième race,  
où l'on ne voye de semblables ordres  
de satisfaire ceux qui se plaignoient  
d'eux avec justice, de payer leurs der-  
res, de restituer ce qu'ils avoient du  
bien d'autrui : *on n'en doit pas conclu-  
re*, dit Mezerai, *qu'ils eussent commis*

*plus d'injustices que les autres , mais seulement qu'ils avoient plus de religion & de conscience.* Il légua une somme considérable pour le secours de la Terre-sainte , & fit plusieurs autres pieuses donations. Il recommanda <sup>spicil. tom. 3. p. 69.</sup> aussi à son fils l'abbaye de saint Denis , & le monastère des religieuses de Poissy , qu'il avoit fait bâtir en l'honneur de saint Louis son ayeul. Déjà il sentoît l'heure fatale approcher : il demanda les sacremens de l'Eglise , & les reçut avec une ferveur qui édifia tous les assistants.

Ce fut avec ces grands sentiments <sup>Ses enfans.</sup> de piété qu'il mourut à Fontaine-bleau (a) , dans la trentième année de <sup>P. Anf. hist. gén. tom. 5. p. 12.</sup> son regne , & la quaranté-sixième de son âge. On porta son corps à saint Denis , & son cœur à Poissy , où il fut découvert en 1687 , renfermé entre deux bassins d'argent , cimentés & enveloppés d'une toile d'or semée de fleurs de lys , avec une inscription sur une lame de cuivre. Il eut de la Reine Jeanne de Navarre , sa femme , quatre fils & trois filles. Ses fils furent Louis , Philippe , Charles , qui régnèrent tous trois , & Robert , qui

(a) Le 29 nov. 1314. il regna 29 ans 11 jours.

494 HISTOIRE DE FRANCE ,  
fut accordé avec Constance d'Aragon ,  
fille de Frédéric III, roi de Sicile , &  
mourut à saint Germain en Laye , âgé  
d'environ douze ans: il fut enterré  
dans l'église de saint Louis du prieuré  
de Poissy. Marguerite , l'aînée de ses  
filles , fut promise à Ferdinand IV ,  
roi de Castille , & mourut sans être  
mariée: Isabelle , la seconde , épousa  
Edouard II , roi d'Angleterre: la troi-  
sième , nommée Blanche , fiancée à  
Ferdinand infant de Castille , mourut  
jeune , & fut enterrée auprès du Roi  
son pere.

*Son caractère.* . Philippe fut le plus beau prince , &  
le cavalier le mieux fait de son tems.  
Il étoit vaillant, généreux, magnifique,  
avide de gloire , mais encore plus avi-  
de d'argent , dépensier jusqu'à la pro-  
digalité , trop sévère quelquefois , tou-  
jours trop vindicatif. Il fut bon mari ,  
ceux qui ont dit le plus de mal de lui ,  
ne lui ont jamais rien reproché en  
matière d'incontinence ; bon pere , il  
faisoit les délices de sa famille ; bon  
frere , il aima toujours tendrement les  
comtes de Valois & d'Evreux , & n'ou-  
blia rien pour mettre la couronne im-  
périale sur la tête de l'aîné. C'est le  
premier de nos rois qui ait altéré la

monnoie : ce qui lui a fait donner le nom de *faux monnoyeur*. Quelques-uns prétendent que ses ministres, gens impitoyables, avares, entreprenants, eurent plus de part que lui à tout ce qui s'est fait sous son regne ; qu'il n'eut que le nom de Roi ; que ses favoris gouvernoient. On ne voit pas sur quoi ce reproche peut être fondé : jamais prince ne fut plus jaloux de son autorité. On cite en vain les fréquens avertissemens que lui donnoit Boniface , de ne pas trop écouter les conseils de ceux qui l'approchoient : c'est un tour assez ordinaire , en parlant aux souverains, de rejeter sur ceux qui les entourent, ce qu'on ne pourroit, sans les choquer ouvertement, leur reprocher à eux-mêmes. Rome du moins apprit par expérience, qu'il avoit le cœur haut & fier, l'esprit prompt & vif, l'ame grande, & souvent trop impétueuse ; qu'il étoit ferme dans ses entreprises, quelquefois trop ardent à les poursuivre ; & que sur l'article du temporel, un Roi de France ne se soumettoit pas aussi aisément que les Empereurs au pouvoir arbitraire de la tiare. Nous ne dissimulerons pas que l'historien Fla-

496 HISTOIRE DE FRANCE ;  
 mand le fait mourir d'une chute de  
 cheval, & qu'il attribue sa mort &  
 l'extinction de sa lignée à une puni-  
 tion du ciel, qui vouloit venger l'hon-  
 neur du saint Siége : mais on sçait ce  
 qu'on doit penser de cet Auteur si pas-  
 sionné pour la gloire de ses Princes ,  
 quoique d'ailleurs exact & curieux ,  
 qu'il ne peut presque point dire de  
 bien de nos Rois, sur-tout de ceux  
 qui ont eu quelques démêlés avec la  
 Flandre. Une seule chose *me mettroit*  
*en colère*, dit Mezeray, *si un historien*  
*devoit être susceptible de passion, c'est*  
*que certain François, pour sembler dire*  
*quelque chose de nouveau, ou pour flat-*  
*ter les puissances étrangères, font état*  
*de cette fausse opinion ; plus rigoureux*  
*en cela que les Papes mêmes, qui pa-*  
*roissent avoir approuvé la conduite de*  
*ce Prince envers Boniface.*

Tom. 2. p. 337

Fondation  
 de l'Universi-  
 té d'Orléans,  
 & de quel-  
 ques Collèges  
 à Paris.

Le Roi Philippe aima les belles-  
 lettres, les cultiva, protégea, favo-  
 risa ceux qui se distinguoient par la  
 science. L'Université d'Orléans lui doit  
 son erection: il la confirma par des  
 lettres-patentes, lui donna un sceau,  
 & le pouvoir de graduer. Le Pape  
 Clément V, qui avoit étudié dans cette  
 école, célèbre depuis plus de cent ans,

avoit voulu par reconnoissance , lui donner de grands privilèges ; mais les bourgeois s'y étoient opposés : ils ne se rendirent qu'aux ordres du monarque. Le goût du prince est , ou paroît toujours être , celui du courtisan : chacun à son exemple s'empressa d'élever des temples aux muses. Plusieurs collèges furent fondés sous son règne : celui de Navarre par la reine Jeanne sa femme , celui du cardinal le Moine par un prélat de ce nom , celui de Montagu par Gilles Aycelin de Montagu , archevêque de Narbonne , & garde du scel royal.

On compte parmi les hommes célèbres qui ont illustré le regne de Philippe , un Guillaume de Nangis , un Jean de Meun , un Guillaume Duranti , un Jean Duns , un Gilles de Rome. Guillaume de Nangis , religieux de l'Abbaye de saint Denis , acheva la vie de saint Louis entreprise par un de ses confrères , nommé Gillon de Rheims , composa celle du Roi Philippe-le-Hardi , & continua l'histoire de Sigebert , moine de Gemblours , depuis 1114 jusqu'en 1300. Il écrit avec plus de sincérité que d'élégance ; mais il parle des choses de son tems

Hommes  
illustres de ce  
regne.

498. HISTOIRE DE FRANCE ,  
en homme d'autant mieux instruit ,  
qu'il étoit en liaison avec les per-  
sonnes qui avoient le plus de part aux  
affaires. Jean de Meun , dit Clopinel ,  
parce qu'il étoit boiteux , est ce poëte  
fameux qui continua le roman de la  
Rose , commencé quarante ans aupa-  
ravant par Guillaume de Lorris : il est  
encore auteur d'une traduction Fran-  
çoise des Livres de la consolation de  
Boëce , des Epitres d'Abélard , & de  
quelques autres Ecrits.

Guillaume Duranti , natif de Pui-  
misson dans le diocèse de Beziers ,  
l'un des plus sçavants Jurisconsultes  
de son siècle , fut d'abord Professeur  
en droit à Boulogne & à Modene ,  
puis chapelain & auditeur du sacré  
palais , gouverneur du patrimoine de  
saint Pierre , général des troupes de  
l'Etat ecclésiastique , légat du Pape  
Grégoire X au concile de Lyon , cha-  
noine de Beauvais & de Narbonne ,  
doyen de Chartres , enfin évêque de  
Mende. Il nous a laissé plusieurs ou-  
vrages curieux. Les deux principaux  
sont , le Miroir du droit , *speculum  
juris* , qui lui a fait donner le surnom  
de *spéculateur* ; & le Rational des  
offices divins , *Rationale divinorum*

*officiorum.* Ce dernier est considérable par les vestiges qu'on y trouve de l'ancienne discipline (a). On y voit que sous le regne de Philippe on baptisoit encore par immersion ; qu'on regardoit comme une regle de ne conférer le baptême qu'à Pâque & à la Pentecôte , regle qu'on ne suivoit pas toujours , dont on vouloit du moins conserver la mémoire ; en baptisant quelques enfans à la bénédiction des Fonts ; que l'office du samedi-Saint se faisoit encore de nuit dans la plupart des provinces , & que ceux qui le faisoient de jour , ne le commençoient qu'à quatre heures du soir ; enfin que la confirmation se donnoit avec le baptême , ou sept jours après.

Le fameux Jean Duns , dit Scot , étoit mort quelques années avant le Roi (b). L'Angleterre , l'Ecosse & l'Irlande , s'attribuent l'honneur de lui avoir donné la naissance. Il entra fort jeune dans l'ordre des frères Mineurs , fit ses études à Oxfort , y enseigna la théologie pendant quelques tems , passa en France , & prit des

(a) La première édition , qui est très-rare , est de Mayence , en 1459.

(b) Le 8 novembre 1308.

dégrés dans l'université de Paris. Il entreprit de soutenir sur la scholastique des opinions contraires à celles de saint Thomas , ce qui a produit l'école des Thomistes & celle des Scotistes : il le fit avec tant de capacité , qu'il mérita les noms de *Docteur subtil* , & de *Docteur très-résolatif*. Mais quoiqu'il écrive avec beaucoup de subtilité , il a néanmoins un talent admirable pour exprimer ses pensées avec clarté. On prétend qu'il a le premier soutenu l'Immaculée conception de la sainte Vierge , non comme un dogme certain , mais comme une opinion , qui a été depuis adoptée par l'Eglise dans le concile de Basse. Cependant il est constant que plusieurs Docteurs de Paris l'avoient enseignée avant lui. Scot a laissé des commentaires sur la Physique d'Aristote , sur les quatre Livres du maître des sentences , avec plusieurs questions de Métaphysique : la meilleure édition de ses ouvrages est celle de Lyon en 1639 , 10 vol. in-fol. Quelques Auteurs ont écrit , qu'étant tombé en apoplexie , on l'avoit enterré , quoiqu'il ne fût pas mort ; qu'ayant ensuite repris ses sens , & ne

pouvant se faire entendre pour avoir du secours, il se rongea les mains de désespoir, & se cassa la tête contre la pierre du tombeau : c'est une fable mille fois réfutée, & toujours avec succès.

Gilles de Rome, de l'illustre famille des Colonnes, hermite de saint Augustin, que son mérite éleva à la dignité de général de son Ordre, passoit pour le plus grand docteur de Paris. Il étudia long-tems sous saint Thomas, & devint le plus zélé défenseur de ses sentiments. Le Roi Philippe-le-Bel, dont il avoit été précepteur, le fit archevêque de Bourges. Il fut surnommé le *Docteur très-fondé*, & laissa plusieurs traités de Théologie, où il prouve que J. C. n'a donné à l'Eglise aucun domaine temporel, que le Roi de France ne tient son royaume que de Dieu, & ne reconnoît de supérieur que dans le spirituel. Nous avons aussi de lui plusieurs écrits sur la Philosophie ; il avoit commenté presque tous les ouvrages d'Aristote : on lui attribue encore un Livre de l'institution des Princes, qu'il dédia à son disciple. Il mourut en 1316.

Ainsi le monarque , en distribuant les récompenses à propos , excitoit une noble émulation dans les études ; & cette émulation remplissoit la France de sçavants personnages. Il eut encore d'autres vertus dignes d'un grand Roi. Il signala sa magnificence par la construction du Palais près de la sainte-chapelle (a) ; sa piété , par la fondation de l'abbaye de sainte Perine de la Villerre , & d'un monastère de Célestins à Chanteau dans la Sologne (b) ; son humanité , par l'ordonnance qui abolit dans le Languedoc la servitude de corps , qu'elle change en un cens annuel ; sa justice , par l'édit qui défend pour toujours les duels en matière civile (c). Ce fut lui qui ordonna que les Quinze-Vingts fondés par saint Louis , porteroient une fleur-de-lis sur leur habit , pour les distinguer des autres congrégations d'aveugles instituées avant eux (d) ; lui qui commença à réduire les Hauts-seigneurs à vendre leur droit de battre monnoie , au moyen d'un édit par lequel il gênoit si fort la fabrication

(a) P. Anf. Hist. général. tom. 1. p. 51. (b) Mézeray, tom. 2. p. 337. (c) M. le Président Henaut, tom. 1. p. 254. 258. (d) Idem. p. 261.

qui se faisoit dans leurs terres , qu'ils trouvèrent plus utile d'y renoncer (a) ; lui enfin qui régla qu'il y auroit toujours près de la personne du Roi , trois Clercs du secret , & vingt-sept Clercs ou Notaires sous eux. Le Chancelier avoit long-tems réuni toutes ces fonctions : mais frère Guerin , évêque de Senlis , ayant infiniment relevé cette charge , le secrétariat fut abandonné aux notaires & secrétaires du Roi , sur lesquels cependant le Chancelier se réserva l'inspection. Ceux-ci qui approchoient du Prince , s'étant à leur tour rendu plus considérables , il y en eut quelques-uns qu'il distingua des autres , & qui furent nommés *Clercs du secret* : c'est la première origine des Secrétaires d'Etat (b).

(a) Idem. p. 263.

(b) Idem. p. 260.

*Fin du Tome VII.*

THE  
HISTORICAL  
SOCIETY OF THE  
CITY OF BOSTON  
HAS IN ITS POSSESSION  
A COPY OF THE  
ORIGINAL MANUSCRIPT  
OF THE  
HISTORY OF THE  
CITY OF BOSTON  
BY  
JOHN B. HENNING

THE  
HISTORICAL  
SOCIETY OF THE  
CITY OF BOSTON  
HAS IN ITS POSSESSION  
A COPY OF THE  
ORIGINAL MANUSCRIPT  
OF THE  
HISTORY OF THE  
CITY OF BOSTON  
BY  
JOHN B. HENNING

THE  
HISTORICAL  
SOCIETY OF THE  
CITY OF BOSTON  
HAS IN ITS POSSESSION  
A COPY OF THE  
ORIGINAL MANUSCRIPT  
OF THE  
HISTORY OF THE  
CITY OF BOSTON  
BY  
JOHN B. HENNING



~~NY~~ NT  
026





